Librairie Orientale & Américaine
MAISONNEUVE FRÈRES
3 RUE DU SABOT PARIS (VI)
Livres Anciens & Modernes
Histoire, Géographie, Voyages.
Linguistique, Ethnographie,
Archéologie, etc...
de l'Europe, l'Asie, l'Afrique,
l'Amérique, l'Océanie.

2 vol.

coll. complet

ess

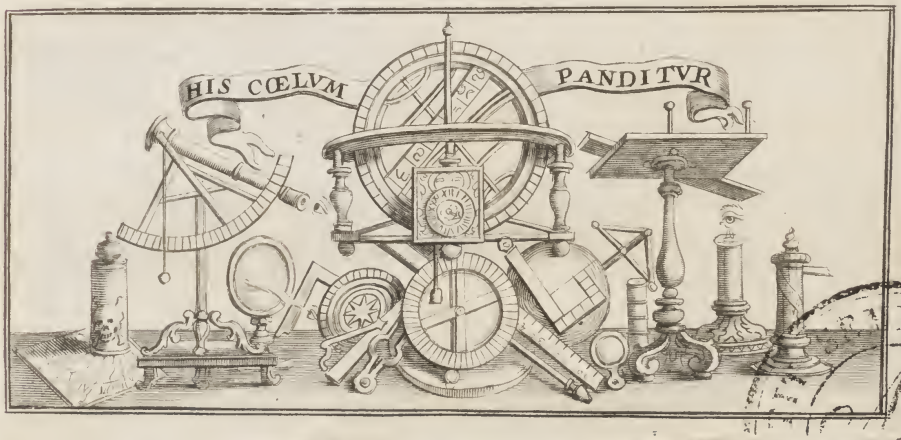
TACHARD, GUY, S. J., 1651-1712,

(copy 1)

18708

VOYAGE
DE
SIAM,
DES PERES JESUITES,
Envoyez par le ROY aux Indes & à la Chine.

AVEC LEURS OBSERVATIONS Astronomiques, Et leurs Remarques de Physique, de Géographie, d'Hydrographie, & d'Histoire.



SEMINAIRE DES MISSIONS ETRANGERES

A PARIS,
Chez { ARNOULD SENEUZE, ruë de la Harpe, à la Sphere.
ET
DANIEL HORTHEMELS, ruë de la Harpe, au Mécenas.

M. DC. LXXXVI.
PAR ORDRE EXPREZ DE SA MAJESTE'.

P. Seuin delin. C. Vermeulen fecit.

AU ROY.

SIRE,

Comme c'eſt par voſtre commandement exprés que je rends compte au Public d'un Voyage, qui a

esté entrepris par vostre ordre pour l'utilité de toutes les Nations & pour la publication de l'Evangile, je n'auray pas de peine à justifier la liberté, que j'ose prendre, de le faire paroître sous le Nom auguste de Vostre Majesté, & de luy rendre ce premier tribut de la reconnoissance que luy doit nostre Compagnie, de luy avoir confié une entreprise si avantageuse à la Religion & aux Sciences. Le Ciel semble veiller avec une attention particuliére à vostre grandeur & à vôtre gloire, parce qu'il la veut faire servir à la sienne, & que c'est par vostre piété, par vostre puis-

ſance, & par voſtre ſageſſe, qu'il a deſtiné d'établir le ſeul vray culte de la Divinité dans toute la Terre. C'eſt pour cela, SIRE, qu'il a mis dans voſtre Perſonne Sacrée tant de qualitez héroïques, ſi propres à vous acquerir l'amour & l'admiration de tout l'Vnivers ; Qu'il vous a inſpiré le choix de Miniſtres ſi vigilans, ſi laborieux, ſi effectifs, ſi attachez au bien de voſtre Etat, & d'autant plus éclairez que leurs lumieres ſont plus dépendantes des vôtres ; Qu'il vous a donné preſque autant de Sujets capables de commander des armées qu'il y a d'Offi-

ciers dans vos Troupes ; Qu'il a élevé l'esprit & le cœur de vostre Noblesse à toutes sortes de grandes entrepriſes ; Qu'il a mis juſques dans vos moindres ſoldats l'intrepidité, l'amour de la vertu & de la diſcipline ; & qu'il a répandu le reſpect, & la terreur de vôtre Auguſte Nom dans toutes les Nations de la Terre. C'eſt auſſi pour cela, SIRE, que la Sageſſe ſuprême qui fit connoître autrefois aux Rois & aux peuples d'Orient JESUS-CHRIST *naiſſant & mourant, par une nouvelle étoile, & par une Eclypſe extraordinaire, a voulu qu'entre mille glorieux a-*

vantages, dont elle comble tous les jours voſtre Regne, ce fuſt par vôtre moyen que les Cieux annonçaſſent en ce temps-cy la gloire de Dieu d'une façon particulière. Cette même Sageſſe nous découvre encore aujourd'huy de nouveaux Aſtres & de nouvelles Conſtellations, & elle met entre les mains de vos Sujets des moyens inconnus aux ſiécles paſſez, de prédire les Eclypſes, de rendre certaines les diſtances des Terres & des Mers, de perfectionner & d'aſſûrer la Navigation, & d'acquérir à JESUS-CHRIST, *par les plus nobles de tous les Arts, les Nations les plus*

nombreuſes, les plus polies, & les plus ſpirituelles du monde. Il eſt difficile, SIRE, de dire ſi l'injuſtice des Hérétiques a eſté plus grande, lors qu'ils ont crû pouvoir affoiblir les véritez Catholiques, & décrier l'Egliſe en luy reprochant la ſainte ſimplicité de ſes Preſtres, ou lors que ſouffrant impatiemment l'érudition ſolide & univerſelle des hommes Apoſtoliques dans les lieux & dans les temps où elle eſtoit plus néceſſaire; ils ont voulu qu'on priſt l'ignorance des Miniſtres de l'Evangile pour le titre le plus légitime de leur miſſion. Mais il

eſt certain que comme Dieu a élevé la baſſeſſe & l'ignorance des premiers des Apoſtres à une ſcience ſublime pour confondre la vaine ſageſſe des Philoſophes, il ne s'eſt pas moins ſervi dans tous les ſiecles de l'Egliſe de la ſageſſe des Philoſophes perfectionnée par les lumieres de la Foy, pour abolir les erreurs du Paganiſme, pour détruire les Sophiſmes des Hérétiques, & pour deffendre & affermir ſon Egliſe dans les Conciles. Du moins ne peut-on douter, SIRE, que ce dernier moyen d'attirer les peuples à la connoiſſance & à l'amour de JESVS-

CHRIST *crucifié ne ſoit le plus conforme à la volonté de Dieu; lorſque le plus grand & le plus ſage Roy du monde, le plus cheri du Ciel, le plus Zelé pour l'augmentation & pour l'union de toute l'Egliſe, employe pour la converſion des ames ces meſmes ſciences, conſacrées par le ſaint uſage qu'en a fait dès les commencemens du Chriſtianiſme l'Apoſtre des Gentils, & que l'Apôtre des Indes, & ceux qui ont ſuivi avec tant de bénédictions du Ciel ſon eſprit & ſes maximes, en ont fait encore dans ce dernier ſiècle. C'eſt, SIRE, cet-*

te aſſûrance qui me fit partir il y a deux ans par vos ordres avec ceux dont je preſente icy les curieuſes obſervations à VOTRE MAIESTE', *pour aller par ces meſmes ſciences, enſeigner celle du ſalut, dans le plus grand & le plus floriſſant Empire du monde. C'eſt elle auſſi qui m'a fait revenir bien-toſt aprés des extremitez de l'Aſie, pour recevoir de* VOTRE MAIESTE', *de nouveaux ordres & de nouveaux ſecours, qu'Elle eſt toûjours prête de répandre liberalement, lorſqu'il s'agit du ſervi-*

ce de celuy, qui luy a donné le pouvoir & le desir de le faire adorer en esprit & en verité par toutes les Nations. C'est enfin, SIRE, *dans cette mesme assûrance que je retourne animé de vôtre pieté, & de vôtre zele, où Dieu m'appelle & où* VOTRE MAIESTE' *a la bonté de m'envoyer pour prêcher, autant qu'il me restera de vie, aux Rois & aux peuples des Indes,* JESUS-CHRIST *crucifié, qui fait toute vôtre gloire & toute vôtre confiance, & auquel j'offriray incessament pour la conservation, & pour l'heureux regne de* VOTRE

EPISTRE.

MAIESTE' des vœux auſſi ardens que m'y engagent la plus parfaite reconnoiſſance qu'on puiſſe avoir de vos bontez Royales, & le dévouëment parfait, avec lequel je ſuis,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-obligé ſerviteur & ſujet,
GVY TACHARD, de la Compagnie de Jeſus.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. A nos Amez & Feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maiſtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prévoſts, leurs Lieutenans, & tous autres nos Juſticiers, & Officiers qu'il appartiendra; SALUT. Nôtre bien amé le Pere Tachard, de la Compagnie de Jeſus, & l'un des ſix Jeſuites par Nous envoyez à la Chine, en qualité de Mathematiciens, de nôtre Academie Royale des Sciences, Nous ayant rapporté à ſon retour de Siam, un Recueil de diverſes Remarques & obſervations d'Hiſtoire de Phyſique, de Géographie & d'Aſtronomie, qui ont été faites par leſdits Jeſuites-Mathematiciens, dans le cours de leurs Voyages juſqu'à Siam, lequel pouvant être utile, pour la perfection des Arts & des Sciences & contribuer à la ſeureté de la Navigation: Nous luy aurions ordonné de le donner au Public, nous auroit remontré qu'il n'oſeroit neanmoins le faire imprimer ſans avoir nos Lettres de permiſſion ſur ce néceſſaires, afin qu'aprés qu'il en aura fait la dépenſe, aucuns ne veulent le contre-faire: A CES CAUSES voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous

luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & debiter par tout nôtre Royaume, en tel volume, marge & caractere, & autant de fois que bon luy semblera ledit Livre *avec quantité de Figures, Vignettes & Cartes des Pays*, pendant le tems & l'espace de quinze ans entiers & consécutifs, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer, faisant tres-expresses défenses à tous Imprimeurs, Libraires & Graveurs, & autres, de quelle qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, impression étrangere, en quelque sorte & maniere que ce soit, sans le consentement de l'Exposant ou de ses ayans cause, sur peine de confiscation des exemplaires contrefaits, trois mille livres d'amende, applicables un tiers à Nous, un tiers à l'Hôpital General, & l'autre tiers audit P. Tachard, & de tous dépens dommages & interests, A la charge par ledit Exposant, de faire imprimer ledit Livre sur de bon papier, en de beaux caractéres, suivant le Reglement de la Librairie & Imprimerie, mettre deux Exemplaires dudit Livre, aussi-tôt qu'il sera achevé d'imprimer, dans nôtre Bibliotheque publique, un en celle de nôtre Château du Louvre, & un en celle de nôtre tres-Cher & Féal le Sieur de Bou-

cherat Chevalier Chancelier de France, avant de l'expoſer en vente, à peine de nullité des préſentes, du contenu deſquelles: Vous MANDONS & enjoignons faire joüir l'Expoſant & ſes aians cauſes pleinement & paiſiblement, ceſſant & faiſant ceſſer tous troubles & empêchemens contraires: Voulons qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Livre, l'Extrait des préſentes, elles ſoient tenuës pour ſignifiées & qu'aux copies d'icelles collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original: Commandons au premier nôtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis faire pour l'exécution des preſentes, toutes Significations, Actes & Exploits néceſſaires, ſans demander autre permiſſion: CAR tel eſt nôtre plaiſir. Donné à Fontainebleau le trentiémee jour d'Octobre, l'an de grace 1686. & de nôtre Regne le quarante-quatre.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 9. Novembre 1686.

Signé ANGOT, Syndic.

Et ledit Pere TACHARD a cedé & tranſporté le droit de ſon Privilége aux Sieurs ARNOULD SENEUZE & DANIEL HORTHEMELS, Marchands Libraires, ſuivant les conventions faites entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, le 19. Novembre 1686.

VOYAGE

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE PREMIER.

VOYAGE DE BREST jusqu'au Cap de bonne Esperance.

DEPUIS que le Roy a établi l'Académie Royale à Paris pour perfectionner les Sciences & les Arts dans son Royaume, ceux qui la composent, n'ont point trouvé de moyen plus propre à exécuter ce

grand deſſein, que d'envoyer des hommes ſçavans faire des obſervations dans les Païs étrangers, afin de corriger par là les Cartes Géographiques, de faciliter la Navigation, & de perfectionner l'Aſtronomie. Dans cette veuë quelques-uns des plus doctes de cette illuſtre Compagnie avoient été envoyez par ordre de ſa Majeſté, en divers Royaumes. Les uns étoient allez en Dannemarc, d'autres en Angleterre : On en avoit envoyé à l'Iſle de Cayenne & aux autres Iſles de l'Amérique, au Cap Verd, & même ſur les Ports & ſur les principales Coſtes du Royaume, tandis que les autres demeurant à l'Obſervatoire, travailloient de concert & entretenoient avec eux les correſpondances néceſſaires.

On cherchoit l'occaſion d'envoyer encore d'autres Obſervateurs en divers endroits de l'Europe, à l'Iſle de Fer d'où l'on prend le premier Méridien, aux Indes Orientales, & principalement à la Chine, où l'on ſçavoit que depuis quatre mille ans les Arts & les Sciences fleuriſſent, où il y a des Livres ſur toutes ſortes de matiéres, & des Bibliothéques comparables aux plus belles de l'Europe, dans leſquelles on pourroit trouver dequoy enrichir celle du Roy.

Ce deſir s'étoit beaucoup augmenté dans

les principaux Membres de l'Académie, depuis qu'ils avoient entretenu le P. Philipe Couplet Jéſuite Flamand, qui au retour de la Chine avoit paſſé par Paris en allant à Rome, où il étoit envoyé pour les affaires de la Miſſion.

Ce Pere partit de Macao le 5. Decemb. 1681. ſur un vaiſſeau Hollandois, & arriva en Hollande au mois d'Octobre 1682.

Monſieur le Marquis de Louvois Miniſtre & Secretaire d'Etat, qui outre les affaires de la Guerre, & la Sur-Intendance des Bâtimens du Roy, étoit encore chargé de ce qui regarde les Sciences & les, Arts avoit ordonné de la part de Sa Majeſté à Meſſieurs de l'Académie de dreſſer un Mémoire des choſes les plus remarquables qu'on deſiroit ſçavoir de la Chine, afin d'en charger le P. Couplet, qui devoit y retourner l'année ſuivante.

Monſieur le Duc du Mayne eſtoit auſſi entré dans ce deſſein avec un grand zéle pour la Religion, & une curioſité digne de ſon eſprit né pour les belles connoiſſances, & beaucoup au deſſus de ſon âge.

Mais le Roy plus zelé que perſonne pour la perfection des Arts & des Sciences, ſur tout de celles qui peuvent le plus contribuer en ces Pays-là à l'accroiſſement de la Religion, en faveur de laquelle il fait tous les jours de ſi grandes choſes, touché du beſoin des Miſſions voulut les aſſiſter de ſa pro-

tection & de ſes libéralitez. Il avoit appris du P. Couplet que preſque tous les Jéſuites François qui eſtoient allez à la Chine il y a plus de trente ans avec le Pere Alexandre de Rhodes, eſtoient morts en travaillant dans les Miſſions de ce Royaume, qu'il n'y reſtoit plus que fort peu de Miſſionnaires, que cependant l'Empereur continuoit à les proteger, & qu'à ſon exemple les Vice-Roys & les Gouverneurs des Provinces leur étoient tres favorables; & qu'enfin on y avoit un beſoin extrême d'Ouvriers Evangéliques, tant pour cultiver les Chrêtiens qui y ſont déja en grand nombre, que pour recueillir le fruit des eſpérances certaines qu'on a préſentement plus que jamais d'étendre la Foy dans ce vaſte Empire. Il avoit même déja donné une ſomme conſidérable pour les Jéſuites François qu'on devoit choiſir pour y accompagner le P. Couplet : & l'on ne penſoit plus qu'aux moyens de les faire paſſer ſous l'autorité de Sa Majeſté, lors que la Providence divine en préſenta une occaſion tres-favorable.

A peine le P. Couplet étoit-il parti pour Rome, qu'il arriva en France deux Mandarins Siamois, avec un Preſtre des Miſſions Etrangéres établies à Siam appellé Monſieur le Vachet. Ils venoient de la part des Mi-

niſtres du Roy de Siam, pour apprendre des nouvelles de l'Ambaſſade que le Roy leur Maître avoit envoyée à ſa Majeſté avec des préſens magnifiques, ſur un Vaiſſeau de la Compagnie des Indes nommé le Soleil d'Orient, qu'on diſoit avoir fait naufrage.

Sa Majeſté voyant les avances que le Roy de Siam faiſoit pour rechercher ſon amitié; & que d'ailleurs on eſperoit, que ce Prince ſe feroit Chrêtien, ſi on luy envoyoit un Ambaſſadeur, Elle prit le deſſein de le faire, & d'envoyer auſſi par cette voye des Jéſuites François à la Chine, qui a grand commerce avec le Royaume de Siam, dont elle n'eſt éloignée que de cinq ou ſix cent lieuës.

Le Roy ordonne qu'on envoye ſix Jeſuites Mathématiciés à la Chine.

Le Roy ayant déclaré ſur cela ſes intentions à Monſieur le Marquis de Louvois & au R. Pere de la Chaize; ils demanderent d'abord à nos Supérieurs du moins quatre Peres qui fuſſent capables de travailler de concert avec Meſſieurs de l'Académie Royale, à la perfection des Siences & des Arts, & qui s'employaſſent en même têms avec les Miſſionnaires de la Chine à l'avancement de la Religion Chrétienne; ils ajoûterent qu'il falloit qu'ils fuſſent preſts à partir dans ſix ſemaines, ſur le Vaiſſeau

qui devoit porter l'Ambaſſadeur de France à Siam.

Nos Supérieurs n'eurent pas de peine à trouver des gens qui vouluſſent contribuer à l'éxécution de ce deſſein. Entre pluſieurs qui s'y offrirent, on en choiſit ſix qui ſe trouvérent heureuſement à Paris dans le Collége de LOüIS LE GRAND, quoy qu'ils fuſſent de diverſes Provinces; comme ſi la Providence ne les y eût aſſemblez qu'afin de leur procurer à tous un bon-heur qu'ils ſouhaittoient ardemment. Celuy que l'on établit Supérieur fut le R. P. de Fontenay, qui enſeignoit depuis huit ans les Mathématiques en ce College. Les cinq autres furent les Peres Gerbillon, le Comte, Viſdelou, Bouvet & moy.

Leur preparation pour le départ.

Dés qu'on eût pris cette réſolution, on nous avertit ſecretement de nous tenir preſts à partir dans deux mois pour le plus tard. Le lendemain nous allâmes enſemble à Montmartre pour remercier Dieu par l'entremiſe de la Sainte Vierge & des Saints Martyrs, de la grace qu'on venoit de nous faire, & pour nous offrir à JESUS-CHRIST encore plus particuliérement dans ce lieu, où ſaint Ignace & ſes Compagnons firent leurs prémiers Vœux, & qu'on regarde comme le berceau de la Compagnie, qui dés ſa naiſ-

ſance ſe dévoüa d'une maniére toute particuliére aux Miſſions Eſtrangéres. C'eſt pour cela que ceux qui la compoſent, s'y ſont toûjours conſacrez depuis, par un Vœu ſolennel ; deſorte que chaque particulier s'y croyant deſtiné, s'y doit préparer dés ſa jeuneſſe par tous les exercices de pieté & de mortification, & par l'étude des Sciences, & des Langues qui peuvent l'y rendre plus propre. Ce qui ſe pratique avec tant de bénédiction, qu'on peut dire que ce prémier eſprit de l'Ordre qui luy a donné tant d'hommes Apoſtoliques & tant de Martyrs, y eſt encore dans ſa prémiére vigueur.

Ils ſont receus dans l'Académie Royale des Sciences.

Le deſſein de nôtre Voyage eſtant devenu public à Paris, Meſſieurs de l'Académie, qui y prenoient le plus de part, nous firent l'honneur de nous recevoir, par un Privilége particulier, dans leur Compagnie ; & nous y prîmes nos places quelques jours avant nôtre départ. On chercha les voyes les plus propres pour l'éxécution des Ordres de Sa Majeſté, & l'on réſolut qu'outre l'inſtruction que Monſieur le M. de Louvois avoit fait dreſſer pour la donner au P. Couplet, lorſqu'il retourneroit à la Chine, & qui nous fut remiſe d'abord entre les mains, les Principaux Membres de l'Académie nous fourniroient des Mémoires particuliers, tou-

chant les remarques qu'il ſeroit à propos de faire à la Chine, & touchant les choſes qu'il faudroit envoyer en France, tant pour l'enrichiſſement de la Bibliothéque du Roy que pour la perfection des Arts.

On leur donne diverſes inſtructions pour la perfection des Arts & des Sciences.

Chacun de ces Meſſieurs ſe chargea de nous fournir ceux qui regardoient les ſciences & les Arts, dont il avoit une connoiſſance particuliere, & nous eûmes là-deſſus pluſieurs conférences avec eux. Nous convinſmes des obſervations Aſtronomiques que nous ferions à la Chine & ſur la route. On nous communiqua les Tables des Satellites de Jupiter, qui ont eſté faites avec tant de travail, & qui ſervent préſentement pour déterminer les Longitudes. Ils nous firent auſſi preſent de pluſieurs grands verres de Lunettes d'approche de 12, 15, 18, 25, 50, & 80. pieds, dont nous en devons laiſſer quelques-uns à l'Obſervatoire de Péquin. On nous fit encore part de pluſieurs Mémoires ſur la Phyſique, ſur l'Anatomie, & ſur les Plantes. Il y avoit dans la Bibliothéque du Roy des Cartes Marines de la route que nous devions tenir, & qui avoient ſervi a d'autres Voyages; on nous en fit faire des Copies qui nous ont été d'une fort grande utilité durant nôtre navigation. On nous donna de fort belles & de fort amples inſtructions

ctions ſur la navigation, ſur l'Architecture, & ſur les autres Arts, ſur les Livres qu'il faudroit envoyer en France, & ſur les remarques qu'il eſtoit à propos que nous fiſſions. Enfin de tous ceux qui compoſent cette ſçavante Académie, il n'y en eut pas un qui ne fît paroître un zéle & une application particuliere dans cette affaire, dont le ſuccez ne devoit pas peu contribuer à la gloire & à la ſatisfaction du Roy. Tous ces Mémoires examinez en pluſieurs Aſſemblées de l'Académie Royale, nous furent donnez avant nôtre départ. Et ces Meſſieurs s'eſtant engagez à nous faire part de leurs lumiéres, nous nous engageâmes réciproquement à leur envoyer nos obſervations, afin qu'agiſſant de concert & ne faiſant qu'un même Corps d'Académiciens, les uns en France & les autres à la Chine, nous travaillaſſions à l'accroiſſement & à la perfection des Sciences, ſous la protection du plus Grand Monarque du Monde.

Les divers Inſtrumens qu'ils ont portés pour leurs obſervations.

Cependant nous eſtions fort occupez à préparer tous les inſtrumens qui nous étoient néceſſaires ; & comme il faloit partir de Paris dans un mois, on fit faire durant ce têms-là deux Quarts de nonante, l'un de dix-huit pouces de rayon, l'autre de vingt-ſix ; trois grandes Pendules à ſecondes, un inſtrument pour trouver en même-têms l'Aſcenſion droi-

te & la déclinaiſon des Eſtoiles, un Quadran Equinoctial qui marquoit les heures juſques aux minutes, & qui portoit au bas une grande Bouſſole pour trouver à toutes les heures du jour la déclinaiſon de l'Ayman. Tous ces inſtrumens devoient ſervir aux Obſervations Aſtronomiques.

On prit encore deux demi-Cercles diviſez fort exactement de ſix en ſix minutes, pour les Opérations de Géometrie, l'un eſtoit à pinnules ſeulement, & l'autre à lunettes. Monſieur le Duc du Maine, quand nous allâmes prendre congé de luy, eût la bonté de nous en donner un troiſiéme beaucoup plus grand, & diviſé de trois en trois minutes, qu'il avoit fait faire pour ſon uſage particulier. Nous ne ſçaurions aſſez reconnoître les obligations que nous avons à ce Prince, de la bonté qu'il fit paroître pour nous en cette occaſion.

Outre les Machines dont j'ay parlé, nous emportions deux Pendules à répétitions, des Miroirs ardens de douze & de vingt pouces de diamétre, des Pierres d'Ayman, des Microſcopes, pluſieurs Thermométres & Barométres, tous les Tubes & toutes les Machines qui ſervent aux expériences du vuide, un Horloge ſur un plan incliné, les deux Machines de Romer, dont l'une repréſente le mouvement des Planétes, l'autre

les Eclipſes du Soleil & de la Lune. On nous donna auſſi pour nôtre uſage pluſieurs Livres de la Bibliothéque Royalle.

Pendant ce temps-là nos penſions furent reglées par l'ordre du Roy, qui nous fit auſſi expédier des Lettres Patentes, par leſquelles Sa Majeſté nous établiſſoit ſes Mathématiciens dans les Indes & à la Chine.

Arrivée de Monſieur le Chevalier de Chaumont à Breſt.

Nous arrivâmes à Breſt le 10. de Février, & quelques jours aprés, il vint des ordres de la Cour pour preſſer l'embarquement ; parce que la Saiſon étoit déja avancée. Ils furent exécutez avec tant de diligence, que toutes choſes eſtoient preſqu'en eſtat, lorſque Monſieur le Chevalier de Chaumont nommé par le Roy à l'Ambaſſade de Siam arriva à Breſt. Ce Gentilhomme connu dans le Royaume par ſon mérite particulier & par la Nobleſſe de ſa Maiſon ſi ancienne & ſi illuſtre, s'eſtoit trouvé engagé par ſa naiſſance durant ſes premieres années dans l'héréſie de Calvin ; Mais Dieu luy fit la grace de l'en retirer avec Meſſieurs ſes freres qui ſe convertirent les uns aprés les autres en divers têms. Le dernier de tous aprés avoir ſervi long-temps dans les Armées avec toute la reputation d'un brave Gentilhomme & d'un bon Officier, dégoûté enfin du monde, & touché du deſir de tra-

vailler à ſon ſalut, entra dans nôtre Compagnie, où il a vêcu & eſt mort en Saint, ayant édifié tous ceux qui l'ont connu par de rares exemples de toutes ſortes de vertus, & particulierement d'une patience heroïque parmi les grandes incommoditez que luy avoient cauſé les bleſſures qu'il avoit autrefois receuës à la guerre. Monſieur le Chevalier de Chaumont dont nous parlons à preſent, étoit ſon aîné, il ſervit au commencement ſur terre, où ſon mérite diſtingué le fit connoître & aimer particulierement du Roy encore jeune. Il fût enſuite envoyé à Toulon pour y commander les Gardes-Marines, & pour les former à tous les exercices néceſſaires à des Gentilshommes qui doivent commander les Vaiſſeaux de Sa Majeſté. Il fut depuis fait Capitaine de Vaiſſeau, & Major Général des Armées Navles du Roy dans le Levant. Son zéle pour le ſervice de ſon Prince n'a jamais diminué en rien l'application continuelle qu'il avoit au ſervice de Dieu; & tous le regardoient avec juſtice comme un homme d'une ſageſſe & d'une piété ſinguliére. C'eſt pour cela que Sa Majeſté, qui ſe propoſoit principalement le bien de la Religion, & la converſion du Roy de Siam dans l'Ambaſſade qu'il luy vouloit envoyer, choiſit

Monſieur le Chevalier de Chaumont pour un employ ſi glorieux ; perſuadé que les bons exemples qu'il donneroit en ce Pays là, ſeroient autant de preuves de la ſainteté du Chriſtianiſme, qui acheveroient de convaincre ce Roy de la vérité de nôtre Religion.

Le lendemain de ſon arrivée, nous eûmes l'honneur de le ſaluer dans ſon logis, & nous receumes de ſa main les Patentes que le Roy avoit eu la bonté de donner à chacun de nous en particulier, pour nous envoyer en qualité de ſes Mathématiciens dans les Indes & à la Chine. Elles eſtoient ſignées & ſcellées du grand Sceau de cire jaune & conceuës en ces termes.

Le Roy fait envoyer des Patentes de Mathematiciens aux Jeſuites.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A tous ceux qui ces preſentes Lettres verront; SALUT. Eſtant bien aiſes de contribuer de noſtre part à tout ce qui peut de plus en plus établir la ſûreté de la navigation, & perfectionner les Sciences & les Arts ; Nous avons crû que pour y parvenir plus ſûrement, il eſtoit néceſſaire d'envoyer dans les Indes & à la Chine quelques perſonnes ſçavantes & capables d'y faire des obſervations d'Europe : & jugeant que pour cet effet, nous ne pouvions faire un meilleur choix

que du P. N. Jeſuite, par la connoiſſance particuliére que nous avons de ſon extraordinaire capacité. A CES CAUSES & autres à ce nous mouvans, de noſtre Grace ſpeciale, pleine Puiſſance & Autorité Royale, AVONS ledit P. N. ordonné & établi, & par ces préſentes ſignées de noſtre main, ordonnons & établiſſons nôtre Mathématicien. VOVLONS qu'en cette qualité il puiſſe ſe tranſporter aux Indes & à la Chine, pour y faire toutes les obſervations néceſſaires pour la perfection & la curioſité des Arts & des Sciences, l'exactitude de la Géographie, & établir de plus en plus la ſûreté de la navigation.

SI DONNONS EN MANDEMENT à nôtre tres-cher & bien amé fils le Comte de Toulouſe Amiral de France, aux Vice-Amiraux & Lieutenans Généraux en nos Armées Navales, Chefs d'Eſcadres d'icelles, Gouverneurs particuliers de nos Villes & Places, Maires, Conſuls & tous autres nos Officiers, qu'il appartiendra de donner audit P. N. toute l'aide, faveur, aſſiſtance qui luy eſt néceſſaire pour l'execution des preſentes, ſans permettre qu'il luy ſoit donné aucun trouble ni empeſchement qui puiſſe retarder ſon voyage. Car tel eſt noſtre plaiſir. En témoignage de quoy, Nous avons fait mettre

nôtre ſeel à ceſdites préſentes ; Prions & requerons tous Roys, Princes, Potentats, Eſtats, Republiques nos Amis, Alliez & Confédérez, leurs Officiers & Sujets de prêter audit P. N. toute ſorte d'aſſiſtance & ſecours pour l'éxécution d'un deſſein qui regarde également l'avantage de toutes les Nations, ſans ſouffrir qu'il ſoit exigé de luy aucune choſe qui ſoit contraire à la liberté de ſa fonction, & aux uſages & droits du Royaume. DONNE' à Verſailles le vingt-huitiéme de Janvier l'an de Grace mil ſix cens quatre-vingt cinq, & de nôtre Regne le quarante-deuxiéme. Signé, LOUIS. *Et ſur le replis.* COLBERT.

On joint au premier Vaiſſeau une Fregate.

Quoy que toutes choſes fuſſent prêtes pour l'embarquement, & le vent tres-bon pour le départ, il falut néanmoins le differer, juſques à ce que la Frégate nommée la Maligne, de trente piéces de canon, qu'on avoit joint depuis peu par ordre du Roy au premier Vaiſſeau, fût en eſtat de nous ſuivre : Dés que la nouvelle de cet ordre arriva à Breſt, elle cauſa tant de joye à tous ceux qui devoient faire le voyage, & fût receuë avec tant d'applaudiſſement ; qu'on diſoit par tout, qu'aprés cela on ne pouvoit que bien eſpérer de nôtre navigation. En effet ſans ce ſecours il eût eſté impoſſible de porter les

préſens du Roy, l'équipage de Monſieur l'Ambaſſadeur, celuy des Officiers du Vaiſſeau & des Paſſagers, & ſur tout les vivres néceſſaires pour un ſi long voyage, ſans parler d'une grande quantité de balots remplis de toutes ſortes de curioſitez que le Roy de Siam faiſoit venir, tant de France que d'Angleterre.

Le Roy fait demander pour les Jeſuites, des Paſſeports au Roy de Portugal par ſon Ambaſſadeur à Liſbonne.

Dans ce têms nous receûmes avis qu'on avoit promis à Liſbonne de nous accorder les Paſſeports que l'on avoit demandez, & que nous ſouhaittions extrémement; parce que les differens ſurvenus entre le Portugal & les Eccléſiaſtiques François n'eſtant pas encore terminez, nous craignions que les Officiers Portugais ne priſſent de là occaſion de nous arrêter en chemin. Monſieur de ſaint Romain Ambaſſadeur Extraordinaire du Roy en Portugal, qui ſçavoit bien les ſentimens de Sa Majeſté là-deſſus, les marqua dans le Diſcours qu'il fit au Roy de Portugal pour en obtenir les Paſſeports. Voicy ſes propres paroles.

SIRE,

Harangue de Monſieur de ſaint Romain au Roy de Portugal.

J'ay receu ordre par le dernier Courier de France, de donner part à Vôtre Majeſté de la réſolution que le Roy mon Maître a priſe

d'envoyer par mer un Ambaſſadeur au Roy de Siam, pour répondre à toutes les honneſtetez de ce Prince ; & que profitant de cette occaſion il fera embarquer dans le même Vaiſſeau de guerre ſix Jéſuites François pour paſſer de Siam à Macao dans la Chine. La Commiſſion de ces Religieux eſt d'obſerver dans leur voyage par mer & par terre les longitudes des principaux lieux, les Déclinaiſons & Variations de l'aiguille, & tout ce qui peut ſervir à vérifier & perfectionner nos Cartes & nôtre navigation, & de faire une recherche exacte de toutes ſortes de Livres curieux pour la Biblioteque du Roy mon Maître. Je ſuis chargé de dire à Vôtre Majeſté qu'ils ont un ordre précis d'entretenir une bonne correſpondance avec vos Sujets, en quelque lieu qu'ils ſe rencontrent, & d'avoir pour les Prélats Portugais toute la déférence & la ſoumiſſion qui leur eſt deuë. Le Roy mon Maître ne doute pas, que Vôtre Majeſté ne deſire auſſi de ſon côté, que ſes Sujets en Orient donnent à ces Religieux les ſecours & les aſſiſtances, dont ils pourroient avoir beſoin pour l'accompliſſement de leur voyage & de leur Commiſſion : Et afin qu'ils en puiſſent eſtre informez, le Roy

mon Maître m'a ordonné de demander comme je le fais avec confiance à Vôtre Majeſté, un paſſe-port pour ces Religieux, en la forme la plus ample & la plus favorable qu'il ſe pourra. Ce Vaiſſeau qui doit paſſer à Siam l'Ambaſſadeur de France & les Peres Jéſuites, partira infailliblement avant la fin du mois de Mars, & je ſupplie tres-humblement Vôtre Majeſté de vouloir bien ordonner que l'expédition de ce paſſe-port ſoit-prompte, & qu'on le délivre inceſſamment.

Lettre du R. P. de la Chaize au R. P. Verbieſt, à Péquin.

Dans le même pacquet on nous envoya cette lettre que le R. P. de la Chaize avoit écrite de la part du Roy au Pere Ferdinand Verbieſt de nôtre Compagnie, Miſſionnaire à la Chine, & Préſident des Mathématiques dans ce vaſte Empire.

MOn Reverend Pere,

C'eſt avec bien de la joye, que je m'acquitte de l'ordre du plus grand Roy de la Chrêtienté, de m'addreſſer à Vôtre Révérence, pour luy recommander ſix de nos Peres de ſes ſujets, d'un mérite & d'une capacité extraordinaire, pour aller ſous vôtre protection, porter à la Chine & à la

grande Tartarie, les lumiéres de la vraye Foy, & en tirer toutes les obſervations d'Aſtronomie, & toutes les connoiſſances des Arts & des Sciences d'une Nation, pour laquelle le R. P. Philippe Couplet, que ſa Majeſté a vû icy avec plaiſir, luy a donné une eſtime tres-particuliére. Ils ont tous ſix avec un grand zéle, & une vertu rare, de grands avantages pour les langues & pour les ſciences, & la connoiſſance qu'ils ont des Mathématiques, les a fait choiſir par ſa Majeſté pour ſes Mathématiciens, dont elle leur a donné à tous des Lettres Patentes du grand Sceau de la Chancellerie. Vôtre Révérence aura de la joye de lier par ces Peres une eſpéce de commerce, en faveur des Sciences, entre les deux plus puiſſans Souverains du monde, & les deux plus grands Protecteurs des Sciences. Il y a tant de reſſemblance dans la ſageſſe & le bon-heur de leur gouvernement, dans la force & le nombre de leurs Armées, dans la Police & le bon ordre de leurs Eſtats, dans la bénédiction que Dieu donne à leurs entrepriſes, dans la magnificence de leurs Cours, dans la grandeur & la Nobleſſe de leurs ſentimens, qu'il ſemble que ces deux Princes admirables ne pouvant rien trouver

de ſi auguſte ni de ſi grand qu'eux ſur la terre, & qu'eſtant tout deux nez pour la gloire de leur Siécle & pour le bon-heur de leurs peuples, ils doivent être auſſi unis par ces mêmes vertus & ces mêmes qualitez héroïques qu'ils ont receuës du Ciel, qu'ils ſont éloignez par la longueur immenſe des terres & des mers qui ſéparent leurs Eſtats. Plût au Seigneur ſupreme de tous les Souverains & de tous les Roys & Empereurs, qui les a rendus l'un & l'autre les conſervateurs du culte du vray Dieu, & les Protecteurs de ſes Autels, de leur donner auſſi les mêmes ſentimens pour la Religion, le même zéle pour la Propagation de la vraye Foy, & la même ardeur pour la publication & pour la pratique de l'Evangile, & que le grand Empereur de la Chine ne fût pas inférieur au nôtre dans le ſeul point eſſentiel de la véritable grandeur qui manque à la dignité de ſa perſonne & au bon-heur de ſon Regne. Toutes les perſonnes ſaintes & zelées de ce tres-floriſſant Royaume ; où LOÜIS LE GRAND établit avec application l'unité de la Foy Catholique, la vertu & la piété par ſes exemples, par ſes ſoins, par ſes Edits & par ſes libéralitez continuelles, demandent inceſſamment au Ciel la même

grace pour vôtre Grand Empereur : Nous offrons continuellement nos ſacrifices & nos priéres au vray Dieu pour cela. Nous ne pouvons pas croire, que tant de vertus qu'il poſſéde déja, demeurent éternellement ſans récompenſe, faute de celles du Chriſtianiſme, dont nous eſpérons qu'il conſommera ce grand mérite qui luy aquiert une ſi belle réputation dans toute la terre. Je vous ſupplie, mon R. P. pour la ſatisfaction de nôtre Grand Roy, que Dieu a donné à l'Europe pour le Défenſeur & le Reſtaurateur de la vraye Foy, & qu'il deſtine ſuivant toutes les Prophéties à la deſtruction du Mahometiſme, de nous donner encore plus de connoiſſance qu'il ſe pourra des vertus, des ſentimens & des actions de Vôtre Grand Empereur, pour qui il a déja conçû une eſtime ſi particuliére. Je vous conjure auſſi de protéger, d'aſſiſter & de favoriſer de tout vôtre poſſible les zélez & ſçavans Miſſionnaires qu'il vous a envoyez, & à la teſte deſquels il a mis le P. de Fontenay dont vous connoiſſez le mérite, & que tous les Sçavans Mathématiciens de l'Académie Royale des Sciences, qui eſt ici entretenuë par les libéralitez de Sa Majeſté, regardoient comme un homme extraor-

dinaire, & de ceux qui faiſoient le plus d'honneur à la Nation. Ils vous portent toutes les obſervations & toutes les curioſitez des Sciences de l'Europe dans leur plus grande perfection, & vous ſont envoyez comme des gages des autres plus grandes choſes que Sa Majeſté voudroit faire, & fera ſans doute dans la ſuite pour la ſatisfaction de vôtre Grand Empereur, & pour la vôtre particuliére, d'abord qu'il aura appris l'accueïl & le traittement qu'on aura fait à la Chine à ſes Mathématiciens, & les facilitez & les aydes qu'on leur aura accordées pour l'exécution des ordres dont ils ſont chargez. Je ne puis dire à Vôtre Révérence toutes les ſuites avantageuſes que j'augure de l'envoy de ces Peres auprés de vous, s'il plaiſt à Dieu d'y donner ſa bénédiction. Comme ils partent tous de cette Cour & de la Capitale de ce Royaume, où ils ont eſté élevez depuis quelque têms, & trés conſiderez pour leur mérite. Ils vous diront mille choſes qui contenteront vôtre zéle & vôtre curioſité mieux que je ne pourois les écrire; Je ſupplie ſur tout vôtre Révérence de les croire, lors qu'ils vous aſſeureront que perſonne au monde n'eſt plus reſpectueuſement, & plus cordiale-

ment que moy dans l'union de vos ſaints Sacrifices, & de vos travaux Apoſtoliques.

Mon Révérend Pere,

Vôtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur
DE LA CHAIZE,
De la Compagnie de JESUS.

QUelques jours aprés on régla le nombre des perſonnes qui devoient s'embarquer ſur le Vaiſſeau avec Monſieur l'Ambaſſadeur, outre Monſieur l'Abbé de Choiſy fort connu en France par ſa naiſſance & par ſon mérite, qui devoit demeurer en qualité d'Ambaſſadeur auprés du Roy de Siam juſques à ſon Baptême, en cas qu'il ſe convertiſt. On y fit entrer les deux Mandarins Siamois, Monſieur le Vachet qui les avoit amenez en France, quatre autres Eccleſiaſtiques & ſix Jéſuites. Monſieur de Vaudricourt montoit le Vaiſſeau; c'eſt un des plus anciens & des plus habiles Capitaines des Vaiſſeaux du Roy : il s'eſt diſtingué en pluſieurs occaſions, & dans la Manche contre les Hollandois & ſur la Méditerranée dans la guerre de Meſſine depuis vingt-

Monſieur de Vaudricourt nommé Capitaine du Vaiſſeau.

cinq ans qu'il ſert dans la Marine, ſans manquer une ſeule Campagne d'eſtre armé pour le ſervice de ſa Majeſté. Nous luy avons en particulier beaucoup d'obligations de ſes honnêtetez & des bons offices qu'il nous a rendus durant tout le voyage d'une maniére qui nous engage à une tres-grande reconnoiſſance. Le Capitaine en ſecond étoit M. Coriton ; nous avions deux Lieutenans, M. de Forbin & M. de Cibois, & un Enſeigne nommé M. de Chamoreau.

Parmy les douze Gentilshommes que le Roy avoit nommez pour accompagner M. l'Ambaſſadeur, on en mit trois ſur nôtre bord. Le premier fut M. de Francine de Grand-Maiſon, Enſeigne de Vaiſſeau, fils de M. le Grand Prévoſt de l'Iſle de France ; l'autre M. de Fréteville ancien Garde de la Marine qui a été élevé Page de la Chambre du Roy, & le troiſiéme M. le Chevalier du Fay jeune Garde de la Marine. Pour les autres Gentilshommes de la ſuite, ſçavoir Meſſieurs du Tartre, de Saint Vilers Enſeignes de Vaiſſeau, Meſſieurs de Compiegne & de Fangouze anciens Gardes de la Marine, Meſſieurs de Beneville, d'Arbouville, Palu & de la Foreſt jeunes Gardes, ils s'embarquérent dans

dans la Frégate commandée par M. Joyeux Lieutenant du Port de Breſt, & qui avoit déja fait pluſieurs voyages dans les Indes.

M. l'Ambaſſadeur s'embarque dans l'Oyſeau.

Enfin le jour de l'embarquement étant venu, M. l'Ambaſſadeur accompagné de M. le Comte de Chaſteau-Renaud Chef d'Eſcadre, & de la pluſpart de la Nobleſſe qui ſe trouvoit alors à Breſt, entra dans la Chaloupe du Roy, & ſe rendit a bord le premier de Mars au bruit de ſes Trompettes. Monſieur de Vaudricourt avec tous les autres Officiers à la teſte des Soldats & des Matelots l'attendoit pour le recevoir dans ſon Vaiſſeau orné de tous ſes Pavillons & de ſes Pavois. Il y fut ſalüé de treize coups de Canon en entrant, & la Frégate le ſalüa de neuf. Les Equipages des deux Bâtimens témoignérent par des cris pluſieurs fois réïtérez de *Vive le Roy*, la joye qu'ils avoient de faire le voyage ſous un Commandant d'un ſi grand mérite. On donna encore tout le jour ſuivant pour achever de ſe préparer. au Voyage.

Départ de la rade de Breſt.

On leva l'Ancre toute la nüit, & le matin 3. de Mars qui eſtoit un Samedy au point du jour, nous mîmes à la voile accompagnez de M. l'Intendant, qui conduiſit les vaiſſeaux 4. ou cinq lieuës dans ſa Cha-

louppe. Ainſi nous quittâmes avec la France la douceur & le repos de la vie Religieuſe, dont nous avions joüi juſques alors, pour aller chercher au bout du Monde l'occaſion de procurer la plus grande Gloire de Dieu, & nous conſacrer à la converſion des Infidelles, en exécutant les ordres de nôtre Grand Monarque.

En ſortant de la rade de Breſt nous avions un vent favorable; mais comme il nous manqua à ſept ou huit lieuës du port, nous moüillâmes l'ancre ſur le midy juſques à cinq ou ſix heures du même jour, que le vent s'étant levé du même coſté, nous appareillâmes de nouveau.

Le Goulet eſt un paſſage fort étroit de la Rade de Breſt à la Mer.

L'entrée & la ſortie du Goulet qu'on trouve en ſortant de Breſt, eſt un paſſage extrémement difficile, à cauſe des roches cachées qui s'avancent beaucoup dans la mer des deux côtez du rivage; Mais nos Pilotes connoiſſant parfaitement toutes ces côtes voulurent ſortir toute la nüit.

Depuis ce moment juſques à cinq ou ſix degrez en deça de la ligne, nous eûmes le plus beau têms, & le vent le plus favorable que nous euſſions pû ſouhaiter. La Providence Divine, prenant ce ſemble

plaiſir à favoriſer une navigation entrepriſe pour le ſujet de la Religion, dans un têms où les plus expérimentez Officiers de la Marine, jugeoient que nous avions manqué de trois ſemaines entiéres la Saiſon propre pour partir. Nous eûmes d'abord un vent arriére ſi violent, qu'avec une ſeule voile nous faiſions plus de ſoixante lieuës en vingt-quatre heures. Ainſi nous doublâmes ſans aucune riſque les Caps d'Ouëſſan & de Finis-terre, ſi redoutez de nos Navigateurs, à cauſe des fréquentes tempeſtes qui s'élevent en ces endroits. Il eſt vray que nous y trouvâmes les mers extrémément groſſes.

Le Jeudy huitiéme, nous vîmes à la hauteur du Cap de Finis-terre, une Pinaſſe Hollandoiſe, qui tenoit la route de la manche d'Angleterre, & qui avoit eſté contrainte de mettre à la Cape, c'eſt-à-dire de ſe laiſſer aller au gré des vents qu'elle avoit contraires. Nos Pilotes auſſi-bien que nos Officiers, nous aſſeurérent qu'on étoit ſouvent plus de trois ſemaines ſans pouvoir doubler ce Cap.

Quand on eſt à la Cape on ne ſe ſert que de la grand'Voile, & le Vaiſſeau eſt porté de côté, afin de faire peu de chemin.

Ceux qui ont été ſur mer ſçavent aſſez, combien eſt grande l'incommodité qu'on a coûtume de ſouffrir, la prémiére fois qu'on trouve une groſſe mer; mais il eſt

difficile de le faire entendre à ceux qui ne l'ont jamais éprouvé : On ſe ſent tout étourdy par un violent mal de tête, l'eſtomach ſe ſoûléve, le cœur manque à tous momens, il ſemble que le roulis & l'agitation du Vaiſſeau renverſe toute la conſtitution, tant il cauſe de douleurs dans les entrailles. Nous fûmes preſque tous fort incommodez de ce mal de Mer les cinq ou ſix premiers jours.

Emplois des Eccleſiaſtiques & des Jéſuites dans le Vaiſſeau durant le Voyage.

Depuis ce tems-là juſques à nôtre arrivée à Siam nous avons dit preſque tous les jours la Meſſe, & je ne doute point qu'on ne doive attribuer l'heureux ſuccez de nôtre Navigation à cet Auguſte Sacrifice qu'on offroit ſi ſouvent dans nôtre bord, & où l'on aſſiſtoit avec une devotion tres-particuliére. Il ne ſe paſſoit point de Dimanche ny de Fête, qu'il ny eût pluſieurs perſonnes qui participaſſent aux Saints Myſtéres. Cette ferveur étoit l'effet des bons éxemples de Monſieur l'Ambaſſadeur qui communioit luy-même tous les huit jours avec une humilité, & une piété capable d'en inſpirer aux moins dévots. Toutes les Fêtes & Dimanches devant les Vêpres publiques que l'on chantoit avec beaucoup de dévotion, les Eccleſiaſtiques & les Religieux tour à tour,

faiſoient une exhortation à l'Equipage. Un Jéſuite ſe chargea de faire le Catechiſme trois fois la ſemaine aux valets des Officiers du Vaiſſeau, aux ſoldats & aux matelots. On commençoit cet exercice & on le finiſſoit auſſi par un Cantique Spirituel, que chantoient deux Matelots qui avoient la voix aſſez belle, & tout le reſte leur répondoit à genoux auprés du grand maſt. Ces bons exemples, ces Inſtructions, ces exercices de piété qu'on pratiquoit réguliérement, outre la viſite des malades, & les petits ſecours qu'on leur apportoit pluſieurs fois le jour, gagnerent ſi bien le cœur de ces pauvres gens, qu'il n'y en a preſque point eu qui n'ait fait une Confeſſion générale, & qui ne ſe ſoit approché des Sacremens aux prinpales Fêtes de Nôtre-Seigneur & de Nôtre-Dame.

Calmes ſous la Zone-Torride.

Avant que d'arriver au Cap de Bonne Eſperance, nous eûmes un peu de calme & beaucoup de vents contraires, ce qui fit réſoudre Monſieur l'Ambaſſadeur à faire dire neuf Meſſes à l'honneur de la Sainte Vierge, pour obtenir par ſon interceſſion un tems favorable, parce que les chaleurs qu'on ſent ordinairement en ces endroits, commençoient à cauſer pluſieurs maladies dans le Vaiſſeau.

Dévotion de tout l'Equipage à la Sainte Vierge.

Un des Jéſuites ſe ſervit de cette occaſion pour introduire dans le bord une loüable coûtume de reciter les Litanies de la tres-Sainte Vierge, qui ſe pratique dans les Vaiſſeaux que monte Monſieur le Maréchal d'Eſtrées. Cinq ou ſix Soldats, & autant de Matelots partagez en deux troupes ſur les Châteaux de Poupe & de Proüe, furent les premiers qui commencérent cette Dévotion; quelque tems avant qu'on prît le premier quart du ſoir. Et dans peu de jours tout le monde voulut y aſſiſter, ſi bien qu'au retour, on en faiſoit comme un exercice public & de devoir, dont on s'acquittoit avec tant de ferveur, que ny le froid ny la pluie ne l'ont jamais empêché.

Le Quart dans le Vaiſſeau, c'eſt le tems que la moitié des Matelots eſt obligée de veiller alternativemét nuit & jour l'eſpace de quatre heures.

A toutes ces ſaintes pratiques nous ajoutâmes le Chapelet; nos Peres prirent le ſoin de ſe partager en divers endroits du Vaiſſeau pour le faire dire, & Dieu benit tellement leur zéle, qu'il n'y avoit preſque point de Soldat ny de Matelot qui ne dît chaque jour ſon Chapelet. Outre le tems que nous donnions à l'inſtruction du public, nous récitions tous les jours le Breviaire enſemble, & nous avions une heure de conférence ſur les Cas de conſcience, le reſte du jour étoit emploïé à

l'étude avec autant d'application & d'aſſiduité, que ſi nous euſſions été dans nos Colléges. Voila nos exercices ordinaires durant toute la Campagne.

Veuë de l'Iſle de Madére.

Le Dimanche onziéme nous paſſâmes à la veuë de Madére, où nous remarquâmes diſtinctement beaucoup de neiges ſur la Montagne la plus proche. L'aprés-dîné trois petits Bâtimens Anglois venant en Europe nous paſſérent ſous le vent; on crut qu'ils venoient des Canaries, parce qu'ils n'avoient pas encore embarqué leurs Chaloupes. C'eſt à peu prés en ces parages que nous trouvâmes les vents aliſez ſi ſouhaittez des Matelots, & ſi agreables à tout le monde, ces vents ſoufflans toûjours du même côté entre le Nord & l'Eſt. Il ne faut pas beaucoup travailler à la manœuvre; d'ailleurs comme ils ſont tempérez, ils modérent les chaleurs de la Zone, qui ſans cela ſeroient inſupportables. On les trouve ordinairement aux environs de la hauteur de Madére. Alors la Mer devenant belle & le vent ſtable & réglé, on porte beaucoup de Voiles, & l'on fait ordinairement 40. à 50. lieuës d'un midy à l'autre, ſans qu'on ſente preſque le mouvement du Vaiſſeau ny l'agitation de la Mer; de ſorte que ſi la

Parage ſignifie en terme de Marine l'endroit où l'on ſe trouve ſur Mer.

Navigation n'étoit jamais plus incommode ny plus dangereuſe, les Voyages des Indes ne ſeroient que de longues & d'agreables promenades.

Veuë de l'Iſle de la Palme.

Nous découvrîmes le treiziéme l'Iſle de la Palme, & nous en paſſâmes à quatre ou cinq lieuës, ſelon l'eſtime de nos Pilotes, nous nous reſſouvinmes de l'heureux ſort du Pere Ignace Azébedo, & de ſes trente-neuf Compagnons Jéſuites, qui étant partis tous enſemble pour aller annoncer la Foy au Bréſil, eurent le bon-heur de mourir tous à la veuë de cette Iſle, qui fut pour eux à la lettre une Iſle fortunée, puis qu'ils y trouvérent la palme du Martyre qu'ils alloient chercher dans le nouveau Monde. Ils furent tous mis à mort en haine de la Foy, par des Corſaires Calviniſtes, qui s'étant rendus maîtres du Vaiſſeau où ils étoient, nommé le ſaint Jacques, les firent tous perir, ou par l'eau, ou par le fer, pour empêcher, diſoient-ils, ces Papiſtes ennemis déclarez de leur réforme, d'aller infecter les Barbares de leur pernicieuſe Doctrine. Il n'y en eût pas un de nous qui ne regardât avec envie le ſort heureux de ces généreux défenſeurs de la Foy Catholique, & qui n'eût été ravi de finir ſa courſe pour une cauſe auſſi ſainte.

Mais

Mais il n'eſt pas juſte de ſouhaitter de remporter la couronne avant que d'être entré dans la carriere. Nous vîmes encore l'Iſle de Fer, la plus Occidentale des Canaries, où nos Géographes ont fixé leur prémier Méridien, nous doublâmes enſuite le Cap Verd, & les Iſles de ce nom qui ſont au nombre de dix.

A meſure que nous approchions de la ligne, nous prenions plaiſir à remarquer comme les Etoiles du Pole Arctique s'abaiſſoient, & celles du Pole Antarctique s'élevoient au deſſus de nos teſtes. De toutes les nouvelles Etoiles que nous découvrîmes du coſté du Sud, celles qui nous frappérent davantage d'abord, furent les Etoiles de la Croiſade, ainſi appellées, parce que les quatre principales ſont diſpoſées en forme de Croix. La plus grande de toutes eſt à 27. degrez du Pole; c'eſt ſur celle-là que les Pilotes ſe réglent & qu'ils prennent quelquefois la hauteur. Comme nous avancions toûjours de ce coſté-là, & que nous découvrions tous les jours de nouvelles Etoiles, nous eûmes le loiſir de les conſidérer, & de comparer cette nouvelle région du Ciel, avec la Carte Aſtronomique du Pere Pardies; mais nous n'y trouvâmes guéres

Les Cartes de la Partie Meridionale du Ciel, ne ſont pas exactes.

de conformité. Cette Carte a bien beſoin d'être réformée, & l'on pouroit commencer par la Croiſade, dont les bras ſont plus inégaux dans le Ciel que ſur le papier. On y a marqué le Loup & le Centaure avec ſi peu de fidélité, qu'on a de la peine à les reconnoître dans le Ciel, dont elles rendent cependant la partie qu'elles occupent extrémement brillante, à cauſe du grand nombre d'Etoiles, qui les compoſent, & qui ſemblent ne faire qu'une ſeule conſtellation. Mais ce n'eſt rien moins que cela ſur la Carte, où les deux conſtellations ne peuvent tout au plus paſſer que pour médiocres. Les Etoiles du Triangle auſtral paroiſſent à la vérité marquées au Ciel dans la méme ſituation qu'elles ont entre-elles; mais elles paroiſſent mal placées par rapport aux autres conſtellations. Les Etoiles du Taureau ne ſont pas à beaucoup prés ſi belles, qu'elles paroiſſent ſur la Carte, quoy que la diſpoſition ſoit preſque la méme. La Gruë eſt à mon avis la conſtellation la plus exactement marquée qui ſoit de ce coſté-là, & il ne faut que la voir une fois ſur la Carte, pour la trouver incontinent dans dans le Ciel : l'Abeille, l'Apode ou l'Oyſeau de Paradis, & le Ca-

méléon, quoy que petites, ſont aſſez bien marquées. Il y auroit auſſi quelque choſe à réformer dans la figure, & dans la ſituation des Nuages & des autres conſtellations Méridionales, où l'on pourroit encore trouver bien d'autres défauts par le moyen des inſtrumens. Si nous avons eu comme vous le voyez le plaiſir d'en remarquer d'aſſez groſſiers, nous avons eu en même temps le chagrin de n'y pouvoir remedier; l'agitation du Vaiſſeau ne nous ayant pas permis de nous ſervir de nos inſtrumens pour refaire cette Carte tout de nouveau : ce qui n'auroit pas eſté difficile ſans cela. On n'a pas laiſſé d'en tirer une nouvelle ſeulement à l'œil, laquelle quoy que moins défectueuſe que la prémiére, ne peut avoir cette juſteſſe, qu'on deſire dans ces ſortes d'ouvrages, où l'on ne peut réüſſir ſans le ſecours des inſtrumens.

Voilà quelle eſtoit noſtre occupation ordinaire durant les prémiéres heures de la nuit, & une ou deux heures avant le jour, quand le Ciel eſtoit découvert. Ce n'eſtoit pas là noſtre ſeul divertiſſement, nous avions le jour celuy de la pêche. Il eſt vray que nous ne commençâmes à trouver beaucoup de poiſſons qu'à cinq

Les environs de la ligne Equinoxiale ſont pleins de poiſſons.

ou ſix degrez au deça de la ligne. On avoit pris auparavant une eſpéce de Tortuë qu'on nomme Carrelet peſant ſoixante-dix ou quatre-vingts livres, dont on ſervit à table trois ou quatre fois en divers ragoûts. Pluſieurs la trouvérent aſſez bonne, d'autres en pouvoient à peine ſupporter l'odeur. Mais dans toute l'étenduë de douze dégrez ; c'eſt-à-dire, de ſix-vingts lieuës des deux côtez de la ligne nous vîmes preſque tous les jours une tres-grande quantité de poiſſons de toutes ſortes, & particuliérement des Marſoüins qui nageoient par troupes au tour du Vaiſſeau. La peſche de ces derniers qui étoit la plus ordinaire ſervoit à nous relâcher l'eſprit aprés l'étude. Il y avoit en quelques endroits du vaiſſeau, & ſur tout à l'avant, pluſieurs Matelots de l'équipage armez chacun d'un harpon qui eſt une eſpéce de gros javelot attaché au bout d'une ligne de la groſſeur du petit doigt. Comme les Marſoüins paſſoient prés d'eux, ils les frappoient avec une telle roideur, qu'ils les perçoient quelquefois de part en part. Dés qu'ils avoient lancé le harpon ils le laiſſoient dans la playe, le tenant toûjours par la ligne qui y étoit attachée & qu'ils laiſſoient filer au gré du poiſſon bleſſé

Maniere de pêcher des Marſoüins.

juſques à ce que le Marſoüin affoibly par la perte de ſon ſang, ſe laiſſoit tirer ſans aucune reſiſtance & enlever dans le bord. Nous en prîmes pluſieurs de cette maniere. Ils avoient quatre ou cinq pieds de long & étoient gros à proportion. Cet animal reſſemble fort à un cochon, non ſeulement pour la chair & le lard, mais encore pour la figure du dedans & du dehors, la chair n'eſt pas délicate & ſent un peu l'huile.

Le Marſoüin a le ſang chaud.

Dans cette occaſion il fut aiſé de détromper pluſieurs perſonnes qui n'ayant jamais vû de Marſoüins ne pouvoient ſe perſuader qu'il euſſent le ſang chaud ny qu'ils puſſent reſpirer, quoy qu'ils l'euſſent quelquefois oüy dire à ceux qui l'avoient expérimenté: il y en eût parmy ceux-là qui eurent la curioſité de porter la main dans les entrailles du poiſſon quand on luy eût fendu le ventre; & ils aſſurérent qu'il l'avoit preſque auſſi chaud que le cochon. Ils ne douterent plus auſſi qu'il ne reſpirât quand ils vîrent ſes poulmons auſſi propres à la reſpiration que ceux des animaux qui vivent hors de l'eau. Auſſi la nature ne luy a point donné d'oüies, comme aux autres poiſſons. Mais ſeulement deux trous aux deux côtez de la tête pour

recevoir l'air. C'eſt ſans doute pour cela que ces poiſſons levent de tems en tems la tête, & quelquefois tout le corps hors de l'eau & qu'ils vont toûjours du côté du vent ; delà vient auſſi que quand les Mariniers voyent des Marſoüins qui s'avancent de quelque côté pendant le calme, ils ne manquent pas de dire que le vent en doit venir. Quoy qu'il en ſoit du préſentiment, nous avons quelquefois heureuſement trouvé les prédictions des Matelots veritables.

Les Marſoüins ſe dévorent les uns les autres.

J'avois ſouvent oüy dire, & j'avois même remarqué dans un voyage que j'ay fait à l'Amérique, que quand un de ces poiſſons eſt bleſſé à mort, & qu'il a aſſez de force pour ſe détacher du harpon, les autres le ſuivent à la trace du ſang qu'il répand en abondance ſans le quitter juſqu'à ce qu'il ſoit mort, afin de le dévorer, je me confirmay dans cette opinion. Car un jour un Marſoüin qui avoit été frappé fit tant d'effort qu'il s'arracha le harpon du ventre & ſe ſauva de nos mains, il y en avoit alors beaucoup d'autres autour de nous. Mais dés que celuy-cy fut bleſſé, & qu'il eut pris la fuite, tout diſparut & on n'en vit pas un ſeul de toute la journée.

Puiſque nous ſommes ſur le Chapitre de

pêche, il faut que je parle de celle que nous avons faite, & des poiſſons que nous avons vûs, qui ne ſont pas ſi connus dans l'Europe. Je commenceray par le Requin, parce que c'eſt celuy que l'on trouve le plus ſouvent, & qui eſt le plus aiſé à prendre. Nous en avons pris quelquefois juſques à ſix en un jour. Ce Poiſſon eſt une eſpece de Chien de Mer qui a la tête fort large, & fort platte, la gueule fort enfoncée à cauſe de la mâchoire inférieure, qui ſe retire fort avant ſous la ſupérieure; de ſorte que pour mordre il eſt contraint de ſe coucher deſſus le côté & quelquefois même ſur le dos. Ceux que nous avons pris étoient de quatre pieds de long & avoient beaucoup d'épaiſſeur. Un peu au deſſous de la tête ſa peau eſt une eſpéce de chagrin, dont le grain eſt fort gros, avec ſix ouvertures de chaque côté qui ſe ferment par le moyen de certaines peaux fort minces, qui lui tiennent lieu d'oüyes. C'eſt ſans doute le plus vorace de tous les animaux. Quoyqu'il ait été pris trois ou quatre fois de ſuite à l'hameçon, & qu'il aye la gueule toute en ſang, il y revient toûjours avec la même avidité, juſques à ce qu'il ſoit pris ou qu'il ait enlevé l'amorce. Au reſte quand il a ſaiſi un homme, c'en eſt fait, il ne

Deſcription du Requin ou Chien de Mer.

lâche jamais priſe, & c'eſt pour cela, ſelon quelques-uns, que les gens de Mer l'appellent *Requin* ou *Requiem.* La cauſe d'une ſi grande avidité eſt la grandeur de ſon foye, il eſt compoſé de deux pennes arrondies par les extremitez, & de largeur de quatre doigts ſur un pied & demi de longueur, mais elles ont fort peu d'épaiſſeur. Ajoûtez qu'il n'a qu'un boyau fort court, & preſque droit. Nous en trouvâmes un qui avoit dans le ventre une planche de quatre doigts de large & d'un pied & demi de long. Il eſt ſans poulmons, & ſon cœur eſt placé dans une concavité formée par le concours de deux os prés de la tête. Il a trois rangs de dents dont les unes ſont inclinées, les autres droites, & de figures différentes, & on luy en voit même un rang de triangulaires qui ſont fort minces & terminées en ſcie. On lui trouve dans la tête trois concavitez, deux aux deux côtez qui contiennent une ſubſtance blanche, qui a quelque conſiſtance; elle ſe durcit dans la ſuite & on luy donne le nom de *Pierre de Requin* : nos Chirurgiens luy attribuoient de grandes vertus, je m'en rapporte. La troiſiéme concavité, qui eſt au milieu de la tête, renferme le cerveau qui eſt à peu prés de la groſſeur d'un œuf de poule.

Pourquoy on l'appelle Requin.

poule. La ſubſtance nous en parut fort aqueuſe, & ce ne fut qu'avec peine que nous pûmes diſtinguer le corps calleux de la partie moëlleuſe. On y voit un cervelet fort petit, & entre le cerveau & le cervelet une glandule fort molaſſe qui porte ſur deux autres plus petites.

Le Requin eſt toûjours eſcorté de pluſieurs petits poiſſons qui compoſent ſa ſuite, & qui luy ſont ſi inſéparablement attachez qu'ils aiment mieux ſe laiſſer prendre avec luy que de l'abandonner: on les nomme ſes Pilotes ; parce qu'on prétend, qu'ils luy ſervent de guides pour le conduire dans les endroits, où ils découvrent de la proye. C'eſt une erreur populaire que de s'imaginer que ces poiſſons luy rendent ce bon office ſans aucun interêt ; le grand attachement qu'ils ont pour luy, n'eſt fondé que ſur la nourriture qu'ils y trouvent Car outre qu'ils profitent des reſtes de ſa proye, ils ſe tiennent attachez ſur ſa peau par le moyen d'une pellicule cartilagineuſe, de figure ovale, qu'ils ont ſur la teſte, & qui eſt canelée & armée de quantité de fibres, avec leſquels ils en tirent apparemment quelque ſuc ; & c'eſt pour cela que quelques-uns les nomment Succets. Quand ils

Les Succets poiſſons appellez par les Matelots Pilotes du Requin.

s'en veulent éloigner il faut qu'ils ſe mettent hors de la portée de ſa dent, autrement il ne leur feroit pas meilleur quartier qu'aux autres poiſſons. J'en ay vû quelque-fois ſe mettre en devoir de les attraper, & bien en prenoit aux Succets de ſe réfugier au plûtôt dans leur azyle ordinaire. Quand on les a enlevez avec le Requin, on a peine à les en ſéparer; ſi on les met ſur une table ils s'y tiennent collez comme ſur le Chien de Mer; & dans cette ſituation qui leur eſt naturelle, ils ont les oüyes à l'envers & le ventre en haut, comme on le peut voir dans la Carte du Cap. Il y en a de deux eſpéces, de blancs qui ont à peu prés la figure & la groſſeur d'un Rouget, & de noirs qui ſont fort petits: c'eſt de ces derniers dont j'ay principalement parlé.

La Bonite perſécute le poiſſon volant.

Nous trouvâmes encore dans ces endroits quantité de Bonites, les ennemies implacables des poiſſons volans, à qui elles donnent continuellement la chaſſe. C'eſt le meilleur poiſſon que nous ayons pris dans tout le voyage. Il eſt de la groſſeur de nos plus groſſes Carpes, mais beaucoup plus épais, ſans écailles, avec une peau argentée & le dos marqué de longues rayes obſcures & dorées. Nous prîmes auſſi des Albucors ou des Albacors, que les Portugais nom-

ment ainſi, à cauſe de leur couleur blanchâtre. C'eſt une eſpece de Bonite, mais trois fois plus groſſe que les autres : la chair, la couleur & le goût ſont à peu prés de même. Comme les uns & les autres ſont fort friands de poiſſons volans, on ſe ſert de la figure de ces derniers faite de plumes, qu'on attache au bout d'une ligne, pour les prendre. On fait voltiger cette figure à fleur d'eau devant ces poiſſons qui s'élancent pour l'attraper hors de l'eau avec tant d'avidité, que ſouvent on en prend trente ou quarante dans une heure de tems avec deux ou trois lignes ſeulement.

Maniére dont on pêche les Bonites.

Nous rencontrâmes beaucoup moins de Bonites qu'on ne fait ordinairement, peut-être à cauſe qu'il n'y avoit pas alors un ſi grand nombre de poiſſons volans dans ces Mers. Nous ne laiſsâmes pourtant pas de voir pluſieurs bandes de ceux-ci s'élever en l'air environ huit ou dix pieds de haut, & voler cinquante ou ſoixante pas, avant que de ſe replonger dans l'eau pour moüiller leurs aîlerons, & prendre de nouvelles forces contre les Bonites, qui ſouvent les attrapent à la remiſe, ou qui ſautent hors de l'eau pour les prendre en volant. Ils trouvent auſſi de certains oyſeaux qui fon-

dent ſur eux, quand ils ſortent hors de l'eau pour ſe ſauver des Bonites.

Un de ces poiſſons ſe trouvant un jour pourſuivy de prés ſauta dans nôtre Navire & donna dans la tête d'un Pilote. Quoyque j'en euſſe vû autrefois je pris plaiſir à le conſiderer, il étoit de la figure, de la couleur & de la groſſeur d'un Harang, le dos un peu plus êpais & le devant de la tête arrondi comme le Rouget avec des aîles au deſſus des oüyes fort ſemblables à celles des Chauve-ſouris.

Voilà à peu prés ce que nous avons vû de poiſſons aux environs de la ligne. Nous avions eu le ſoleil à pic (c'eſt-à-dire directement ſur la tête) dés le vingt-neufiéme Mars vers le troiſiéme degré de latitude Nord.

Comme le Ciel fut fort ſerain ce jour-là ; nous eûmes le plaiſir de remarquer qu'à midy les mâts & tout ce qui étoit droit dans la Vaiſſeau ne faiſoit nulle ombre. Depuis ce tems-là nous eûmes ſept ou huit jours decalme ; & nous ne fîmes les ſoixante & dix lieuës qui nous reſtoient juſques à la ligne que par grains, c'eſt-à-dire, avec des vents de peu de durée, qu'aménent avec eux les nuës & les orages. Aprés tout nous n'avons pas

Un grain en terme de Marine ſignifie un vent violent, de peu de durée & accompagnée de pluye.

entendu dans ces endroits-là ces gros tonnerres dont on nous avoit ſi fort menacé en France. Mais nous avons vû quantité d'éclairs ſur tout la nuit, & ſi fréquens que le Ciel & la Mer paroiſſoient tout en feu.

Comme les calmes & les chaleurs ne nous ont pas fort incommodez dans ces climats ; nous n'avons eu que tres-peu de malades, & dans toute la traverſée de Breſt au Cap de Bonne Eſperance, nous n'avons perdu qu'un homme ; encore s'étoit-il embarqué, ſans qu'on en ſçût rien, avec un flux de ſang dont il eſt mort.

Protection particuliére Dieu ſur tous ceux du Voyage.

Nous avons ſans doute bien des actions de graces à rendre à Dieu, de ce qu'il nous donna un ſi beau tems aux environs de la ligne : car ſi nous y euſſions été arrêtez par les calmes autant de tems qu'on eſt ſouvent obligé d'y demeurer, l'eau, le pain & les viandes ſe ſeroient bien-tôt corrompuës & auroient cauſé de grandes maladies, qui infailliblement nous auroient emporté beaucoup de monde : comme il arriva cette année à un Vaiſſeau Hollandois. Ce Navire étoit parti d'Europe plus de deux mois avant nous & cependant il nous trouva moüillez à Batavia ; où nous apprîmes que les gens qui é-

toient dedans avoient été ſi incommodez des calmes pendant ſix ſemaines entiéres vers la ligne, que preſque tous étant tombez malades, de quarante-huit ou environ qu'ils étoient dans leur bord, il en mourut trente-ſept, entre leſquels furent le Capitaine & les deux prémiers Pilotes : de ſorte que les onze qui reſtoient n'ayant pû mener le Vaiſſeau juſques à ſon terme, furent obligez de relâcher à l'Iſle de Sumatra & d'envoyer chercher du monde pour les conduire à la rade de Batavia, où nous les vîmes arriver.

La Ligne Equinoxiale paſſée le 7. d'Avril.

Nos vivres & nôtre eau ne ſe ſont point corrompus, nous n'avons même preſque pas eu à ſouffrir du mauvais tems & des calmes; & les chaleurs de la Zone torride ne nous ont gueres paru plus grandes que celles qu'on ſent en France au fort de l'Eté. Ainſi nous paſſâmes la Ligne ſans aucune incommodité le ſeptiéme d'Avril, qui étoit un Samedy, avec un petit vent de Nord-Nord-Oüeſt vers le trois cent cinquante-huitiéme degré de longitude. Comme il étoit déja tard, la cérémonie ſi ſolemnelle que les gens de Mer ne manquent jamais de faire en cette occaſion, fut remiſe au lendemain aprés la Meſſe. C'eſt une invention imaginée par les Maîtres, les

Pilotes & les autres Officiers mariniers du Vaiſſeau, afin d'avoir de l'argent & en acheter des rafraîchiſſemens pour eux & pour l'Equipage, à laquelle ils ont donné fort mal à propos le nom de Baptême.

Monſieur l'Ambaſſadeur ne voulut pas qu'on fît aucune des cérémonies qui ont quelque rapport aux choſes ſaintes. Chacun donna ce qu'il voulut; & les autres en furent quittes pour quelques ſeaux d'eau, qu'on leur jetta ſur le corps : comme il faiſoit alors fort grand chaud, l'incommodité ne fut pas conſidérable.

Depuis le paſſage de la Ligne juſques au Tropique du Capricorne, le vent ne nous fut pas fort favorable ; il nous manqua même durant quelque tems vers le vingtiéme degré de latitude auſtrale, & nous fit ſentir durant le calme, les chaleurs de la Zone torride juſques au trentiéme du mois d'Avril que nous paſſâmes ce Tropique.

Aprés cela nous eûmes preſque toûjours des vents variables & ſi tempérez qu'une petite Barque nous eût pû ſuivre ſans courir aucun riſque. Il eſt vray que ſous la Zone nous trouvâmes deux ou trois fois de ces orages impétueux que les Portugais appellent *Travadas* ou *Troadas*; parce qu'ils

Ce que c'eſt qu'une Travade & le feu Sainte Elme.

ſont toûjours mêlez de tonnerres & d'éclairs: mais comme ils venoient de l'arriére, ils nous incommodérent peu, & nous firent faire beaucoup de chemin. Dans l'une de ces Travades parurent deux diverſes fois ſur les mats, ſur les vergues, & ſur le canon de nôtre Navire, de ces petits feux de figure piramidale, que les Portugais appellent le feu de ſaint Telme & non pas ſaint Helme. Quelques Matelots les regardent comme l'ame du Saint de ce nom, qu'ils invoquent alors de toutes leurs forces, les mains jointes & avec beaucoup d'autres marques de reſpect. Il s'en trouve même parmy eux qui les prennent pour des aſſûrances infaillibles que la tempête va bien-tôt ceſſer, ſans leur cauſer de dommage. Ce ſont ces mêmes feux que les Payens adoroient autrefois ſous le nom de Caſtor & de Pollux; & il eſt ſurprenant que cette ſuperſtition ſe ſoit ainſi introduite parmy les Chrêtiens.

Le douziéme de Mars nous découvrîmes à midy ou environ un de ces Phénomenes appellé œil de bœuf ou œil de bouc à cauſe de ſa figure. On les regarde ordinairement ſur Mer comme un préſage aſſuré de quelque orage. C'eſt un gros nuage rond oppoſé au Soleil & éloigné d'environ

d'environ quatre-vingt ou quatre-vingt-dix degrez de cet Aſtre, qui peint deſſus les couleurs de l'Arc-en-Ciel, mais fort vives. Peut-être qu'elles paroiſſent avoir un ſi grand éclat, à cauſe que cet Oeil de bœuf eſt environné de tous côtez de nuées épaiſſes & obſcures. Quoyqu'il en ſoit je puis dire que je n'ay jamais rien trouvé de ſi faux que les pronoſtiques de ce Phénoméne. J'en ay vû un autre fois étant prés de la terre ferme de l'Amérique, mais qui fut ſuivy comme ceux-cy d'un tems fort beau & fort ſerein, & qui dura pluſieurs jours.

Puiſque nous ſommes ſur le chapitre des Phénoménes, il ne faut pas en oublier icy un aſſez extraordinaire que nous avons obſervé entre la Ligne & le Tropique du Capricorne ; & qui paroît difficile à expliquer. C'eſt un de ces gros tourbillons que les Mariniers appellent Trompes, Pompes ou Dragons d'eau. Ce ſont comme de longs Tubes ou Cylindres formez de vapeurs épaiſſes, leſquelles touchent les nuës d'une de leurs extrémitez, & de l'autre la Mer, qui paroît boüillonner tout autour. Voicy à peu prés comme ces Dragons ſe forment.

Divers Phénoménes obſervez pendant le Voyage.

On voit d'abord un gros nuage noir, La maniére dont ſe for-

ment les Pompes ou Dragons d'eau.

dont il ſe ſépare une partie ; & comme c'eſt un vent impétueux qui pouſſe cette portion détachée, elle change inſenſiblement de figure & prend celle d'une longue colonne, qui deſcend juſques ſur la ſurface de la Mer ; demeurant d'autant plus en l'air que la violence du vent l'y retient, ou que les parties inferieures ſoûtiennent celles qui ſont deſſus. Auſſi quand on vient à couper ce long tube d'eau par les vergues & les mats du Vaiſſeau qui entrent dedans, quand on ne peut pas s'en garantir ; ou à interrompre le mouvement du vent en rarefiant l'air voiſin par les coups de canon ou de mouſquets : alors l'eau n'étant plus ſoûtenuë tombe en tres-grande abondance, & tout le dragon ſe diſſipe auſſi-tôt. On fait tout ce qu'on peut pour les éviter, leur rencontre étant fort dangereuſe, non ſeulement à cauſe de l'eau qui tombe dans le Navire, mais encore à cauſe de la violence ſubite & de la peſanteur extraordinaire du tourbillon qui l'emporte & qui eſt capable de démâter les plus gros Vaiſſeaux, & même de les mettre en danger de périr. Ces dragons d'eau, quoyque de loin ils paroiſſent aſſez petits & ſemblables à des colonnes de ſix ou ſept pieds de diamétre, ont neanmoins beau-

Il eſt dangereux de rencontrer les Dragons d'eau.

coup plus d'étenduë. J'en ay vû deux ou trois auprés des Berlingues en Portugal, à la portée du piſtolet; & ils me parûrent avoir plus de cent pieds de circonférence.

Nous avons encore remarqué des Phénoménes peu différens de ceux-cy : on les appelle Siphons à cauſe de leur figure longue aſſez ſemblable à celle de certaines pompes : ils paroiſſent au lever & au coucher du Soleil vers le même endroit où il eſt alors. Ce ſont des nuages longs & épais environnez d'autres nuages clairs & tranſparens, ils ne tombent point ; ils ſe confondent tous enſemble dans la ſuite & ſe diſſipent peu à peu, au lieu que les Dragons ſont pouſſez avec impétuoſité, durent long-tems & ſont toûjours accompagnez de pluye & de tourbillons, qui font bouïllonner la Mer & la couvrent d'écume. Pompes d'une autre eſpece.

Les Iris de Lune ont dans ces lieux des couleurs bien plus vives que ceux qu'on voit en France : mais le Soleil en forme de merveilleux ſur les goutes d'eau de Mer que le vent emporte comme une pluye fort menuë, ou comme une fine pouſſiére, lors que deux vagues ſe briſent en ſe choquant. Quand on regarde ces Iris d'un lieu élevé, Iris extraordinaires qu'on voit ſur Mer.

ils paroiſſent renverſez, & il arrive quelquefois qu'un nuage paſſant par deſſus, & venant à ſe réſoudre en pluye, il ſe forme un ſecond Iris dont les jambes paroiſſent continuées avec celles de l'Iris renverſé & compoſer ainſi un cercle d'Iris preſque tout entier.

Phénomenes qui ſe voyent dans l'eau de la Mer.

La Mer a ſes Phénomenes auſſi bien que l'air, il y paroît ſouvent des feux, ſur tout entre les Tropiques : nous l'avons vûë quelquefois pendant la nuit toute couverte d'étincelles, lors qu'elle eſt un peu groſſe & que les vagues ſe briſent : on remarquoit auſſi une grande lueur à l'arriere du Navire, particuliérement lors qu'il paſſoit un peu viſte. Car alors le ſillage ou la trace du Navire paroiſſoit comme un fleuve de lumiére, & c'étoit aſſez qu'on jettât quelque choſe dans la Mer pour la rendre toute brillante. Je ne crois pas qu'il faille chercher ailleurs la cauſe de cette lueur que dans la nature même de l'eau de Mer, qui étant pleine de ſel, de nitre, & ſur tout de cette matiére dont les Chimiſtes font la principale partie de leurs Phoſphores, qui étant agitée s'enflame auſſitôt & paroît lumineuſe, doit auſſi par la même raiſon devenir brillante quand on la met en mouvement. Il en faut ſi peu a

l'eau de Mer pour en faire ſortir du feu, qu'en maniant une ligne qu'on y a trempée il en ſort une infinité d'étincelles ſemblables à la lueur des vers luiſans, c'eſt-à-dire, vive & bleuâtre.

Ce n'eſt pas ſeulement quand la Mer eſt agitée qu'on y voit des brillans, nous en avons vû encore vers la Ligne pendant le calme quelque tems aprés le Soleil couché: ils nous paroiſſoient comme une infinité de petits éclairs aſſez foibles qui ſortoient de la Mer & diſparoiſſoient incontinent aprés. Nous en attribuions la cauſe à la chaleur du Soleil, qui ayant comme impregné & remply la Mer pendant le jour d'une infinité d'eſprits ignées & lumineux, ces eſprits ſur le ſoir ſe réüniſſant enſemble, pour ſortir de l'état violent où le Soleil les avoit mis, cherchoient en ſon abſence à ſe mettre en liberté & formoient ces petits éclairs, en s'échapant à la faveur de la nuit.

Lumiéres qui ſortent de la Mer pendant la nuit.

Outre ces brillans paſſagers ou d'un moment, nous en vîmes encore d'autres pendant les calmes, leſquels on pouvoit appeller permanens, parce qu'ils ne ſe diſſipent pas comme les premiers. Il y en a de diverſes grandeurs & figures, de ronds, d'ovales de plus d'un pied & demi de dia-

metre, qui paſſoient le long du Navire, & qu'on conduiſoit de vûë à plus de deux cens pas, autant qu'on en put juger à les voir paſſer à huit ou dix pas du Navire. On crut que ce n'étoit que de la glaire ou quelque ſubſtance onctueuſe qui pouvoit ſe former dans la Mer par quelque cauſe naturelle qui ne nous eſt pas connuë. Il y en eut qui vouloient que ce fuſſent des poiſſons endormis qui brillent naturellement. Il eſt vray que nous avons vû par deux fois le matin plus de vingt de ces brillans tout de ſuite de la figure de nos Brochets ; pluſieurs même de ceux qui avoient beaucoup navigué crûrent que c'étoient de veritables poiſſons, mais on n'oſeroit l'aſſûrer.

Un vaiſſeau Anglois découvert.

Reprenons la ſuite de nôtre Voyage. Le dixiéme de May au matin nous découvrîmes un petit Navire Anglois qui vint parler aux gens de la Maligne, laquelle en étoit plus proche que nous. On ſçût par-là que ce Bâtiment revenoit des Iſles de l'Amérique, & qu'il alloit charger des Eſclaves à Madagaſcar. Il fit tout ce qu'il pût pour nous ſuivre, mais comme nous avions un bon vent, & que nous portions beaucoup de voiles, nous le perdîmes de vûë ce jour-là même.

Le dix-ſeptiéme May nous eſtions au trente-troiſiéme degré de latitude auſtrale & au dix-neufiéme de longitude ſelon l'eſtime des Pilotes. Ce fut-là que nous commençâmes à voir des oyſeaux de differentes façons & du Goëmon avec de grands roſeaux verdâtres de dix ou douze pieds de long qu'on appelle Trombas ou Trompes, à cauſe que leur tige qui va croiſſant inſenſiblement juſques au haut où elle eſt terminée par pluſieurs feuïlles de même couleur, repreſente aſſez bien la figure de la trompe d'un Eléphant. Le Goëmon eſt une eſpéce d'herbe tirant ſur le verd, aſſez ſemblable au foin, dont les brins ſont entrelaſſez les uns dans les autres & fort grands. Quelques-uns croyent que cette herbe vient du fond de la Mer & qu'elle en eſt détachée par les flots qui la ſoulévent juſques à la ſuperficie de l'eau. Il y en a qui veulent qu'elle croiſſe entre les eaux, parce qu'ils en voyent bien avant en pleine Mer, & ils ne peuvent croire que la Mer ſoit aſſez agitée pour porter ſes flots juſqu'au fonds & en aller ainſi détacher le Goëmon. Outre qu'il s'en trouve ſur la ſurface de la Mer en ſi grande abondance qu'elle reſſemble à une grande prairie. D'autres enfin ſoûtien-

nent, & cette opinion me paroît plus plausible & plus conforme à la vérité, que le Goëmon vient des côtes voisines & qu'il en est détaché par les vagues & transporté en haute Mer, mais non pas fort loin des terres, ou par les Marées, ou par les courans, ou enfin par les vents qui regnent. C'est sur cette persuasion que Christophe Colomb si fameux par ses découvertes dans l'Amérique, voyant une nuit devant son Vaisseau une grande étenduë de Mer couverte de Goëmon, rassura ses gens, qui croyoient être perdus, prenant cette herbe pour des bas-fonds, & leur promit de leur faire voir la terre bien-tôt; ce qu'il fit en effet deux jours aprés.

Les Bas-fonds sont des Terres en pleine Mer dont la superficie est couverte d'eau.

Ces Oyseaux extraordinaires, ces Trompes & ce Goëmon, sont les plus sûres marques qu'on approche du Cap. Ce qui fait voir qu'on a des reconnoissances d'assez loin, puis que la prémiére fois que nous en vîmes, nous estions au dix-neuviéme degré de longitude, & au trente-troisiéme de latitude australe, c'est à dire que nous estions éloignez du Cap de Bonne-Espérance de prés de 300. lieuës.

Les Reconnoissances du Cap de bonne Espérance.

On dit que si au lieu de ranger la Côte d'Afrique comme nous fîmes, nous avions

Ranger en terme de Marine si-

vions pris plus au large vers l'Occident, nous euſſions rencontré ces ſignes plus avant dans la Mer. Ce qui me fait juger que les courans qui les entraînent avec eux, portent du coſté de l'Oüeſt avec plus de violence que du coſté du Nord. Nous trouvâmes les mêmes choſes deux jours aprés eſtre partis du Cap de Bonne-Eſperance, faiſant route à l'Eſt-Sud-Eſt, mais en bien plus grande quantité. Cela continua tout le troiſiéme jour, quoy que nous euſſions bon vent, & que nous euſſions fait beaucoup de chemin.

gnifie approcher.

Les jours ſuivans on vit ces mêmes Oyſeaux en plus grand nombre, qui ne nous quittérent que bien loin au de-là du Cap. Les uns eſtoient noirs ſur le dos & blancs ſous le ventre, ayant le deſſus des aîles bigaré de ces deux couleurs, à peu prés comme un Echiquier: & c'eſt pour cela ſans doute que nos François les ont ſurnommé *Damiers*, ils ſont un peu plus gros qu'un Pigeon. Il y en a d'autres encore plus grands que les premiers, noirâtres par deſſus, & tout blancs par deſſous, excepté l'extrémité de leurs aîles, qui paroiſt d'un noir velouté, que les Portugais appellent pour cela *Mangas de Veludo*, manches de velours. Aprés ceux-là nous en vî-

Oyſeaux differens qu'on voit ſur Mer approchant du Cap de Bonne-Eſperance.

mes d'autres en troupes un peu plus petits que les premiers. Les Portugais les appellent *Boralhos*, parce qu'ils ſont de la couleur d'un gris cendré. Je ne parle point de certains gros Oyſeaux qu'on peut appeller à cauſe de leur blancheur Cignes de Mer, non plus que des Corbeaux & des Corneilles que l'on trouve dans ces endroits, ny de certains Oyſeaux qu'on appelle des Fous, peut-eſtre parce qu'ils ſont ſi peu ſur leurs gardes, qu'ils ſe laiſſent prendre à la main.

Le 28. le vent de Nort s'étant beaucoup augmenté, on fut obligé de mettre à la Cape cette nuit, c'eſt à dire qu'on ſerra toutes les Voiles, excepté une des plus grandes, de peur d'aller donner contre la terre qu'on ne croyoit pas fort éloignée. En effet, le lendemain ſur le midy un Matelot qu'on avoit poſté dans un lieu fort élevé, cria de toute ſa force, terre, terre, & à l'heure même il deſcendit pour prier Monſieur l'Ambaſſadeur de luy donner la récompenſe qu'il avoit promiſe à celuy qui découvriroit la terre le prémier. Il aſſûra même qu'il l'avoit déja vuë le matin ſans qu'il eût oſé le dire, n'en eſtant pas bien ſeur, mais que préſentement il n'en pouvoit plus douter : cependant il

n'y eut preſque perſonne qui pût bien diſcerner la Montagne qu'il montroit, & on fut long-tems ſans le croire: Mais enfin aprés deux ou trois heures on démêla diſtinctement les montagnes du Cap de Bonne-Eſperance, qui pouvoient eſtre éloignées de 15. ou 20. lieuës.

Le lendemain 31. jour de l'Aſcenſion de Nôtre-Seigneur, aprés que nous eûmes fait nos priéres accoûtumées & dit la ſainte Meſſe pour remercier Dieu de l'heureux ſuccez de nôtre Voyage; nous regardâmes la terre avec des lunettes d'approche, nous la vîmes fort diſtinctement, n'en étant éloignez que d'environ trois lieuës. Toute ſauvage & inculte qu'elle nous paroiſſoit, c'étoit neanmoins un agréable ſpectacle pour des gens qui n'avoient point vû de terre depuis les Canaries, que nous paſſâmes le 13. Mars.

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE SECOND.

VOYAGE DV CAP DE Bonne-Eſpérance à l'Iſle de Iava.

La deſcription du Cap de Bonne Eſpérance.

LE Cap de Bonne-Eſpérance, de la maniére qu'on le voit en venant d'Europe, eſt une longue ſuite de montagnes qui s'étendent du Septentrion au Midy, & qui finiſſent en pointe dans

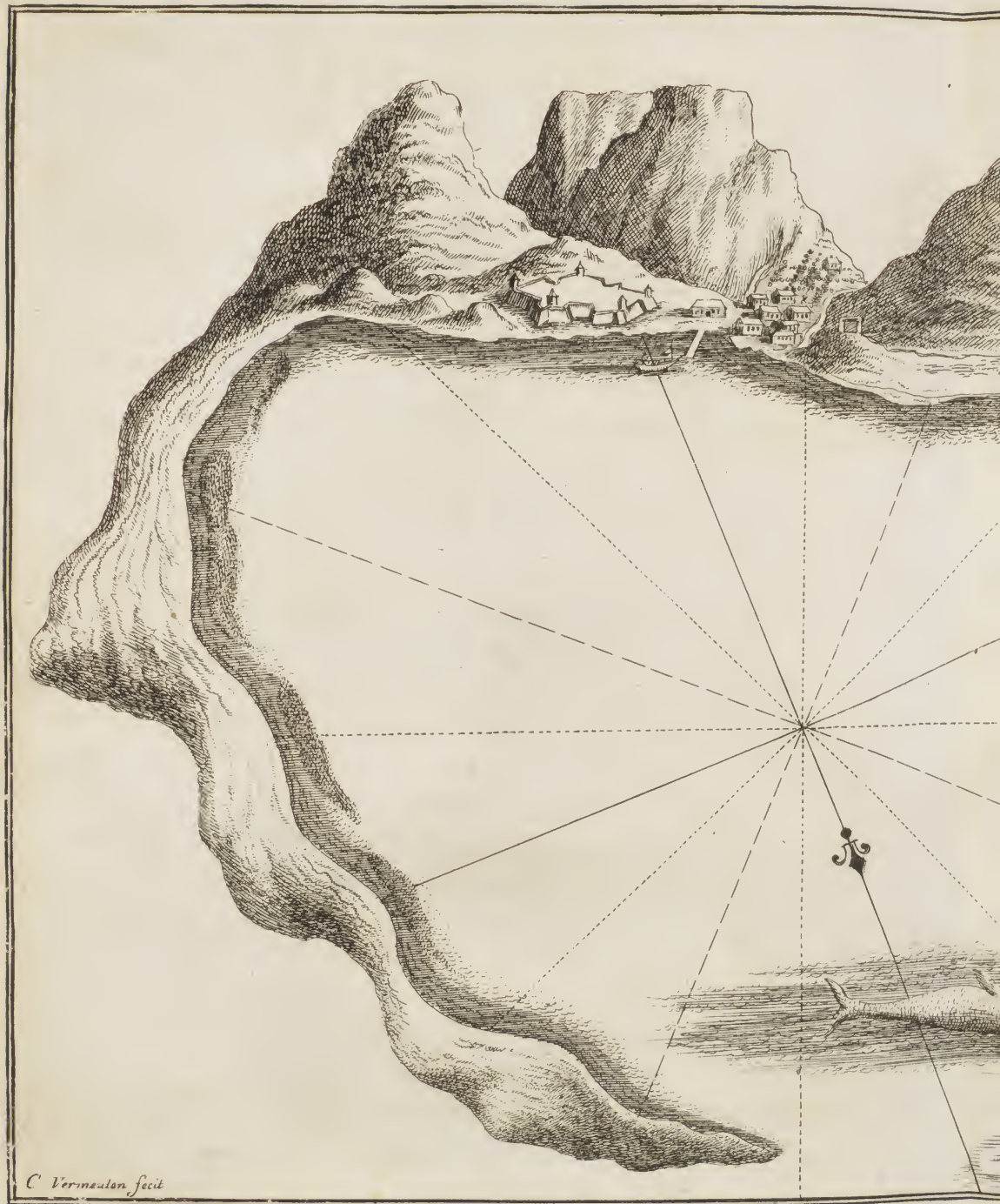
la Mer. Les deux prémiéres, que nous apperçûmes à dix lieuës de cette pointe, ſont les montagnes de la Table & du Lyon. Nous découvrîmes celle de la Table la premiére : on l'appelle de ce nom parce que le ſommet eſt fort plat & reſſemble aſſez à une table. Celle du Lyon eſt ainſi nommée, parce qu'elle a à peu prés la figure d'un Lyon couché ſur le ventre. Quoyqu'elle ſoit plus avancée vers la Mer que l'autre, nous ne la vîmes qu'aprés : il ſemble de loin que ce ne ſoit qu'une ſeule montagne : auſſi ne ſont-elles pas fort éloignées l'une de l'autre. Au bas de ces montagnes une grande baye s'avance en ovale deux ou trois lieuës dans les terres vers l'Orient, elle a prés de deux lieuës à ſon entrée & environ neuf de circuit. Toute la Côte en eſt ſaine du côté du Sud vers les Montagnes : par tout ailleurs prés de terre, il y a du danger. M. le Commiſſaire Général de la Compagnie des Indes, dont on parlera beaucoup dans la ſuite, nous dit un jour qu'il avoit ſouvent eu peur, nous voyant approcher ſi prés des terres dans les bordées que nous faiſions ; juſques-là qu'il avoit déliberé de nous tirer un coup de canon à balle, pour nous avertir par ce ſignal de nous

tenir au large, en attendant un vent plus favorable.

C'eſt vers le milieu de cette baye, que les Hollandois ont placé un fort Pentagone au deſſous de la Montagne de la Table, qui le couvre du côté du Midy, & derriere celle du Lyon, qui le met à l'abry du côté de l'Occident, à une lieuë de terre ou environ. On laiſſe ſur la gauche en entrant une Iſle aſſez baſſe nommée l'Iſle Robin, au milieu de laquelle les Hollandois ont arboré leur Pavillon. Ils y releguent ceux du païs, & même ceux des Indes qu'ils veulent punir de baniſſement & les obligent d'y travailler à la chaux, qu'ils font des coquillages, que la Mer y jette.

On court riſque d'échoüer allant au moüillage du Cap.

Comme le tems étoit favorable pour entrer dans la baye, nous eſpérions moüiller ſur les dix heures du matin ; mais le vent nous ayant manqué tout d'un coup à l'entrée, nous nous trouvâmes pendant le calme dans un courant, qui nous portoit fort vîte ſur une roche du côté de l'Iſle Robin, où nous voyïons les vagues ſe briſer avec beaucoup de violence. On mit auſſi-tôt le Canot & la Chaloupe à la Mer pour nous remorquer & nous tirer de ce mauvais pas. Mais malgré la



C Vermeulen fecit

P. 62.

La Baye du Cap
DE BONNE ESPERANCE.
Isle Robin.

prévoyance des Officiers & la diligence de l'Équipage à exécuter leurs ordres, nous ne laiſſions pas d'être en grand danger de toucher contre cette roche par la rapidité du courant ou de la marée qui nous emportoit ; & on n'étiot pas à demi-lieuë de ce briſant, lorſque tout à coup il s'éleva un vent de terre qui nous obligea de remorquer à nôtre tour la Chaloupe & nout mit bien-tôt hors d'intrigue. Nous y perdîmes pourtant deux Huniers (ce ſont deux voiles médiocres) que la violence du vent enfonça. Comme nous fûmes obligez de louvoyer tout le jour dans la Paſſe avec de grandes fatigues ; c'eſt-à-dire, de faire pluſieurs bordées tantôt d'un côté & tantôt d'un autre ; nous ne pûmes attraper le moüillage qu'au commencement de la nuit. Encore fallut-il le lendemain relever l'ancre pour s'approcher du Fort & ſe mettre ſous les montagnes à l'abry des vents d'Oüeſt extrémement violens & qui regnent en cet endroit durant l'hyver, où nous eſtions alors. Nous moüillâmes donc le lendemain à cent cinquante pas du Fort. Il y avoit quatre gros Vaiſſeaux à la rade du Cap venus de Hollande depuis un mois, quoy qu'ils fuſſent partis

La Paſſe c'eſt un petit détroit formé par deux terres qui s'avancent.

plus de deux mois avant nous. Le premier portoit une flamme d'Amiral au deſſous du Pavillon, pour marque du commandement ſouverain que la Compagnie de Hollande s'attribuë dans les Indes. Il étoit monté par le Baron Van-Rheeden, que la Compagnie des Indes envoyoit avec le titre de Commiſſaire Général, pour viſiter toutes les Places qu'elle tient en ce Païs-là. Il avoit un plein pouvoir d'ordonner de tout, de changer les Officiers des Comptoirs & même les Gouverneurs des Places, s'il le jugeoit à propos. Le ſecond étoit commandé par le Baron de Saint Martin, François de Nation & Major Général de Batavia, commandant en cette qualité toutes les troupes de la Republique dans les Indes. Le Sieur Bocheros ancien Capitaine de Vaiſſeau & Conſeiller de Monſieur Van-Rheden durant le tems de ſa Commiſſion, montoit le troiſiéme. Le quatriéme étoit à la ſuite de Monſieur de Saint Martin, qui devoit ſe rendre inceſſamment à Batavia.

Nos Vaiſſeaux moüillérent au milieu de quatre Navires Hollandois.

Tous ces Meſſieurs auſquels il faut joindre Monſieur Vanderſtellen Gouverneur, ou, pour parler comme les Hollandois, Commandeur du Cap, ſont d'un merite

mérite ſingulier, & ce fut une heureuſe rencontre pour nous d'avoir à traiter avec eux, durant le ſéjour que nous y fîmes.

Les Hollandois envoyent reconnoître nos Vaiſſeaux.

Nous avions à peine moüillé, que deux Chaloupes arrivérent à bord, pour ſçavoir qui nous eſtions; & le lendemain ſur les ſept heures du matin le Commiſſaire Général envoya complimenter Monſieur l'Ambaſſadeur, qui de ſon côté fit aller Monſieur le Chevalier de Forbin Lieutenant du bord & trois autres Officiers à terre pour le ſaluer, & le prier de nous permettre de faire de l'eau & de prendre les rafraîchiſſemens néceſſaires. Il y conſentit avec beaucoup d'honnêteté, & ayant ſçû qu'il y avoit pluſieurs Gentils-hommes à la ſuite de Monſieur l'Ambaſſadeur, il les fit inviter à venir chaſſer à terre. Il demanda s'il n'y avoit point de Jeſuites dans nôtre Vaiſſeau. Il eſt probable, que ceux, qui étoient venus la veille & qui nous avoient aſſez remarquez, luy avoient parlé de nous à leur retour. Monſieur de Forbin répondit que nous eſtions ſix, qui allions à la Chine, & qu'il y avoit auſſi dans le bord des Eccléſiaſtiques qui alloient à Siam.

L'Ambaſſadeur envoye complimenter le Gouverneur du Cap.

Aprés cela on parla du ſalut, & l'on

convint, que la Fortereſſe rendroit coup pour coup, quand nôtre Vaiſſeau l'auroit ſaluée. Cet article fut mal expliqué ou mal entendu par ces Meſſieurs : car Monſieur l'Ambaſſadeur, ſur les dix heures, ayant fait tirer ſept coups de canon, l'Admiral répondit de cinq coups ſeulement & la Fortereſſe ne tira point. Monſieur l'Ambaſſadeur renvoya auſſi-tôt à terre, & l'on arrêta, que le ſalut de l'Admiral ne ſeroit conté pour rien. Ainſi la Fortereſſe tira ſept coups, l'Admiral ſept coups, & les autres Navires 5. pour ſalüer le Vaiſſeau du Roy, qui rendit le ſalut : le Fort & les Vaiſſeaux le remerciérent. On prépara enſuite les Chaloupes, & l'on ne penſa plus qu'à s'aller délaſſer à terre des fatigues paſsées.

Les Jéſuites vont rendre viſite au Gouverneur du Cap.

Dés que nous fûmes arrivez dans cette baye, nous trouvâmes ce lieu ſi propre pour faire des obſervations, que nous réſolûmes ſur le champ de chercher les moyens de les faire. Il falloit pour cela prendre une maiſon commode, y faire tranſporter nos inſtrumens & y pouvoir travailler jour & nuit, pendant le peu de tems que nous avions à y demeurer. Il y avoit de la difficulté : des Jéſuites Mathématiciens & divers inſtrumens portez à terre pouvoient bien bleſſer la délica-

teſſe d'un Gouverneur Hollandois dans une Colonie aſſez nouvelle, & luy faire ſoupçonner quelque autre choſe que ce que nous prétendions. On nous conſeilla même de nous déguiſer & de ne pas paroître Jéſuites : mais nous ne le jugeâmes pas à propos, & nous reconnûmes dans la ſuite que nôtre habit ne nous avoit point fait de tort.

Aprés y avoir penſé, il fut réſolu que le P. Fontenay & moy iroient viſiter le Commiſſaire Général & le Gouverneur de la Place avant que les autres miſſent pied à terre ; & que ſi dans la converſation on trouvoit ouverture à propoſer nôtre deſſein, on ſe ſerviroit de l'occaſion. Nous allâmes donc ſans autre recommandation droit à la Fortereſſe. La ſentinelle nous arrêta à la premiére porte, ſelon la coûtume des Places de guerre, juſques à ce que l'Officier de garde étant arrivé, & ayant ſçû que nous venions rendre viſite au Commiſſaire Général & au Gouverneur, il commanda qu'on nous laiſſât entrer, & nous donna un ſoldat pour nous conduire à leur appartement.

Cette maiſon conſiſte dans un grand corps de logis à deux étages & fort ſolidement bâty. Il y a au deſſus une tres-

belle terraſſe pavée de grandes pierres de taille, avec des balcons & des baluſtrades de fer à l'entour : on y va ordinairement prendre le frais. Ce païs eſt dans un air ſi tempéré ; qu'il n'y fait jamais beaucoup de froid, que quand le vent du Midy ſouffle : & quoyque nous fuſſions alors au milieu de l'hyver par rapport à ce climat, la chaleur s'y faiſoit aſſez ſentir durant le jour, pour obliger à chercher le frais ſur le ſoir.

Le climat du Cap de bonne Eſpérance eſt extrémement tempéré.

Nous entrâmes d'abord dans une grande ſale où l'on fait le Prêche tous les Dimanches, en attendant qu'on ait achevé de bâtir le Temple, qu'on a commencé hors du Fort. Il y a aux deux côtez de cette ſale d'aſſez beaux appartemens : on nous fit entrer dans celuy qui eſt à main gauche, où nous fûmes reçûs par Monſieur de Vanderſtel, & où un moment aprés Monſieur le Baron de Vanrheden nous vint trouver. C'eſt un homme de qualité âgé d'environ cinquante ans, bien-fait, honnête, ſage, civil, ſçavant, qui juge & parle bien de tout. Nous fûmes extrémement ſurpris de trouver tant de politeſſe au Cap de bonne Eſpérance, & beaucoup plus encore de toutes les honnêtetez & les marques d'amitié que nous y

reçûmes dés cette prémiére entre-vûë. Le Pere de Fontenay à qui dans cette occaſion je ſervois d'Interprete en Portugais, voyant de ſi heureuſes diſpoſitions à nôtre deſſein, dit à Monſieur le Commiſſaire Général, que nous eſtions ſix Jéſuites, qui allions aux Indes & à la Chine ; que comme nous n'étions guere accoûtumez aux fatigues de la Mer, nous avions beſoin de prendre un peu l'air de terre, pour nous remettre aprés une ſi longue navigation ; que nous n'avions pas oſé le faire ſans ſçavoir s'ils en ſeroient contens. Monſieur le Commiſſaire Général ne me permit pas de luy expliquer tout ce que le Pere de Fontenay avoit dit, & m'interrompant auſſi-tôt; Vous nous ferez le plus grand plaiſir du monde, mes Peres, nous dit-il en Portugais, de venir vous délaſſer à terre ; nous ferons tout ce que nous pourrons pour contribuer à vous remettre de vos fatigues.

Les Jéſuites ſont parfaitement bien reçûs des Hollandois.

Cette réponſe ſi favorable nous fit paſſer outre : nous luy dîmes qu'étant à terre nous ſerions bien aiſes de travailler pour l'utilité publique, & de luy faire part enſuite de nos obſervations ; afin de reconnoître par là en quelque maniére les bontez qu'il avoit pour nous : Qu'en par-

tant de France, nous avions embarqué divers inſtrumens de Mathématique, parmy leſquels il y en avoit de fort propres pour trouver la véritable longitude des païs, où l'on paſſoit, ſans avoir beſoin des Eclipſes de Lune ny de Soleil : nous luy expliquâmes la nouvelle façon d'obſerver par les Satellites de Jupiter, dont le ſçavant Monſieur Caſſini a fait de ſi belles Tables. J'ajoûtay que nous rendrions par là un grand ſervice à leurs Pilotes, en leur donnant la longitude aſſûrée du Cap de bonne Eſpérance qu'ils ne connoiſſoient que par leur eſtime ; moyen fort douteux qui les trompoit ſouvent & d'une maniére fort conſidérable. Il nous dit que nous luy ferions plaiſir, & que puiſque nous voulions travailler à cette découverte, il nous offroit un lieu fort propre pour obſerver. En même-tems il ordonna, qu'on préparât un Pavillon, qui étoit dans le jardin de la Compagnie, afin de nous y loger, tandis que Monſieur l'Ambaſſadeur ſeroit en rade.

Les honnêtetez de M. de Van Rhêden.

Nous luy répondîmes, que l'honnêteté qu'il nous faiſoit s'étendroit plus loin ; & que nous eſpérions, que Monſieur l'Ambaſſadeur auroit la bonté de l'en remercier & de prendre part à ce bien-fait.

Alors nous luy montrâmes nos Lettres de Mathématiciens du Roy, dont nous avons déja parlé. Vous augmentez ma joye, mes Peres, reprit alors Monſieur le Commiſſaire, en me faiſant voir que j'éxécute la volonté & les ordres du plus grand Roy du monde, pour qui j'auray toute ma vie un tres-profond reſpect: cependant je ne ſuis pas fâché que vous ne m'en ayez parlé qu'aprés vous avoir obligé d'accepter un logis que je vous offre de tout mon cœur. On nous apporta du Thé, comme c'eſt la coûtume parmy les peuples des Indes d'Orient; & aprés avoir parlé aſſez long-tems de beaucoup de choſes différentes, nous prîmes congé de ces Meſſieurs pour nous retirer. Monſieur le Commandeur nous ſuivit pour nous mener à cet appartement, qu'on nous avoit offert dans le grand jardin de la Compagnie.

La deſcription du beau jardin que la Compagnie Hollandoiſe entretient au Cap de bonne Eſpérance.

Nous fûmes fort ſurpris de trouver un des plus beaux jardins & des plus curieux que j'aye jamais vû, dans un païs qui paroît le plus ſtérile & le plus affreux du monde. Il eſt placé au deſſus des habitations, entre le Bourg & la montagne de la Table, & à côté du Fort, dont il n'eſt éloigné que de deux cens pas ou environ.

Il a mille quatre cens onze pas communs de longueur & deux cens trente-cinq de largeur. Sa beauté ne conſiſte pas comme en France dans des compartimens & des parterres de fleurs, ny en des eaux jailliſſantes: il pourroit y en avoir, ſi la Compagnie de Hollande vouloit en faire la dépenſe. Car il y a un ruiſſeau d'eau vive, qui deſcend de la montagne & qui traverſe le jardin. Mais on y voit des allées à perte de vûë, de Citroniers, de Grenadiers, d'Orangers plantez en plein ſol, & qui ſont à couvert du vent par de hautes & épaiſſes paliſſades d'une eſpéce de Laurier qu'ils appellent Spek, toûjours verd & aſſez ſemblable au Filaria. Ce jardin eſt partagé par la diſpoſition des allées en pluſieurs quarrez médiocres, dont les uns ſont pleins d'arbres fruitiers, entre leſquels, outre les Pommiers, les Poiriers, les Coigniers, les Abricotiers & les autres excellens fruits d'Europe, on y voit encore des Ananas, des Bananiers & pluſieurs autres qui portent les plus rares fruits, qui ſoient dans toutes les parties du monde, qu'on y a tranſportez & qu'on y cultive avec beaucoup de ſoin. Les autres quarrez ſont ſemez de racines, de légumes & d'herbes, & quelques-uns de fleurs les plus

plus eſtimées en Europe & d'autres que nous ne connoiſſons pas, qui ſont d'une odeur & d'une beauté particuliére. Meſſieurs de la Compagnie des Indes à qui il appartient, comme nous avons déja dit, l'ont fait faire afin d'avoir toûjours en ce lieu comme un Magazin de toutes ſortes de rafraîchiſſemens pour leurs Vaiſſeaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent, & qui ne manquent jamais de toucher au Cap de bonne-Eſpérance.

Les Vaiſſeaux qui viennent des Indes y arrivent au commencement de Mars, ou ſeuls ou pluſieurs enſemble, & ils y attendent la Flotte d'Europe qui s'y rend au mois d'Avril. Par ce moyen ils ſçavent les nouvelles, s'ils ſont en guerre, ou non? & en partent tous enſemble pour ſe mettre par le grand nombre, & la force de leurs Vaiſſeaux hors d'état de recevoir aucune inſulte des Corſaires, ou de leurs Ennemis.

Tous les Vaiſſeaux Hollandois ont ordre de toucher au Cap de bonne Eſpérance.

A l'entrée du jardin, on a bâty un grand corps de logis, où demeurent les Eſclaves de la Compagnie, qui ſont à ce qu'on dit au nombre de cinq cens, dont une partie eſt employée à cultiver le jardin, & le reſte aux autres travaux néceſſaires. Vers le milieu de la muraille, du côté qui regarde

la Fortereſſe, eſt un petit Pavillon que perſonne n'habite ; l'étage d'en bas contient un veſtibule percé du côté du jardin, & du Fort, qui eſt accompagné de deux ſalons de chaque côté. Il y a au deſſus un cabinet ouvert de toutes parts, entre deux terraſſes pavées de briques & entourées de baluſtrades; dont l'une regarde le Septentrion, & l'autre le Midy. Ce Pavillon paroiſſoit être fait exprés pour nôtre deſſein. Car d'un côté l'on découvroit tout le Nord, dont la vûë nous étoit ſur tout néceſſaire, parce que c'eſt le Midy par rapport à ce païs-là. Tandis que l'on préparoit ce Pavillon, que j'appelleray avec les Hollandois nôtre Obſervatoire, nous retournâmes à bord, pour rendre compte à Monſieur l'Ambaſſadeur & à nos Peres de tout ce qui s'étoit paſſé.

M. l'Ambaſſadeur & Monſieur le Commiſſaire ſe font beaucoup d'honneſtetez.

Le lendemain Monſieur le Commiſſaire & Monſieur le Commandeur envoyérent à bord toutes ſortes de rafraîchiſſemens. L'Officier qui étoit chargé de faire ce préſent à Monſieur l'Ambaſſadeur de leur part, nous dit que ces Meſſieurs nous avoient auſſi envoyé un Canot pour nous y embarquer avec nos inſtrumens de Mathématique. Comme nous avions préparé pendant la nuit ceux dont nous

croyions avoir besoin, on les mit dans ce Canot; & nous nous rendîmes ainsi à l'Observatoire le deuxiéme Juin de l'année mil six cens quatre-vingt cinq.

Une pendule à secondes, faite à Paris chez Monsieur Thuret, ayant été mise à une heure approchante de celle qu'il pouvoit être, sans sçavoir encore la véritable, on commença les observations suivantes. On commence à faire les Observations.

Le prémier Satellite paroissoit le soir éloigné de Jupiter un peu moins que le diamétre de Jupiter à onze heures, trois minutes de l'horloge non encore corrigée.

On voyoit par la Lunette deux bandes paralleles sur le corps de Jupiter; une plus large vers le bord méridional, & l'autre plus étroite vers le septentrional.

Le premier Satellite commençoit à toucher le bord de Jupiter à 11. heures 57'. 30". on ne voyoit plus le satellite à 11. heures 58'. 50".

Ces observations furent faites avec une excellente Lunette de douze pieds de feû Monsieur le Bas: les heures sont toûjours celles de la pendule non corrigée.

On observa continuellement Jupiter jusques à 2. heures 5 min. aprés minuit, auquel tems il se cacha derriére la montagne du Lion, qui bornoit la vûë du côté de l'Oc-

cident, ſi bien qu'on ne pût voir ce jour-là l'émerſion du premier Satellite.

Le troiſiéme de Iuin 1685.

Pour vérifier l'heure de l'horloge.

Hauteurs avant midy. heures de l'horloge

Deg.	*Min.*	*Sec.*	*Heur.*	*Min.*	*Sec.*
20	16	0.	9	35	38
22	56	20.	9	34	47
24	11	0.	10	4	50
24	39	55.	10	8	48

Hauteurs aprés midy, Heures de l'horloge

D	*Sec.*	*Min.*	H	*Sec.*	*Min.*
24	39	55	0	Obſervation manquée.	
24	11	0	2	50	19
22	56	20	2	57	40
0	26	0	3	16	38

Obſervation douteuſe.

Ces hauteurs ont été priſes avec un Quart de nonante de dix-huit pouces de rayon fait à Paris chez Monſieur Butterfield.

Il faut remarquer que ces hauteurs du Soleil n'ont pas été du même bord, le ma-

tin nous prenions la hauteur du bord ſupérieur & le ſoir de l'inférieur ſeulement, il faut y prendre garde.

Pour la variation de l'Ayman.

Par le Quadran Equinoxial du Sieur Butterfield, qui porte ſous le méridien une grande bouſſole. La variation de l'Ayman fut trouvée de onze degrez & demi Nord Oüeſt.

Le ſoir n'y ayant point d'obſervations particuliéres à faire, on conſidéra diverſes Etoiles fixes avec la Lunette de douze pieds.

Diverſes obſervations pour les Etoiles du Sud.

Le pied du Cruzero marqué dans Bayer eſt une Etoile double, c'eſt-à-dire, compoſée de deux belles Etoiles éloignées l'une de l'autre d'environ leur diamétre ſeulement, à peu prés comme la plus Septentrionale des Jumeaux; ſans parler d'une troiſiéme beaucoup plus petite qu'on y voit encore, mais plus loin de ces deux.

Il y a pluſieurs endroits ſous le Cruzero dans la voye lactée, qui paroiſſent remplis d'une infinité d'Etoiles avec la Lunette.

Les deux Nuages qui ſont proche du Pole méridional ne paroiſſoient pas un amas d'Etoiles, comme *Præſepe Cancri*, ny même une lueur ſombre comme la Nébu-

leuſe d'Androméde : on n'y voit preſque rien avec les grandes Lunettes, quoyque ſans Lunette on les voye fort blancs, principalement le grand nuage.

Rien n'eſt ſi beau dans le Ciel que les conſtellations du Centaure & du Navire. Il n'y a pas de belles Etoiles proche du Pole : mais il y en a quantité de petites. Bayer & les autres Livres, qui en parlent, en omettent pluſieurs ; & la pluſpart de celles qu'ils mettent ne paroiſſent pas au Ciel dans la même ſituation.

Le quatriéme de Iuin 1685.

Pour vérifier l'heure de l'Horloge.

Hauteurs avant midy. Heures de l'Horloge.

D.	M.	S.	H.	M.	S.
22	23	0.	9	50	47
23	31	50.	10	0	32
24	37	30.	10	9	18 $\frac{1}{2}$
25	53	20.	10	20	29

Heures aprés midy. Heures de l'Horloge.

D.	M.	S.	H.	M.	S.
25	53	20.	2	32	33
24	37	30.	2	43	38
23	31	50.	2	52	47
22	23	0.	3	1	38 $\frac{1}{2}$

Le fil horizontal de la Lunette n'étoit pas tout à fait parallele à l'horizon, on a toûjours tâché d'y ſuppléer dans les vérifications de l'Horloge, en faiſant paſſer le bord du Soleil par le même endroit du fil à peu prés.

Il faut toûjours prendre garde que ce ſont des hauteurs de divers bords du Soleil, le matin du bord ſupérieur, & le ſoir de l'inférieur.

Le Lundy aprés dîner nous allâmes au Fort voir ces Meſſieurs, pour leur rendre compte des obſervations, que nous avions déja faites, & de celle que nous devions faire ce ſoir-là, ſur laquelle ſeule on pouvoit régler la vraye longitude du Cap. A nôtre retour tous ces Meſſieurs voulurent venir avec nous pour être témoins de cette obſervation. Nous êtions enſemble ſur la terraſſe occupez à leur montrer nos inſtrumens, qu'ils trouvérent fort beaux & fort curieux, lorſque nous apperçûmes Monſieur l'Ambaſſadeur, qui étant venu *incognito* la veille pour ſe promener dans le jardin, l'avoit trouvé ſi agrèable qu'il y étoit revenu le lendemain & ſe promenoit dans une allée accompagné de la pluſpart des Officiers des deux Vaiſſeaux & des Gentils-hommes de ſa ſuite. Monſieur

Entreveuë de M. l'Ambaſſadeur & de M. le Commiſſaire Général.

l'Ambaſſadeur & Monſieur le Commiſſaire s'étoient rendus de grandes civilitez dés nôtre arrivée, & depuis il ne ſe paſſoit point de jour qu'ils ne s'envoyaſſent quelques préſens. Monſieur Vanrhêden l'ayant aperde deſcendit auſſi-tôt de deſſus la terraſſe où il obſervoit avec nous; & aprés un ou deux tours d'allées Monſieur l'Ambaſſadeur & luy s'étant rencontrez comme par hazard, leur entrevûë ſe paſſa avec une entiére ſatisfaction de part & d'autre.

Eme ſion du premier Satellite de Jupiter obſervée.

Aprés qu'on ſe fut ſéparé, Monſieur le Commiſſaire avec Meſſieurs de Saint Martin Vanderſtel & Bocheros demeurérent avec nous dans l'Obſervatoire juſques à dix heures du ſoir. L'Emerſion du premier Satellite ſe fit à dix heures 5. Min. 40. Sec. de l'Horloge non corrigée. Nous prîmes la ligne méridienne de la terraſſe Septentrionale & la hauteur méridienne du Soleil; mais nous ne nous en voulumes pas ſervir; parce que l'opération ne fut pas aſſez ſûre.

Aprés l'Emerſion du premier Satellite de l'ombre de Jupiter, ayant comparé enſemble les obſervations des Hauteurs du Soleil priſes le matin & le ſoir du troiſiéme & du quatriéme de Juin, & eu égard à la différence du tems entre les mêmes hauteurs du bord ſupérieur & du bord inférieur du Soleil, à cauſe

cauſe que l'on avoit obſervé le matin le bord ſupérieur & le ſoir le bord inférieur, on trouva que la pendule anticipoit l'un & l'autre jour, à l'égard du Soleil, de vingt-huit minutes.

A l'inſtant de l'émerſion du premier Satellite la pendule avoit montré 10. heures 5. min. 40. ſec. d'où ayant ôté 28 minutes.

Reſte le vray tems de l'émerſion 9. heures 37. min. 40. ſec.

Les Ephémérides de Monſieur Caſſini calculées à minutes donnoient le tems de cette émerſion au méridien de Paris à 8. heures 26. min.

Mais ſes Tables des éclipſes calculées à ſecondes donnoient la même émerſion à 8. heures 25. min. 40. ſec.

Les ayant ôtées des heures obſervées au Cap de bonne Eſpérance 9. heures 37. min. 40. ſec.

Reſte la différence des Méridiens entre le Cap de bonne Eſpérance & Paris d'une heure 12. minutes, qui ſont 18. degrez de différence de longitude; & ayant ſuppoſé la longitude de Paris priſe du premier méridien qui paſſe par l'Iſle de Fer la plus Occidentale des Canaries de 22. degrez & demy, ſelon le même Auteur, la longitude du Cap de bonne Eſpérance priſe du

Difference des Méridiens du Cap de bonne Eſperance & de Paris.

même méridien ſera de quarante dégrez & demy, peu différente de celle que donnent les Cartes modernes.

Le lendemain Mardy cinquiéme de Juin ſur les dix heures ces Meſſieurs revinrent à l'Obſervatoire, & y demeurérent juſques vers les deux heures aprés midy, pour voir prendre la hauteur & la diſtance de la montagne de la Table, & conſidérer nos inſtrumens. On leur montra particuliérement l'uſage du Quadran Equinoxial, par le moyen duquel encore ce jour-là nous trouvâmes la variation de l'Ayman de onze degrez & demy Nord-Oüeſt.

Avantages qu'on tire des obſervations qu'on a faites au Cap.

Ainſi l'on peut tirer deux avantages de ces obſervations. Le premier eſt la Variation de l'Ayman que nous trovâmes avec l'anneau aſtronomique d'onze degrez & demy Nord-oüeſt. Et le ſecond la longitude veritable du Cap, que nous reglâmes ſur cette émerſion du premier Satellite de Jupiter, qui devant paroître à huit heures vingt-ſix minutes ſur l'Oriſon de Paris, & ayant été obſervée au Cap à neuf heures 37. minutes 40. ſec. du ſoir, donne une heure 12. minutes 40. ſec. de différence entre les deux Meridiens des deux lieux, qui convertis en dégrez, en font dix-huit, & par conſéquent les Cartes ſont défec-

tuéuſes & marquent le Cap plus Oriental de prés de trois dégrez, qu'il n'eſt en éffet. Monſieur l'Abbé de Choiſi en voulut être témoin, & ſe reduiſit à mener avec nous la vie d'Obſervateur durant quelque temps.

Sur le ſoir on nous envoya dire du Vaiſſeau, qu'il falloit s'y rendre le jour ſuivant de bonne heure; nous allâmes auſſitôt tous ſix à la Fortereſſe prendre congé de Meſſieurs les Hollandois, & leur témoigner nôtre reconnoiſſance: car il eſt vray qu'on ne peut rien ajoûter ny aux honnêtetez, ny au bon traitement que nous en avons reçûs. Nous trouvâmes encore en entrant dans le Vaiſſeau des preſens de Thé, & de vin de Canarie, que Monſieur le Gouverneur nous envoyoit, qui ſe ſentit obligé d'un Microſcope, & d'un petit Miroir ardent que nous luy preſentâmes.

Monſ. le Commandeur envoye divers preſens aux Jéſuites.

Tous ces Meſſieurs parûrent extrêmement touchez de nôtre départ. Nous prions Dieu, diſoient-ils, en nous embraſſant tendrément, que les deſſeins pour leſquels vous allez à la Chine réüſſiſſent heureuſement, & que vous ameniez un grand nombre d'Infidelles à la connoiſſance du vray Dieu. Nous les quittâmes enfin fort touchez nous mêmes de leurs bons ſentimens

& de leurs honnetétez. En paſſant par l'appartement du Gouverneur, il nous fit voir dans une cuve pleine d'eau deux petits poiſſons longs ſeulement d'un doigt. Les Portuguais en appellent un Poiſſon d'or & l'autre Poiſſon d'argent ; parce qu'en éffet la queuë du maſle paroiſt d'or, & celle de la fémelle d'argent. Il nous dit que ces poiſſons venoient de la Chine, & que les perſonnes de qualité de ces Païs auſſi bien que les Japonnois les eſtiment extrêmement, & en gardent dans leurs maiſons par curioſité. Nous en avons vû depuis dans le Palais du General de Batavia, & à Siam dans celuy du Seigneur Conſtance Miniſtre de ce Royaume, & chez quelques Mandarins Chinois. Comme Monſieur l'Ambaſſadeur avoit prié Monſieur Van-Rheden d'écrire au Général de Batavia, afin qu'il nous donnât un Pilote pour aller à Siam; Monſieur le Commiſſaire qui reçût avec plaiſir cette commiſſion, envoya le lendemain à Monſieur l'Ambaſſadeur une lettre fort obligeante pour ce Général, dans laquelle il n'oublia pas ſur la fin d'y ajoûter de luy même, & ſans que nous l'en euſſions prié un article en nôtre faveur. Nous paſſâmes la nuit à rembaler nos inſtrumens, & le lendemain avant le

Poiſſons curieux qu'on a fait venir du Japon.

On ſe rembarque pour ſe mettre à la voile.

jour nous les embarquâmes dans une chaloupe, que le Commandeur nous avoit fait tenir prête, & ainſi nous retournâmes à bord.

Voila ce qui s'eſt paſſé au Cap de bonne Eſperance, au ſujet de nos obſervations. Quoyque nous les fiſſions jour & nuit, elles n'étoient pourtant pas nôtre ſeule occupation. A peine eûmes-nous pris poſſeſſion de nôtre petit Obſervatoire, que les Catholiques de cette Colonie, qui y ſont en aſſez grand nombre, en furent avertis & en témoignerent une trés-grande joye. Les matins & les ſoirs ils nous venoient trouver en ſecret. Il y en avoit de tous les Pays & de toutes les conditions, de Libres, d'Eſclaves, de François, d'Allemans, de Portugais, d'Eſpagnols, de Flamans & d'Indiens. Ceux qui ne pouvoient pas s'expliquer autrement; parce que nous n'entendions pas leur langue, ſe mettoient à genoux & nous prenoient les mains pour les baiſer. Ils tiroient des Chapelets, & des Médailles de leur col pour montrer qu'ils étoient Catholiques; ils pleuroient & ſe frappoient la poitrine. Ce langage du cœur beaucoup plus touchant que toutes les paroles, nous attendriſſoit infiniment, & nous obligeoit d'embraſſer ces pauvres

Le ſoin qu'on a eu des Catholiques au Cap.

Les ſentimens des Catholiques du Cap à nôtre arrivée.

gens, que la charité de Jéſus-Chriſt nous faiſoit regarder comme nos fréres. Nous les conſolions le mieux qu'il nous étoit poſſible, les exhortant tous à perſévérer dans la foy de JESUS-CHRIST, à ſervir leurs Maîtres avec ſoûmiſſion, & avec fidelité, à ſupporter leurs peines avec patience : nous leur recommandions particuliérément d'examinér leur conſcience le ſoir, & d'honorer la ſainte Vierge comme celle qui pouvoit leur obtenir plus de graces pour vivre chrétiennement, & pour ſe défendre de l'Héreſie. Ceux qui parloient François, Latin, Eſpagnol, ou Portuguais furent confeſſez. On viſita les malades dans leurs maiſons & dans l'Hôpital. C'eſt tout ce qu'on pût faire en ſi peu de temps pour leur conſolation, eux n'ayant pas la liberté de venir à nôtre bord pour entendre la Meſſe, ny nous celle de la dire ſur la terre. Cependant il faut qu'on nous ayt ſoupçonnez au Cap de leur avoir porté la Communion. Car deux de nos Peres revenant un jour du Vaiſſeau avec un Microſcope dans la main, couvert de maroquin doré, deux ou trois Habitans qui ſe promenoient ſur le rivage, s'imaginérent, que c'étoit le S. Sacrement qu'on portoit aux Catholiques dans une boëte. Ils s'approchérent du Pére

On ſoupçonne les Jeſuites d'adminiſtrer les Sacremens.

pour en ſçavoir la vérité ; le Pére leur dit ce que c'étoit, & pour les en convaincre les fit regarder dans le Microſcope. Alors un d'eux prenant la parole, je l'avois crû, dit-il, Monſieur, parce que je ſçay, que vous eſtes les plus grands ennemis de nôtre Religion. A ces paroles nous nous prîmes à ſoûrire, & ſans y répondre nous allâmes droit à la Fortereſſe.

Il ne me reſte plus pour finir ce qui regarde le Cap de Bonne Eſpérance, que de dire ce que nous avons appris de l'état du Païs : Car quelques-uns de nos Peres étoient chargez de s'en inſtruire, tandis que les autres travailloient aux Obſervations. Dans cette veuë nous tachâmes de nous informer de M. Vanderſtellen, dans les differens entretiens que nous eûmes avec luy, de tout ce qui pouvoit contribuer à ce deſſein ; & nous fîmes connoiſſance avec un jeune Médecin de Breſlau en Siléſie, nommé M. Claudius, que les Hollandois entretiennent au Cap à cauſe de ſa capacité. Comme il a déja voyagé dans la Chine & au Japon, où il s'eſt accoûtumé à remarquer tout, & qu'il deſſine & peint en perfection les Animaux & les Plantes, les Hollandois l'ont arreſté là pour les aider à faire leurs nouvelles découvertes des Terres, & pour y

travailler à l'Hiſtoire naturelle d'Afrique. Il a déja achevé deux gros volumes in ſolio de diverſes Plantes, qui ſont peintes au naturel, & il en a ramaſſé de toutes les eſpéces qu'il a collées dans un autre volume. Sans doute que M. Van-Rhêden qui avoit toûjours ces Livres chez luy, & qui nous les fit voir, a pris le deſſein de donner bientôt un *Hortus Africus* au public, aprés ſon *Hortus Malabaricus*. Si ces Livres euſſent été à vendre nous n'euſſions rien épargné pour les envoyer à la Bibliothéque du Roy. Comme ce ſçavant Médecin a déja fait quelques Voyages juſques à ſix-vingt lieuës avant dans les Terres vers le Nord & vers l'Eſt, pour y faire de nouvelles découvertes, c'eſt de luy que nous avons tiré toutes les connoiſſances que nous avons de ce Païs, dont il nous donna une petite Carte faite de ſa main avec quelques Figures des Habitans du Pays & des Animaux les plus rares que j'ay fait ajouter icy. Voicy ce que nous en avons appris de plus remarquable.

Les Hollandois ayant reconnu qu'un Etabliſſement en ce lieu ſeroit commode pour les Vaiſſeaux, qu'ils envoyent tous les ans aux Indes, traitterent avec les principaux Chefs de cette Nation, leſquels conſentirent

ſentirent pour une certaine quantité de Tabac & d'Eau de Vie, à leur ceder ce Pays-là & à ſe retirer plus avant dans les Terres. Cet accord fut fait environ l'an 1653. depuis ce tems-là ils ont beaucoup travaillé pour ſe bien établir au Cap. Ils y ont à preſent un grand Bourg avec un Fort de cinq Baſtions, qui commande toute la Rade. L'Air y eſt tres bon, la Terre excéllente, les Bleds y croiſſent comme en Europe. On y a planté des Vignes qui rapportent un Vin tres delicat. Le Gibier s'y trouve de tous côtez en abondance. Nos Officiers revenoient de la chaſſe avec des Chevreüils, des Gazelles, des Faiſans & quantité de Perdrix auſſi groſſes que les Gelinotes de France. Il y en a de quatre ſortes; les Bœufs & les Moutons ſe prennent plus avant dans les Terres chez les Sauvages du Païs: mais ce trafic eſt réſervé ſeulement à ceux de la Campagne, qui les achétent pour un peu de Tabac, & qui les revendent aprés aux Habitans du Cap, & aux Etrangers qui viennent y chercher des rafraîchiſſemens. Nous y avons vû des Moutons qui peſoient juſqu'à quatre-vingt livres, & qui étoient de tres bon goût.

Etabliſſement des Hollandois au Cap.

Les différens animaux qu'on trouve au Cap.

On y trouve auſſi des Civetes, beaucoup de Chats ſauvages, des Lions,

& des Tigres qui ont de tres belles peaux, & ſur tout de gros Singes qui viennent quelquefois par bandes de la montagne de la Table juſques dans les Jardins des particuliers enlever les melons & les autres fruits. Il y a vers l'Eſt à neuf ou dix lieuës du Cap une chaîne de montagnes, pleine de Lions, d'Eléphans, & de Rhinoceros d'une grandeur prodigieuſe. Des perſonnes dignes de foy, & qui ont voyagé, m'ont aſſuré qu'ils avoient trouvé la trace du pied d'un Elephant qui avoit deux pieds & demy de diametre, & qu'ils avoient vû pluſieurs Rhinocéros de la groſſeur & de la grandeur d'un Eléfant mediocre. Tout ce que je puis dire là-deſſus, c'eſt que j'ay vû les deux cornes que cet Animal porte ſur le nez attachées enſemble comme elles le ſont naturellement, d'une grandeur, & d'une péſanteur qui me faiſoient aſſez croire ce qu'on m'en rapportoit. Le Lieutenant du Château qui étoit du voyage, me dit que le Rhinocéros étant en furie enfonce ſa plus grande corne dans la terre en continuant une eſpece de ſillon juſqu'à ce qu'il ſoit arrivé auprés de celuy qui l'a frappé. La peau de cet Animal eſt ſi dure, qu'elle eſt à l'épreuve du mouſquet, ſi on ne prend ſon tems pour le frapper quand il montre

Eléphant prodigieux.

Proprieté du Rhinoceros.

P. 90 *Zembras ou Anes Sauvages du Cap.* P. 91.

le flanc, ſeul endroit de ſon corps où il puiſſe être bleſſé par les Armes à feu, ou par les Pertuiſanes dont les voyageurs ſont armez. On y a vû des Chevaux, & des Aſnes d'une rare beauté. Les prémiérs ont la tête extremement petite, & les oreilles aſſez longues. Ils ſont tout couverts de bandes noires & blanches, qui leur prennent du haut en bas de la largeur de quatre doigts, ce qui font un effet fort agréable. J'en ay vû la peau d'un qu'on avoit tué, & que M. l'Ambaſſadeur a acheté pour porter en France comme une choſe fort curieuſe. Pour les Aſnes, ils ſont de toutes couleurs, Ils ont une grande raye bleuë ſur le dos depuis la tête juſqu'à la queuë, & le reſte du corps comme le Cheval ſemé de bandes aſſez larges, bleuës, jaunes, vertes, noires & blanches, toutes fort vives.

Les Cerfs y ſont en ſi grande abondance qu'on les y trouve en trouppes comme les Moutons, & j'ay oüy dire au Secretaire de Monſieur le Commandeur, & à Monſieur le Commandeur même, qu'ils en avoient vû juſqu'à dix mille enſemble, dans une Plaine qu'ils trouverent dans les bois. Il n'y a pas tant de Tigres, ny de Lions que de Cerfs,

mais il y en a pourtant beaucoup, & je n'ay pas de peine à le croire à cauſe du grand nombre de peaux de ces animaux dont on fait trafic au Cap, ils ne s'arrêtent pas tellement dans les Bois qu'ils ne viennent quelquefois juſques dans les Terres habitées, où ils attaquent tout ce qu'ils rencontrent & même les hommes. Il en arriva un exemple pendant le tems que nous y fûmes. Ce fut Monſieur le Commiſſaire Général qui nous le conta. Deux hommes ſe promenant loin des habitations, aperçurent un Tigre. L'un tira deſſus & le manqua, auſſitôt le Tigre ſe lançant ſur luy le terraſſa : l'autre voyant l'extréme danger de ſon camarade, tira ſur le Tigre & bleſſa ſon camarade à la cuiſſe; cependant le Tigre ſans être bleſſé, quitta ſa proye pour courir ſur celuy cy ; le prémier s'étant relevé, vint à tems pour ſecourir ſon amy, & tua le Tigre. On dit que ces Animaux ont cet inſtinct d'aller attaquer entre cent perſonnes celuy qui a tiré ſur eux, & de laiſſer tous les autres pour s'attacher uniquement à luy. Un mois auparavant il arriva un accident preſque ſemblable d'un Lion, qui déchira un homme avec ſon Valet, aſſez prés des Habitations, & qui fut tué luy-même enſuite.

Dans la Pêche qu'on fit au Cap, on prit quantité de tres-bons Poiſſons. Entre autres des Mulets & de ces Poiſſons qu'on appelle Dorades en France, & qui ſont bien différens de la veritable Dorade, qui eſt bien plus groſſe & qui mérite mieux de porter ce nom, à cauſe de ſa couleur jaunâtre & de ſes nuances dorées, qui la font paſſer pour un des Poiſſons le plus beau de la Mer. On prit auſſi des Soles en grand nombre, & quelques Torpilles. La Torpille eſt un fort vilain Poiſſon, & fort mou, qui, lors qu'on le peſche, a la vertu de cauſer un engourdiſſement à la main & au bras. Nous y vîmes beaucoup de Loups Marins qui paroiſſent aſſez bien nommez. Il y a auſſi des Binguins. Ce ſont de gros Oyſeaux Aquatiles, ſans aiſles, qui ſont preſque toûjours dans l'eau, & qui ſont veritables Amphibies.

Diverſs Poiſſons du Cap.

L'an mil ſix cent quatre-vingt un le ſieur de Vanderſtel établit une nouvelle Colonie compoſée de quatre-vingt-deux Familles à neuf ou dix lieuës avant dans les Terres, & luy a donné le nom de Hellenbok. Quelques uns aſſurent qu'il y a des Mines d'or au Cap. On nous a montré des pierres qu'on y a trouvé qui ſemblent confirmer cette opinion, car elles ſont peſantes, & avec le

Mines d'Or au Cap.

Microcoſpe, on y découvre de tous côtez de petites parties qui reſſemblent à de l'Or.

Mais nous n'avons rien trouvé au Cap de plus curieux qu'une Carte exacte des environs nouvellement découverts par les Hollandois, avec une relation Latine des Nations qui y habitent. L'une & l'autre fut donnée par un homme digne de foy qui n'y a rien marqué dont il n'ait été témoin oculaire, & dont voicy une traduction exacte.

Traduction d'une Relation latine des environs du Cap.

» La pointe méridionale de l'Afrique n'eſt » pas moins éloignée de l'Europe que les » mœurs de ſes habitans ſont différentes des » nôtres. Car ces peuples ignorent la création » du monde, la rédemption des hommes & le » Myſtére de la tres-ſainte Trinité. Ils adorent pourtant un Dieu, mais la connoiſſance qu'ils en ont eſt fort confuſe. Ils égorgent » en ſon honneur des Vaches & des Brebis, » dont ils luy offrent la chair & le lait en ſacrifice, pour marquer leur reconnoiſſance » envers cette divinité, qui leur accorde, à ce » qu'ils croyent, tantôt la pluye, tantôt le » beau tems, ſelon leurs beſoins. Ils n'attendent point d'autre vie aprés celle-cy. Avec » tout cela ils ne laiſſent pas d'avoir quelques » bonnes qualitez qui doivent nous empê-

Carte des
Pays et des Peuples
du Cap de
Bonne Esperance
Nouvellement découverts
par les Hollandois.
Il n'y a point d'autres Peuples
sur ces Costes jusques au 18.
Degré ou commencent les
Caffres d'Angole
Namaquas.
Les Caffres de Monomotapa
habitent ces pays selon le
raport des Gouriquas.
Gouriquas.
Le Fleuve des Elephants
Grigriquas.
Galliquas.
Le Fleuve Large
La Baye de Saldaigne
Le Fleuve sans Fin
Ubiquas.
Odiquas.
Sonquas.
Isle Robin
Souliquas.
Cap de Bonne Esperance
Cabo Falco ou
Cap des Aiguilles
10 20 30
30 Lieües de France.
28
29
30
31
32
33
34
35

cher de les mépriſer. Car ils ont plus de « charité & de fidélité, les uns envers les « autres, qu'il ne s'en trouve ordinairement « parmy les Chrêtiens. L'adultére & le larcin « ſont chez eux des crimes capitaux & qui « ſe puniſſent toûjours de mort. Quoyque « chaque homme ait la liberté de prendre « autant de femmes qu'il en peut nourrir, « il ne s'en trouve pas un, même parmy les « plus riches, qui en ait plus de trois. «

Ces peuples ſont partagez en diverſes « nations qui ont toutes la même forme de « vivre. Leur nourriture ordinaire eſt le « lait & la chair des troupeaux qu'ils nou- « riſſent en grande quantité. Chacune de ſes « nations a ſon Chef ou Capitaine auquel « elle obéït. Cette Charge eſt héréditaire « & paſſe des péres aux enfans. C'eſt aux aî- « nez qu'appartient le droit de ſucceſſion, « & pour leur conſerver l'authorité & le « reſpect, ils ſont les ſeuls héritiers de leurs « péres, les cadets n'ayant point d'autre héri- « tage, que l'obligation de ſervir leurs aînez. « Leurs habits ne ſont que de ſimples peaux « de Moutons avec la laine, préparées avec « l'excrément de Vaches & une certaine « graiſſe qui les rend inſupportables à la « vûë & à l'odorat. La prémiére nation, en « langage du païs, s'appelle Sonquas, dont «

Mœurs des habitans du Cap.

» voicy la répréſentation naturelle. Les Eu-
» ropéans appellent ces peuples Hotentots,
» peut-être parce qu'ils ont continuellement
» ce mot à la bouche lorſqu'ils rencontrent
Leurs armes. » des étrangers. Comme ils ſont agiles, robu-
» ſtes, hardis & plus adroits que les autres à
» manier les armes, qui ſont la Zagaye & les
» fléches, ils vont ſervir chez les autres na-
» tions en qualité de ſoldats, & ainſi il n'y
» en a pas une, qui outre ſes naturels n'ait
» encore les Sonquas qui compoſent ſa mi-
» lice. Dans leur propre païs ils font leur
» demeure dans de profondes cavernes &
» quelquefois dans des maiſons comme les
Leur nourriture. » autres. Leur chaſſe à laquelle ils ſont fort
» adroits, fait une bonne partie de leur nour-
» riture : ils tuënt des Eléphans, des Rhi-
» nocéros, des Elans, des Cerfs, des Gazel-
» les, des Chevreüils, & pluſieurs autres
» ſortes d'animaux dont il y a une pro-
» digieuſe quantité au Cap. Ils ramaſſent
» auſſi en certain tems le miel que les Abeil-
» les font dans les creux des arbres & des
» rochers.

Leur aveuglement ſur les choſes de la Religion. J'interrompray pour un moment cette relation, pour dire ce que nous avons vû nous mêmes de ces peuples, ou ce que nous en avons appris de quelques perſonnes fort ſûres. Les Hotentots étant perſuadez qu'il n'y

n'y a point d'autre vie, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour passer doucement celle-cy. A les entendre parler, lors même qu'ils servent les Hollandois, pour avoir un peu de pain, de tabac ou d'eau de vie, ils les regardent comme des Esclaves qui cultivent les terres de leur païs, & comme des gens sans cœur, qui se renferment dans des maisons & dans des Forts pour se garantir de leurs ennemis, tandis que leur nation campe en sûreté par tout où il luy plaît, au milieu des campagnes & des plaines sans s'abaisser à labourer les champs. Ils prétendent par cette maniére de vie faire voir qu'ils sont les maîtres de la terre & les plus heureux peuples du monde, puisqu'ils sont les seuls qui vivent en liberté & en repos, en quoy ils font consister leur bon-heur. Lorsque nous êtions dans le jardin de la Compagnie, un des principaux voyant les amitiez que les Chefs des Hollandois nous faisoient, vint à l'Observatoire, & y ayant rencontré le Pere de Fontenay, il luy présenta deux Oranges, luy disant en Portugais, *Reverendo Padre, Géral dos Ottentots à vossa Senhoria*, marquant par là que son Capitaine & sa Nation vouloient nous témoigner la joye qu'ils avoient de nôtre arrivée.

Leurs sentimens sur leur maniére de vie & sur celle des étrangers.

Quelque bonne opinion qu'ils ayent d'eux-mêmes, ils ménent une vie miſérable. Ils ſont mal propres juſques à l'excez, & il ſemble qu'ils s'appliquent à ſe rendre affreux. Quand ils veulent ſe parer, ils ſe frottent la tête, le viſage & les mains de la ſuye de leurs chaudiéres, & quand ils n'en ont pas, ils ont recours à une certaine graiſſe noire, qui les rend ſi puants & ſi hîdeux, qu'on ne les peut ſouffrir. Delà vient que leurs cheveux, qui d'ailleurs ſont naturellement preſque auſſi cotonnez que ceux des Négres, ſe réduiſent en pétites boulles, auſquelles ils attachent des piéces de cuivre ou de verre. Les plus conſidérables parmy eux ajoûtent à ces ornemens de grands cercles d'yvoire qu'ils paſſent dans leurs bras au deſſus & au deſſous du coude. Leur nourriture eſt encore plus ſurprenante : ils ſe font un mets délicieux de la vermine qui s'engendre dans les peaux dont ils ſont revêtus. Nous l'avons vû plus d'une fois ; ſans cela nous n'euſſions jamais pû le croire. Les femmes, outre cet habit, s'entourent les jambes d'inteſtins d'animaux ou de petites peaux qu'elles taillent pour cet uſage : elles le font pour ſe garanrir des piqueures d'épines quand elles vont dans les bois, & pour avoir un remede toûjours preſt contre la

Les vêtemens des hommes & des femmes.

Hottentots habitans du Cap de Bonne Esperance.

faim en cas de beſoin. Leurs âtours ſont pluſieurs chapelets de raſſagues, ou d'os de différentes couleurs, dont elles ſe font des colliers & des ceintures, & quelques gros anneaux de cuivre qu'elles portent aux bras.

Leurs vertus morales.

La Barbarie n'a pourtant pas tellement effacé dans ces peuples tous les traits de l'humanité, qu'il n'y reſte quelque veſtige de vertu ; ils ſont fidéles, & les Hollandois les laiſſent entrer librement dans leurs maiſons ſans crainte d'en être volez. On dit neanmoins qu'ils n'ont pas cette retenuë à l'égard des étrangers, ou des Hollandois nouveaux venus, qui ne peuvent les reconnoître & les faire punir. Ils ſont bien-faiſans & ſecourables ; ils n'ont preſque rien à eux: quand on leur donne quelque choſe, ſi elle ſe peut diviſer, ils en font part au premier de leurs compagnons qu'ils rencontrent, ils les cherchent même à ce deſſein, & ſe réſervent ordinairement la moindre partie de ce qu'ils ont.

La maniére dont ils puniſſent les crimes.

Quand quelqu'un eſt convaincu d'un crime capital parmy eux, comme de larcin ou d'adultére, le Capitaine & les principaux s'aſſemblent, & aprés avoir fait le procez au criminel, ils ſont eux-mêmes les exécuteurs de leur Sentence ; ils le tüent de coups de bâtons, chacun venant par ordre ſelon

ſon rang & ſa qualité luy donner le ſien, aprés que le Capitaine par honneur a commencé, ou bien ils le percent avec leurs Zagaies. On dit qu'ils ſont Aſtrologues & Herboriſtes, & des gens dignes de foy nous aſſûrérent qu'ils connoiſſoient aſſez bien le Ciel, & qu'ils diſtinguoient les Simples, même durant la nuit au toucher & à l'odorat. Ils ſont jaloux de leur liberté juſques à l'excez. Monſieur le Commandeur nous dit qu'il en avoit voulu apprivoiſer un en le faiſant ſon domeſtique de jeuneſſe : quand il fut grand, il fallut luy donner ſon congé, qu'il demanda avec inſtance, diſant qu'il ne pouvoit s'aſſujettir à la gêne d'une vie réglée, que les Hollandois & ſemblables nations étoient les Eſclaves de la terre, & que les Hotentots en étoient les maîtres, qu'ils n'étoient point contraints d'avoir continuellement le chapeau ſous le bras & d'obſerver cent coûtumes incommodes, qu'ils mangeoient quand ils avoient faim, ſans ſuivre en cela d'autres régles que celle de la nature. Au reſte ils ſont gais, vifs, bruſques dans leurs paroles, & paroiſſent avoir de l'eſprit.

Les connoiſſances qu'ils ont du Ciel & des choſes naturelles.

Ils ſont ſi accoûtumez à la liberté, qu'ils ne pouvoient vivre dans aucune contrainte.

Ils ont des coûtumes tres-bizarres. Quand une femme a perdu ſon premier mary, elle doit dans la ſuite ſe couper autant de join-

Namaquas Peuples nouvellem.t découverts vers le Tropiq. du Capricorne.

tures de doigts en commençant par le petit, qu'elle ſe remarie de fois. Les hommes ſe font demy-Eunuques de jeuneſſe, prétendant que cela ſert beaucoup à conſerver & augmenter l'agilité : ils ſont tous ou Chaſſeurs ou Bergers ; ceux-là habitent dans des cavernes & vivent de leur chaſſe, ceux-cy ſe nourriſſent de leurs troupeaux & de leurs laictages : ils logent dans des cabanes faites de branches d'arbres, couvertes de peaux & de nattes en forme de tentes, la porte en eſt ſi baſſe qu'on n'y peut entrer qu'à quatre pieds, & la couverture ſi peu élevée qu'on ne peut s'y tenir debout. Quatre ou cinq familles logent dans une de ces Caſes qui n'a qu'environ cinq ou ſix pas géométriques de tour, le feu s'y fait au milieu, & les appartemens ne ſont diſtinguez que par des trous creuſez en terre de deux pieds de profondeur. Pourſuivons préſentement la relation que nous avions interrompuë.

Les Chaſſeurs demeurent dans les bois & les paſteurs demeurent dans des Caſes.

La deſcription de ces Caſes.

La deuxiéme Nation eſt celle des Namaquas, dont vous voyez icy la figure. « Nous la découvrîmes la prémiére fois « l'an 1682. nous entrâmes dans leur villa- « ge, & envoyâmes à leur Capitaine par « quelques-uns des Caffres qui nous ſer- « voient de guides, du Tabac, une Pipe, «

Les Namaquas habitent dans des villages, & ſont plus polis que les autres.

» de l'eau de vie, un coûteau & quelques
» grains de Corail. Ce Capitaine agréa
» nos petits préſens, & nous envoya par
» reconnoiſſance deux moutons gras, dont
» la queuë peſoit chacune plus de vingt li-
» vres, avec un grand vaſe plein de lait,
» & une certaine herbe qu'ils appellent
» Kanna, c'eſt apparemment cette plante
fameuſe que les Chinois appellent Ginſ-
ſeng : car Monſieur Claudius qui en a vû
à la Chine, aſſûre qu'il en avoit trouvé
deux plantes au Cap, & nous en a fait
voir la figure toute entiére qu'il avoit pein-
te au naturel & que Monſieur Thevenot
m'a fait voir depuis peu de la maniére que
vous la voyez gravée avec les Sonquas.
» Ils uſent du Kanna auſſi fréquemment que
» les Indiens font du Bétel & de l'Areka.
» Le lendemain un de leurs Capitaines vint
» nous trouver : c'étoit un homme que ſa
» grande taille & un certain air de fierté,
» qui paroiſſoit ſur ſon viſage, faiſoit reſ-
» pecter des ſiens ; il ménoit à ſa ſuite cin-
» quante jeunes hommes, avec autant de
Leur Mu-
ſique & leurs
Inſtrumens.
» femmes & de filles. Les hommes por-
» toient à la main chacun une flutte d'un
» certain rozeau, tres-bien travaillée, qui
» rendoit un ſon aſſez agréable. Le Capi-
» taine leur ayant fait ſigne, ils ſe mirent à

joüer tous enſemble de ces inſtrumens, « auſquels les femmes & les filles mê- « loient leurs voix & le bruit qu'elles fai- « ſoient en frappant desmains. Ces deux « troupes de gens s'étoient rangées en deux « cercles renfermez l'un dans l'autre. Le « premier, qui étoit extérieur & formé par « les hommes, entouroit le ſecond ou ce- « luy des femmes, qui étoit intérieur. Les « uns & les autres dançoient ainſi en rond, « les hommes tournant à droit & les fem- « mes à gauche, tandis qu'un vieillard qui « ſe tenoit debout au milieu d'eux un bâ- « ton à la main, battoit la meſure & ré- « gloit leur cadence. Leur Muſique enten- « duë de loin paroiſſoit agréable, & mê- « me aſſez harmonieuſe ; mais pour leur « dance elle n'avoit rien de régulier, ou « plûtôt ce n'étoit qu'une confuſion. Ces « Namaquas ſont en grande réputation « parmy ces nations, & ſont eſtimez bra- « ves, guerriers & puiſſans, quoyque leurs « plus grandes forces ne paſſent pas deux « mille hommes portans les armes. Ils ſont « tous de grande taille & robuſtes ; ils ont « un bon ſens naturel : & lors qu'on leur « fait quelque queſtion, ils ne répondent « qu'aprés avoir bien peſé leurs paroles, « & toutes leurs réponſes ſont courtes & «

Leur maniére de dancer.

Leur force & leur courage.

Leurs mœurs.

» accompagnées de gravité. Ils rient rare-
» ment & parlent fort peu ; les femmes pa-
» roiſſent artificieuſes, & ne ſont pas à beau-
» coup prés ſi graves que les hommes.

Les Ubiquas ſont adonnez au larcin.

» La troiſiéme Nation eſt celle des Ubi-
« quas. Ils ſont Larrons de profeſſion, &
» volent les Africains auſſi bien que les
» Etrangers. Quoy qu'ils ne puiſſent pas
» mettre cinq cent hommes ſur pied, il
» n'eſt pas aiſé de les détruire, parce qu'ils
» ſe retirent dans des Montagnes inacceſ-
» ſibles. Les Gouriquas ſont la quatriéme
» Nation qui n'eſt pas fort étenduë. Les Ilaſ-
» ſiquas ſont la cinquiéme, ils le ſont da-
» vantage : ils ſont riches & puiſſans, peu
» verſez dans le métier de la guerre ; au-
» contraire de la ſixiéme Nation, je veux
» dire des Gouriquas qui ſont grands Guer-
» riers. La ſeptiéme Nation eſt celle des
» Souſiquas, & les Odiquas ſont leurs Al-
» liez.

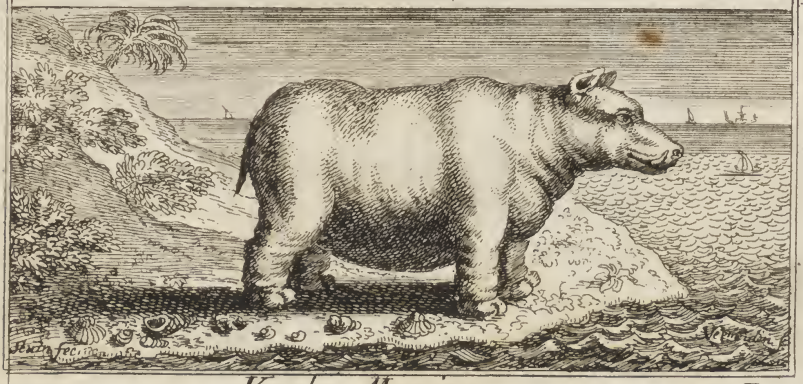
Les différentes Nations que les Hollandois ont découvertes.

Vache marine.

On voit dans les grandes Rivieres un Animal monſtrueux, qu'on apelle Vache-marine, & qui égale le Rhinocéros en grandeur, ſa chair ou pour mieux dire ſon lard eſt bon à manger, & le goût en eſt fort agréable. J'en ay mis icy la figure. Pour ce qui eſt des Arbres, des Plantes, & des Fleurs, il y en a une infinité, & de tres curieuſes

Cerf du Cap.

Rhinoceros.



curieuſes, tant pour leur beauté que pour leurs vertus particulieres.

Dans le voyage qu'on a fait, qui a duré cinq mois entiers, on a pénétré vers le Nord juſqu'au Tropique. C'eſt-à-dire qu'on a découvert deux cent lieuës de Païs, marchant toûjours à dix, ou douze lieuës de la Mer Occidentale. M. le Commandeur Vanderſtell y étoit en perſonne, accompagné de cinquante-huit hommes bien armez. Il fit ſuivre ſa Calêche, & quarante Chariots, avec vingt-huit Chevaux, trois cent Moutons, & cent cinquante Bœufs. Ces derniers portoient le bagage, & traînoient les chariots, & les Moutons ſervoient à nourrir les Voyageurs. Il partit avec ſa Troupe du Cap de Bonne-Eſpérance ſur la fin du mois de May, qui eſt le tems d'hiver en ce Païs; il choiſit cette ſaiſon pour ne pas manquer d'eau & de fourage par les deſerts qu'il falloit traverſer. On a découvert quelques Nations différentes vers le vingt-huitiéme dégré de latitude, qui habitent un Païs agréable, & abondant en toutes ſortes de fruits & d'animaux. Avant que d'y arriver, on trouva quantité de déſerts & de montagnes, dont une étoit ſi haute, que M. le Commandeur nous aſſura qu'on avoit été quarante jours à monter au

Le Commandeur du Cap fit un voyage dans les terres aprés nôtre départ.

ſommmet. Ils penſérent tous mourir de ſoif avec leurs animaux, & coururent ſouvent riſque d'être dévorez par les Bêtes ſauvages qu'ils rencontroient en troupes. Il eût luy-même bien de la peine à ſe ſauver d'un Rhinoceros d'une grandeur énorme qu'il vit à trois pas de luy tout preſt à le déchirer, s'il ne l'eut évité en ſe jettant à l'écart, & ſe dérobant à la veuë de cet animal, qui le chercha long-tems pour le mettre en pieces.

Les dangers, qu'il courut, de perdre la vie

Mais quand on fut arrivé au vingt-ſeptiéme degré de latitude à dix ou douze lieuës des côtes de l'Ocean; on rencontra une Nation fort nombreuſe, & beaucoup plus traitable que toutes celles qu'on avoit trouvé juſqu'alors. Comme M. Vanderſtell avoit amené avec luy deux Trompettes, quelques Hautsbois, & cinq ou ſix Violons. Dés qu'ils eurent entendu le ſon de ces inſtrumens, ils vinrent en foule, & firent venir leur muſique compoſée de prés de trente perſonnes, qui avoient preſque tous des inſtrumens différens. Celuy du milieu avoit une eſpece de Cornet-à-bouquin fort long, & fait d'un boyau de Bœuf ſéché & préparé : les autres avoient des flageollets & des flûtes faites de cannes, de longueur & de groſſeur différentes. Ils per-

cent ces instrumens à peu prés comme les les nôtres, mais avec cette différence qu'il n'y a qu'un trou qui va d'un bout à l'autre, qui est beaucoup plus large que celuy des flûtes & des flageolets, dont on se sert communément en France. Pour les accorder ensemble, ils se servent d'un cercle qui a une petite ouverture au milieu, qu'ils avancent, ou qu'ils reculent dans le tuyau par le moyen d'une baguette, selon le ton qu'ils veulent prendre. Ils tiennent leur instrument d'une main, & de l'autre ils serrent leurs lévres contre l'instrument, afin que le souffle entre tout dans le tuyau. Cette musique est simple, mais elle est harmonieuse. Celuy qui y préside aprés avoir fait prendre à tous les autres Musiciens le ton de leur instrument sur celuy du cornet à bouquin, qui est auprés de luy, il donne l'air qu'il faut jouër, & bat la mesure avec un grand bâton, qui peut être vû de tout le monde.

Leur musique, leurs instrumens, & leur dance.

La musique est toûjours accompagnée de dances, qui consistent dans des sauts, & de certains mouvemens de pieds, sans sortir du lieu où ils sont. Les femmes & les filles, faisant un grand cercle autour des danceurs, battent seulement des mains & quelquefois des pieds en cadence.

Les joüeurs d'inſtrumens ſont les ſeuls qui changent de place en danſant, à l'exception du Maître de Muſique qui ſe tient debout ſans ſe remuer pour régler les accords & la cadence.

Les hommes ſont bien proportionnez & robuſtes; ils ont de grands cheveux, qu'ils laiſſent flotter ſur les épaules. Leurs armes ſont la Fléche & la Zagaye, qui a quelque rapport avec la lance, leur vêtement conſiſte dans un long manteau de peau de Tigre, qui deſcend juſqu'aux talons. Parmi eux il s'en trouve d'auſſi blancs que les Européans, mais ils ſe noirciſſent avec de la graiſſe & de la poudre d'une certaine pierre noire, dont ils ſe frottent le viſage & tout le corps. Comme il y a beaucoup de Simples & fort rares de toutes ſortes dans leurs campagnes & dans leurs Forets, ils ſont tous Herboriſtes. Pluſieurs ſe connoiſſent fort bien en minéraux, qu'ils ſçavent fondre & préparer, mais ils ne les eſtiment pas beaucoup, peut-être parce qu'il y a une grande quantité de Mines d'Or, d'Argent, & de cuivre dans leur Païs. Leurs femmes ſont naturellement fort blanches; mais afin de plaire à leurs maris elles ſe noirciſſent comme eux. Celles qui ſont mariées ont le deſſus de la

Leurs habillemens.

C. Vermeulen sculp.

P. 108.

109.

Le Ceraſte ou

P.108

Serpent Cornu.

tête raſé, & ſur les oreilles de grandes coquilles pointuës. Elles ſe couvrent de peaux de Chats-Tigres qu'elles ſe lient autour du corps avec des courroyes. Cette Nation fait grand état d'une certaine moüelle de pierre, qui ne ſe trouve que dans le cœur de certains rochers, aſſez dure & d'une couleur fort obſcure. L'expérience leur a appris que ce minéral eſt d'une merveilleuſe vertu pour faire délivrer les femmes quand elles ſont en travail d'enfant, & pour faire mettre bas leurs Vaches, leurs Brebis & leurs Chévres. Quand les Hollandois firent ſauter avec une Mine un grand rocher, où il s'en trouva beaucoup qu'on emporta, ils en témoignérent du chagrin & s'en plaignirent comme ſi on leur eût enlevé un grand Tréſor. A mon retour on me donna un morceau de cette eſpéce de minéral avec quelques autres qu'on a trouvez dans ce Païs.

On trouve encore diverſes ſortes d'animaux & d'inſectes, dont voicy les principales Figures. Le premier eſt un Serpent qui a des cornes, appellé Ceraſte, qu'on n'avoit point vû juſqu'à préſent, dont le venin eſt extraordinairement dangereux. Le ſecond eſt un Caméléon qui prend toutes ſortes de couleurs, &

dont le cry reſſemble à celuy d'un Chat. Le troiſiéme eſt un Lezard. Quand on le frappe il ſe plaint comme unenfant qui pleure, & ſe mettant en colere, il dreſſe les éailles, dont il eſt tout hériſſé. Sa langue eſt bleuâtre & fort longue, & lorſqu'on l'approche on l'entend ſouffler avec beaucoup de violence. On y trouve auſſi un autre Lezard marqué de trois croix blanches, dont la morſure n'eſt pas ſi dangereuſe que celle du premier.

De tout ce que je viens de dire, on voit aſſez que cette partie de l'Afrique n'eſt pas moins peuplée, moins riche ny moins fertile en toutes ſortes de fruits & d'animaux, que les autres déja découvertes, quoy qu'on l'ait négligée ſi longtems. Les peuples qui l'habitent ne ſont ny cruels ny farouches, & ils ne manquent ny de docilité ny d'eſprit. On le reconnoît mieux chaque jour par le commerce que les Hollandois entretiennent avec eux. Mais leur grand malheur, & qu'on ne ſçauroit aſſez déplorer, c'eſt que tant de nations ſi nombreuſes n'ont nulle connoiſſance du vray Dieu, & que perſonne ne ſe met en état de les inſtruire. On va à la vérité dans toutes leurs terres, & on les viſite chez eux juſques dans leurs

Le malheur de ces peuples idolâtres, & le peu d'eſpérance qu'on a de les convertir.

uu.

P. 110

P. uo.

Grand Lézo du

urd du Cap.

III.

plus épaiſſes Forets, on traverſe leurs déſerts brûlans, & on ſurmonte leurs montagnes les plus eſcarpées avec beaucoup de fatigue, de dépenſe & de péril. Mais tout cela ne ſe fait que pour découvrir leurs Mines, pour connoître l'abondance de leurs Provinces, pour apprendre leurs ſécrets, & la vertu de leurs ſimples, & pour s'enrichir de leur commerce. Cette entrepriſe, à la vérité, & l'éxécution d'un deſſein ſi grand & ſi difficile, ſeroit tres-loüable, ſi le zéle du ſalut de leurs ames y avoit un peu de part, & ſi en trafiquant avec eux, on leur enſeignoit le chemin du Ciel & les véritez éternelles.

Des Miſſionnaires zélez qui regarderoient ces peuples comme rachetez du Sang de JESVS-CHRIST, & auſſi capables, tout ſauvages qu'ils ſont, de glorifier Dieu dans l'éternité, que les nations les plus polies, ſeroient bien néceſſaires dans cette partie reculée de l'Afrique. Ils aideroient prémiérement les Catholiques du Cap, qui ſont pluſieurs années ſans Meſſes ny Sacremens, faute de Prêtres. Ils inſtruiroient en même-tems les Hottentots, déja connus, & d'autant plus faciles à gagner à JESVS-CHRIST, qu'ils n'ont aucun vice conſidérable qui les détourne du Chriſtia-

Départ du cap de Bonne-Espéran-

nisme. Dans la suite on pourroit pénétrer jusques chez les peuples les plus éloignez, dont on ameneroit sans doute plusieurs, avec la grace de Dieu, à la Bergerie du Sauveur.

Voilà les particularitez du Cap, que nous y avons apprîses pendant nôtre séjour. On avoit résolu de lever l'ancre le sixiéme de Juin, tout le monde étoit embarqué pour cela dés le matin, mais nous ne pûmes sortir faute de vent. Le lendemain septiéme un petit vent de Nord s'étant levé, nous appareillâmes & mîmes à la voile sur les sept heures, & aprés avoir un peu louvoyé pour passer la queuë du Lion, nous doublâmes le Cap sans aucune difficulté. On assûre que cet endroit est un des plus dangereux de tout l'Océan. En effet les Mers y sont fort grosses, & quand on a le vent contraire il y a toûjours du péril : mais nous n'y en trouvâmes aucun, graces à Dieu, parce que nous avions un vent favorable. Il est vray que nous eûmes toûjours de fort grosses Mers, & que nôtre Vaisseau fatiguoit beaucoup par les grands roulis, qui ne nous permettoient pas d'être debout, ny même assis sans nous tenir à quelque chose, & beaucoup moins encore de reposer la nuit. Cependant nous nous consolions aisément, parce que nous faisions

sions beaucoup de chemin avec ces gros vents d'Oüest & de Sud-Oüest. Cela dura environ dix-huit jours, pendant lesquels on fit prés de sept cens lieuës. Nous en eussions fait encore davantage, sans les courans, que nous rencontrâmes auprés de l'Isle de Madagascar, & qui étoient contraires. Nous avions d'abord couru jusques au trente-septiéme dégré méridional, afin de trouver les vents d'Oüest, parce que dans la saison, où nous étions, ils y régnent d'ordinaire. Cependant environ ce tems-là, c'est-à-dire le seiziéme sur les onze heures du matin, à la hauteur de trente-six dégrez vers le Midy, comme nous allions assez vîte avec un tems favorable, tout à coup le vent changea bout pour bout, & tomba sur nos voiles comme pour nous faire reculer, avec tant de violence, que nous pensâmes démâter de tous nos Mats. On eût bien de la peine à revirer de bord, & à mettre le vent dans les voiles. Le Baron de Saint Martin nous avoit averti de dire à nos Pilotes, qu'il ne faloit élever vers le Sud que le moins que l'on pourroit, & que dés que nous trouverions les vents d'Oüest, il falloit s'en servir, & porter à l'Est droit à la route. Il nous assûra que les Hollandois avoient remarqué, que

Il faut être toûjours sur ses gardes au trensixiéme degré de latitude australe.

plus on prenoit du Sud, plus on trouvoit de vents violents, & que quelquefois ils changeoient ſi promptement de la Poupe à la Proüe, qu'ils avoient eu pluſieurs fois leurs voiles enfoncées, & leurs mâts rompus. Mais il n'étoit pas beſoin de donner ce dernier avis à Monſieur de Vaudricourt : il n'y eut jamais un Capitaine plus vigilant ny plus appliqué. Et bien nous en prit, ſur tout ce jour-là ; car ſi l'Equipage n'eût pas été à l'erte & les Officiers ſur le Pont, nous euſſions couru grand riſque de perdre du moins nos mâts & nos voiles.

Vigilance des Officiers du Vaiſſeau.

On voit aſſez par-là, qu'il ne faut pas aller vers le Sud que le moins que l'on pourra, & que ſi on trouve dés la hauteur du Cap les vents d'Oüeſt, il faut faire ſa route, ſans ſe mettre en peine d'élever davantage, à cauſe de la ſaiſon d'hyver & des accidens dont je viens de parler, qu'on ne peut guére éviter ſans cette précaution. Il n'en eſt pas de même au retour, comme nous l'éprouvâmes par le travers de l'Iſle Maurice, & je l'avois auſſi entendu dire à Monſieur l'Ambaſſadeur par un Pilote Hollandois que nous prîmes à Batavia, pour nous méner à Siam. Il diſoit que dans la ſaiſon d'Eté, que nous prenions pour retourner au Cap, il

Remarques néceſſaires pour ceux qui partent du Cap pour les Indes.

falloit élever beaucoup vers le Sud, juſqu'à la hauteur de trente-cinq à trente-ſix degrez pour ſe garantir de certains coups de vents furieux, qu'on ſent ordinairement prés des Iſles Maurice & de Madagaſcar ; que ces vents ſont comme des Ouragans, qui mettent en grand danger les meilleurs Vaiſſeaux. Cet avertiſſement étoit fort ſage, & deux violens orages que nous avons eſſuyez dans les mêmes endroits, comme je le diray en ſon lieu, nous ont aſſez fait voir qu'il étoit véritable.

Je vous ay déja fait remarquer qu'on nous avoit fait eſpérer inutilement, qu'aprés avoir paſſé la Ligne nous trouverions à la hauteur de ſix ou ſept dégrez Sud, des vents favorables qui nous méneroient au Cap de bonne Eſpérance. Nous ne fûmes pas moins trompez, aprés avoir doublé le Cap, dans l'attente des vents d'Oüeſt, qu'on nous avoit promis avec tant d'aſſûrance, ſi nous élevions juſques au trente-ſixiéme ou trente-ſeptiéme dégré Sud. Nous ſuivîmes ces inſtructions, mais on trouva que les avis du Baron Van-Rhéden étoient véritables, lorſqu'il nous aſſûroit, que leurs Pilotes avoient remarqué depuis quatre ou cinq ans, que les ſaiſons & les vents étoient extrémement changez, &

qu'il ne falloit guére ſe fier aux expériences paſſées, mais naviger avec beaucoup de précaution.

Comme nos Pilotes régloient leur courſe ſur les mémoires qu'on leur avoit donnez en France, ils allérent juſques au trente-ſeptiéme dégré de latitude Sud & au delà, pour ſe conſerver les vents d'Oüeſt; mais ce fut-là que nous les perdîmes; car les ayant rencontrez dés nôtre départ du Cap, ils nous manquérent au trente-quatriéme dégré. Ils devinrent même ſi contraires & ſi forts, que nous n'avions point vû la Mer ſi groſſe, qu'elle étoit alors. C'étoit véritablement des montagnes & des abîmes d'eau. Nous reçûmes de ſi grands coups de Mer contre le Vaiſſeau, qu'ils faiſoient preſqu'autant de bruit qu'un coup de canon, de ſorte qu'il eût couru grand riſque de s'ouvrir s'il n'eût été bon, & ſi ce tems eût encore duré pluſieurs jours. Les vagues étoient ſi hautes & ſi agitées qu'elles paſſoient par deſſus la Dunette, & jettoient entre les Ponts pluſieurs tonneaux d'eau à la fois, ce qui incommodoit & fatiguoit fort l'Equipage.

La Dunette c'eſt la plus haute partie de l'arriere du Vaiſſeau.

Au bout de ſix ou ſept jours, ces vents ſe calmérent un peu à la vérité, mais ils redevinrent contraires. Ce qui nous obligea

On fait des priéres pour obtenir un vent favorable.

d'avoir recours à la ſainte Vierge, à laquelle tout l'Equipage fit une neuf-vaine, pour la prier de nous obtenir un bon vent, parce que ayant été prés de quinze jours ſans avancer, on appréhendoit d'être obligé de relâcher à la côte de Malabar, ou à l'Iſle de Ceilon, ou du moins d'arriver trop tard à Batavia, pour faire cette année le voyage de Siam. Nous avions d'autant plus ſujet de craindre ce retardement, que nous commencions à avoir bien des malades, tant à cauſe du mauvais tems, que de la mauvaiſe nourriture de l'Equipage, dont les vivres commençoient à ſe gâter. Il y eut juſque'à ſoixante malades à la fois, depuis le Cap juſques à Batavia, la pluſpart attaquez du ſcorbut, maladie qui leur pouriſſoit les jambes, la bouche, & leur faiſoit tomber les dents. Ce fut alors que nous eûmes une belle occaſion de travailler au ſalut de ces pauvres affligez. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour les ſoulager ſpirituellement dans leurs maux, en leur apprenant à en faire un bon uſage. Il étoit aiſé de les réſoudre à ſe réſigner à la volonté de Dieu, dans les violentes douleurs qu'ils enduroient, ſur tout quand on les penſoit; les Chirurgiens étant obligez de couper les gencives juſques au palais, & leur

La maladie ſe met dans l'Equipage.

La patience & la piété des malades.

faire laver enſuite la bouche avec du vinaigre ou de l'eau de vie, pour arrêter la pourriture & empêcher la gangrene. Nous étions quelquefois ſurpris de voir la tranquillité, où ils étoient au milieu de leurs peines, leur indifférence pour la ſanté ou pour la maladie, pour la vie ou pour la mort ; ne ſouhaitant au monde que l'accompliſſement de la volonté de Dieu. Ils faiſoient paroître tant d'empreſſement pour entendre la Meſſe & pour communier, que ſe faiſant porter ſur le Pont par leurs camarades, on les voyoit tomber en foibleſſe, & s'en retourner contens, quoyque plus malades, aprés avoir ſatisfait à leur dévotion. C'étoit ſans doute une grande conſolation pour nous. Elle fut encore beaucoup augmentée par la converſion de deux pauvres Matelots Calviniſtes qui s'étoient embarquez à l'inſçû de Monſieur l'Ambaſſadeur. Si on les eût reconnus hérétiques, on n'eut jamais ſouffert qu'ils euſſent été du voyage ; mais la Providence divine ſe ſervit de la curioſité, qu'ils eurent, d'aller à Siam, pour les mettre dans la voye du ſalut. Ils eurent bien de la peine à ſe déterminer, mais enfin gagnez & inſtruits par un de nos Péres, ils renoncérent publiquement aux erreurs de Calvin. Le Pére de Fontenay aprés leur avoir

Deux hérétiques qui s'étoient embarquez, ſe convertiſſent.

fait une petite exhortation, pour les confirmer dans la réſolution de vivre & mourir bons Catholiques, reçût leur Abjuration le troiſiéme Dimanche d'aprés Pâques. On les inſtruiſit encore dans la ſuite, pour les diſpoſer à leur prémiére Communion, qu'ils firent quelque-tems aprés avec beaucoup de piété; & depuis ils ont vêcu l'un & l'autre avec une grande édification dans le Navire.

Dieu accorde un beau tems par l'interceſſion de la ſainte Vierge.

Nous commençâmes donc nôtre neufvaine le Samedy ſeptiéme de Juillet, & dés le lendemain nos priéres furent exaucées. Il ſe leva un vent ſi favorable, que nous fîmes cinquante lieuës en moins de vingt-quatre heures, aprés cela nous vîmes du Goëmon & des Oyſeaux en plus grand nombre qu'à l'ordinaire. Car nous n'avons pas ceſſé d'en voir depuis le Cap juſques à Batavia. On crut qu'ils venoient de l'Iſle de Saint Paul d'Amſterdam, qui eſt vers le trente-ſixiéme degré de latitude Auſtrale, & le quatre-vingt neufviéme de longitude.

Aprés avoir couru à l'Eſt prés de mille lieuës, nous dreſſâmes nôtre route vers le Nord pour aller gagner l'Iſle de Java, qui eſt au ſixiéme degré de la Ligne du côté du Midy. Nous eûmes même durant quelque-tems un vent frais & favorable, mais le quinziéme de Juillet il commença ſi fort

à mollir, que nous ne faisions presque plus de chemin. La nuit du dix-septiéme au dix-huitiéme de ce même mois, nous repassâmes le Tropique du Capricorne ; & depuis ce jour-là nous allâmes toûjours au plus prés du vent jusques à la vûë de l'Isle de Java. Car nous craignons de tomber trop au Nord, & par consequent au dessous du détroit de la Sonde ; ce qui nous eût fort embaraſſé : parce que les vents qui régnent de ce côté-là, & les courans qui s'y trouvent, ne nous permettant pas d'y entrer, nous aurions été obligez de relâcher à l'Isle de Ceilon ou à Sumatra. C'eſt pourquoy nous souhaitions, que les vents nous permiſſent de porter plus à l'Eſt, afin de gagner la terre de Java. Cependant comme on vit que les vents contraires continuoient toûjours, le Mercredy vint-cinquiéme de Juillet, on tint conſeil pour déterminer ſi on porteroit toûjours au Nord Eſt, pour paſſer entre l'Isle des Cocos & le Trias, où ſi on iroit reconnoître la nouvelle Hollande. Deux de nos Pilotes furent de ce dernier avis, fondez ſur des inſtructions particuliéres, qui le marquoient ; & ils diſoient que les vents ne changeroient point, & que ſi on alloit reconnoître ces terres, ils deviendroient favorables pour entrer dans le détroit de

Précaution dont on doit ſe ſervir dans cette navigation.

la

la Sonde. Les trois autres s'y oppoſérent, à cauſe des dangers qui ſe rencontrent le long de cette côte, & des fréquens naufrages qu'on y a faits : outre qu'ils firent voir qu'il étoit fort difficile de paſſer entre le Trial & la Terre, & qu'ainſi il valoit mieux gagner l'Iſle de Java. Ils diſoient que dans peu de tems les vents changeroient, ou qu'on relâcheroit à Sumatra en derniére reſource ; que ce party, quoyqu'aſſez fâcheux, étoit néanmoins ſans péril, & qu'il faloit s'y réſoudre plûtôt que de riſquer à ſe perdre. On ſuivit ce dernier avis & il ſe trouva le meilleur, comme on le verra par la ſuite. Il eſt vray que depuis ce tems-là les vents ne devinrent pas plus favorables, qu'ils l'étoient alors ; mais comme l'Iſle de Java n'étoit pas ſi éloignée que nos Pilotes, fondez ſur leurs Cartes, ſe l'imaginoient, on ſe trouva en peu de tems bien au deſſus du détroit de la ſonde, & on y entra de la maniere que nous allons le raconter. On n'avoit pas voulu ſe fier à l'expérience & aux bons avis de Monſieur de Saint Martin, qui nous avoit aſſûré, que l'Iſle de Java étoit mal marquée ſur les Cartes ordinaires, & qu'elle étoit d'environ cent lieuës plus proche du Cap & beaucoup moins au vent qu'on ne croyoit.

Le Trial ſont trois Iſles aſſez baſſes.

Le vent étant contraire, on recommence à faire des priéres.

Nous continuâmes donc cette route, & nous allâmes au Nord-eſt, dans l'eſpérance d'un vent plus favorable. Mais comme aprés avoir navigué long-tems, le vent ne changeoit point, on voüa une autre neufvaine qu'on commença avec un renouvellement de dévotion & de ferveur. Plus de la moitié de l'Equipage étoit dangereuſement malade, & l'autre partie étoit ſi foible qu'ils ne pouvoient fournir à faire la manœuvre.

Les Matelots de ſaint Malo ſe diſtinguent par leur dévotion.

Les Matelots qui étoient de Saint Malo voulurent donner des marques de leur dévotion envers Saint Sauveur leur Patron. Ils députérent vers un de nos Péres deux ou trois d'entre eux, pour le prier de les aſſiſter dans leurs bons deſirs, & de leur preſcrire ce qu'il falloit faire pour rendre leur vœu agréable à leur ſaint Patron. Ils ont cette coûtume parmy eux, qu'ils obſervent inviolablement, lorſqu'ils ſe trouvent dans quelque péril ſur Mer, de promettre à Saint Sauveur d'aller viſiter ſon Egliſe en linge, c'eſt-à-dire, en chemiſe, d'y communier, & d'y faire chanter une Meſſe ſolemnellement. Ils avoient déja concerté entre eux de faire ce vœu : pluſieurs des leurs, qui étoient malades du ſcorbut, leur avoient inſpiré cette penſée, & les preſſoient de l'éxécuter. Aprés qu'ils

eurent propoſé leur deſſein, on leur dit, qu'il falloit commencer par ſe confeſſer & ſe communier, afin de ſe mettre en état d'être exaucez. Ils s'y diſpoſérent durant le reſte de la ſemaine, & le Dimanche ils ſe confeſſérent & communiérent tous. Aprés quoy le Pére, à qui ils s'étoient adreſſez, monta ſur le Château d'avant, & les ayant fait mettre à genoux, prononça à haute voix la promeſſe qu'ils faiſoient à Dieu, ſi par l'interceſſion de Saint Sauveur, ils obtenoient un vent favorable & un retour heureux en leur Païs.

La Providence eſt ſans doute admirable en tous lieux, mais j'oſe dire, & je l'ay ſouvent connu par expérience, qu'elle ſe fait ſentir d'une maniére toute particuliére ſur Mer. Jamais on n'avoit demandé le beau tems avec plus de confiance, & on croioit n'en avoir jamais eu plus beſoin durant toute la navigation. Cependant Dieu ne vouloit point exaucer nos priéres, & nous eſtions ſurpris de nous voir déja à la fin de nôtre neufvaine, ſans avoir apperçu le moindre changement de tems.

Protection ſpeciale de Dieu ſur nôtre voyage.

Mais nous fumes bientôt heureuſement détrompez, & nous reconnûmes qu'aprés les vœux & les prieres, il faut s'abandon-

ner à la Providence. Car ſi nous euſſions été exaucez, & que Dieu nous eût accordé le vent que nous demandions avec tant d'empreſſement, nous euſſions infailliblement donné, la nuit du deuxiéme au troiſiéme d'Aouſt, contre une Iſle baſſe avec un tres-grand danger d'y faire naufrage. On ne reconnut cette Iſle, que le matin à la pointe du jour, lorſque nous en avions déja paſſé prés de la moitié, n'en étant éloignez que de deux lieuës ou environ. Deſorte que ſi nous euſſions eu cette nuit là le vent propre, pour aller droit à l'Eſt-Nord-Eſt, comme nos Pilotes le jugeoient à propos, nous ne pouvions manquer de nous perdre. Comme cette Iſle eſt ſituée preſque au dixiéme dégré de latitude, on crût quelque-tems que c'étoit l'Iſle des Cocos, que nous croyions avoir déja paſſée, d'autant qu'elle eſt marquée ſur les Cartes au douziéme dégré de latitude méridionale.

Embarras où l'on fut, avant que d'arriver à l'Iſle de Java.

On ne pouvoit pas auſſi s'imaginer que ce fût l'Iſle de Mony la plus Auſtrale, & la plus Orientale des deux Iſles, qui ſont proche de la côte de Java, ſoit parce que Mony eſt marquée ſur les Cartes ordinaires à huit dégrez de latitude, ſoit parce que nous ne vîmes de tout le jour, ny même le lendemain, l'autre petite Iſle qui en eſt fort

proche. Ainſi nos malades dont le nombre étoit fort grand, & qui s'étoient levez pour voir la terre, furent bien triſtes ne trouvant pas celle qu'ils avoient eſperée. Et ils le furent encore davantage, quand ils apprirent que nous ne ſçavions pas où nous étions. Dans le doute on prit le parti le plus ſeur, & on fit route vers l'Eſt, de-peur de tomber au deſſous du détroit de la Sonde, dans lequel il auroit été difficile d'entrer, à cauſe du vent de Sud & de Sud-Sud-Eſt, qui regne toûjours en cette ſaiſon. Mais nous avons reconnu depuis, que c'étoit Mony, en voyant des Cartes plus exactes à Batavie, leſquelles mettoient juſtement cette Iſle à dix dégrez & onze minutes de latitude méredionale. Ce fut Monſieur le Tréſorier Général, qui nous les fit voir le prémier jour, que nous mîmes pied à terre; lorſque nous luy racontâmes le péril où nous nous étions trouvez. Il appella un vieux Pilote qui nous montra dans une grande Carte cette Iſle marquée juſtement où nous l'avions trouvée. Les Signaux de Mony ſont trois ſortes d'Oiſeaux que les gens de Mer appellent des Fous, des Frégates, & des Paille-en-queuës. Les prémiers ſe laiſſoient prendre à la main quand ils ſe repoſoient à

l'entrée de la nuit ſur les vergues du Vaiſſeau ; & les derniers ont des plumes à la queuë longues d'environ vingt pouces, que l'on croiroit des pailles en les voyant de loin, ce qui a donné ſujet de les nommer de la ſorte.

Pendant ce long trajet nous n'avions rien vû de fort remarquable, ſi ce n'eſt quelques Marſoüins qui ſont aſſez différens des prémiers, dont nous avons déja parlé, pour la groſſeur, pour la figure & pour la couleur : car ils ſont deux fois plus gros & plus blancs, & ils ont le muſle moins alongé & preſque arondi, comme on en voit la figure dans la Carte ſuivante de la rade de Bantam. Comme ils ſont bien plus beaux que les prémiers, & que pluſieurs les prirent d'abord pour des Dorades, nous crûmes que c'étoient là ces Poiſſons, que les Anciens ont connus ſous le nom de Dauphins. Nous n'avions point fait de peſche depuis le Cap, les Mers étant trop rudes pour peſcher. Nous avions vû des Souffleurs, qui ſont comme de petites Balénes, & quelques autres beaucoup plus grands, qui pouſſoient l'eau en l'air à plus de quinze ou ſeize pieds, autant qu'on en pouvoit juger de la diſtance, où nous les voyïons.

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE TROISIE'ME.

VOYAGE DE L'ISLE DE IAVA au Royaume de Siam.

LE cinquiéme d'Aouſt nous découvrîmes une grande côte de terre, & nous en étant approchez, nous reconnûmes que c'étoit l'Iſle de Java, dont nous nous croyions fort éloignez.

Arrivée à l'Iſle de Java.

Erreur conſidérable des Cartes Hydrographiques & Géographiques.

Ce qui nous fit remarquer que cette Iſle eſt beaucoup plus Occidentale, & par conſéquent plus proche de ſoixante lieuës du Cap de Bonne Eſpérance, qu'elle n'eſt marquée ſur les Cartes Géographiques.

Atterrir, c'eſt, en terme de marine, arriver à une terre.

Cela fut cauſe que nous atterrîmes plus de ſoixante lieuës au deſſus de la pointe la plus Occidentale de cette Iſle que nous cherchions. Erreur qu'on doit attribuer aux Cartes & non pas à l'incapacité des Pilotes qui ont toûjours navigué tres-juſte, & qui ſe ſont trouvez à terre, par leur point & par leur eſtime, le même jour, que nous l'avons vûë, ſoit à l'Iſle de Java ou au Cap de Bonne Eſpérance, comme nous l'avons déja remarqué. La vûë de ces terres nous paroiſſoit quelque choſe d'admirable ; elles ſont couvertes d'arbres d'une tres-belle verdure, & qui répandent une odeur agréable juſques à deux & trois lieuës dans les Vaiſſeaux qui paſſent. Nous côtoyâmes cette Iſle avec un ſi bon vent, que nous fîmes dans un jour & demy les ſoixante lieuës que nous avions trop couru à l'Eſt ; & le Lundy au ſoir ſixiéme d'Aouſt, nous nous trouvâmes à l'entrée du détroit de la Sonde, que forment les Iſles de Java & de Sumatra.

Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, & qui

qui marque une Providence particuliére de Dieu ſur nôtre voyage, c'eſt que le ſoir même qu'on vit l'entrée du détroit de la Sonde, nous apperçûmes la Maligne, que les mauvais tems, dont j'ay déja parlé, avoient ſéparé de nous, la nuit du vingt-quatriéme au vingt-cinquiéme de Juin, & que nous n'avions pas revûë depuis. Quoyque Monſieur l'Ambaſſadeur crût, avec pluſieurs autres, que c'étoit-là la Frégatte, nous ne pûmes en être aſſûrez, parce qu'il étoit déja tard, & que le tems étoit obſcur. On ne la reconnut que huit jours aprés à la rade de Bantam, où nous la rejoignîmes. Les Pilotes qui la montoient, ayant vû le détroit de bonne heure, donnérent dedans, & ſe ſervant du vent favorable, ils arrivérent au moüillage. Mais comme on paſſe ordinairement le détroit de la Sonde, entre l'Iſle du Prince & celle de Sumatra, le plus prés que l'on peut de l'Iſle du Prince, & que la nuit nous avoit empêché de la bien reconnoître; nous fûmes obligez de revirer de bord & de prendre le large durant la nuit. Ainſi ne pouvant nous ſervir du beau tems que nous avions alors, à la faveur duquel nous euſſions aiſément paſſé l'Iſle du Prince, nous deſcendîmes trop bas, & nous demeurâmes le reſte de la ſemaine dans le

détroit, qui n'a guere plus de trente lieuës de long, à combattre contre les courans & contre les vents contraires. Un de nos Pilotes nous assûra que le Soleil d'Orient, sur lequel il étoit, en allant aux Indes, fut trois semaines entiéres, sans pouvoir avancer, & qu'on fut obligé de le remorquer avec des Chaloupes jusques à Bantam.

Nous entrâmes donc dans le détroit de la Sonde trois jours aprés avoir reconnu la terre de Java. Mais comme l'Isle du Prince est située à l'entrée du détroit entre Java & Sumatra, & la divise en deux; nous entrâmes par la Passe la plus Septentrionale, qui est la plus grande & la plus sûre entre l'Isle du Prince & Sumatra. Nous fîmes plusieurs bordées pour doubler l'Isle de Cacatoüa (ainsi appellée à cause des Perroquets blancs qui se trouvent dans cette Isle, & qui en répetent sans cesse le nom) on fit, dis-je, tout ce qu'on pût pour doubler l'Isle de Cacatoüa qui est assez prés de Sumatra, afin de gagner ensuite la terre de Java: mais nos efforts furent inutiles; parce que les vents étoient trop foibles, & les courans trop forts au milieu du Canal. Ce qui cause ces courans, c'est que l'eau qui est entrée par le détroit depuis plusieurs mois, poussée par les vents de Sud & de Sud-Oüest, qui

La passe est un passage étroit.

regnent ordinairement depuis le mois de Mars juſques au mois de Decembre, reſort avec impetuoſité durant les ſix autres mois de l'année, repouſſée par les vents d'Eſt & de Nord-Eſt.

Le vent nous étant ſi peu favorable, & les courans nous étant contraires, on prit le party de côtoyer le plus prés qu'on pourroit l'Iſle du Prince, à la faveur de certains petits vents qui venoient de Sumatra, & qui interrompoient durant quelques heures les grandes chaleurs & les profonds calmes, qu'on trouve dans le détroit de la Sonde en cette ſaiſon.

Le vent ſe leve de Sumatra à certaines heures du jour.

Nous eſpérions à la faveur de cette petite Briſe gagner peu à peu l'Iſle de Java. Mais il falloit auparavant doubler l'Iſle du Prince, qui eſt aſſez grande, à l'embouchûre du détroit. Au reſte la vûë que nous avions de la terre & de pluſieurs petites Iſles toutes couvertes de verdure, nous conſoloit un peu du tems que nous perdions dans ce détroit.

Briſe, eſt un vent qui vient des Terres.

Nous penſâmes même une fois aller échoüer pendant la nuit contre l'Iſle du Prince, à force d'en vouloir approcher. Nous n'avions pas remarqué que la Marée, qu'on ne ſentoit point au milieu du détroit, étoit aſſez forte prés de terre, & comme nous voulions

Danger que courut le Vaiſſeau dans le détroit.

ranger la côte de bien prés, parce qu'elle eſt fort ſaine, & qu'il n'y a point de fond qu'à la portée du piſtolet, nous faiſions cette nuit-là une bordée vers l'Iſle, pour regagner ce que les courans & la marée nous avoient fait perdre le jour précédent. A peine eûmes nous quitté le fort des courans, que l'Officier qui étoit de quart, & les autres Mariniers qui étoient ſur le Pont, prirent garde que le Vaiſſeau alloit bien vîte vers la terre. On n'eût que le tems de revirer de bord & porter au large ; ce qui ſe fit ſi à propos, que quand l'on eût fait cette manœuvre, on eût jetté facilement une pierre dans l'Iſle, de la Poupe de nôtre Vaiſſeau.

Eclairs & tonnerres extraordinaires à Java & à Sumatra.

Si on eut pû moüiller dans le détroit, on ne ſe fut pas expoſé à ce danger ; mais comme on n'y trouve point de fond, au moins par le travers de l'Iſle du Prince, nous étions contraints d'être continuellement à la voile, & durant le calme de nous tenir au large, expoſez aux courans qui nous faiſoient perdre quelquefois en moins de trois heures, ce que nous avions gagné en quatre avec les petits vents. Ainſi nous employâmes pluſieurs jours à paſſer cette Iſle, où nous eûmes tout le tems d'éprouver les chaleurs extraordinaires de ce Climat, & de conſidérer Su-

matra, qui nous parut toûjours couverte d'une groſſe brume noire & épaiſſe, & d'où le ſoir nous voyïons ſortir à tout moment de grands éclairs. Les tonnerres y ſont fréquens & terribles. Il en fit un coup entre autres ſi fort & ſi éclatant, que pluſieurs le prirent pour un coup de canon, & qu'il fit baiſſer la tête à quelques-uns, comme pour éviter le boulet. Enfin un bon Grain nous tira d'affaires, nous fit doubler l'Iſle & nous porta vers la côte de Java. Quand nous nous fûmes ſaiſis de cette terre, nous avançâmes peu à peu, en moüillant ſi-tôt que le vent nous abandonnoit. Cependant il venoit à toute heure à bord une infinité de Canots de Javans, qu'ils appellent Praux. Ces Bâteaux ſont faits d'une ſeule piéce de bois creuſé; & on en voit de ſi petits, qu'à peine peuvent-ils contenir leur homme aſſis. Nous étions tout étonnez, de voir ces pauvres gens s'expoſer ainſi à paſſer pluſieurs lieuës de Mer, dans des Bâteaux ſi fragiles, avec leſquels ils fendoient les flots & avançoient d'une vîteſſe incroyable, pour nous apporter des rafraîchiſſemens. Et parce que ces Praux naviguent tout autrement que les autres Canots, j'en ay voulu ajoûter la Figure d'un qui eſt à la voile dans la rade de Bantam.

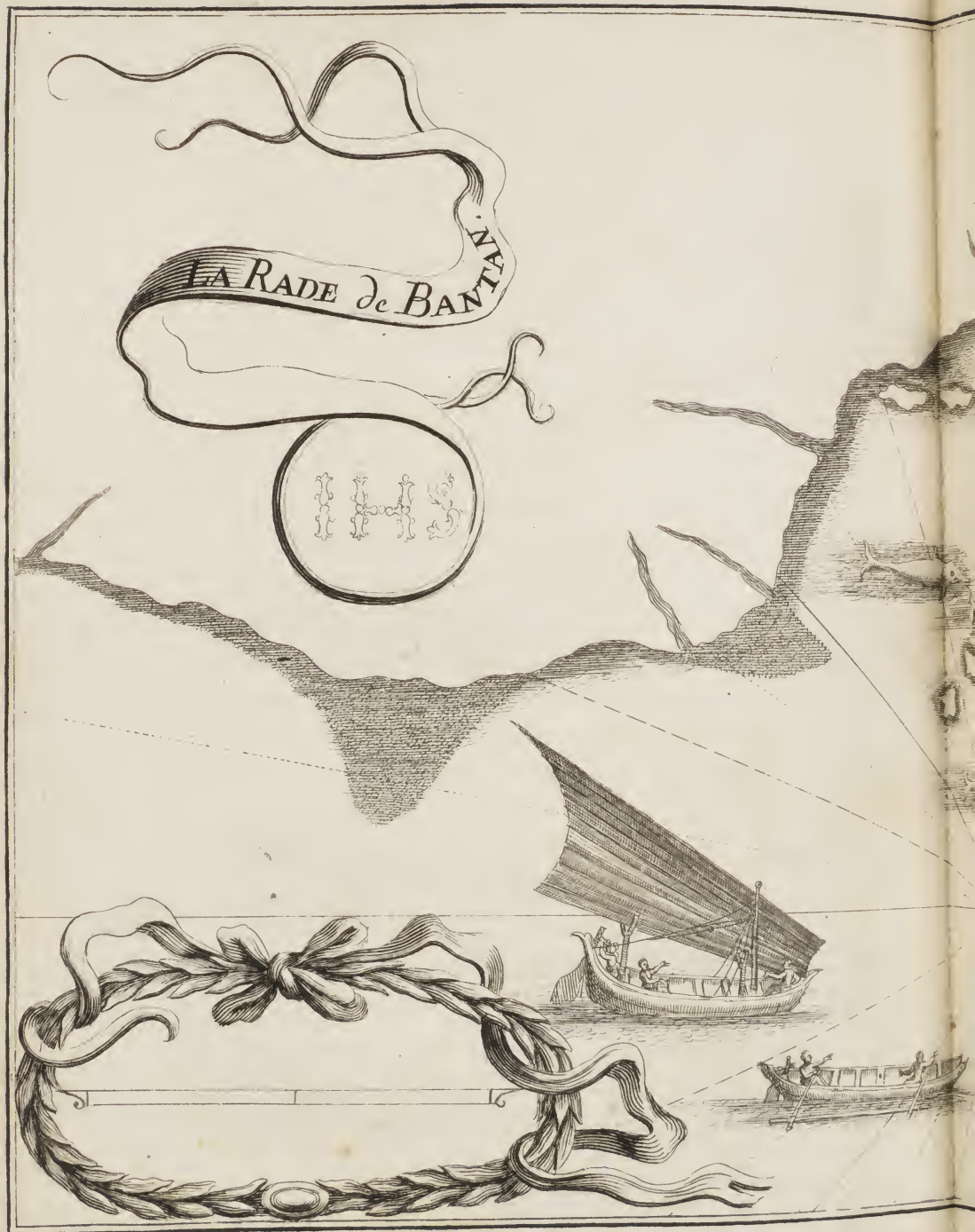
Brume eſt un broüillard ſombre.

Grain eſt un petit vent frais, qui dure peu.

Les Javans viennent à bord dans leurs petits Bateaux.

Leur Religion & leursmœurs.

Les Javans ſont bien faits & robuſtes : ils paroiſſent vifs & réſolus, l'extréme chaleur du climat les oblige d'aller preſque nuds. Ceux qui ſont dans le milieu de l'Iſle ſont idolâtres, & les autres qui habitent les côtes ſont Mahométans, tous ſuperſtitieux juſqu'à l'excez. Quand ils venoient à bord on leur offroit du pain, du vin & de l'eau de vie, mais il n'y en eût pas un qui voulut rien prendre, diſant qu'ils étoient dans le tems de leurs jeûnes, & que leur Loy défendoit de boire du vin. Ils ne laiſſent pas néanmoins d'être de grands & de hardis voleurs. J'en vis un, qui en plein jour enleva à un Matelot une chemiſe qu'il avoit attachée à une corde, & dont il tenoit le bout. Il eût beau crier, le Javan qui ne la tenoit que d'une main & ramoit de l'autre, fut le plus fort & l'emporta. Ce vice ne s'étend pas généralement ſur toute la nation, & il y en a de fort fidelles. Un d'eux étant venu à bord, pour y vendre quelques petits rafraîchiſſemens, il parut de ſi bonne foy, que quelques Gentils-hommes de la ſuite de M. l'Ambaſſadeur, ne pouvant aller à terre, pour acheter certaines choſes dont ils avoient beſoin, luy confiérent leur argent. Il leur promit de leur apporter tout ce qu'ils ſouhaitoient, au terme qu'ils luy avoient fixé. Ce



P. 134.

C. Vermeulen sculp.

Javan tint ſi bien ſa parole, que Monſieur l'Ambaſſadeur ayant fait mettre à la voile avant l'heure marquée, il ne laiſſa pas de ſe mettre dans ſon Prau avec ſes proviſions, & fit tant de diligence, qu'il attrapa le Vaiſſeau & rendit compte de ſa commiſſion & de ſon emplete juſques au dernier denier.

Nous n'arrivâmes que le quinziéme d'Aouſt, jour de l'Aſſomption de Nôtre-Dame à la vûë de la rade de Bantam, comme nous étions arrivez à celle du Cap le jour de l'Aſcenſion de Nôtre Seigneur. Cette Rade eſt une des plus belles du monde, & des plus commodes. Elle a environ huit à neuf lieuës de tour. Ce ne ſont, que terres baſſes de tous côtez: ce qui n'empêche pas que les Mers n'y ſoient toûjours fort tranquilles. La Ville de Bantam qui eſt aſſez grande eſt ſituée au milieu de la Baye. Les maiſons y ſont toutes bâties de bois. Vers le milieu de la Rade il y a un petit Fort où le Roy demeure, & où les Hollandois, depuis qu'ils s'en ſont rendus maîtres, tiennent une forte garniſon, en attendant qu'ils ayent le tems de bâtir une bonne Forteresſe, qui eſt déja aſſez avancée. Bantam étoit autrefois une Ville de commerce, ſur tout pour le Poivre, où tous les Européans entretenoient un grand trafic. Mais depuis

Rade de Bantam.

deux ou trois ans, qu'elle eſt tombée entre les mains des Hollandois, de la maniére dont nous parlerons dans la ſuite, perſonne n'a la liberté d'y aborder, & tout le commerce a eſté tranſporté à Batavia. Voicy la ſituation, la vûë de la Ville de Bantam & la deſcription de la rade, comme nous la vîmes quand nous y eûmes moüillé.

D'abord on avoit eu deſſein d'aller juſques à Batavia pour y prendre des rafraîchiſſemens. Mais comme la ſaiſon étoit déja fort avancée, on craignoit de perdre la Mouſſon, c'eſt-à-dire le tems propre pour faire le voyage de Siam. D'ailleurs le chemin de Bantam à Batavia, quoyque de quatorze ou quinze lieuës ſeulement, étant extrémement difficile, à cauſe des Iſles, des bancs & des rochers qui s'y trouvent de tous côtez, on jugea à propos de reſter à la rade de Bantam, pour ne point perdre de tems & pour donner plus promptement du ſoulagement aux malades, dont la pluſpart étoient dans un état pitoyable. C'eſt pourquoy Monſieur l'Ambaſſadeur réſolut d'envoyer dés le lendemain à Bantam vers celuy qui commandoit dans le Fort pour les Hollandois, luy demander permiſſion d'y prendre quelques rafraîchiſſemens, & d'y mettre nos malades à terre. C'eſt le ſouverain remede

remede contre cette maladie qu'on appelle mal de terre, & qui n'eſt à proprement parler, qu'une corruption de ſang cauſée par la mauvaiſe nourriture & les viandes ſalées. Ce mal commence ordinairement par les gencives, qui deviennent d'abord toutes rouges, enſuite noires, & qui enfin ſe pourriſſent entiérement; de ſorte que pour empeſcher que cette corruption ne paſſe plus avant, il faut couper chaque jour les chairs pourries autour des dents qui tombent ordinairement, ſi on n'y remédie. Cette corruption ſe gliſſe auſſi dans les jambes, & dans les cuiſſes, qui s'enflent & deviennent livides. On ne guerit ceux qui en ſont attaquez, qu'en les mettant à terre, & en leur donnant de bonne nourriture. Il y a quelques Chirurgiens qui les enterrent dans le ſable juſqu'au cou durant pluſieurs jours; d'autres les baignent dans l'eau douce, & l'on a vû ſouvent ces remedes réüſſir.

Remédecõtre le mal de Terre.

Avant que de moüiller à la rade de Bantam, le Chevalier de Fourbin étoit allé par ordre de Monſieur l'Ambaſſadeur à la Ville, rendre viſite au Gouverneur. Mais à peine euſt-il paſſé une petite iſle, derriere laquelle nous moüillâmes, avant que d'être à la rade, qu'il apperceut la Frégatte à l'ancre, de l'autre côté de cette Iſle, à trois lieuës de

On envoye le Chevalier de Fourbin au Gouverneur de Bantam.

Il rencontra la Maline, & revient à bord avec le Lieutenant de la Fregate.

Bantam, & y alla tout droit. Son arrivée donna beaucoup de joye à tous ceux de la Maligne, qui étoient encore plus en peine de nous que nous n'étions d'eux : parce que l'Oiſeau étant bien meilleur voilier que leur Frégate, ils nous croyoient déja bien avancez au delà de Bantam. Mais comme ils avoient trouvé des vents plus favorables que nous, dans la route qu'ils avoient priſes ; il y avoit déja 4. ou cinq jours, qu'ils étoient dans cette rade, ſans avoir appris de nos nouvelles.

Accueil peu obligeant qu'on fait à ceux de la Maligne, avant nôtre arrivée à Bantam.

Ce fut de Monſieur de Joyeux, Capitaine de la Maligne, & de Monſieur du Tertre ſon Lieutenant, que Monſieur le Chevalier de Forbin apprit la maniére, dont le Gouverneur de Bantam avoit receu leur cõpliment. On luy dit, qu'on n'avoit pû avoir audiance du Roy, quoy qu'on l'eût attenduë longtems, & que les Hollandois l'euſſent fait eſperer ; qu'on n'avoit pas même pû parler au Gouverneur de leur Nation, qu'ils y ont établi, ny en obtenir permiſſion de prendre des rafraîchiſſemens. Le Lieutenant du Fort fit entendre au ſieur du Tertre de la part du Roy de Bantam, & du Gouverneur, qui étoit malade, que les affaires du Roy ne permettoient pas à ſa Majeſté de laiſſer mettre pied à terre aux Etrangers ; que ſon Trône n'étoit pas encore bien affermi ; que

ſes peuples mal-contens du gouvernement preſent, ſoûpiroient apres quelque changement; qu'ils n'attendoient que le moment de ſe ſoûlever à la premiere apparence du ſecours, qu'on leur faiſoit eſpérer d'Angleterre; & qu'ainſi les François ne devoient pas trouver mauvais, que ce Prince prît ſes ſeuretez; & que les Hollandois qui n'étoient dans ſes intéreſts que comme ſes alliez & ſes amis, & qui ne le ſervoient que comme troupes auxiliaires, reçuſſent ſes ordres & luy obéïſſent. L'Officier François piqué de cette réponſe, & croyant pénétrer la veritable raiſon d'un procédé ſi mal-honnête, repartit qu'on ſeroit étrangement ſurpris, que les Hollandois, qui témoignent en Europe vouloir conſerver avec tant de ſoin la paix & la bonne intelligence avec la France, ne leur accordaſſent pas dans les Indes, ce qu'on ne refuſe qu'à des ennemis declarez; qu'aſſeurément le Roy ſon Maître trouveroit fort mauvais, qu'on en usât ainſi à l'égard de ſes Vaiſſeaux; & qu'enfin, on ſçavoit aſſez qu'ils étoient les Maîtres à Bantam; que le Roy, de l'authorité duquel ils couvroient leur refus, étoit entierement en leur diſpoſition, & même gardé par leur troupes. A ces mots le Lieutenant Hollandois repliqua, qu'en vain il tâcheroit de détruire dans

l'eſprit du Sieur du Tertre les ſoupçons déſavantageux, dont il le voyoit prévenu contre ceux de ſa Nation; qu'on deſabuſeroit les François aſſûrément, s'ils vouloient bien aller à Batavie où les Hollandois étoient les Maîtres, que là, on leur marqueroit le reſpect qu'on avoit pour le Roy, & l'eſtime qu'on y faiſoit de la Nation Françoiſe. Monſieur du Tertre eut beau ſe plaindre, on ne luy répondit autre choſe, & il fut obligé de ſe retirer à bord de la Fregate.

Preſens mutuels du Gouverneur de Bantam & du Capitaine de la Fregatte.

Le lendemain le Gouverneur de Bantam envoya à Monſieur de Joyeux beaucoup de rafraîchiſſemens, de volailles, d'herbes, & de fruits du païs; & Monſieur de Joyeux répondit à cette honneſteté par un preſent, qu'il luy fit, de beaucoup de curioſitez de France. Quelques jours apres, il vint à bord de la Fregate un Pangran (c'eſt ainſi qu'on appelle les Seigneurs de la Cour de Bantam) accompagné de quatre hallebardiers de la Nation. Il fit dire par ſon Interprete qu'il venoit de la part du Roy ſon Maître, témoigner aux François que ce Prince étoit ſurpris de les voir encore moüiller dans ſa rade; qu'ils euſſent au plûtôt à lever l'ancre, & à ſe retirer de ſes ports & de ſes terres. Monſieur de Joyeux répondit fort fiérement, &

Pangran, c'eſt le nom des Grands de l'Iſle de Java.

fit dire au Pangran, qu'il ne ſçavoit obéïr qu'au Roy de France ſon Maître, & qu'on répondit au Roy de Bantam, qu'il ne partiroit, que quand il jugeroit à propos, & qu'on n'oſeroit envoyer de Vaiſſeau pour le combattre, comme on l'en avoit menacé. Alors ſans autre compliment l'Envoyé du Roy de Bantam ſe retira.

On crut aiſément que les Officiers Hollandois, qui étoient dans le Fort, faiſoient joüer tous ces reſſorts, & qu'ils ſe ſervoient de l'authorité du Roy pour éloigner les François de la Ville. Car le Gouverneur ne ſcachant pas les raiſons, qui avoient obligé le Roy d'envoyer deux de ſes Vaiſſeaux de guerre dans les Indes, ne pouvoit croire que ce fût ſeulement pour conduire l'Ambaſſadeur qu'on envoyoit au Roy de Siam, comme on luy diſoit : au contraire plus on inſiſtoit à l'en convaincre, plus il s'imaginoit avoir ſujet de ſoupçonner que c'étoit une partie de l'eſcadre, que les Rois de France & d'Angleterre envoyoient pour ſe vanger des inſultes, qu'on avoit faites depuis peu à l'une & à l'autre Nation, lors que les Hollandois firent lever le ſiege de Bantam. Le bruit qui couroit parmi les Inſulaires, qu'on armoit il y avoit déja longtems en Angleterre pour ce deſſein, augmen-

Soupçons du Gouverneur contre les François

toit ſes ſoupçons, & on ſe perſuadoit aiſément que ce Vaiſſeau moüillé, & un autre encore plus grand, que l'on voyoit dans le détroit de la Sonde, ſeroient bien-tôt ſuivis de toute l'armée.

Les Iavans ſont irritez de voir Sultan Agoum leur ancien Roy en priſon.

Ajoûtez à tout cela que les Javans étoient furieuſement irritez de voir le jeune Prince ſur le Trône, les Hollandois Maîtres de Bantam, & leur vieux Roy detenu dans une étroite priſon. Nous étions même ſurpris d'entendre parler ces Peuples avec tant de liberté, menaçant de paſſer les Hollandois au fil de l'épée & de détrôner le Roy regnant, ſi on leur vouloit prêter main-forte.

Toutes ces nouvelles firent prendre le party au Chevalier de Fourbin de s'en retourner à bord de l'Oiſeau, pour en informer M. l'Ambaſſadeur avant que de paſſer outre. Il prit dans ſon Canot le Sieur du Tertre Lieutenant de la Frégatte, qui raconta luy-même toutes ces choſes à Monſieur l'Ambaſſadeur en nôtre préſence. Il ajoûta qu'on l'avoit aſſûré que la Mouſſon n'étoit pas encore fort avancée, & qu'on pouvoit ne partir pour Siam, que dans trois ſemaines ou un mois.

Monſieur l'Ambaſſadeur s'étonna fort de cette conduite, il ne laiſſa pas d'envoyer à

Bantam demander la permiſſion de faire de l'eau & du bois, dans la penſée que le Gouverneur du Fort, auroit d'autres égards pour ſon caractere, & qu'il luy accorderoit un Prau (c'eſt une eſpece de bâteau fort léger, dont on ſe ſert communément dans ces Iſles-là) pour porter la lettre de Monſieur de Van-Rhêden à Monſieur le Général de Batavia. Monſieur l'Ambaſſadeur ne voulût pas qu'on parlât des malades, parce qu'il avoit déja ordonné, qu'on les mît pour quelques jours dans une petite Iſle aſſez proche, où on leur devoit dreſſer des tentes, & les traiter, juſqu'à ce qu'ils fuſſent bien remis.

Le Chevalier de Fourbin étant chargé de ces ordres, partit de nouveau pour Bantam. En même tems on appareilla & on fit avertir la Frégatte par un coup de canon de venir avec nous moüiller dans la rade, aſſez loin de Bantam, en attendant la réponſe du Gouverneur. La Maligne ſalüa nôtre Vaiſſeau de ſept coups de canon lorſqu'il paſſa devant elle, & on la remercia de cinq coups. Environ une heure aprés midy le Chevalier de Fourbin revint à bord, & rapporta la même réponſe qu'on avoit donnée aux gens de la Frégatte, ſans avoir pû parler au Roy, ny même au Gouverneur, qu'on diſoit toûjours être malade. Il ajoûta qu'on

Le Chevalier de Fourbin eſt envoyé à Bantam.

luy avoit dit qu'ils avoient envoyé au Vaiſſeau qui étoit arrivé le premier, tout ce qu'ils avoient pû trouver de rafraîchiſſemens dans la Ville. Monſieur l'Ambaſſadeur ayant entendu cette mauvaiſe réponſe, fit mettre à l'heure même à la voile pour aller à Batavia.

On léve l'ancre de la rade de Batam pour aller à Batavie.

Nous mîmes deux jours & demy à faire ce trajet, parce que nous êtions contraints de moüiller toutes les nuits à cauſe d'une multitude d'Iſles, de Roches & de Bancs, qui ſont ſur cette route, outre qu'aucun de nos Pilotes n'avoit jamais fait ce chemin. Nous nous tirâmes cependant d'affaires aſſez heureuſement, par le moyen d'une Carte fort exacte & à grand point, que le premier de nos Pilotes avoit trouvée par le plus grand bonheur du monde parmy les autres qu'il avoit.

Diverſes révolutions arrivées dans le Royaume de Bantam.

Pour concevoir les raiſons de cette conduite, qui paroît ſi étrange des Hollandois, il eſt à propos de ſçavoir en peu de mots l'hiſtoire du Prince regnant, qui a ſi fort éclaté dans les Indes, & qui même a fait aſſez de bruit en Europe.

Sultan Agoum pere du Sultan Agui qui regne aujourd'huy, las de porter la Couronne, ſe démit du gouvernement des affaires entre les mains du Prince ſon fils, pour ne plus s'occuper que de ſon Serrail & de

de ſes plaiſirs. Ce jeune Roy voulut gouverner à ſa tête, ſans avoir égard aux inſtructions que ſon Pere luy avoit données en le couronnant. Il commença par éloigner de ſa Cour ceux qui avoient eu le plus de part aux affaires ſous le regne précédent, ſoit qu'il fût mal-content de leur conduite, ou qu'il les regardât comme des eſpions ſecrets qui rendroient compte à ſon Pere de tout ce qu'il feroit dans le gouvernement de ſes Etats. Il exila entre autres deux Pangrans, que ſon Pere luy avoit principalement recommandez. Sultan Agoum ſentit vivement ce coup, & reconnut, mais trop tard, qu'il étoit plus aiſé de quitter un Sceptre que de ne pas ſe repentir aprés l'avoir quitté. Il ne pût s'empêcher de s'en plaindre à ſon fils, & de luy dire, qu'il étoit ſurpris, que ſa recommandation & les ſages conſeils qu'il luy avoit donnez euſſent fait ſi peu d'impreſſion ſur ſon eſprit; mais celuy-cy piqué de cette remontrance, qu'il prit pour un ſanglant reproche, envoya ordre ſur le champ, de ſe défaire de ces deux Seigneurs. Cela joint aux ſollicitations de ſes anciens ſujets, qui ſe croyoient opprimez ſous ce nouveau gouvernement & aux ſecretes jalouſies, comme ont voulu dire quelques-uns, que ſemoient

Le Roy de Bantam, ayant remis la Couronne entre les mains de ſon fils, veut la reprendre.

entre eux certaines gens, qui trouvoient leur intéreſt dans la mauvaiſe intelligence du Pere & du fils, détermina ce Prince à prendre les armes, pour rentrer par force dans un Royaume qu'il venoit de quitter de ſon bon gré. Il marche donc à la tête d'une groſſe armée contre ſon fils, qui ſe trouva en un moment abandonné de tous les ſiens, aſſiegé dans ſa Capitale, & ſur le point de ſe rendre ou d'être livré entre les mains du vainqueur. Comme il ſe vit dans dans cette extrémité, il réſolut de riſquer tout plûtôt que de ſe ſoûmettre à la clémence de ſon Pere, qu'il avoit ſi fort irrité.

Le jeune Sultan aſſiégé par ſon pére implore le ſecours des Hollandois.

Enfin ne voyant point d'autre reſſource dans ſon malheur, il implora le ſecours des Hollandois par un Javan fidéle qui ſe ſauva à Batavia à la faveur de la nuit. Le Général Spelman vivoit encore; & comme c'étoit un homme d'un eſprit vif, qui aimoit les grandes entrepriſes, & qui ne ſe gouvernoit pas par des vûës ordinaires, il fit aſſembler ſon Conſeil pour délibérer ſur ce qu'il avoit à faire. Tout le Conſeil opina qu'il ne falloit point ſe mêler du différent qui étoit entre le pere & le fils, qu'il n'y avoit point de party à prendre entre les deux Princes, puiſqu'ils étoient également leurs alliez & leurs amis, que s'ils pre-

noient la réſolution de ſecourir Sultan Aguy, les François & les Anglois ſe déclareroient immancablement contre eux, & qu'ainſi ils s'attireroient une fâcheuſe guerre. Le Général eut beau leur répréſenter l'occaſion qu'ils perdroient de ſe rendre maîtres d'une Place & d'un Royaume ſi conſidérables, & ſi fort à leur bien-ſéance; qu'en faiſant lever le ſiége, ce qu'on feroit ſans doute, on alloit mettre le jeune Sultan tout-à-fait dans leur interêt, & peut-être ſe rendre maître de ſa perſonne, de ſon Royaume & de tout le commerce de l'Iſle de Java, qui étoit ce que la Compagnie avoit le plus à ſouhaiter. Le Conſeil ne changea point d'avis pour toutes ces raiſons: on ſoûtint toûjours qu'il falloit demeurer neutre.

Le Général Spelman envoye un puiſſant ſecours au Sultan Aguy aſſiégé.

Alors le Général qui avoit bien d'autres vües, ſe ſervant de l'autorité ſouveraine qu'il a dans ces rencontres, dit publiquement qu'il vouloit ſecourir ce Prince ſon allié, qui imploroit ſon ſecours, qu'il ſe chargeoit de l'événement & de faire approuver ſon procédé par la Compagnie en Hollande. Il fait appeller auſſi-tôt le Baron de S. Martin Major de Batavia, le déclare chef de cette entrepriſe, & luy ayant ordonné de ramaſſer le plus de troupes qu'il pourroit parmy les ſoldats de

la Garniſon & parmy les Bourgeois Européans ou Indiens, il les fait mettre ſur douze Vaiſſeaux qui ſe trouvérent alors à la rade devant Batavia. Le Baron de Saint Martin ne fut pas plûtôt arrivé devant Bantam, qu'il fit ſa deſcente, où il trouva peu de reſiſtance. Alors ſans donner aux ennemis le tems de ſe reconnoître, il marcha droit à leurs retranchemens, & à la ſeconde attaque il les força à lever le ſiege en deſordre. Aprés cette victoire Sultan Aguy fit ouvrir les portes, & receut le Baron de S. Martin avec toutes ſes troupes dans la Ville.

Sultan Aguy eſt gardé par les Hollandois.

Les Hollandois ſe voyant les Maîtres de la Capitale, reſolurent de ſubjuguer tout le Royaume, & de s'aſſurer de la perſonne des deux Rois. Ils donnerent une bonne garde Hollandoiſe à Sultan Aguy qu'ils avoient entre les mains, ſous pretexte de luy faire honneur & le mettre hors d'état d'être inſulté par ſes ennemis. Aprés quoy pourſuivant leur victoire, ils emporterent l'épée à la main la Citadelle de Tangran. Le vieux Sultan s'étant réfugié dans la Ville de Carthiace, ils l'en chaſſérent & taillerent en pieces la garniſon compoſée de 1600. Macaſſars, les meilleurs ſoldats de tous ces Barbares, qui ſe firent tous tuer dans leurs poſtes, apres une vigoureuſe reſiſtance. Ce fut en ce tems-là qu'ils prirent ce pauvre Prince

qui cherchoit à ſe ſauver, & le livrerent à ſon fils. Celuy-cy voulut d'abord punir ſon Pére de ſa révolte & le faire mourir ; mais les Hollandois luy perſuadérent de ne pas tremper ſes mains dans le ſang de celuy, dont il tenoit la vie. Ainſi il ſe contenta de le reſſerrer dans une priſon fort étroite, ſans permettre à ſes femmes de l'accompagner. Il s'eſt néanmoins relâché ſur ce dernier article, depuis qu'il s'eſt vû paiſible poſſeſſeur du Royaume.

Quelques jours aprés, le jeune Roy donna ordre aux François & aux Anglois de ſe retirer, ſous pretexte qu'ils luy étoient ſuſpects, & qu'on luy avoit dit qu'ils favoriſoient le party du Roy ſon Pére. Les François emportérent leurs effets & ſortirent de Bantam ; mais les Anglois proteſtérent contre les Hollandois de la violence qu'ils leur faiſoient, ſous le nom du Roy ; & ſortant de la Ville, ils laiſſérent tous leurs effets dans leurs Magazins. Voila ce qui a cauſé, entre ces deux Nations, le grand différend qui a fait tant de bruit, & qui n'étoit pas encore terminé quand nous partîmes d'Europe.

Les François & les Anglois ſortent de la Ville par ordre du Roy de Bantam.

Aprés cette digreſſion que nous venons de faire ſur la révolution arrivée dans l'Iſle de Java, il faut reprendre la ſuite de nôtre

Arrivée à la rade de Batavia.

voyage. Ce fut un Samedy dix-huitiéme d'Aouſt entre cinq & ſix heures du ſoir, que nous moüillâmes à la rade de Batavia au milieu de dix-ſept à dix-huit gros Vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe avec un grand nombre de Barques que nous y trouvâmes à l'ancre. Cette rade eſt fort belle & fort ſûre, on en peut voir la beauté dans la figure ſuivante.

Honêtetez du Général de Batavia envers M. l'Ambaſſadeur.

Monſieur l'Ambaſſadeur avoit fait partir dés la nuit précédente le Chevalier de Fourbin, pour aller complimenter Monſieur le Général de Batavie, & pour luy porter la lettre du Baron Van-Rhêden. Il nous revint joindre, lors que nous étions ſur le point de moüiller, & rapporta que le Général avoit accordé tout ce qu'on luy avoit demandé. Il dit qu'on pouvoit faire du bois, & de l'eau, prendre toutes ſortes de rafraîchiſſemens, & mettre les malades à terre; que les Hollandois donneroient un Pilote, pour nous conduire à Siam; & que quand on auroit ſalué la Fortereſſe, elle rendroit le ſalut coup pour coup, ce qui ne s'étoit point encore fait. Il eſt vray que le Général fit quelque difficulté ſur ce dernier article, diſant que jamais la Fortereſſe n'avoit rendu ce ſalut ny aux Anglois, ny aux Portugais, ny à aucune autre Nation, & qu'on s'étoit toû-

P. 150.

jours contenté de faire reſalüer par le vaiſſeau Amiral, qui étoit à la rade. Mais ſur ce qu'on luy repreſenta, qu'il y avoit bien de la différence entre les Vaiſſeaux du Roy & les autres, & que ſi la Fortereſſe n'avoit point encore rendu de ſalut, c'eſt qu'elle n'avoit point encore vû de Vaiſſeaux du Roy. Le Général ſe rendit, & promit qu'en conſidération du Roy & de Monſieur l'Ambaſſadeur, il feroit rendre le ſalut coup pour coup pour cette fois & ſans conſequence. Monſieur l'Ambaſſadeur fut fort content dans la ſuite des honnêtetez de Monſieur Campiche (c'eſt ainſi que s'appelle le Général) qui luy fit faire tres-ſouvent des complimens par les principaux de la Ville, & luy envoya, preſque tous les jours, toutes ſortes de rafraîchiſſemens pour ſa table & pour les équipages des deux Vaiſſeaux.

Aprés que le Chevalier de Fourbin cût ainſi rendu compte de ſon voyage à Monſieur l'Ambaſſadeur, & qu'il l'euſt aſſuré que Monſieur le Général donneroit à ſon Excellence toutes les marques d'eſtime & de reſpect qui étoient deuës à ſon caractére; il fit entendre que les Jéſuites ne recevroient pas dans cette Ville le bon accüeil qu'on leur avoit fait au

Les Jeſuites deſcendent à Batavia pour y faire des obſervations.

Cap. Il ajoûta que le Général de Batavia avoit donné des gardes à un Pére de leur Compagnie venu depuis peu du Tunquin; & qu'on l'avoit mis en maiſon ſûre, pour avoir ſecouru les Catholiques qui s'addreſſoient à luy, dans leurs beſoins ſpirituels. Aprés quelques réflexions ſur ce que nous avions à faire, nous prîmes par le conſeil de Monſieur l'Ambaſſadeur le même party, que nous avions pris au Cap de bonne Eſpérance, qui fut d'aller viſiter M. le Géneral.

Le bon accüeil qu'ils receurét des Officiers de la Compagnie de Hollande.

Nous arrivâmes à la Ville le Pere Fontenay & moy ſur les dix heures du matin. L'Officier qui étoit de garde à la porte, nous mena chez le grand Tréſorier qui introduit les Etrangers auprés du Général. Apres les premiers complimens, nous luy dîmes qui nous étions, & nous le priâmes de nous preſenter à M. le Général pour l'aſſurer de nos reſpects. Il nous promit que dés ce jour-là même il nous feroit avoir audiance de ſon Excellence (c'eſt le titre qu'on donne ordinairement au Général de Batavia.) Mais comme il étoit déja prés de dix heures, & qu'on ne donnoit audiance que le ſoir, nous voulûmes ſçavoir de luy, ſi on ne trouvetoir point mauvais que nous allaſſions voir un de nos Péres qui venoit du Tunquin, & qui étoit au Jardin du Général Spelman

man. Il nous dit que nous ferions tout ce qu'il nous plairoit, ſans que perſonne y trouvât à redire, & qu'il nous donneroit ſon Canot pour y aller, mais que ce ne ſeroit qu'aprés dîner, parce qu'il étoit déja tard, & en même tems il nous preſſa de manger avec luy. Apres l'avoir remercié de toutes ſes honnêtetez, nous nous mîmes dans ſon canot, & nous allâmes voir le Pere Fucity dans le lieu où on l'avoit logé.

Deſcription du Iardin du feu Général Spelman.

C'eſt une maiſon ſituée hors de la Ville, mais ſi proche de la Citadelle, qu'il n'y a entre deux que la riviere qui ſert de foſſé ; & comme cette riviére eſt par tout couverte de petits bateaux, on la paſſe à toute heure. Cet Edifice a été bâty par le feu Général Spelman, pour y prendre le frais pendant les grandes chaleurs de l'Eſté, qui eſt preſque continuel à Batavia, pour régaler les Officiers de la Compagnie, les Ambaſſadeurs, & les Envoyez des Princes ou des peuples Etrangers. Elle conſiſte en deux grandes galeries percées de tous côtés qui forment une double équêrre. La galerie du bout qui croiſe ſur l'autre eſt extremément large. De toutes les deux on paſſe dans des Sales ſuivies de pluſieurs cabinets, tout cela eſt environné de Parteres & de Jardins ; à la droite il y a une Ménagerie pleine de plu-

ſieurs ſortes d'animaux, de Cerfs, de Biches, de Chevreüils, de Gazelles, d'Autruches, de Cigognes, de Canards, & d'Oyes, d'une eſpece particuliere. On voit à gauche des Jardins, & des Maiſons de Plaiſance qui appartiennent aux plus qualifiez de la Ville. Sur le derriere il y a un petit Pavillon, compoſé de trois chambres baſſes & d'une cuiſine, qui eſt ſeparé des galeries par une grande cour laquelle s'étend d'un côté vers les foſſez du Fort, & de l'autre juſqu'au bord de la mer. Il paſſe ſous une des Galeries & au travers des Parterres une petite riviére qui ſert à faire des reſervoirs où l'on nourrit du poiſſon. Comme ce bâtiment n'a été fait que pour avoir du frais, il n'a rien de regulier dans le tout, quoy que chaque partie ſoit aſſez réguliére. Les Parterres ſont remplis de fleurs en tout tems, nous n'y envîmes point de rares, les arbres ſont des orangers, des citroniers, & des grenadiers, en plein ſol qui font de belles allées.

Les Jéſuites François vont voir le Pere Dominique Fuciti.

Ce fut-là que nous trouvâmes le Pere Fuciti, qui ayant déja ſçû nôtre arrivée, nous attendoit avec impatience. On ne peut expliquer la joye & la conſolation que nous reſſentîmes en voyant ce ſaint homme, vénérable par ſa vieilleſſe & par ſes longs travaux dans les Miſſions de la Cochinchi-

ne & du Tunquin. Il étoit ſorty de ſon Egliſe le vingt-neufviéme d'Octobre de l'an 1684. avec le Pere Emmanuël Fereira, qui étoit le Supérieur de la Miſſion. Ce fut une grande douleur pour cette nombreuſe & floriſſante Chrêtienté de les voir ſortir du Païs. Il y eût bien des larmes répanduës de part & d'autre. Et ſi les Peres ne leur avoient laiſſé quelque eſpérance de retour, ils ne ſe fuſſent jamais conſolez. Juſqu'à des Mandarins idolâtres pleurérent leur départ, & les Chrêtiens conçûrent tant d'averſion pour ceux qu'ils ſoupçonnoient d'en être cauſe, qu'ils ne voulurent plus ſe confeſſer, demandant ſans ceſſe leurs premiers Maîtres & leurs anciens Paſteurs. C'eſt ce que nous avons appris aux Indes d'un Eccleſiaſtique digne de foy & fort inſtruit de ces ſortes d'affaires.

Bon traitement que les Jeſuites Miſſionnaires du Tunquin receurent à Batavia.

Ces deux Peres arrivérent à Batavia le vingt-troiſiéme de Décembre ſur un Vaiſſeau Hollandois qu'une tempête éloigna de Siam, où ils avoient deſſein d'aller. Le Pere Fuciti attendoit à Batavia l'occaſion de paſſer à Siam, où il devoit recevoir par Macao les ordres de ſes Supérieurs & de l'argent pour faire ſon voyage, avant que de retourner en Europe; le Pere Fereira étoit allé les prendre luy-même ſix ſe-

Caractere du P. Fuciti, & ſes travaux Apoſtoliques en divers Royaumes.

maines auparavant, & s'étoit embarqué à ce deſſein ſur un Vaiſſeau de Macao.

Le Pere Dominique Fuciti eſt Napolitain, il partit de Rome avec cette grande troupe de Jéſuites, que le fameux Pere de Rhodes obtint du Révérend Pere Général pour les Indes. Ainſi il y avoit prés de trente ans qu'il étoit dans ces Païs, où il a toûjours travaillé comme un véritable Apôtre, avec un ſuccez & une bénédiction admirable. Il a demeuré huit ans dans la Cochinchine, où il a baptiſé plus de quatre mille ames de ſa propre main, & ſeize ans entiers dans le Tunquin, où il en a baptiſé dix-huit mille. Il a ſouffert de longues & rudes priſons : il a été huit jours & huit nuits la cangue au cou, qui eſt une groſſe & peſante échelle, & huit ou neuf mois les fers aux pieds. Il a été condamné à mort, & s'eſt vû plus d'une fois à la veille du Martyre. Sa vie en eſt un preſque continuel ; il a fait ſeize voyages par Mer & s'eſt trouvé cinq fois en danger d'être tué par les Infidéles : il a demeuré dix ou onze ans au Tunquin ſans oſer paroître, ſe tenant caché le jour dans un petit Bâteau, & faiſant la nuit ſes excurſions par les Villages du Royaume, viſitant les Chrêtiens tour à tour, prêchant, catéchiſant,

baptiſant & adminiſtrant les Sacremens avec des travaux infinis.

Ce n'eſt pas de luy que nous ſçavons toutes ces choſes. Il eſt humble & modeſte & nous avons remarqué en luy de grandes vertus pendant nôtre ſéjour à Batavia & à Siam. Nous avons été ſur tout charmez de ſa douceur envers tout le monde, de ſa retenuë à parler de ceux qui l'ont perſécuté avec le plus de violence, de ſon union continuelle avec Dieu, de ſa dévotion tendre qui le fait fondre en larmes toutes les fois qu'il dit la Meſſe, ou qu'il l'entend, de ſa patience à tout ſouffrir ſans ſe plaindre, & de ſon zéle pour le ſalut des ames. Enfin c'eſt un homme vrayement Apoſtolique, & qui recevroit des éloges à Rome où il eſt appellé pour ſe juſtifier, ſi ſes vertus y étoient connuës comme elles ſont aux Indes.

Empreſſement des Catholiques de Batavia, pour recevoir les Sacremens.

Dés qu'on ſçut à Batavia l'arrivée de ces deux Peres, non ſeulement les Portugais qui y demeurent, mais encore les Catholiques des autres Nations qui y ſont, à ce qu'on nous a dit, en grand nombre, venoient tous les jours les voir, aſſiſtoient à leurs Meſſes les Fêtes & Dimanches, & ſe confeſſoient à eux. Quelque tems aprés le Pere Fereira partit dans un Vaiſſeau Portugais pour aller à Macao, où le Pere Fucity ne crut pas devoir l'accompagner, de crainte

que les Magiſtrats de cette Ville ne le contraigniſſent de retourner au Tunquin avec les Ambaſſadeurs qu'ils y vouloient envoïer, parce que ce Pére y eſt extremêment connu & reſpecté. Le zele des Catholiques fit trop d'éclat à Batavia, & l'afluence du monde qui venoit chez le Pére Fucity fut ſi grande, que les Miniſtres Proteſtans firent des plaintes à Monſieur le Général, de ce qu'un Jéſuite faiſoit publiquement l'exercice de la Religion Catholique dans Batavia : Quoy qu'on y permette celuy du Mahometiſme, & même les ſacrifices publics que les Idolâtres font à leurs Dieux, ſans que les Miniſtres en faſſent aucun ſcrupule aux Magiſtrats. Sur leurs remontrances, Monſieur le Général mit une ſentinelle à la porte du Pére, pour empêcher les Catholiques d'entrer chés luy, & le fit prier de ne ſortir pour aller en ville, qu'avec un garde qui l'accompagnaſt par tout.

Apres avoir long-temps entretenu le Pére Fucity, nous retournâmes chés le grand Tréſorier, croyant que l'heure de l'Audiance approchoit. Sur les quatre heures apres midy nous entendîmes les tambours, les fifres & les trompettes de la Fortereſſe dont nous n'étions pas fort loin. Alors Monſieur le Tréſorier nous dit, que nous pouvions

partir pour aller au Palais de ſon Excellence. Il nous prit dans ſon bateau, & voulut à toute force ſe placer au deſſous de nous. Nous fûmes bien-tôt rendus au Palais, où nous trouvâmes qu'on faiſoit la reveuë des Gardes de Monſieur le Général, en ſa préſence, dans une grande cour. Il y avoit quatre compagnies à pied & deux à cheval, d'environ cent hommes chacune, tous gens de bonne mine, bien armés, & habillez de la même couleur. Leur caſaque étoit jaune, la culotte rouge & fort large, & ils avoient tous des bas de ſoye. Les Gardes à cheval étoient montés ſur des chevaux de Perſe, qui ne ſont pas à la vérité fort grands; mais qui ſont pleins de feu & déchargés de taille. Ces chevaux paroiſſent être mal en bouche, peſans à la main, & portent la tête toûjours au vent; mais je croy que ces défauts viennent de leurs mords, & de ce qu'ils ſont mal dreſſés.

La reveuë étant finie, nous montâmes par un eſcalier de pierre qui eſt au dehors, dans une grande Salle; où nous trouvâmes des Gardes & des Pages de Monſieur le Général, tous habillez de la même maniere, avec cette ſeule difference, que les derniers ne portent point d'épée. M. le Thréſorier nous pria de l'attendre dans cette Salle, juſ-

qu'à ce qu'il eût parlé à Monſieur le Général. Un moment aprés il revint, & nous mena par une galerie dans une autre Salle, qui n'étoit pas à beaucoup prés ſi grande que la prémiére. Nous y trouvâmes Monſieur le Général avec cinq ou ſix de ſes amis, dont deux parloient fort bien François. On ne peut pas recevoir plus d'honneſtetez & de marques d'amitié que nous reçûmes de luy dés cette prémiere audiance. La joye qui paroiſſoit ſur ſon viſage, ſes maniéres careſſantes, & ſes diſcours obligeants nous faiſoient aſſés connoître la ſincerité de ſon cœur & de ſes ſentimens pour nous. Il ſe fit lire nos Lettres Patentes de Mathématiciens du Roy, & nous pria de luy raconter les obſervations que nous avions faites au Cap de Bonne-Eſpérance, ne ceſſant de nous loüer devant tous ces Meſſieurs qui l'accompagnoient.

Le Général de Batavia reçoit les Jeſuites avec beaucoup d'honnêteté & de bonté.

Quand il eut appris que M. le Baron Van-Rhêden nous avoit logé au Cap, & la maniere dont il nous avoit reçûs & régalez, il nous proteſta qu'il ne luy céderoit pas cet avantage, & que ſi nous avions deſſein de mettre pied à terre, il nous prioit d'aller loger avec le Pére Fucity, à qui pour l'amour de nous il donna toute ſorte de liberté dés ce jour-là. Il ajoûta que le lieu étoit fort avanta-

geux

geux pour faire des obſervations; qu'on y voyoit d'un côté la mer, & de l'autre une vaſte pleine à perte de vûë; & qu'enfin ſi le tems étoit favorable & qu'il y eût quelque belle obſervation à faire, il vouloit y aſſiſter.

Nous répondîmes le mieux que nous pûmes à toutes ſes bontez, en l'aſſûrant que le Roy en ſeroit informé, & que Monſieur l'Ambaſſadeur y prendroit part. Enfin aprés un entretien de trois heures, qui ne fut interrompu que par le Thé, les Confitures & les ſantez du Roy, de la Maiſon Royale, de Monſieur l'Ambaſſadeur & les nôtres qu'il nous porta, il nous permit avec peine de nous retirer. Il nous conduiſit juſques au bout d'une grande gallerie par où on entre dans la prémiére ſale, & ordonna à un Gouverneur de Province & à Monſieur le Tréſorier de ne nous point quitter que nous ne fuſſions au Jardin du Général Spelman, où nous devions loger. En ſortant de la ſale nous trouvâmes un Caroſſe, avec deux Pages qui portoient des flambeaux pour nous mener. Malgré toutes nos réſiſtances il fallut obéïr, & ce fut un ſpectacle nouveau, de voir deux Jéſuites dans le Caroſſe du Général traverſer la Capitalle des Indes.

Nous nous rendîmes bien-tôt à nôtre lo-

gis où le Pere Fuciti nous attendoit, & il ne fut pas peu étonné de nous y voir arriver en cet équipage. A peine y étions-nous, qu'on nous apporta un grand ſouper du Palais de M. le Général, lequel nous fit ſervir durant tout le tems que nous fûmes à Batavia une groſſe table de douze couverts par ſes Officiers, en Porcelaine fine & en vaiſſelle d'argent, avec toute la propreté, la délicateſſe & l'abondance imaginable.

Le lendemain le Pére Fuciti pria le Pére Supérieur de le mener à bord, & de le préſenter à Monſieur l'Ambaſſadeur pour l'aſſûrer de ſes reſpects & le remercier de l'interêt qu'il avoit bien voulu prendre à ſa liberté. Nous y fûmes conduits tous trois dans la Chaloupe de Monſieur le Général, qui nous fit dire qu'il nous l'abandonnoit pour nous en ſervir toutes les fois que nous en aurions beſoin.

Les quatre Péres qui étoient demeurez à bord étoient en peine de nous ; parce que nous n'avions pû leur faire ſçavoir de nos nouvelles, & qu'ils craignoient qu'il ne nous fût arrivé à Batavia quelque choſe de déſagreable. Mais ils furent bien ſurpris lorſqu'ils nous virent revenir dans une Chaloupe magnifique avec un grand Pavillon Hollandois & toutes les marques

de grandeur qui accompagnent le Général, à la reserve des Gardes. Monsieur l'Ambassadeur à qui nous rendîmes compte de ce qui s'étoit passé, reçut le Pére Fuciti avec beaucoup de bonté, & luy offrit de le faire passer à Siam. Monsieur de Vaudricourt en usa à son égard de la même maniére; ainsi il fut résolu sur l'heure que ce Pére s'embarqueroit avec nous pour faire le reste du voyage.

Un moment aprés il falut retourner à terre avec quelques instrumens, pour faire des observations la nuit suivante. Mais le Ciel fut si couvert la nuit & le jour durant tout le tems que nous demeurâmes à Batavia, que nous ne pûmes en faire que trés-peu, encore ne nous parurent-elles pas assez sûres pour les donner au public.

En descendant de la Chaloupe nous allâmes tous six avec le Pére Fuciti visiter M. le Général. Il nous reçut avec les mêmes marques de bien-veillance, que le jour précédent. Il est vray qu'il se plaignoit un peu de la conduite du Pére Fuciti, qu'on luy avoit rendu suspect à cause de son zéle à assister & à instruire les Catholiques; ajoûtant qu'il étoit obligé de tenir la main à l'éxécution des Loix établies par la Compagnie des Indes; qu'il croyoit que nous ne

trouverions pas ſon procédé, ny malhonnête ny injuſte; qu'il nous prioit de garder des meſures, & de nous comporter de telle ſorte à l'égard des Catholiques, qu'on ne luy pût pas reprocher les marques d'eſtime & d'amitié qu'il nous avoit données & qu'il nous donneroit dans toutes les occaſions. Nous répondîmes en Portugais, que ſon Excellence ſeroit contente de nôtre conduite, & qu'elle n'auroit jamais lieu de ſe repentir des graces dont elle nous avoit comblée juſques-icy, & dont elle voudroit bien nous honorer à l'avenir.

La converſation tomba enſuite ſur diverſes choſes, on parla de nouvelles, & ſur tout du Roy, dont la gloire, la grandeur, la ſageſſe, & toutes les autres rares qualitez ſont connuës & admirées juſques au bout du monde. Monſieur le Général prenoit tant de plaiſir à nous en entendre parler, qu'il ne nous permit de nous retirer que vers la nuit, quoyque nous fuſſions avec luy dés quatre heures aprés midy. Il nous fit voir diverſes curioſitez du Japon, entre autres deux Figures humaines d'une eſpéce de Plâtre, tres-bien faites & vêtuës de Soye à la maniére des Japonnois : l'une d'un Seigneur & l'autre d'une Dame. Il nous montra auſſi certains arbres dont le

pied eſt enfermé dans des pierres troüées & fort poreuſes où les racines s'inſinuënt de telle ſorte qu'elles tirent toute leur nourriture de l'eau qu'on verſe deſſus de tems en tems.

Caractére du Général de Batavia.

Quand nous n'aurions pas toutes les obligations que nous avons à Monſieur Campiche Général de Batavia, nous ne pourrions en dire que du bien : ſon mérite l'a élevé par degrés à la prémiere Charge des Indes, qu'il remplit aujourd'huy ſi dignement, aprés avoir été trois fois Préſident pour la Compagnie au Japon. Il eſt âgé d'environ cinquante ans, d'une taille un peu au deſſus de la médiocre, honnête homme, ſincére, circonſpect, & parlant peu, mais judicieuſement & à propos. Ces qualitez jointes à un air doux & à des maniéres populaires luy ont attiré l'amour de ſa Nation & l'eſtime des Etrangers, tant Européans qu'Indiens. On nous a dit qu'il avoit dans ſon Cabinet quelques Tableaux, entre autres un de JESUS-CHRIST priant au Jardin des Olives, avec ces paroles écrites de ſa propre main, *Anima mea Chriſtus eſt.*

Les jours ſuivans nous allâmes viſiter les principaux Officiers de la Compagnie des Indes. Il n'y en eut pas un qui ne nous fit de grandes honnêtetez ; pluſieurs même

nous rendirent visite au Jardin de la Compagnie. Nous fûmes aussi visitez par les Catholiques de toutes sortes de conditions, qui demandoient à recevoir les Sacremens, mais pour ne pas déplaire au Général, & ne point attirer d'affaires aux Catholiques, on donna rendez vous à nôtre bord à ceux qui pouvoient y venir, & on confessa les autres si secrettement, soit chez eux, soit dans le lieu où nous étions, que cela ne fit aucun éclat. Le Pere Fuciti sur tout ne se reposa guéres pendant tout le tems que nous demeurâmes avec luy. Car ayant eu à nôtre arrivée la liberté d'aller par tout, il étoit occupé depuis le matin jusques au soir à consoler & à confesser de côté & d'autre tous ceux qui avoient besoin de son secours.

L'Exercice de la Religion Catholique est le seul que l'on défend à Batavia.

Il est de la Religion Catholique à Batavia & dans les Indes, de la domination Hollandoise, comme dans la Hollande. L'éxercice de toutes sortes de Sectes, & même de l'Idolâtrie y est permis, pourvû qu'on paye un certain tribut aux Magistrats. Il n'y a que la Religion Catholique qui soit défenduë, non pas qu'ils la jugent la plus mauvaise, mais parce qu'ils la croyent la plus dangereuse, & qu'ils craignent, que plusieurs qui ne préférent pas

leur intéreſt à leur ſalut, ne l'embraſſaſſent s'ils la connoiſſoient.

On nous aſſûra que depuis quelques mois les Portugais, qui ſont en grand nombre, avoient offert une groſſe ſomme à la Compagnie des Indes, pour avoir permiſſion de bâtir une Egliſe Catholique, ou dans la Ville, ou dans quelques Faux-bourgs, & qu'ils s'engageroient de payer encore, outre cela, ſeize mille écus tous les ans. Cette affaire ayant été propoſée au Conſeil des Indes, a été renvoyée en Hollande aux Chefs de la Compagnie, mais on n'eſpére pas qu'ils accordent cette grace aux Catholiques, de crainte, dit-on, qu'ils ne devinſſent les Maîtres à Batavia. Il y a quatre Temples, deux où l'on fait tous les Dimanches le Prêche en Hollandois, un dans le Fort & l'autre dans la Ville. Un troiſiéme où on le fait en Portugais, qui eſt la Langue la plus ordinaire du Païs. Le quatriéme eſt pour les François, dont le nombre eſt aſſez conſidérable.

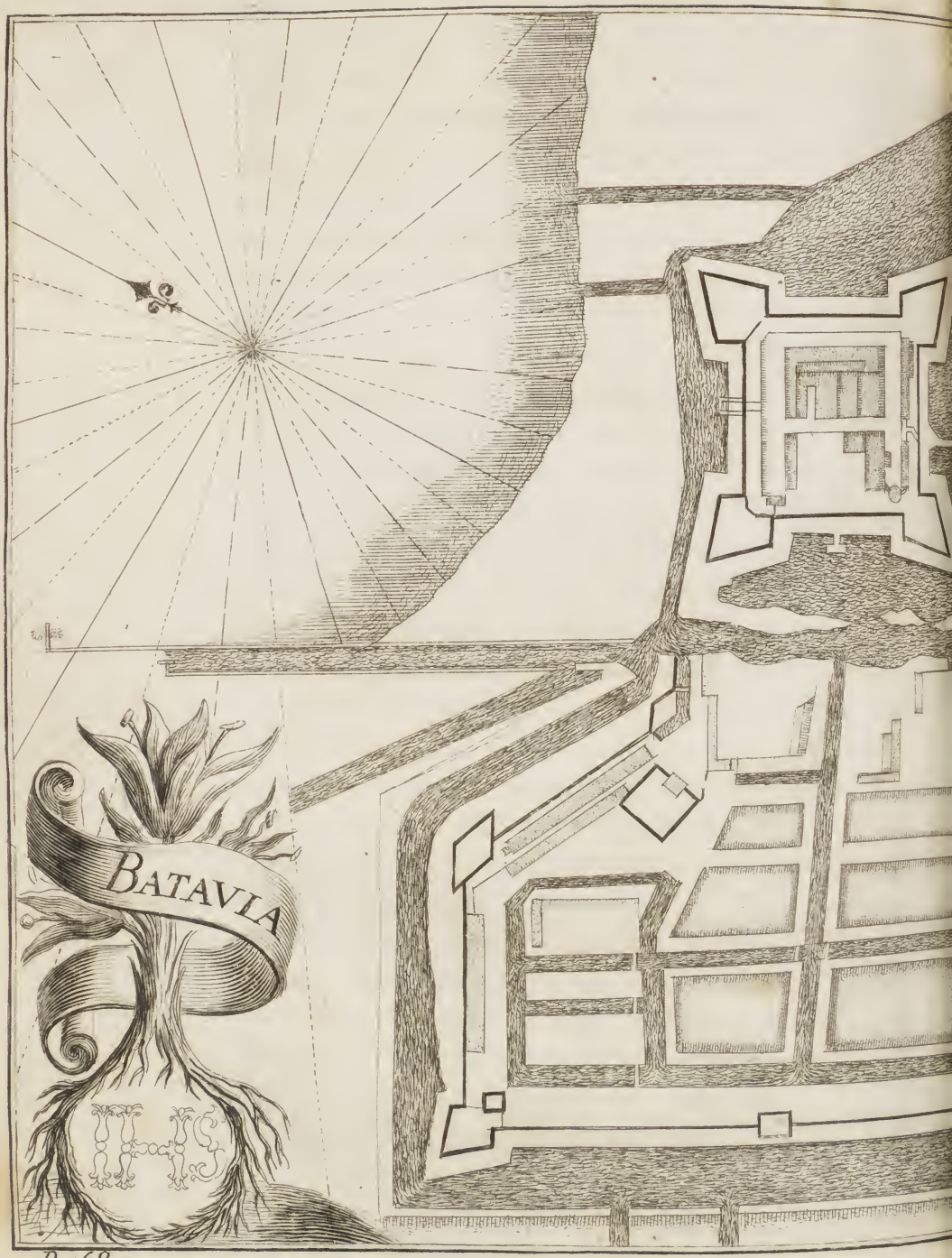
Pour ce qui eſt de Batavia, c'eſt la Ville la plus agréable de toutes les Indes, & elle paſſeroit pour tres-belle en Europe. Les Hollandois l'ont bâtie à plaiſir, dans le deſſein d'en faire la Capitale de leur Empire. Les ruës y ſont longues & larges, toutes tirées

Deſcription de Batavia.

au cordeau, entre deux allées d'arbres du pays toûjours verds : la pluſpart même ſont partagées en chemins fort unis, & en beaux canaux revêtus que remplit en toute ſaiſon une grande Riviére qui ſe vient jetter dans la Mer en cet endroit.

On a conduit les eaux de cette riviére dans les Foſſez de la Ville & de la Forteresſe, & preſque dans toutes les ruës, ſans beaucoup de dépenſe, parce que le terrain eſt égal & aiſé à remuer. Cet ouvrage eſt un grand ornement pour la Ville & une grande commodité pour les Habitans, qui peuvent à leur choix aller à pied ou en bâteau & ſe promener, quelque tems qu'il faſſe. Car on marche pendant la chaleur à l'ombre des arbres, & les ruës y ſont tellement diſpoſées, par la pente qu'on leur donne vers le canal, que l'eau s'y écoule à meſure qu'elle tombe. Les maiſons ſont encore plus propres que les ruës; elles n'ont rien à la verité ny au dedans ny au dehors de fort magnifique, mais elles ſont jolies & commodes. Tout y paroît riant, les murailles ſont blanches comme la neige, on n'y voit pas la moindre tache, non plus que ſur les meubles, qui ſont polis & luiſans comme des glaces de Miroirs.

Quoyque Batavia ne ſoit qu'à ſix degrez de



P. 168.

C. Vermeulen Sculp.

de la Ligne, & par conſéquent dans un climat fort chaud, les maiſons y ſont bâties de telle maniére, qu'on y a toûjours du frais par le moyen de certaines petites cours pratiquées dans le milieu, où le Soleil ne donne qu'à midy durant huit ou neuf mois de l'année. Elle eſt fortifiée à l'Européanne, entourée de Foſſez pleins d'eau & dans un terrain tout coupé de canaux, ce qui la rend difficile à aſſiéger. La Citadelle a quatre Baſtions revêtus avec un grand nombre de Canons de Fonte verte. On y entretient une bonne Garniſon, non ſeulement pour la défendre des Indiens ou des Européans, & pour ſecourir les autres Places, en cas de beſoin ; mais encore pour faire voir la puiſſance & la grandeur de la Compagnie aux Ambaſſadeurs & aux Princes qui y viennent de toute l'Inde. Le circuit de Batavia eſt fort grand, & elle ne laiſſe pas d'être extrémement peuplée de toutes ſortes de Nations, de Malays, de Maures, de Chinois, qui payent tribut par tête, pour exercer librement le commerce. Les derniers y ſont au nombre de quatre à cinq mille, dont la pluſpart s'y retirérent pour ne ſe pas ſoûmettre aux Tartares quand ceux-ci ſe rendirent Maîtres de la Chine. Comme les Chinois ſont laborieux

& adroits, ils font tout valoir à Batavia, & ſans leur ſecours il ſeroit difficile d'y vivre commodément. Ils cultivent les Terres, il n'y a guéres d'autres Artiſans qu'eux; en un mot ils font preſque tout. Il y en a de fort riches; on nous dit qu'il en étoit mort un depuis peu qui avoit laiſſé un million d'argent monnoyé.

Ayant ſçû d'un Soldat Catholique, que ces Peuples avoient leur Temple & leurs Sepulchres à une demie lieuë de Batavia dans les Terres, nous le priâmes de nous y mener pour voir leurs cérémonies. Dans cette promenade nous vîmes à loiſir les avenuës de la Ville. Ce ſont des allées à perte de vûë, d'une largeur extraordinaire. Elles ſont bordées des deux côtez de certains Bois toûjours verds beaucoup plus droits & du moins auſſi élevez que nos plus grands Bois de haute Fûtaye, ornées de maiſons de plaiſance & de jardins bien entretenus, qui appartiennent aux principaux Bourgeois. En ſortant de Batavia nous trouvâmes trois ou quatre de ces allées qui aboutiſſoient toutes à la porte principale par laquelle nous étions ſortis, nous prîmes celle du milieu, qui nous devoit conduire à nôtre terme. Si les autres portes qui regardent la Campagne ont

d'auſſi belles avenuës que celle-cy, on ne peut rien s'imaginer de plus agréable.

A une demie lieuë nous trouvâmes le premier Cimetiére des Chinois dans un Bois taillis, où ils avoient pratiqué diverſes petites routes, qui ménent toutes à des Sepulchres différens. C'eſt-là où l'on enterre les Chinois de baſſe naiſſance, auſſi le lieu eſt un peu en deſordre & les Tombeaux n'ont rien de magnifique. A quelques pas de-là eſt ſitué le petit Fort de Jacatra. Il a quatre Baſtions, qui ne ſont point revêtus, avec un méchant Foſſé. Les Hollandois y entretiennent cinquante à ſoixante hommes de Garniſon. Au de-là de ce Fort nous entrâmes dans un Bois, ou plûtôt dans un grande Campagne pleine d'une infinité de collines toutes couvertes de Boccages ſemez de tous côtez, ce qui faiſoit un effet aſſez agréable à la vûë, & c'eſt dans ce ſecond Cimetiére où les Bonzes Chinois enterrent les gens de qualité de leur Nation. Sur le haut d'une de ces collines je vis un Cabinet de feüillage fort bien pratiqué avec une table au milieu & des bancs à l'entour, où prés de quarante perſonnes peuvent tenir commodément. On y voit diverſes Idoles fort petites & groteſques, ſuſpenduës aux branches qui couvrent ce

Cabinet. On dit que les Bonzes font là des festins pour les morts, & qu'ils leur font apporter à manger. La plusparт de ces Tombeaux sont autant de petits Mausolées fort propres & fort jolis. On peut voir la Figure d'un des plus beaux dans la Vignette qui est au commencement de ce Livre, d'où l'on pourra juger des autres, parce qu'ils se ressemblent tous, avec cette différence que quelques-uns ont desDragons au lieu de Lions, & qu'ils ont plus ou moins de marches & de hauteur à proportion de leur magnificence.

Etant sortis du Cimetiére nous entendîmes des Timbales & des Clochettes, nous allâmes au bruit & nous nous rendîmes au Temple des Chinois, où leurs Prêtres étoient assemblez pour y faire un Sacrifice. Ce Temple est à peu prés bâty, comme nos petites Eglises au dehors & au dedans. A l'entrée étoit un porche assez grand & ouvert de tous côtez. C'est-là où s'entretiennent les Chinois qui assistent aux Sacrifices, ils y causent, ils y mangent, ils y boivent avec liberté, & ne font point de difficulté d'y inviter les étrangers. Nous ne voulûmes pas accepter le Betel & l'Areke qu'ils nous présentérent de peur qu'ils n'eussent été offerts aux Idoles. En effet aux deux côtez de la porte

du Temple ſous le porche il y avoit comme deux eſpeces d'Autels avec leur gradin, chargez de pyramides, de confitures de toutes ſortes, de Bétel & d'Areke en cinquante ou ſoixante pourcelaines grandes comme des aſſiettes, qu'ils preſentent à leurs Idoles avant que de les donner à leurs Bonzes ou de les manger eux-mêmes. On voyoit ſur ces gradins diverſes ſtatuës d'hommes & d'animaux différens. Au milieu des Figures d'hommes il y en avoit une qui répréſentoit un Bonze avec une barbe fort noire & fort longue, liſant attentivement dans un Livre qu'il avoit fort prés de ſes yeux, comme s'il eut eu la veuë baſſe. Auprés de luy étoit un autre Docteur avec une barbe blanche, & un eſpéce de ſurplis, qui paroiſſoit parler en public. En entrant dans le Temple nous vîmes ſept ou huit Prêtres revêtus de leurs habits Sacerdotaux, aſſez ſemblables aux nôtres. Celuy qui paroiſſoit le Supérieur, étoit au milieu, & toûjours accompagné de deux ou de quatre qui faiſoient avec luy les mêmes cérémonies. Derriere eux étoient deux ou trois Miniſtres qui faiſoient de tems en tems de profondes inclinations de corps juſqu'à terre, quand les autres en faiſoient de médiocres, & deux autres enfin qui avoient deux clo-

chettes à la main.

Dans un coin auprés de la porte, il y avoit un Timbalier qui frappoit ſur des Timbales, au ſon deſquelles & de quatre clochettes que tenoient deux Prêtres qui aſſiſtoient le Supérieur, tous ſortoient en cadence d'auprés de l'Autel d'un pas lent & modeſte, faiſant quelques tours, tantôt ſe ſuivant les uns les autres, tantôt ſe mettant en rond, & chantant toûjours d'une maniere qui n'eſt pas deſagreable.

Pendant le Sacrifice il y euſt deux Miniſtres qui ſe détacherent de l'Autel, & qui allumerent des paſtilles & des chandelles ſur tous les Autels. Car outre le principal Autel qui étoit dans le fond de la Chapelle, il y en avoit encore un à la gauche. Lors qu'ils s'approchoient ou qu'ils ſe retiroient des Autels, ils faiſoient de profondes inclinations. Comme les Chinois parurent étonnez de nous voir, nous leur dîmes que nous étions des Prêtres du Dieu du Ciel & de la terre, & que nous allions à la Chine prêcher l'unique & la véritable Religion; ils nous firent entendre qu'ils ſçavoient qu'il y avoit dans leur païs beaucoup de nos Peres qui étoient fors habiles Docteurs, & en grande eſtime auprés de l'Empereur & des Grands du Royaume. Nous voulions voir tout juſqu'à la fin, mais

ayant appris que ce Sacrifice ſe faiſoit pour chaſſer le Diable du corps d'un malade, & que la cérémonie dureroit juſqu'au ſoir; aprés avoir demeuré là prés d'une heure, nous nous retirâmes avec beaucoup de compaſſion de l'aveuglement de ces peuples, & un grand deſir de travailler à la converſion de leurs compatriotes.

Le vingt-quatriéme jour d'Aouſt, veille de Saint Loüis, Monſieur l'Ambaſſadeur fit la civilité à Monſieur le Général de le faire avertir qu'il ne fut pas ſurpris s'il entendoit le ſoir tirer du canon à la rade, que c'étoit-la coûtume des Vaiſſeaux du Roy d'honorer la Fête de Saint Loüis par ces ſortes de réjoüiſſances. Monſieur l'Ambaſſadeur avoit chargé un autre Jéſuite & moy de cette commiſſion, nous allâmes au Palais, Monſieur le Général étoit au Conſeil. Dés qu'on l'eût averti que nous l'attendions, il vint à nous & nous luy fîmes nôtre compliment de la part de Monſieur l'Ambaſſadeur. Il ſe ſentit fort obligé de cette honnêteté, diſant que les François ſe diſtinguoient par tout, & que les Anglois n'avoient pas eu pour luy les mêmes égards. Il nous demanda ſi c'étoit le jour de la naiſſance du Roy, parce qu'il vouloit prendre part à nôtre réjoüiſſance, & témoigner ſes reſpects à ce grand Mo-

narque par la décharge de toute l'artillerie de la Forteresse & des Vaisseaux. Mais ayant sçû que nous honorions par cette marque publique de joye la Fête de Saint Loüis Roy de France, dont le Roy portoit le nom; je suis bien fâché, mes Péres, nous dit-il, que je ne puisse faire en l'honneur de Saint Loüis ce que j'eusse fait de tout mon cœur pour honnorer Loüis le Grand. Nous prîmes congé de luy, il nous fit mille offres de services, & il nous obligea de luy promettre que nous ne confierions nos dépêches qu'à luy seul, & que nous ferions la même chose quand nous écririons de la Chine en France; qu'il vouloit se charger de cette commission pour entretenir commerce avec nous. Nous usâmes de la liberté qu'il nous donnoit, le chargeant de nos lettres à nôtre départ. Etant sortis du Palais nous allâmes droit à bord pour rendre compte de tout cela à Monsieur l'Ambassadeur, & pour confesser des Catholiques qui devoient s'y rendre le lendemain matin. Lorsque nous fûmes à trois portées de mousquet de l'Oyseau, nous luy vîmes tirer dix-sept coups de canon & treize à la Maligne, qui furent suivis dans l'un & dans l'autre Vaisseau de plusieurs cris de Vive le Roy & de quelques décharges de mousqueterie.

Nous

Nous apprîmes à Batavia que l'entrée de la Chine n'eſt plus ſi fermée qu'elle étoit autrefois, & que l'Empereur vouloit éprouver ſi la liberté du commerce qu'il permettroit, n'augmenteroit point les richeſſes de ſon Empire. On dit que les Hollandois ſe ſont ſervis de cette occaſion, qu'ils ont envoyé cette année une ſolemnelle Ambaſſade avec des preſens vers l'Empereur de la Chine pour avoir la liberté du commerce dans ſes Etats, & que les Anglois ſur cette nouvelle avoient auſſi envoyé un de leurs Vaiſſeaux à Chinchin ; mais qu'on n'avoit pas voulu laiſſer mettre pied à terre, à ceux qui étoient dedans, & qu'ils furent obligez de ſe retirer apres avoir perdu leur tems, leur frêt & leur marchandiſe.

Le Dimanche au ſoir, qui étoit le vingt-cinquiéme d'Aouſt ; tous ceux qui étoient à terre eurent ordre de ſe rendre inceſſamment à bord. Avant que de nous embarquer nous allâmes tous ſept au Palais de Monſieur le Général pour prendre congé de luy, & le remercier de toutes ſes honnêtetez. Nous luy promîmes d'en conſerver un éternel ſouvenir, & de prier Dieu de luy en rendre la recompenſe en l'autre vie. Il nous dit mille choſes obligeantes, & s'addreſſant au Pére Fuciti ; J'avois eſperé, mon

Pére, luy dit-il, que je vous ferois conduire à Siam ſur un de nos vaiſſeaux; mais puiſque vous ne voulez pas vous ſéparer de vos Peres, je ne m'oppoſeray point à vôtre deſſein. Je vous prie encore une fois de me donner les occaſions de vous ſervir. Aprés mille actions de graces, nous prîmes congé de luy tout pénétrez de reconnoiſſance. Il nous envoya le lendemain ſon canot pour nous remener à bord, apres l'avoir fait remplir de biſcuit fin, de poiſſon ſec, de fruits, & d'autres proviſions pour le Pére Fuciti. Il ſçavoit bien que nous étions traittez magnifiquement par Monſieur de Vaudricourt à la table de Monſieur l'Ambaſſadeur, & que nous ne manquions de rien; mais il ne ſçavoit pas qu'on dût faire la même grace au Pére Fuciti. Avant que de partir de Batavia, nous nous informâmes du Gouvernement des Hollandois dans les Indes. En voicy les principales particularitez.

Le Généralat eſt la prémiere Charge: elle donne droit à celuy qui la poſſede ſur tout ſans exception: elle eſt à vie; mais revocable au gré de la Compagnie. Le Général s'en peut défaire aprés trois ans de ſervice. Le conſeil d'Etat eſt compoſé du Général, du Directeur Général, & de ſix Conſeillers.

La pluralité des voix le doit emporter dans la déciſion des affaires ; mais les Généraux qui n'ont ordinairement que deux ſuffrages, paſſent quelque fois ſur cette formalité quand ils veulent ſe charger du ſuccez de quelque affaire. Les Charges de Conſeiller ſont la récompenſe des ſervices conſidérables rendus à la Compa-gnie. Elles ſont de deux mille livres d'appointement par mois, & le Général n'a que douze mille livres par an, ſa Maiſon entretenuë. Mais comme il a tout en ſon pouvoir ſans être obligé de rendre compte, on peut dire qu'il a ce qu'il veut. Chaque Conſeiller a ſon département, les affaires de certaines Provinces ſe devant addreſſer à luy. Le Grand Conſeil, ou Conſeil ſuprême qui eſt le Parlement du païs, & qui juge ſouverainement du Civil & du Criminel, eſt compoſé d'un Préſident, d'un Vice-Préſident, & de deux Procureurs Généraux. Ce Tribunal peut juger & condamner le Général même. Le troiſiéme Conſeil eſt celuy des Eſchevins qui connoiſſent des choſes qui regardent la Ville.

Le quatriéme qui répond à nos Préſidiaux, prent connoiſſance des cauſes de moindre importance, juſqu'à la ſomme de cent écus ſans appel. Le Directeur Général

tient le ſecond rang. Tout ce qui regarde le commerce paſſe par ſes mains, & il eſt obligé d'en rendre compte. Aprés les Conſeillers d'Etat pour le Gouvernement, ſont les Gouverneurs de Province, qui ſont au nombre de ſix, celuy de Coromandel qui reſide à Paſicate, celuy d'Amboyn, dont la Capitale eſt Victoria, celuy de Ternate dont le Roy a été obligé de quitter ſon Royaume à la Compagnie qui luy fait une penſion de douze cens écus, celuy de Banda, celuy de Ceilan qui reſide à Colombo, & enfin celuy de Malaca. Ce dernier Gouvernement a quelquefois des Gouverneurs, & quelquefois il n'en a point. Aprés les Gouverneurs des Provinces les plus conſidérables ſont le prémier Marchand, les Commandeurs des Places, les Préſidents ou Chefs de Comptoirs.

Pour la guerre, aprés le Général tout le Commandement ſe rapporte au Major Général. Celuy qui a préſentement cette Charge eſt François de nation & s'appelle le Baron de Saint Martin. Ce Commandement ſe partage enſuite entre les Capitaines de Batavia, qui deviennent Colonels quand ils ſont hors de la Ville. Il y a douze mille hommes de troupes réglées, & cent cinquante Vaiſſeaux; il y a de plus un Bailly ou Commandeur de la Ville de Batavia.

Le Lundy au matin vingt-ſixiéme, nous ſortîmes de la rade de Batavia avec un vent favorable. Le ſoir entre huit & neuf, la nuit étant aſſez obſcure, on appercût tout d'un coup un Vaiſſeau auſſi gros que le nôtre qui n'étoit qu'à deux portées de mouſquet, & qui venoit vent arriere ſur nous. On cria auſſi-tôt aux gens qui étoient dedans pour leur demander qui ils étoient. Mais ce fut en vain, perſonne ne répondit. Cependant comme le vent étoit bon, ce Vaiſſeau fut tout à coup ſur nous. Sa manœuvre fit juger d'abord qu'il venoit nous prendre en flanc pour nous enfoncer, & voyant ſes deux baſſes voiles carguées comme pour combattre, on ne douta pas qu'en nous abordant il ne nous tirât toute ſa bordée. Cette ſurpriſe ne troubla perſonne, chacun parut preſt à bien faire ſon devoir. L'empreſſement des Soldats & des Matelots qui étoient de quart, ſoit à prendre les armes, ou à faire les manœuvres qu'on leur commandoit, éveilla bien-tôt ceux qui étoient couchez. En un moment tout le monde fut ſur le pont.

Rencontre d'un Vaiſſeau Hollandois qui nous aborda.

Cargué, ſignifie levé ou plié.

Monſieur l'Ambaſſadeur voyant que ce Vaiſſeau étoit attaché au nôtre par ſon Maſt de Beau-pré qui avançoit ſur nôtre Château de Poupe, & qu'aucun ennemi ne

paroiſſoit, jugea que ceux qui le montoient n'avoient nul mauvais deſſein. Il ſe contenta de leur faire tirer vingt-cinq à trente coups de mouſquet, pour leur apprendre à être une autre fois ſur leurs gardes. Ainſi ce Navire ayant abbatu quelque partie du couronnement de nôtre Vaiſſeau avec ſon maſt de beaupré, ſe détacha de luy-même, ſans qu'aucun matelot euſt parû dedans.

On raiſonna bien diverſement ſur cette avanture. Les plus ſenſez furent du ſentiment de Monſieur l'Ambaſſadeur, qui attribuoit cela auſſi bien que Monſieur de Vaudricourt à une méchante manœuvre. En effet ſi ce Vaiſſeau avoit eu quelque mauvais deſſein, il n'auroit pas manqué, en nous abordant, de nous tirer ſon canon, & de faire une décharge de ſa mouſqueterie. Nous ſçûmes à Siam, des Hollandois qui étoient partis aprés nous de Batavia, que c'étoit un de leurs Vaiſſeaux qui venoit de Palimbam, où tout le monde étoit yvre ou endormi.

Le Détroit de Banka eſt difficile à paſſer, à cauſe du peu d'eau qu'on y trouve.

Comme le vent étoit bon, nous continuâmes nôtre route, ſans que cette rencontre nous détournât d'un moment. Nous ne mîmes guére à nous trouver à l'entrée du Détroit de Banka, formé par une Iſle de ce nom, & par l'Iſle de Sumatra. Les bancs &

les bas-fonds, qui se trouvent à l'entrée de ce Détroit, en rendent le passage difficile à ceux qui ne le connoissent pas. Quoyque nous eussions un Pilote Hollandois fort habile, qui avoit déja passé plusieurs fois par ce détroit, & qu'on eût continuellement la Sonde à la main, nôtre Navire ne laissa pas d'échoüer aussi bien que la Frégatte; mais le fond étant vazeux, il n'y avoit aucun danger, & nous en fûmes quittes pour nous thoüer sur nos Ancres, c'est à-dire, que nous portâmes dans un lieu éloigné & assez profond un Ancre, auquel l'on avoit attaché un cable fort long, & à force de bras l'on tira le Vaisseau vers le lieu où on avoit laissé tomber l'Ancre.

Le vent continuant à nous être favorable, nous repassâmes bien-tôt la Ligne. Les chaleurs nous ont paru bien plus grandes en cet endroit environné de terres, que quand nous la passâmes la premiere fois en haute mer, avant que d'arriver au Cap. Les calmes n'y sont pas si à craindre à cause des vents qui y régnent ordinairement & qui viennent tantôt de terre & tantôt du large. Le vray moyen de naviger sûrement dans ces Mers calmes & tranquilles comme des Estangs, c'est d'aller toûjours terre, à terre à douze, quinze ou vingt brasses d'eau, sans quitter les

côtes de vûë, comme nous fîmes. En prenant cette précaution, on a toûjours la commodité de moüiller quand on veut, ce qu'on eſt obligé de faire à tout moment, à cauſe des courans qui éntraînent contre terre, & de certains vents forcez qui accompagnent ordinairement les gros orages qui ſe forment ſur l'Iſle de Sumatra: Les Marins les appellent Saumatres. Quelques jours aprés nôtre départ de Batavia, nous fûmes ſurpris tout d'un coup d'un de ces gros vents qui nous fit grand peur, parce que nous portions alors toutes nos Voiles: mais la diligence que l'on fit pour les amener, nous tira d'affaire.

Le cinquiéme d'Octobre nous commençâmes à découvrir les terres d'Aſie, & la prémiére que nous vîmes fut la pointe de Malaca. Nous ſentîmes tous une joye ſecrette de voir ces lieux arroſez des ſueurs de Saint François Xavier, & de nous trouver dans ces Mers ſi fameuſes par ſes navigations & par ſes miracles. On invoquoit publiquement chaque jour le ſecours de ce grand Saint dans nôtre bord, aprés les Litanies de la Vierge. Nous rangeâmes enſuite les côtes de Johor, de Patane & de Pahan, dont les Rois ſont tributaires du Roy de Siam; mais les Hollandois ont tout le commerce de ces Royaumes.

Le

Le ſixiéme de Septembre Monſieur Devanderets d'Hebouville Gentilhomme de la ſuite de Monſieur l'Ambaſſadeur, mourut dans la Frégatte en la fleur de ſon âge. Il étoit bien fait, ſage, l'aîné d'une maiſon de Normandie fort ancienne & fort riche. Sa maladie étoit un flux de ſang, aſſez ordinaire dans les Indes, à ceux particuliérement qui mangent trop de fruit, comme fit ce jeune Gentilhomme pendant cinq ou ſix jours qu'il demeura à Batavia. Nous fûmes avertis de ſa mort par le pavillon que mit la Frégatte à huit heures du matin, & le ſoir nous ſçûmes le tems de ſes obſeques par cinq coups de canon tirez lentement l'un aprés l'autre.

Les funerailles de mer ſe font avec peu de cérémonies. Apres avoir chanté quelques prieres, on envelope le corps d'un linceul, on luy attache un gros boulet aux pieds, & de deſſus la planche où on l'a mis, on le laiſſe doucement couler dans la mer. Le lendemain tout ce que nous étions de Prêtres dans nôtre Navire nous dîmes la Meſſe pour le repos de ſon ame.

Enfin le vingt-deuxiéme Septembre, nous apercûmes l'embouchure de la riviere de Siam, & le lendemain nous allâmes moüil-

ler à trois lieuës de la Barre, qui eſt à l'entrée. La veuë de ce Royaume cauſa à tout le monde une joye incroyable, aprés tous les périls, & toutes les fatigues d'une ſi longue navigation. On avoit peu parlé juſques-là de la converſion du Roy de Siam qui faiſoit le ſujet de l'Ambaſſade. Mais alors on ne s'occupa preſque plus d'autre choſe. Tout le monde ſçavoit que le Roy avoit dit publiquement à Monſieur l'Ambaſſadeur, qu'il eſpéroit que, par ſa ſage conduite, il viendroit à bout de cette grande affaire, qui paroiſſoit déja ſi avancée. Nous la demandions inſtamment à Dieu dans nos priéres, & dés les premiers jours de l'embarquement, nôtre Pére Supérieur avoit ordonné à chacun de nous, de dire toutes les ſemaines une Meſſe à cette intention.

Dés qu'on euſt moüillé, Monſieur l'Ambaſſadeur dépêcha le Chevalier de Fourbin & Monſieur Vachet pour porter les nouvelles de ſon arrivée au Roy de Siam & à ſes Miniſtres. Le premier ne devoit pas paſſer Bancok qui eſt la prémiere place du Royaume, qu'on trouve en remontant la riviere à dix lieuës de ſon embouchure, & l'autre devoit prendre un balon, qui eſt un bâteau du païs fort léger, & aller juſqu'à

Siam en toute diligence. Le Gouverneur de Bankok Turc de nation & de Religion Mahométane, étant averti que l'Ambaſſadeur du Roy de France étoit à la rade, pria Monſieur Vachet de ſe repoſer le reſte de la nuit, & de permettre qu'il envoyaſt un Exprés, en donner promptement avis à la Cour.

Cet Envoyé du Gouverneur de Bancok arriva le lendemain aprés midy à Siam. Le Seigneur Conſtance Miniſtre d'Etat ſçavoit dés le matin par une Lettre qu'on luy avoit écrite de la coſte de Coromandel, que le Roy Tres-Chrétien avoit nommé Monſieur le Chevalier de Chaumont ſon Ambaſſadeur extraordinaire à la Cour de Siam, & qu'il étoit parti de France dés le mois de Mars avec deux Vaiſſeaux de guerre. Comme nous devons ſouvent parler de ce Miniſtre dans la ſuite de cette Rélation, & qu'il a été ſeul député par le Roy ſon Maître pour traitter des affaires de l'Ambaſſade, il eſt à propos de le faire connoître.

Le Seigneur Conſtance s'appelle proprement Conſtantin Phaulkon, & c'eſt ainſi qu'il ſigne. Il eſt Grec de nation, né à Céphalonie d'un noble Vénitien, fils du Gouverneur de cette Iſle, & d'une fille des plus anciennes familles du païs. Environ l'an

mil ſix cens ſoixante, n'étant âgé que de dix ans, il eût aſſez de diſcernement pour connoître le mauvais état où ſes parens avoient mis les affaires de ſa Maiſon. Cette veuë luy fit prendre une reſolution qu'on n'euſt pas dû attendre d'un enfant de cet âge. Ne pouvant ſoûtenir ſa qualité dans ſon païs, il s'embarqua avec un Capitaine Anglois qui retournoit en Angleterre. Son eſprit, ſa vivacité, ſon humeur accommodante, & ſes manieres agreables le firent bien-tôt connoître, & luy attirerent la bienveillance de quelques Seigneurs de la Cour; mais déſeſperant d'y réüſſir, il ſe mit ſur mer dans le deſſein de paſſer aux Indes. Il avoit en tête de s'avancer. Son génie luy donnoit des ouvertures pour ſa fortune, & s'il eût eu moins de probité, il en eut fait une conſidérable en peu de tems. Mais il aima mieux paſſer par tous les dégrez de la Marine, & s'élever peu à peu avec honneur, que de s'enrichir tout d'un coup par des voyes peu légitimes.

Ayant demeuré quelques années à Siam, & amaſſé un peu de bien, il réſolut de quitter le ſervice de la Compagnie d'Angleterre, d'avoir un Vaiſſeau à luy, & de négocier de ſon chef. Il eut de la peine à ſortir de Siam, retenu par ſes amis, & par ſes effets qu'il

n'avoit pas encore retirez. Il en ſortit enfin ; mais il fut repouſſé par le mauvais tems, & fit naufrage deux fois de ſuite vers l'embouchûre de la riviere.

S'étant remis en Mer, il en fit un troiſiéme bien plus fâcheux ſur la côte de Malabar, il y penſa périr luy-même, & ne put ſauver que deux mille écus de tout ſon bien. Accablé de triſteſſe, de fatigue & de ſommeil, il ſe coucha ſur le rivage. Alors ſoit qu'il fût endormi ou éveillé, car il m'a proteſté plus d'une fois qu'il ne le ſçavoit pas luy-même, il crut voir une perſonne pleine de Majeſté, qui le regardant d'un œil riant, luy dit avec beaucoup de douceur : Retourne, retourne ſur tes pas. Ces paroles le frappérent ſi vivement, qu'il luy fut impoſſible de dormir tout le reſte de la nuit, & il ne ſongea plus qu'à trouver les moyens de revenir à Siam.

Le lendemain comme il ſe promenoit au bord de la Mer, révant à ce qu'il avoit vû pendant la nuit, & incertain de ce qu'il en devoit croire, il vit venir à luy un homme tout degoutant d'eau avec un viſage triſte & abattu. C'étoit un Ambaſſadeur du Roy de Siam, qui en revenant de Perſe avoit fait auſſi naufrage, ſans avoir rien pû ſauver que ſa vie. Comme ils parloient tous deux

Siamois, ils ſe communiquérent bien-tôt leurs avantures. L'Ambaſſadeur ſe fit connoître & expoſa l'extréme néceſſité où il étoit réduit. Le Seigneur Conſtance touché de ſon malheur, s'offrit de le remener à Siam. Il acheta, des deux mille écus qui luy étoient reſtez de ſon naufrage, une petite Barque, des habits pour luy & pour l'Ambaſſadeur, & des vivres pour faire le trajet. Cette conduite ſi obligeante charma l'Ambaſſadeur de Siam, qui ne penſa depuis qu'aux moyens d'en témoigner ſa reconnoiſſance.

Quand ils furent arrivez à Siam, aprés que l'Ambaſſadeur eut rendu compte de ſa négotiation & de ſon naufrage au Barcalon, qui eſt le premier Miniſtre du Royaume, il luy raconta tous les bons offices qu'il avoit reçus de Monſieur Conſtance, avec de ſi grands éloges de ſon mérite, que le Miniſtre voulut le connoître. Il l'entretint, il le goûta & réſolut de le retenir auprés de luy. Le Seigneur Conſtance gagna bien-tôt l'eſtime & la confiance de ſon Maître. Ce Barcalon étoit homme d'eſprit, & fort éclairé dans les affaires, mais il fuyoit le travail & aimoit le plaiſir. Il fut ravy d'avoir trouvé une perſonne habile, fidéle, & appliquée, ſur laquelle il pût ſe repoſer

des fonctions de ſa Charge. Il en parla même ſouvent au Roy, mais ce qui contribua le plus à le bien mettre dans l'eſprit de ce Prince, fut l'occaſion que je vais dire.

Le Roy de Siam avoit pris le deſſein d'envoyer une Ambaſſade dans un Royaume étrãger. Et comme il aime l'éclat & la grandeur, il ne vouloit rien épargner pour la rendre célébre par de magnifiques préſens. Les Mores, à qui il avoit coûtume de s'adreſſer dans ces occaſions, luy demandoient des ſommes immenſes pour faire cette Ambaſſade de la maniére qu'il ſouhaitoit. Le Barcalon, à qui le Roy s'en plaignit, le dit au Seigneur Conſtance, qui luy promit, que ſi le Roy vouloit l'honorer de cette commiſſion, il feroit des préſens encore plus beaux & qui coûteroient moins que ce que le Roy avoit offert aux Mores. Le Roy en ayant été averti, le fit appeller auſſi-tôt; & le chargea de ſes ordres. Il les exécuta avec tant d'exactitude & de ſuccez, que Sa Majeſté conçut déſlors une grande eſtime de ſon habileté. Cependant les Mores piquez de ce qu'on n'avoit pas voulu leur donner la ſomme qu'ils avoient demandée, préſentérent une Requeſte au Roy, pour le prier de leur faire payer l'argent dont Sa Majeſté leur étoit redevable. Dans cette Reque-

ſte ils avoient mis en détail ce qu'ils avoient touché & ce qu'ils avoient employé. De ſorte qu'à leur compte il leur étoit dû une groſſe ſomme, dont ils diſoient avoir un extrême beſoin. Le Roy voulut ſçavoir l'avis du Seigneur Conſtance là-deſſus, & il luy mit entre les mains le mémoire des Mores. Dés qu'il l'eut examiné, il dit au Roy qu'on l'avoit trompé, & que bien loin que Sa Majeſté leur dût quelque choſe, ils luy étoient redevables de ſoixante mille écus. Le Capitaine More fut obligé d'en convenir, & d'avoüer, devant les Députez que le Roy nomma pour juger de ce differend, qu'on s'étoit trompé.

Le Barcalon étant mort quelque-tems aprés, le Roy voulut mettre Monſieur Conſtance en ſa place. Il s'en excuſa, & répondit à Sa Majeſté que ce poſte luy attireroit l'envie de tous les Grands, qu'il la ſupplioit tres-humblement de ne le point élever au deſſus de ſon état, & qu'il n'avoit plus rien à ſouhaiter, étant aſſez heureux pour avoir part à ſes bonnes graces. Sa modeſtie, ſa facilité pour les affaires, ſa diligence à les expédier, ſa fidélité dans le maniement des Finances, & ſon deſintereſſement qui luy faiſoit refuſer & les appointemens de ſa Charge & tous les préſens

ſens des particuliers, ont encore beaucoup augmenté la confiance du Roy à ſon égard. Tout luy paſſe préſentement par les mains, & il ne ſe fait plus rien ſans luy. Cependant ſa faveur ne l'a point changé, il eſt aiſé à aborder, doux & affable à tout le monde, toûjours preſt à écouter les pauvres & à faire juſtice aux moindres du Royaume. Il eſt le refuge des affligez & des miſérables, mais les Grands & les Officiers qui ne font pas leur devoir, le trouvent ſévére & ſans complaiſance.

Etant ſorty jeune de ſon Païs, & par conſéquent peu inſtruit dans la Religion Catholique dans laquelle il avoit été élevé, il ne fut pas difficile aux Anglois de luy faire embraſſer la Religion Proteſtante qui luy paroiſſoit peu différente de la ſienne. Mais depuis ayant eu quelques conférences avec les Peres Thomas & Maldonat de nôtre Compagnie pour qui il conſerve toûjours une tendre amitié, & reconnoiſſant par ſes propres lumiéres le mauvais party qu'on luy avoit fait prendre ; il le quitta quand il en fut pleinement convaincu & abjura ſon héréſie entre les mains du Pere Thomas. Depuis ce tems-là il mene une vie fort réguliére & fort édifiante, & contribuë beaucoup par ſon exemple & par ſon crédit à l'établiſſe-

ment de la Foy Catholique, comme on verra dans la ſuite de cette Hiſtoire.

Dés que le Roy de Siam eût été averty par ſon Miniſtre de l'honneur que luy faiſoit le Roy de France, par la célébre Ambaſſade qu'il luy envoyoit, & qu'il eût appris que Monſieur l'Ambaſſadeur étoit arrivé à l'embouchûre de la Riviére, il en eut une grande joye & voulut en donner des marques publiques à toute ſa Cour. Il fit aſſembler ſon Conſeil, & ordonna ſous peine d'encourir ſa diſgrace, qu'on s'appliquât inceſſamment à bien recevoir cet Ambaſſadeur, qu'on luy fît tous les honneurs que meritoit celuy qui repréſentoit la perſonne d'un ſi grand Prince, & qu'on n'eut point d'égard aux coûtumes qu'on obſervoit à la reception des autres Ambaſſadeurs.

En même tems il nomma deux des principaux Seigneurs deſa Cour, dont l'un étoit le premier Gentilhomme de ſa Chambre & l'autre premier Capitaine de ſes Gardes du Corps, pour aller juſques à la Barre le féliciter de ſa part, de ſon heureuſe arrivée, & luy dire qu'il attendoit avec impatience le jour de ſon Audiance & de ſa reception. Quelques heures aprés le Seigneur Conſtance envoya un de ſes Secre-

taires pour complimenter Son Excellence & luy préſenter toutes ſortes de rafraîchiſſemens, pour luy, pour ſa ſuite & pour ſes deux Equipages. Le Gouverneur de Bancok l'avoit déja fait auparavant, de ſorte qu'on ſe vit tout à coup dans l'abondance de toutes choſes.

Comme ſa Majeſté prétendoit qu'on fît à Monſieur l'Ambaſſadeur une reception extraordinaire ; le Seigneur Conſtance voulut auſſi contribuer de ſa part à luy faire des honneurs qu'on n'avoit encore rendus à perſonne, non ſeulement pour exécuter les ordres de ſon Maître, mais pour témoigner le profond reſpect qu'il avoit toûjours eu pour le Roy de France. Il alla luy-même dans la Ville de Siam marquer le Logis où devoit demeurer Monſieur l'Ambaſſadeur, & par ſon ordre on bâtit auprés, divers appartemens pour loger les Gentilshommes de ſa ſuite & tout ſon Equipage. Il fit préparer les Balons d'Etat qui devoient porter M. l'Ambaſſadeur, & ceux devoient le ſuivre ; parce qu'au mois de Septembre où nous étions alors, la Riviére de Siam étoit débordée & toute la Campagne couverte d'eau. Il ordonna qu'on fit élever inceſſamment de cinq en cinq lieuës ſur le bord de la Riviére des maiſons fort

propres & fort magnifiquement meublées, juſques à la Tabangue qui eſt à une heure de chemin de la Ville de Siam, où Monſieur l'Ambaſſadeur devoit attendre que tout fut preſt pour le recevoir.

Sur ces entre-faites, Monſieur l'Evêque de Metellopolis Vicaire Apoſtolique d'une grande partie des Indes, vint à bord avec Monſieur l'Abbé de Lyonne. On les reçut avec toutes les marques d'eſtime & de reſpect qui étoient dûës à la dignité de l'un & à la qualité de l'autre. Monſieur l'Ambaſſadeur & Monſieur l'Evêque aprés la Meſſe ſe renfermérent tous deux & eurent une longue conférence ſur le ſujet de l'Ambaſſade.

Quoyque nous euſſions eu l'honneur de baiſer la main à Monſieur de Metellopolis quand il fut monté ſur le Pont, nôtre Pere Superieur jugea à propos que nous allaſſions encore tous ſix enſemble l'aſſûrer de nos tres-humbles reſpects. Ce Prélat qui eſt d'une grande douceur & d'une extrême bonté, nous reçut avec mille témoignages de joye & d'affection. Il nous offrit même ſon Seminaire pour y demeurer, tandis que nous ſerions à Siam, nous diſant que la Maiſon de la Compagnie étoit trop petite pour nous loger tous; nous

l'en remerciâmes avec bien du reſpect & de la reconnoiſſance.

Alors les deux grands Mandarins que le Roy de Siam envoyoit à Son Excellence arrivèrent à nôtre bord dans une Galére. On les introduiſit dans la Chambre de Monſieur l'Ambaſſadeur, où il y avoit un Tapis de Pied. Quand ils furent entrez ils s'aſſirent ſur le Tapis, & enſuite le plus ancien demanda à Monſieur l'Ambaſſadeur de la part du Roy ſon Maître des nouvelles du Roy de France & de toute la Maiſon Royale, & il le félicita de ſon heureuſe arrivée. Il ajoûta conformément aux Viſions de la Métempſicoſe, dont la pluſpart des Orientaux ſont entêtez, qu'il ſçavoit bien que Son Excellence avoit été autrefois employée à de grandes affaires, & qu'il y avoit plus de mille ans qu'il étoit venu à Siam pour renouveller l'amitié des Rois qui gouvernoient alors les deux Royaumes de France & de Siam. Monſieur l'Ambaſſadeur ayant répondu fort honnêtement à leurs complimens, ajoûta en ſoûriant, qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir jamais été chargé d'une ſi importante négotiation, & que c'étoit le premier voyage qu'il eût jamais fait à Siam. Ils prirent congé aprés un entretien fort court, en aſſûrant Mon-

ſieur l'Ambaſſadeur, que le Roy étoit dans l'impatience de le voir, & qu'il avoit ordonné qu'on choiſiſt le plus heureux jour de l'année pour ſa reception & pour ſon Audiance. On leur ſervit du Thé & des Confitures. L'un d'eux qui étoit un homme fort bien fait & d'un air agréable, but du Vin, & l'autre n'en voulut jamais goûter. Etant ſortis ils ſe retirérent dans leur Galére, où ils écrivirent tout ce qu'ils avoient vû & tout ce qu'on leur avoit dit, avant que de partir.

Sur le ſoir nôtre Pere Supérieur voulut que je priſſe les devans avec les Peres Viſdelou & Bouvet, pour donner ordre à nos affaires. L'occaſion étoit favorable par le retour de Monſieur l'Evêque & de Monſieur l'Abbé de Lyonne, qui devoient partir le lendemain, & qui nous avoient offert un de leurs Balons. Monſieur l'Ambaſſadeur ordonna au Chevalier de Fourbin & au Chevalier du Fay de reconduire Monſieur l'Evêque & Monſieur l'Abbé de Lyonne, qui ſe mirent dans la Chaloupe, où nous eûmes l'honneur de les accompagner, parce que leurs Balons n'étoient pas aſſez forts pour venir à bord.

Nous arrivâmes le ſoir aſſez tard à l'entrée de la Riviére, elle n'a qu'une petite

lieuë de large en cet endroit, à une demie lieuë de là, en montant, elle n'a pas un quart de lieuë, & un peu au deſſus ſa plus grande largeur n'eſt que d'environ cent ſoixante pas. Son canal eſt fort beau & aſſez profond. La Barre eſt un banc de vaſe qu'on trouve à l'embouchûre, où il n'y a que douze à treize pieds d'eau quand la Mer y eſt la plus haute. Il n'eſt rien de plus charmant que la vûë de cette riviére, le rivage des deux côtez eſt tout couvert de grands arbres toûjours verds, & au de-là ce ne ſont que de vaſtes Plaines à perte de vûë couvertes de Ris. Il étoit nuit quand nous abordâmes à une petite loge, où les Balons de Monſieur l'Evêque de Metellopolis l'attendoient. Comme les terres qui ſont aux environs juſques à une journée de chemin au deſſus de Siam ſont extrêmement baſſes, elles ſont toutes noyées pendant la moitié de l'année. Les pluyes qui y durent pluſieurs mois de ſuite enflant la Riviére cauſent ces grands débordemens, & c'eſt ce qui rend le Païs ſi fertile. Sans cela le Ris qui ne croît guéres que dans l'eau, & dont les Campagnes ſont toutes couvertes, ne fourniroit pas, comme il fait, à la nourriture de tous les Siamois & des Royaumes voiſins. Ces inondations ont encore cette

commodité qu'on peut aller en Balon de tous côtez, même dans les Champs ; ce qui répand par tout une ſi grande multitude de Bâteaux, que dans la plus grande partie du Royaume le nombre des hommes eſt moindre que celuy des Balons. Il y en a de grands couverts comme des maiſons, qui ſervent de logemens à des familles entiéres, & qui ſe joignant pluſieurs enſemble forment comme des Villages flottans dans les endroits, où ils ſe trouvent.

Nous continuâmes à monter la Riviére toute la nuit, pendant laquelle nous vîmes une choſe tres-agréable, c'étoit une multitude innombrable de mouches luiſantes, dont tous les arbres qui bordoient la Riviére étoient tellement couverts, qu'ils paroiſſoient comme autant de grands luſtres chargez d'une infinité de lumiéres, que la réfléxion de l'eau, unie alors comme une glace, multiplioit à l'infiny. Tandis que nous étions occupez à les regarder, nous fûmes tout d'un coup enveloppez d'une prodigieuſe quantité de Mouſquites ou Maringoüins. C'eſt une eſpéce de couſins fort importuns, qui piquent au travers des habits, & on en demeure incommodé longtems aprés. Les Siamois qui conduiſoient nôtre Balon, quoy qu'ils fuſſent nuds &

occupez

occupez à ramer s'en défendoient mieux que nous, ils ſe frappent du plat de la main à chaque maringoüin qu'ils ſentent, & ils prennent ſi bien leur tems qu'ils n'en manquent pas un, ſans perdre pour cela un ſeul coup de rame.

Nous trouvâmes beaucoup de Singes & de Sapajoux ſur le bord de la Riviére, qui grimpoient ſur les arbres & qui alloient par bandes. Mais rien n'eſt plus agréable à voir que le grand nombre d'Aigrettes dont les arbres ſont couverts ; il ſemble de loin qu'elles en ſoient les fleurs. Le mêlange du blanc des aigretes & du verd des feüilles fait le plus bel effet du mõde. L'Aigréte eſt un oyſeau de la figure d'un Héron, mais beaucoup plus petit. Sa taille eſt fine, ſon plumage beau & plus blanc que la neige. Il a des aigretes ſur la tête, ſur le dos & ſous le ventre, qui font ſa principale beauté, & qui le rendent extraordinaire.

Les Oyſeaux champêtres ſont tous d'un plumage admirable, il y en a de diverſes couleurs, de tout jaunes, de tout rouges, de tout bleus, de tout verts & en tres-grande quantité. Car les Siamois croyant la tranſmigration des ames dans d'autres corps, ne tuent point d'animaux, de peur d'en chaſſer, diſent-ils, les ames de leurs

parens, qui pourroient bien s'y être logées.

Nous ne faiſions pas une lieuë ſans rencontrer quelque Pagode, c'eſt-à-dire, un Temple d'Idoles. Il eſt toûjours accompagné d'un petit Monaſtere de Talapoins, qui ſont les Prêtres & les Religieux du Païs. Ces Talapoins vivent en communauté, & leurs Maiſons ſont autant de Séminaires, où les enfans de qualité ſont élevez.

Tandis que ces enfans y demeurent ils portent l'habit de Talapoin, qui conſiſte en deux piéces d'une eſpéce de toile de coton jaune, dont l'une ſert à les couvrir depuis la ceinture juſqu'aux genoux; pour l'autre, tantôt il s'en font une écharpe qu'ils paſſent en bandouliére, tantôt ils s'en enveloppent, comme d'un petit manteau. On leur raſe la tête & les ſourcils auſſi bien qu'à leurs Maîtres, qui ſont perſuadez qu'il y auroit de l'immodeſtie & du peché à les laiſſer croître. Leur aveuglement nous inſpiroit une extrême compaſſion pour eux.

Aprés avoir ramé toute la nuit, nous arrivâmes ſur les dix heures du matin à Bancok. C'eſt la plus importante Place du Royaume, parce qu'elle défend le paſſage de la Riviére, avec un Fort qui eſt de l'autre côté. Tous deux ſont bien fournis de

canon de fonte, mais mal fortifiez. Monsieur de la Mare Ingénieur François, que Monsieur l'Ambassadeur a laissé à Siam, a eu ordre du Roy de la fortifier réguliérement, & d'en faire une bonne Place. Nous vîmes le Gouverneur en passant ; c'est un grand homme fort bien fait, qui nous reçut avec beaucoup d'honnêteté. Nous allâmes dîner ensuite chez un Artisan François ; car il n'y a point d'Hostellerie en ce pays-là. Nous commençâmes dés ce jour-là, à user de ris, au lieu de pain, & à boire seulement de l'eau de la riviére. Comme on fait cuire le ris avec de l'eau, c'est un manger assez fade, nous eûmes bien de la peine à nous y accoûtumer d'abord, mais au bout de quinze jours nous le trouvions aussi bon que le pain, qui est icy rare & fort cher, parce qu'il faut faire venir le blé de Surrate ou du Japon.

Depuis Bancok jusques à Siam on rencontre quantité d'Aldées ou de Villages dont la riviére est bordée presque par tout. Ces Villages ne sont qu'un amas de Cabanes élevées sur de hauts piliers, à cause de l'inondation. Elles sont faites de Bambous ; c'est un arbre dont le bois est d'un grand usage en ce pays-là. Le tronc & les grosses branches servent à faire les piliers

& les ſolives, & les petites branches à faire le toit & les murailles. Proche des Villages ſont des Bazars ou Marchez flottans, où les Siamois qui montent & qui deſcendent ſur la riviére trouvent toûjours leur repas tout préparé ; c'eſt à dire du fruit, du ris cuit, de l'Arraque (qui eſt une eſpece d'eau de vie faite avec du ris & de la chaux) & de certains ragouſts à la Siamoiſe dont les François ne ſçauroient goûter.

Le lendemain matin troiſiéme jour d'Octobre nous nous trouvâmes à Siam. Comme nous croyons que Monſieur de Metellopolis avoit pris les devants, nous allâmes d'abord au Séminaire pour luy rendre nos devoirs chez luy. Mais il n'étoit pas encore arrivé. En l'attendant nous dîmes la Meſſe pour rendre graces à Dieu de ſa protection pendant tout le voyage, qui avoit été juſtement de ſept mois ; car nous étions partis de Breſt le troiſiéme de Mars, & arrivés à Siam le troiſiéme d'Octobre.

De là nous allâmes à la maiſon du Pere Suarez, le ſeul Jéſuite qui fuſt alors à Siam. Le Pere Maldonat étant allé depuis quelque tems à Macao, d'où il devoit revenir vers le mois de Mars prochain ; nous paſſâmes par la Faiturie Françoiſe, c'eſt ainſi qu'on appelle le Comptoir des Marchands

François ; nous y ſaluâmes les Officiers de la Compagnie. On nous conduiſit enſuite au Palais qu'on préparoit pour Monſieur l'Ambaſſadeur, où nous rencontrâmes le Seigneur Conſtance, le premier. Ou pour mieux dire, l'unique Miniſtre de ce Royaume. Nous ſçavions déja que c'étoit un homme de mérite, & qu'il avoit de l'affection pour nous ; mais nous trouvâmes l'un & l'autre au deſſus de nos penſées. Dans cette prémiere entreveuë il nous donna mille marques de bonté ; nous le remerciâmes du Balon qu'il avoit envoyé au devant de nous, & des chambres qu'il avoit bien voulu prendre ſoin de nous faire bâtir proche le Pere Suarez, dont la maiſon étoit trop petite pour nous loger. Il nous dit qu'il ſe faiſoit un plaiſir de nous obliger, & qu'il s'acquitoit de ſon devoir en bâtiſſant un appartement à ſes Freres (car c'eſt ainſi qu'il nous fait l'honneur de nous appeller) ne pouvant pas les loger chez luy : qu'au reſte il attendoit d'autres Jéſuites qu'il avoit demandez au Pere Général, il y avoit déja plus d'un an. Il nous fit voir enſuite tous les appartemens du Palais de Monſieur l'Ambaſſadeur, que nous trouvâmes fort beaux & fort propres.

Le Seigneur Conſtance reçoit les Jéſuites avec une extraordinaire bonté.

Le Roy de Siam avoit ordonné qu'on bâtît un Hoſtel magnifique pour recevoir Monſieur l'Ambaſſadeur ; mais comme il n'étoit pas encore achevé, & qu'il étoit impoſſible de différer à cauſe de la ſaiſon qui preſſoit pour le retour, Monſieur Conſtance alla luy-même marquer la plus belle maiſon de toute la Ville, & la plus commode, qui appartenoit à un grand Mandarin, Perſan de nation, & la fit meubler magnifiquement.

Deſcriptiõ du Palais où logea Monſieur l'Ambaſſadeur à Siam.

Dans le prémier étage il y avoit deux Salles de plein-pied, tapiſſées de toile peinte tres-belle & tres-fine. La prémiere étoit garnie de chaiſes de velours bleu, & l'autre de chaiſes de velours rouge à frange d'or, & la chambre de Monſieur l'Ambaſſadeur étoit toute entourée d'un paravant du Japon d'une beauté ſinguliere ; mais rien ne nous parut plus beau que le Divan. C'étoit une grande Salle l'ambriſſée, ſéparée des autres appartemens par une grande cour, & bâtie pour prendre le frais pendant les chaleurs. Il y avoit un jet d'eau à l'entrée, au dedans une eſtrade, avec un Daix & un fauteüil fort riches, & dans les enfoncemens un peu obſcurs, deux cabinets qui donnoient ſur la riviere, & qui ſervoient à ſe baigner. De quelque côté qu'on jettât

les yeux, on ne voyoit que Porcelaines fines de toutes grandeurs, placées dans des niches; enfin tout y étoit frais & agréable.

Aprés y avoir demeuré quelque tems, nous prîmes congé de Monsieur Constance pour nous retirer dans nôtre maison, où nous trouvâmes le Pere Suarez qui nous attendoit. Il nous receut avec toutes les marques d'une joye extraordinaire, & n'oublia rien pour nous régaler autant que sa pauvreté le pouvoit permettre. C'est un Jésuite Portugais, âgé de soixante & dix ans, il en a passé plus de trente dans les Indes, où il s'est acquis par son zéle & par sa capacité l'estime & l'amitié de tous ceux qui le connoissent. Il nous mena d'abord voir les logemens que le Seigneur Constance nous faisoit préparer. On nous bâtissoit dans la Riviére sur des pilotis six petites chambres pour nous loger, & une galerie pour mettre nos instrumens; prés de cent ouvriers y étoient occupez avec deux Mandarins qui les pressoient jour & nuit. Sans cette augmentation le Pere Suarez n'eut pas pû nous recevoir chez luy; il n'avoit qu'une chambre & un cabinet, tous deux si pauvres & si mal fermez, que les Toquets, qui sont des Lézards fort veni-

M. Constance fait bâtir des appartemens pour loger les Jésuites à Siam.

meux y étoient par tout derriére ſes coffres & parmy ſes meubles.

Le Roy de Siam envoye un magnifique Balon à M. l'Ambaſſadeur.

Tandis qu'on préparoit ainſi toutes choſes ; le Roy envoya deux Seigneurs qualifiez de ſa Cour avec dix Mandarins de la quatriéme & cinquiéme dignité, chacun avec un Balon d'Etat, pour aller prendre celuy de Monſieur l'Ambaſſadeur, & le luy mener à l'entrée de la Riviére. Il étoit fort magnifique, tout doré, long de ſoixante & douze pieds, mené par ſoixante & dix hommes bien faits, avec des rames couvertes de lames d'argent. La Chirole, qui eſt une eſpéce de petit Dome placé au milieu, étoit couverte d'écarlate & doublée de brocard d'or de la Chine, avec les rideaux de même étoffe. Les baluſtres étoient d'yvoire, les couſſins de velours, & il y avoit ſous les pieds un Tapis de Perſe. Ce Balon étoit accompagné de ſeize autres, dont quatre ornez auſſi de Tapis de pied & de couvertures d'écarlatte, étoient pour les Gentilshommes de la ſuite de M. l'Ambaſſadeur & les autres douze pour le reſte de ſon Equipage. Le Gouverneur de Bancok s'y joignit avec les principaux Mandarins du voiſinage, de ſorte qu'il y avoit environ ſoixante & ſix Balons quand ils arrivérent à l'entrée de la Riviére. La Figure de ces Bâteaux

Bâteaux eſt extraordinaire, ils ſont fort longs & fort étroits; il y en a d'auſſi longs que des Galéres, c'eſt-à-dire, de cent ou ſix-vingts pieds de longueur, qui n'en ont pas ſix dans leur plus grande largeur. Les Chiourmes ſont de cent, de ſix-vingts, & quelquefois de cent trente rameurs.

Les Députez trouvérent à l'embouchûre de la Riviére une Galére qui devoit les porter à bord, elle étoit ſuivie de trois autres & de ſix Mirous, qui ſont de longues Barques pour prendre le bagage. Etant arrivez au Vaiſſeau de Monſieur l'Ambaſſadeur, ils le complimentérent de la part du Roy, luy diſant qu'ils avoient ordre de Sa Majeſté de l'accompagner juſques à la Capitale où le Roy l'attendoit avec beaucoup d'impatience, pour ſçavoir des nouvelles ſeures du Roy de France ſon bon amy & de toute la Maiſon Royale.

Fin du Troiſiéme Livre.

P. Seuin delin. C. Vermeulen fecit

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE QUATRIE'ME.

VOYAGE DE LA BARRE DE Siam, aux Villes de Siam & de Louvo.

M. l'Ambaſſadeur s'embarque dans les Balons du Roy de Siam.

LE huitiéme d'Octobre Monſieur l'Ambaſſadeur ayant ſçû que les Balons du Roy devoient le venir prendre ce jour-là avec toute ſa ſuite, deſcendit dans la Chaloupe, au ſon des Trompettes

qui marchoient devant, & fut ſalüé par ſon Navire de quinze coups de canon. Il arriva de bonne heure à l'entrée de la Riviére, où les Balons du Roy ſe rendirent, il monta dans celuy qui luy étoit deſtiné, avec M. de Metellopolis & fut ſuivy de tous les autres. On ne fit ce jour-là que deux lieuës depuis l'embouchure de la Riviére & les Balons s'étans rangez au tour de la Maligne, qui étoit montée juſques-là, chacun paſſa la nuit dans le ſien.

Le lendemain on alla à Prépadem, où l'on avoit préparé le premier Palais de repos. Ces petits édifices, quoy qu'ils ſoient bâtis en huit jours, & faits ſeulement de nates & de roſeaux, ne laiſſent pas d'être commodes & agreables. Comme celuy-cy eſt le prémier, & que tous les autres étoient ſemblables, il eſt à propos d'en faire la deſcription.

Deſcription des maiſons qu'on avoit fait bâtir ſur les bords de la Riviére pour le recevoir.

En ſortant du balon on montoit par un eſcalier de ſix ou ſept marches, qui deſcendoit juſqu'à la ſurface de l'eau, il conduiſoit dans un coridor, où aprés avoir marché dix ou douze pas, on trouvoit deux Salles aſſez grandes l'une à droit & l'autre à gauche, qui ſervoient d'Office, de cuiſine, & de logement aux gens de Monſieur l'Ambaſſadeur. Au delà il y avoit deux cham-

bres, d'un côté étoit celle de Monſieur l'Ambaſſadeur, & de l'autre une Chapelle. Le Coridor aboutiſſoit à une Salle que les Portugais appellent *Sala da Preſença* ; en y entrant on voyoit à la droite une eſtrade couverte d'un tapis de Perſe, un grand Daix d'une étoffe d'or & de ſoye, avec un fauteüil doré au deſſous, & des carreaux de velours rouge galonnez d'or. Vis-à-vis étoit un buffet couvert d'un tapis d'or d'un fort bel ouvrage de la Chine, & au milieu de la Salle une longue table de ſoixante couverts. Tous les appartemens étoient proprement meublez ; & comme la chaleur eſt grande en ce pays-là, ils n'étoient tapiſſez que d'Indiennes fort belles, & le plancher étoit couvert de nattes tres-fines. Celuy de Monſieur l'Ambaſſadeur étoit couvert d'un grand tapis de Perſe, & le plafond d'une étoffe fort riche.

Dans tous ces Palais de repos, il y avoit ſept Officiers de la Maiſon du Roy, dont les ſix prémiers étoient Gentilshommes ordinaires de la Chambre, & le ſeptiéme Capitaine des Gardes du Corps, avec quelques ſoldats, qui faiſoient la garde jour & nuit, & pluſieurs rondes autour du logis pour empeſcher le bruit & le deſordre. Les ſix premiers avec les gens qu'ils commandoient

avoient ſoin que rien ne manquât à la magnificence de la Table, & à la propreté des Appartemens.

Monſieur l'Ambaſſadeur n'euſt pas plûtôt mis pied à terre à Prépadem, qu'il fut complimenté par les Gouverneurs de Bancok & de Piplis qui l'y attendoient dés le jour précédent. Aprés dîné il ſe rembarqua avec toute ſa ſuite, & avec le même cortege pour aller à Bancok. A demie lieuë de la Ville deux Oloüans Mandarins du troiſiéme ordre, dont le dernier étoit comme Général des Galeres, le vinrent recevoir de la part du Roy, pour l'accompagner enſuite juſques à la Capitale. On n'arriva que vers les cinq heures à Bancok. Un Navire Anglois qui étoit moüillé ſous la Forteresſe ſalüa ſon Excellence de vingt & un coup de canon, & la Ville qui étoit vis-à-vis de trente & un. En débarquant, il fut reçû par un grand nombre de Mandarins rangez en file de part & d'autre, ayant les Gouverneurs de Bancok & de Piplis à leur teſte, & il fût conduit au logis qu'on luy avoit préparé dans la Ville. Les ruës par où il paſſoit étoient parfumées d'Aquila, qui eſt un bois fort precieux, & d'une odeur admirable. Dés qu'il fut arrivé à ſon Hôtel, la Forteresſe qui ne l'avoit point encore ſalüé,

fit une tres-belle décharge de toute ſon artillerie. Le lendemain aprés le déjeuner on reconduiſit ſon Excellence avec les mêmes cérémonies à ſon Balon. En quittant le bord, la fortereſſe qui étoit du même côté, le ſalüa de vingt & un coup de canon, l'autre Fort en tira vingt-neuf, & le Navire Anglois vingt & un, & ce fut à la recommandation du Seigneur Conſtance, que le Vaiſſeau fit cette honneſteté à Monſieur l'Ambaſſadeur.

On luy fit les meſmes honneurs par tout où il débarqua, & le Roy luy envoyoit chaque jour des Mandarins les plus qualifiez le ſalüer de ſa part; & comme ils avoient ordre de demeurer auprés de luy juſqu'à un certain endroit nommé la Tabangue, où il devoit attendre le tems de ſon entrée; ſon cortege croiſſoit tous les jours. A un quart de lieuë de là, il trouva les Capitaines de toutes les Nations qui ſont à Siam. Les Anglois y vinrent avec huit grands Balons, enſuite les Chinois & les Maures. Aprés que chaque nation euſt fait ſon compliment, ils l'accompagnerent tous enſemble juſques à ſon logis, où ils prirent congé. Les Gouverneurs des Places qui l'avoient reçû à l'entrée de leur Gouvernement, l'avoient auſſi accompagné juſques-là. C'eſt un honneur extraordinaire & qui ne s'étoit rendu à nul Ambaſſadeur.

Le Roy de Siam voulut que l'Ambaſſadeur du Roy de France fût diſtingué de tous les autres, & même de ceux de l'Empereur de la Chine, qui paſſe dans tout l'Orient pour le plus grand Monarque de l'Univers.

La maniére dont le le Roy de Siam reçoit les Ambaſſadeurs des Princes ſes voiſins.

On reçoit les Ambaſſadeurs des Rois de la Cochinchine, du Tunquin, de Golconde, des Malayes, des Laos dans une cour couverte de Tapis. Les Grands du Royaume ſont proſternez dans deux ſalles qui ſont à côté, & les autres Mandarins inférieurs en dignité ſont proſternez dans la cour.

L'Ambaſſadeur avec toute ſa ſuite eſt dans une autre cour plus éloignée, où il attend qu'on le vienne querir par ordre du Roy pour avoir Audience.

Le Roy dans le tems qu'il a déterminé, paroît à une eſpéce de tribune ou de fenêtre élevée de dix pieds au deſſus de la premiére cour, au ſon des Trompettes, des Tambours & des autres inſtrumens de muſique qui ſont en uſage dans les Cours des Princes d'Orient. Alors le premier Miniſtre aprés en avoir demandé l'ordre au Roy, envoye appeller l'Ambaſſadeur par un Officier de la Chambre plus ou moins qualifié, ſelon qu'on veut honorer le Roy ſon Maître. Dés qu'on ouvre la porte de la

cour, l'Ambaſſadeur paroît proſterné avec les Interprétes de ſa nation, & le Gentilhomme ordinaire qui ſert dans cette occaſion de Maître des Cérémonies. Ils font tous enſemble devant le Roy la zombaye, qui eſt une profonde inclination, & ſe traînent enſuite lentement ſur les genoux & ſur les mains juſques au milieu de la cour. Alors en ſe levant trois fois ſur les genoux les mains jointes au deſſus de la tête, ils ſe courbent & frappent autant de fois la terre de leur front. Aprés quoy ils continuënt à ſe traîner comme auparavant juſques à ce qu'ils arrivent à un eſcalier qui eſt entre les deux ſalles où les Grands ſont proſternez, & là aprés avoir fait la zombaye, l'Ambaſſadeur attend que le Roy luy faſſe l'honneur de luy parler. Avant que d'obtenir Audiance, il doit envoyer les Préſens & la Lettre au premier Miniſtre, qui aprés les avoir examinez en plein Conſeil, les fait mettre ſur une table entre le Roy & l'Ambaſſadeur. Entre cette table & l'Ambaſſadeur il y a encore un Mandarin pour recevoir l'ordre du Roy, quand il plaira à Sa Majeſté d'envoyer le betel dont il fait préſent à l'Ambaſſadeur à la fin de l'Audiance.

Il y a à la Cour de Siam des Mandarins établis

établis pour avoir ſoin des affaires de chaque Nation. C'eſt à eux que les particuliers s'adreſſent pour préſenter leurs Requêtes au Roy & pour en obtenir Audiance, ils accompagnent les Ambaſſadeurs des Royaumes dont les affaires ſont de leur reſſort, & s'appellent pour cela Mandarins de la Nation ou Capitaines du Port.

Ce Mandarin dans les Audiances publiques eſt entre l'Ambaſſadeur & le premier Miniſtre, pour porter la parole de l'un à l'autre. Le Roy parle le premier & fait demander par ſon Miniſtre à l'Ambaſſadeur depuis quand il eſt party d'auprés du Roy ſon Maître, s'il l'a laiſſé en bonne ſanté & toute la famille Royale; l'Ambaſſadeur répond ce qui en eſt par ſon Interpréte, non pas au Roy immédiatement, mais au Capitaine de ſa Nation, celuy-cy le répéte au Barcalon qui le redit au Roy. Il eſt interrogé enſuite de la même maniére ſur les principaux points de ſon Ambaſſade, & dés qu'il a fait ſa réponſe on luy porte du Bétel & une veſte par ordre du Roy, lequel auſſitôt ſans autre cérémonie ſe retire au bruit des Trompettes & des autres inſtrumens, comme il étoit entré.

La maniére dont on reçoit à Siam

Mais à l'égard des Ambaſſadeurs des Rois indépendans, comme du Roy de Perſe, du

les Ambaſſadeur des Rois indépendans.

Grand Mogol, des Empereurs de la Chine & du Japon, voicy comme on en uſe. Les grands Mandarins du prémier & du ſecond ordre ſont proſternez en haye ſelon leur rang, au bas du Trône du Roy, & les autres Mandarins demeurent proſternez dans les deux Salles baſſes qui ſont à côté, & dont nous avons déja parlé. L'Ambaſſadeur doit ſe rendre avec ſon Interprete à un lieu qui luy eſt marqué auprés du Palais, où il attend que le grand Maître des ceremonies le vienne prendre pour l'introduire à l'Audiance.

En entrant dans le Palais il s'aſſied à terre & met les mains ſur ſa teſte, qui eſt une marque du profond reſpect qu'il rend à ſa Majeſté. Il ſe releve & marche enſuite entre les deux Salles, où les Mandarins du troiſiéme, quatriéme, & cinquiéme ordre ſont proſternez en ſilence. Quand il eſt arrivé au pied de l'eſcalier qui conduit à la Salle d'audiance, il ſe met à genoux, ſe traînant ſur les mains juſques dans la Salle, & il paroît en cette poſture devant le Roy qui eſt ſur un Trône élevé de dix ou douze pieds ſur une eſtrade fort large, ou les grands Mandarins ſont proſternez. Il s'arrête au bord de l'eſtrade, éloigné du Trône de plus de trente pieds. Il y a dans

l'entre-deux une table qui porte une grande bandege ou baſſin d'or, où ſont les préſens que l'Ambaſſadeur apporte avec la Lettre du Roy ſon Maître toute ouverte & qui a été luë par le Barcalon. Quand il eſt arrivé à ſa place il y demeure ſans ſe relever. Le Lieutenant du premier Miniſtre prend la Lettre du Prince ſur la table & la lit au Roy à haute voix. Aprés cette lecture Sa Majeſté demande à l'Ambaſſadeur des nouvelles de la ſanté du Roy ſon Maître & de toute la famille Royale. C'eſt au Barcalon que le Roy adreſſe la parole, le Barcalon la répete au Capitaine de la Nation, & le Capitaine à l'Interpréte qui l'explique à l'Ambaſſadeur. Celuy-cy répond à ſon Interpréte, & cette réponſe paſſe par les mêmes perſonnes pour aller au Roy. Enfin Sa Majeſté aprés avoir fait quelques queſtions & entendu les réponſes, fait préſenter à l'Ambaſſadeur le Betel & la Veſte, puis elle ſe retire au ſon des Trompettes.

Monſieur le Chevalier de Chaumont ayant ſceu ces manieres de recevoir les Ambaſſadeurs peu dignes du caractere qu'il ſoûtenoit, fit appeller les principaux Mandarins qui l'accompagnoient par ordre du Roy leur Maître, & leur dit qu'il ſeroit bien aiſe que le Roy de Siam nommât quelque Sei-

gneur de ſa Cour pour convenir des cérémonies de ſon entrée & de ſon audiance, afin qu'il ne s'y paſſât rien qui ne répondit à la grandeur & à l'amitié des deux Roys. Ces Mandarins repliquerent à ſon Excellence qu'ils en avertiroient le Barcalon qui auroit l'honneur d'en parler à Sa Majeſté.

Le Roy de Siam donne ordre au Seigneur de Conſtance de régler avec Monſieur l'Ambaſſadeur les cérémonies de ſa réception.

Ils n'y manquérent pas, & le Roy nomma ſur le champ le Seigneur Conſtance, avec ordre d'aller inceſſament trouver Monſieur l'Ambaſſadeur, & de regler avec luy la maniere dont on le recevroit dans la Capitale & au Palais. Sa Majeſté avoit déja dit publiquement, qu'elle ne vouloit pas qu'on obſervât à ſon égard l'ancienne coûtume de recevoir les Ambaſſadeurs du Mogol, de Perſe & de la Chine, & qu'elle conſentoit que l'Ambaſſadeur de France entrât dans ſon Palais l'épée au côté, & qu'il s'aſſit à l'Audiance, ce qui n'avoit jamais été accordé à aucun Ambaſſadeur.

Le Seigneur Conſtance ſe ſentit fort honoré de cet ordre, & vint trouver ſon Excellence. Aprés les prémiers complimens, M. de Chaumont parla de la converſion du Roy comme du principal ſujet de ſon Ambaſſade. M. Conſtance en témoigna de l'étonnement, & dit à Monſieur l'Ambaſſadeur,

que c'étoit la choſe du monde qu'il ſouhaitoit le plus, mais qu'il n'y voyoit aucune apparence ; que le Roy étoit extremément attaché à la Religion de ſes Ancêtres, & qu'il ſeroit fort ſurpris d'une propoſition à laquelle on ne l'avoit point préparé ; qu'il conjuroit Monſieur l'Ambaſſadeur de ne point parler de cette affaire qui cauſeroit ſans doute du deſordre dans les conjonctures preſentes, & qui ne pouvoit produire aucun bien. Monſieur l'Ambaſſadeur répondit qu'il y penſeroit, mais qu'il auroit bien de la péine à ſupprimer la plus conſiderable & preſque l'unique raiſon de ſon voyage.

On traitta enſuite de la maniere dont les Gentilshommes de Monſieur l'Ambaſſadeur ſeroient à l'Audiance ; car on vouloit, ou qu'ils n'y fuſſent point, ou qu'ils y fuſſent dans une poſture humiliante.

Monſieur l'Ambaſſadeur voulut abſolument qu'ils entraſſent avec luy dans la Salle d'Audiance, & qu'ils y demeuraſſent tandis qu'il y ſeroit. Le Seigneur Conſtance eût beau luy dire que c'étoit une choſe nouvelle qui ne s'étoit jamais pratiquée à la Cour de Siam, & que le Roy auroit bien de la peine à ſe relâcher là-deſſus ; que les Ambaſſadeurs même des Rois du Tunquin, & de la Co-

chinchine ne venoient qu'en rampant à l'eſcalier de la Salle, & qu'ils paroiſſoient proſternez devant le Roy. Mais Monſieur l'Ambaſſadeur tint ferme, & ajoûta qu'il ne pouvoit aller à l'audiance qu'à cette condition; que pour accommoder les choſes il conſentiroit que ſes Gentilshommes ne fuſſent pas debout en preſence du Roy. Qu'ils entreroient dans la Sale avant que Sa Majeſté y parût, & qu'ils ſeroient aſſis ſur les tapis quand il paroîtroit ſur ſon Trône. Ce Miniſtre jugeoit ces propoſitions raiſonnables. Mais comme il connoiſſoit la delicateſſe du Roy là-deſſus, il pria Monſieur l'Ambaſſadeur de luy donner le tems d'en parler à ſa Majeſté; ſurquoy aprés une longue conférence ils ſe ſéparerent pleins d'eſtime & d'amitié l'un pour l'autre. Monſieur Conſtance ménagea ſi bien cette affaire, que le Roy accorda à Monſieur l'Ambaſſadeur tout ce qu'il demandoit; ainſi on ne penſa plus qu'à achever les préparatifs de l'entrée.

Les Nations différentes qui ſont à Siam vont complimenter M. l'Ambaſſadeur.

Deux jours aprés, toutes les nations de l'Orient, qui demeurent à Siam, voulurent marquer chacune en particulier la haute eſtime qu'elles avoient conçûës du Roy de France. Il y en eût juſques à quarante-trois de divers Païs des Indes qui ſe joignirent en-

ſemble pour rendre leur cérémonie plus éclatante, & qui vinrent dans une infinité de Balons diverſement parez, complimenter Monſieur l'Ambaſſadeur. Le lendemain arrivérent quatre grands Balons d'Etat, par ordre du Seigneur Conſtance, armez chacun de quatre-vingts rameurs, nous n'en avions point encore vû de ſemblables. Les deux premiers avoient la figure de Chevaux Marins, ils étoient tout dorez, & à les voir venir de loin ſur la Riviére, on eût crû qu'ils étoient animez. Deux Officiers des Gardes du Corps étoient deſſus pour y recevoir les préſens du Roy de France. Dés qu'ils en furent chargez ils s'allérent poſter en grand ſilence au milieu du Canal. Durant tout le tems qu'ils y reſtérent on n'entendoit pas le moindre bruit ſur le rivage, & il ne fut plus permis à aucun Balon de monter ou de deſcendre ſur la Riviére, de peur de manquer de reſpect aux Balons d'Etat & aux préſens qu'ils portoient.

La veille du jour déterminé pour l'entrée de Monſieur l'Ambaſſadeur dans la Ville de Siam, & pour ſa premiere Audiance, le Roy luy députa deux Princes de ſa Cour pour l'accompagner le jour ſuivant. Le premier s'appelloit Oya Praſſedet, & l'autre Peya Tep de Châ. Celuy-cy étoit couſin

germain du Roy de Camboje, & Oya Praſſedet étoit le chef & le protecteur de tous les Talapoins du Royaume, avec droit de les juger & de les faire punir quand ils le méritent, qui eſt une des prémieres & des plus importantes Charges de l'Etat.

Ils menoient avec eux ſeize Balons d'Etat & ſix autres de la Garde du Corps, & ils étoient ſuivis de quarante Mandarins du troiſiéme, quatriéme & cinquiéme ordre, montez ſur leurs Balons de cérémonie deſtinez pour accompagner celuy ſur lequel M. l'Ambaſſadeur devoit s'embarquer, qui étoit un des plus beaux que le Roy eût. On commença à ſe mettre ſur la Riviére vers les huit heures du matin. Les Balons des Mandarins les moins qualifiez marchoient les premiers deux à deux & dans une juſte diſtance les uns des autres au nombre de quarante. Aprés eux venoient dix ou douze Mandarins du ſecond & du troiſiéme rang, qui étoient toûjours venus depuis Bancok, & les derniers étoient ſuivis par les deux Princes que le Roy avoit envoyé le ſoir précédent. Aprés un aſſez grand intervalle paroiſſoient les quatre Balons ſur leſquels on avoit mis les preſens du Roy, & enſuitte celuy qui portoit ſa Lettre, ſéparé de tous les autres par un eſpace conſiderable; car avant

que

que de partir de la Tabangue, pour s'accommoder à la coûtume de ces peuples, il fallut que Monſieur l'Ambaſſadeur prît la Lettre du Roy avec un grand reſpect, & qu'il la mît entre les mains de Monſieur l'Abbé de Choiſi qui la devoit porter dans un grand Balon deſtiné uniquement pour elle. Monſieur l'Ambaſſadeur venoit enſuite dans un magnifique Balon qui brilloit de tous côtez de l'or dont il étoit couvert. Il avoit à droit & à gauche ſix galeres de la garde, où étoient les trompettes, les tambours & les autres inſtrumens qui marchent devant le Roy dans ſes ſorties publiques. Il étoit ſuivy de quatre Balons du Roy où étoient les Gentilshommes de l'Ambaſſade, & les gens de M. l'Ambaſſadeur. Aprés eux venoient en confuſion un ſi grand nombre de Balons grands & petits de toutes les Nations, qu'ils couvroient le Mênam; c'eſt le nom de la riviere, qui ſignifie en langue Siamoiſe, *Mere des eaux*. Cette longue ſuite de Balons d'Etat qui marchoient en bon ordre, au nombre de cent cinquante, & une foule d'autres, occupoient tout l'eſpace de la riviere où la vûë pouvoit s'étendre & faiſoient un agréable ſpectacle. Les cris de joye ſouvent redoublez que pouſſoient les rameurs, ſelon la coûtume des

Siamois, comme s'ils fuſſent allez à la charge, faiſoient accourir ſur les deux côtez du rivage une infinité de peuples pour voir cette auguſte cérémonie.

Les ſeuls Portugais ne s'y trouverent point, à la reſerve de trois ou quatre, qui ſont Officiers dans les troupes du Roy de Siam. Ils prétendoient par là rendre la pareille aux François, qui deux années auparavant n'avoient point aſſiſté à l'entrée de l'Ambaſſadeur de Portugal. Il n'y eut que le Pere Suarez Jéſuite que ſon grand âge & ſes infirmitez ne purent empeſcher de venir aſſûrer M. l'Ambaſſadeur de ſes reſpects. Ce bon vieillard témoigna ſa joye de toutes les manieres qu'il pût, & fit ſonner les cloches lors que ſon Excellence paſſa pardevant nôtre Egliſe.

La Faiturie Hollandoiſe, qui eſt de l'autre côté de la Riviére, & un de ſes Vaiſſeaux moüillé auprés, ſalüerent Monſieur l'Ambaſſadenr de tout leur canon. La Ville de Siam fit la même choſe lorſqu'il paſſa devant le premier baſtion, & la Compagnie Françoiſe fit faire à ſon Vaiſſeau, qui étoit magnifiquement pavoiſé, deux décharges de ſon artillerie, lorſque Monſieur l'Ambaſſadeur paſſa devant, en allant & en revenant de l'Audiance.

Aprés avoir côtoyé une partie des murailles de la Ville, on arriva au lieu du débarquement, qui étoit à un quart de lieuë du Palais. Monsieur Constance s'y trouva pour y donner les ordres & pour y recevoir Monsieur l'Ambassadeur. Dés qu'on l'eût averty que le Balon approchoit du bord, il monta sur son Eléphant & se mit à la tête de vingt autres Eléphans de guerre rangez sur le rivage. Et quand Monsieur l'Ambassadeur débarqua, il descendit de son Eléphant aprés avoir fait une profonde inclination au Balon qui portoit la Lettre du Roy, il vint au devant de Son Excellence, & ils se firent l'un à l'autre de grandes honnêtetez. Monsieur l'Ambassadeur alla ensuite pour prendre la Lettre du Roy sur le Balon où on l'avoit mise; mais il trouva que le Mandarin l'avoit déja portée à terre avec la Pyramide dorée où elle étoit. Ce pauvre Mandarin fit une grande faute en pensant bien faire, il en fut puni sur le champ, & eut la tête piquée, en attendant un plus sévére châtiment. Car dans les Ambassades d'Orient on a bien un autre respect pour les Lettres que les Princes envoyent, que pour leurs Ambassadeurs. On regarde la Lettre comme la parole Royale, dont l'Ambassadeur n'est que le porteur.

Le Seigneur Constance reçoit M. l'Ambassadeur au bord de la riviere.

Respect qu'on rend à la Lettre du Roy.

Monſieur le Chevalier de Chaumont prit donc cette Lettre & la donna à Monſieur l'Abbé de Choiſi qui l'alla poſer avec un grand reſpect, ſur un char doré qui la devoit porter enfermée dans une haute Pyramide juſqu'à la porte du Palais.

Monſieur l'Ambaſſadeur eſt porté au Palais.

Aprés cette cérémonie Monſieur l'Ambaſſadeur s'aſſit dans un grand fauteüil doré élevé ſur une eſtrade couverte d'un beau Tapis & d'un Carreau de velours. Il fut ainſi porté ſur les épaules de dix hommes, environné de Mandarins, qui marchoient à pied, à la réſerve de deux qu'on portoit à ſes côtez ſur des chaiſes plus baſſes. Monſieur l'Abbé de Choiſi le ſuivoit porté dans une chaiſe peinte de rouge, dont les ornemens étoient d'yvoire, & Meſſieurs les Gentilshommes montérent ſur des chevaux qu'on leur avoit préparez. Cette marche avoit quelque choſe de ſingulier. Elle commença par vingt Eléphans de guerre, qui défilérent les premiers au milieu d'une double haye de piquiers & de mouſquetaires le long d'une grande ruë, qui alloit depuis le rivage juſqu'au Palais : enſuite venoient les Gardes & les Officiers du Gouverneur de la Ville & beaucoup de Mandarins à cheval. Monſieur Conſtance marchoit le dernier ſur un Eléphant & précé-

doit immediatement le Char qui portoit la Lettre du Roy, à laquelle le peuple aſſis à terre, faiſoit la zombaye dés qu'elle commençoit à paroître. Aprés le Char marchoient les trois Trompettes de Monſieur l'Ambaſſadeur à cheval, avec leurs magnifiques livrées, & Monſieur l'Ambaſſadeur paroiſſoit élevé comme ſur un Trône. Il étoit vétu d'un riche brocard de couleur de feu brodé d'or, d'un éclat admirable. Monſieur l'Abbé de Choiſi ſuivoit, porté dans ſa chaiſe découverte, en ſurplis & en camail. Les Gentilshommes marchoient en ſuite à cheval, tout couverts d'or & d'argent, ſuivis de Pages, de Valets de pied, & d'un grand nombre de domeſtiques, tous fort proprement vêtus. La marche étoit fermée par une multitude incroyable de peuple qui gardoit un profond ſilence.

Deſcription du Palais du Roy de Siam

Le Palais du Roy de Siam a beaucoup d'étenduë; mais l'architecture n'a rien de régulier ny de ſemblable à la nôtre. Ce ſont de grandes cours entourées de murailles avec des corps de logis; d'un côté ſont les appartemens des Officiers du Roy, & de l'autre un grand nombre de pavillons, où ſont les Elephans. Il y a auſſi beaucoup de Pagodes grandes & petites, dont l'irrégularité ne laiſſe pas d'avoir quelque agré-

ment. Quand on fut arrivé à la prémiere porte du Palais, tout le monde mit pied à terre, & Monſieur l'Ambaſſadeur alla prendre la Lettre de deſſus le Char de Triomphe pour la remettre entre les mains de Monſieur l'Abbé de Choiſi.

On entra en cet ordre dans la premiere cour du Palais, où il y avoit d'un côté cinquante Elephans de guerre enharnachez d'or, & de l'autre deux regimens des Gardes rangez en bataille au nombre de huit cens hommes. De là on paſſa dans la ſeconde cour, où il y avoit huit autre Elephans de guerre, & une compagnie de ſoixante Mores à cheval. Ils étoient armez de lances, & ils avoient fort bonne mine. Dans la troiſiéme cour étoient ſoixante Elephans avec des harnois encore plus riches que les premiers, & deux regimens des Gardes du Corps ſous les armes qui faiſoient deux mille hommes. En entrant dans la quatriéme cour, dont le pavé étoit moitié couvert de nattes, on trouvoit deux cens ſoldats proſternez qui portoient des ſabres d'or & de tambag, appellez en Portugais, *Os Braços pintados*, parce qu'ils ont les bras peints de rouge. Ces ſoldats ſont les rameurs du Balon du Roy, & comme les gardes de la Manche. Dans deux Salles plus avancées étoient cinq cens Perſes de la Garde du Roy, aſſis à

terre, les jambes croiſées, parce que dans le Palais il n'eſt permis à perſonne d'être de bout à moins qu'on ne marche, & tous les ſoldats Siamois étoient accroupis, tenant leurs armes entre leurs mains jointes.

La cinquiéme cour où l'on entra étoit toute couverte de fines nattes, ſur leſquelles étoient proſternez tous les Mandarins du troiſiéme, quatriéme & cinquiéme ordre, & à quelque diſtance ceux du ſecond ordre étoient dans la même poſture ſur des Tapis de Perſe. Aprés avoir paſſé entre tous les Mandarins & traverſé tant de cours, on arriva enfin au pié d'un eſcalier, où l'on trouva à la droite deux Eléphans tout couverts d'or, & à la gauche ſix chevaux de Perſe, dont une partie de la ſelle & les étriers étoient d'or maſſif, & les harnois ſemez de perles, de diamans, de rubis & d'émeraudes. Monſieur l'Ambaſſadeur s'arrêta-là, & les Gentilshommes montérent dans la ſalle de l'Audiance où le Roy n'étoit pas encore, ils s'aſſirent ſur des Tapis de Perſe vis-à-vis du Trône, à vingt pas de diſtance, comme on étoit convenu. Ce Trône n'eſt à proprement parler qu'une grande fenêtre qui eſt élevée de ſept à huit pieds au deſſus de l'eſtrade, & qui répond au milieu de la ſalle. A droit & à gauche

Deſcription du Thrône du Roy de Siam.

étoient deux grands paraſſols d'une étoffe d'or à ſept ou huit étages, dont les baſtons étoient d'or maſſif & ſi hauts qu'ils touchoient preſque au plancher. Monſieur l'Evêque de Métellopolis, Monſieur l'Abbé de Lyonne & Monſieur le Vachet étoient aſſis dans la ſalle de même que les Gentilshommes, auprés du ſiége qu'on avoit préparé à Monſieur l'Ambaſſadeur. Dans cette ſalle les Princes, les Miniſtres & les Mandarins du premier ordre étoient proſternez, ſelon leur rang, à droit & à gauche.

Il y a de trois ſortes de Princes à la Cour de Siam; les premiers ſont les Princes du Sang Royal de Camboje & des autres Royaumes tributaires du Roy de Siam. Les ſeconds ſont les Princes de Laos, de Chiamay & de Banca qui ont été pris à la guerre & quelques autres qui ſe ſont volontairement mis ſous la protection du Roy. Les troiſiémes ſont ceux que le Roy a élevez au rang de Princes. Ils avoient chacun devant eux de grandes coupes d'or & d'argent, qui ſont les marques de leur dignité, & ils demeuroient proſternez dans un profond ſilence attendant la venuë du Roy. Quelque tems aprés qu'on ſe fut ainſi placé, on entendit le ſon des trompettes, des tambours & de beaucoup d'autres inſtrumens, & alors le Trône

Trône du Roy s'ouvrit & il parut deſſus. Mais on ne le voyoit que juſques à la ceinture, le reſte étoit caché par le rebord de la feneſtre. Tous les Mandarins proſternez ſe leverent ſur les genoux, & ayant les mains jointes pardeſſus leurs teſtes firent de profondes inclinations & frapperent la terre du front. Le Roy avoit une Thiare toute brillante de pierreries. C'eſt un grand bonnet terminé en pyramide, environné de trois cercles d'or à quelque diſtance l'un de l'autre. Il avoit aux doigts beaucoup de gros diamans qui jettoient un grand éclat; ſa Veſte étoit rouge à fond d'or, & pardeſſus il avoit une gaze d'or dont les boutons étoient de gros diamans; tout cela joint à un air vif, plein de feu & toûjours riant, luy donnoit beaucoup de grace & de majeſté.

M. l'Ambaſſadeur entre dans la Salle d'Audience.

Monſieur l'Ambaſſadeur ne fut pas plûtôt averty par le ſon des inſtrumens que le Roy étoit arrivé, qu'il entra dans la Salle ſuivy de Monſieur l'Abbé de Choiſi & du Seigneur Conſtance. Quand il eut avancé quatre pas, regardant le Roy comme s'il l'eût appercû pour la premiere fois, il fit une profonde révérence, il en fit une ſeconde au milieu de la Salle, & une troiſiéme lors qu'il fut auprés du ſiege qu'on luy

avoit préparé. Le Roy répondit à chaque révérence par une inclination de corps accompagnée d'un visage riant & ouvert. Alors Monsieur l'Ambassadeur commença son compliment en cette maniere, & aprés en avoir prononcé les premieres paroles il s'assit & se couvrit.

SIRE,

Harangue de l'Ambassadeur de France au Roy de Siam

Le Roy mon Maître si fameux aujourd'huy dans le monde par ses grandes victoires, & par la paix qu'il a souvent donnée à ses ennemis à la teste de ses armées, m'a commandé de venir trouver Vôtre Majesté pour l'assûrer de l'estime particuliere qu'il a concûë pour Elle. Il connoît, SIRE, vos augustes qualitez, la sageſſe de vôtre Gouvernement, la magnificence de vôtre Cour, la grandeur de vos Etats, & ce que vous vouliez particulierement luy faire connoître par vos Ambassadeurs, l'estime que vous avez pour sa personne, confirmée par cette protection continuelle que vous donnez à ses sujets, principalement aux Evêques qui m'environnent, & qui sont les Ministres du vray Dieu.

Il ressent tant d'illustres effets de l'estime

que vous avez pour luy, & il veut bien, SIRE, y répondre de tout ſon pouvoir. Dans ce deſſein il eſt preſt de traiter avec Vôtre Majeſté, de vous envoyer de ſes ſujets pour entretenir & pour augmenter le commerce, de vous donner toutes les marques d'une amitié ſincere, & de commencer entre les deux Couronnes une union auſſi étroite dans la poſterité que vos Etats ſont éloignez des ſiens par ces vaſtes mers qui les ſéparent. Mais rien ne l'affermira tant en cette réſolution, & ne vous unira plus étroitement enſemble que de vivre dans les ſentimens d'une même croyance.

Et c'eſt particulierement, SIRE, ce que le Roy mon Maiſtre, ce Prince ſi ſage & ſi éclairé, qui n'a jamais donné que de bons conſeils aux Rois ſes alliez, m'a commandé de vous répréſenter de ſa part. Il vous conjure par l'intereſt qu'il prend déja, comme le plus ſincere de vos amis, à vôtre véritable gloire, de conſidérer que cette ſuprême Majeſté dont vous êtes revêtu ſur la terre, ne peut venir que du vray Dieu C'eſt à dire, d'un Dieu tout puiſſant, éternel, infini, tel que les Chrétiens le reconnoiſſent, qui ſeul fait regner les Rois & régle la fortune de tous les peuples.

Soûmettre vos grandeurs à ce Dieu qui gouverne le Ciel & la Terre ; c'eſt une choſe, SIRE, beaucoup plus raiſonnable que de les rapporter aux autres Divinitez qu'on adore dans l'Orient, & dont vôtre Majeſté qui a tant de lumiére & de pénétration, ne peut manquer de voir aſſez l'impuiſſance.

Mais elle le verra encore plus clairement, ſi elle veut bien entendre durant quelques-tems les Evêques & les autres Miſſionaires qui ſont icy. La plus agréable nouvelle que je puiſſe porter au Roy mon Maître, eſt celle-là, SIRE, que Vôtre Majeſté perſuadée de la vérité, ſe fait inſtruire dans la Religion Chrêtienne. C'eſt ce qui luy donnera plus d'admiration & d'eſtime pour Vôtre Majeſté, & qui excitera ſes ſujets à venir avec plus d'empreſſement dans vos Etats : & enfin ce qui achevera, SIRE, de vous combler de gloire, puiſque par ce moyen Vôtre Majeſté s'aſſûre d'un bonheur éternel dans le Ciel, aprés vous regné avec autant de proſperité qu'elle fait ſur la terre.

Monſieur l'Evêque dit en Portugais au Seigneur Conſtance à peu prés le ſens du compliment de Son Excellence, & ce Miniſtre l'expliqua au Roy en Siamois, ſe te-

nant cependant dans une posture tres-respectueuse, comme les autres Princes & Seigneurs qui demeurérent toûjours prosternez dans la salle à côté de luy, mais un peu plus bas. Il seroit difficile d'expliquer la joye que le Roy de Siam fit paroître en cette occasion & dans toute cette journée.

Maniere dont Monsieur l'Ambassadeur donna la Lettre du Roy au Roy de Siam.

Monsieur l'Ambassadeur avoit été surpris en entrant dans la salle de voir le Roy si élevé au dessus de luy, & avoit témoigné quelque peine qu'on ne l'en eût pas averty. Aprés avoir fait son compliment il devoit naturellement s'avancer pour présenter la Lettre du Roy son Maître au Roy de Siam. On étoit convenu avec le Seigneur Constance, qu'afin de marquer plus de respect pour la Lettre du Roy, Monsieur l'Ambassadeur la prendroit de Monsieur l'Abbé de Choisi, qui devoit pour cela demeurer debout à son côté pendant la harangue & tenir la Lettre dans une coupe d'or soûtenuë d'un pié fort long. Mais Monsieur l'Ambassadeur voyant le Roy si élevé, que pour atteindre jusqu'à luy il faudroit prendre la coupe par le bas du pié, & lever le bras fort haut, jugea que cette distance ne convenoit pas à sa dignité, & qu'il devoit présenter la Lettre de plus prés.

Aprés avoir balancé un moment, il prit ſon parti, qui fut de tenir la coupe par le haut, & de ne lever le bras qu'à demy. Le Roy qui comprit ce qui le faiſoit agir de la ſorte, ſe leva ſur ſes pieds en ſoûriant, & ſe baiſſant en dehors, fit la moitié du chemin pour prendre la Lettre : il la porta enſuite ſur ſa tête, ce qui eſt une marque extraordinaire d'honneur & d'eſtime que ce Prince voulut donner au grand Roy qui la luy envoyoit. Alors il répondit à Monſieur l'Ambaſſadeur, qu'il ſe ſentoit extrémement obligé de l'honneur que luy faiſoit le Roy tres-Chrêtien, & qu'il n'avoit point de plus forte paſſion que d'entretenir une amitié & une paix éternelle avec Sa Majeſté. Enſuite il luy demanda des nouvelles de la ſanté de ce Prince, qu'il nommoit toûjours ſon bon amy, & de toute la Maiſon Royale, & luy témoigna la joye qu'il avoit de le voir arrivé en bonne ſanté avec toute ſa ſuite.

M. l'Ambaſſadeur préſente au Roy de Siam M. l'Abbé de Choiſi & & les Gentils hommes de ſa ſuite.

Monſieur l'Ambaſſadeur aprés avoir remercié Sa Majeſté de toutes ſes bontez, luy préſenta Monſieur l'Abbé de Choiſi en luy faiſant connoître ſon mérite, & les Gentils-hommes de ſa ſuite diſant qu'ils étoient tous Officiers ſur les Vaiſſeaux du Roy ; que la pluſpart s'étoient

trouvez dans diverſes occaſions contre les ennemis de l'Etat, où ils s'étoient diſtinguez par leur valeur. Le Roy l'écoûta avec beaucoup de plaiſir, & fit enſuite tomber le diſcours ſur les Ambaſſadeurs qu'il avoit envoyez en France, dont il n'avoit eu aucune nouvelle. Il ſe répandit ſur les loüanges du Roy aſſez long-tems, témoignant une extrême joye d'entendre ce que Monſieur l'Ambaſſadeur luy racontoit de ſa grandeur, de ſa ſageſſe, de ſes conqueſtes, & de la paix qu'il venoit de donner à l'Europe. Enfin il fit dire à M. l'Ambaſſadeur, que s'il avoit beſoin de quelque choſe de ſon Royaume pour luy & pour les perſonnes de ſa ſuite, qu'il s'addreſſât à ſon Barcalon, auquel il avoit donné des ordres exprés de le ſatisfaire en toutes choſes. Ainſi finit la prémiere audiance avec beaucoup de ſatisfaction de part & d'autre.

On va voir l'Elephant blanc dans ſon appartement.

Au ſortir de la Salle, Monſieur Conſtance mena Monſieur l'Ambaſſadeur voir l'Elephant blanc qui eſt ſi eſtimé dans les Indes, & qui a été le ſujet de tant de guerres. Il eſt aſſez petit & ſi vieux qu'il en eſt tout ridé. Pluſieurs Mandarins ſont deſtinez pour en avoir ſoin, & on ne le ſert qu'en vaiſſelle d'or, au moins les deux baſſins qu'on avoit mis devant luy, étoient d'or maſſif,

d'une grandeur & d'une épaiſſeur extraordinaire. Son appartement eſt magnifique, & le lambris du Pavillon où il eſt logé, eſt fort proprement doré. Comme il étoit déja tard, on ſortit du Palais du Roy pour aller à celuy qu'on avoit préparé à Monſieur l'Ambaſſadeur, & on marcha dans le même ordre & avec la même pompe qu'on étoit allé à l'Audiance.

Monſieur l'Evêque fut appellé quelquetems aprés par ordre du Roy, pour traduire en Siamois la Lettre du Roy de France, qui fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince. En voicy les termes :

Lettre du Roy de France au Roy de Siam.

TRES-HAUT, TRES-EXCELLENT, ET TRES-MAGNANIME PRINCE, nôtre tres-cher & bon Amy, Dieu veüille augmenter vôtre grandeur avec une fin heureuſe. J'ay appris avec déplaiſir la perte des Ambaſſadeurs que vous nous envoyâtes en l'année 1681. & nous avons été informez par les Peres Miſſionaires qui ſont revenus de Siam, & par les lettres que nos Miniſtres ont reçû de la part de celuy à qui vous confiez le principal ſoin de vos affaires, l'empreſſement avec lequel vous ſouhaitez nôtre amitié Royale. C'eſt pour y correſpondre que nous avons choiſi le Chevalier de Chaumont

Chaumont pour nôtre Ambaſſadeur prés de vous, qui vous apprendra plus particuliérement nos inclinations ſur tout ce qui peut contribuer à établir pour toûjours cette amitié ſolide entre nous. Cependant nous ſerons tres-aiſes de trouver les occaſions de vous témoigner la reconnoiſſance avec laquelle nous avons appris, que vous continuez vôtre protection aux Evêques & aux Miſſionaires Apoſtoliques, qui travaillent à l'inſtruction de vos ſujets dans la Religion Chrêtienne; & nôtre eſtime particuliére pour vous, nous fait déſirer ardemment, que vous vouliez bien vous-même les écoûter & apprendre d'eux les véritables maximes & les myſtéres ſacrez d'une ſi ſainte Loy, dans laquelle on a la connoiſſance du vray Dieu, qui ſeul peut, aprés vous avoir fait regner long-tems & glorieuſement ſur vos ſujets, vous combler d'un bonheur éternel.

Nous avons chargé nôtre Ambaſſadeur de quelques préſens des choſes les plus curieuſes de nôtre Royaume, qu'il vous préſentera comme une marque de nôtre eſtime, & il vous expliquera auſſi ce que nous pouvons déſirer pour l'avantage du commerce de nos Sujets. Sur ce nous prions Dieu qu'il veüille augmenter vôtre grandeur

avec toute fin heureuſe. Fait en nôtre Château de Verſailles le vingt-uniéme jour de Janvier 1685

Vôtre tres-cher
& bon Amy,
LOUIS.

COLBERT.

M. l'Ambaſſadeur va voir M. l'Evêque de Métellopolis.

Aprés que Monſieur l'Ambaſſadeur eût eu ſon Audiance du Roy, il rendit ſa premiere viſite à Monſieur l'Evêque de Métellopolis au Seminaire. Ce Prélat eſt Vicaire Apoſtolique dans la plus grande partie des Provinces ſoûmiſes aux Vicaires Apoſtoliques ; il travaille depuis long-tems avec beaucoup d'application & de zele à la converſion des Siamois, dont il a étudié la langue avec un grand ſoin. Nous receûmes de luy nos approbations par écrit, & en nous les envoyant il nous fit dire, que nous pouvions exercer nos fonctions dans les Indes auſſi librement qu'en Europe. Il réſide ordinairement au Seminaire depuis que ſes grandes maladies l'ont affoibli. Cette maiſon eſt la plus belle qui ſoit dans la Ville & dans les Camps qui ſont autour de Siam. Elle conſiſte en un grand corps de logis double à deux étages bâtis à la Françoiſe, où vingt perſonnes peuvent loger commodément. Les

chambres ſont grandes & élevées, les unes donnent ſur le jardin, & les autres ſur une Egliſe que le Roy de Siam fait bâtir auprés, & qui n'eſt pas encore achevée. Elle ſera fort grande, & ſi on eût eu ſoin de prendre d'abord un deſſein régulier, elle pourroit paſſer pour belle même dans les Villes d'Europe.

C'eſt une coûtume établie à la Cour de Siam, de donner une veſte à tous ceux qui ont l'honneur d'être introduits en la préſence du Roy, & on la porte toûjours aux Ambaſſadeurs, en leur préſentant le Betel à la fin de l'Audiance. Le Roy ayant ſçû que les François n'uſoient point de Bétel, & qu'ils ne s'accommoderoient peut-être pas d'un habit fait à Siam, il ne voulut pas le leur faire donner alors, mais quelques jours aprés il envoya à ſon Excellence vingt piéces d'une étoffe fort riche à fleurs d'or, & autant d'une étoffe de ſoye pour faire des doublures. Il fit un ſemblable préſent aux Gentilshommes de ſa ſuite, pour s'en faire des habits plus légers (ce ſont les paroles du Roy) & ſouffrir avec moins d'incommodité les grandes chaleurs du climat auſquelles ils n'étoient pas accoûtumez. Monſieur l'Ambaſſadeur dés qu'il eût reçû le préſent du Roy fit jetter beaucoup d'argent par les

Le Roy de Siam envoye un préſent à M. l'Ambaſſadeur.

M. l'Ambaſſadeur fait jetter par les fenê-

tres de ſon Palais une ſomme d'argent à ceux qui luy avoient apporté ce préſent.

fenêtres aux gens des Mandarins qui l'avoient apporté, & au peuple qui y étoit en foule. Cela fit beaucoup de bruit dans la Ville de Siam, & ſurprit tout le monde qui n'avoit jamais vû cette ſorte de magnificence. On ne parla durant long-tems que de cette riche pluye d'or & d'argent qui tomboit dans la cour de l'Ambaſſadeur de France. Cette libéralité faite à propos augmenta beaucoup l'eſtime que les Grands & les Peuples avoient conceuë de la Nation Françoiſe au deſſus de toutes les autres de l'Europe.

Auſſi-tôt que Monſieur l'Ambaſſadeur fut dans la Ville de Siam, le Seigneur Conſtance qui demeuroit auparavant dans le Camp des Japonois, vint ſe loger dans une belle maiſon qu'il a, proche l'Hôtel de ſon Excellence; & durant tout le tems que nous fûmes à Siam il tint table ouverte aux François, & en leur conſidération à toutes les autres Nations. Sa maiſon étoit fort bien meublée, & au lieu de tapiſſeries qu'on ne ſçauroit ſouffrir à Siam à cauſe du chaud, on avoit étendu tout autour du Divan un grand paravant du Japon d'une hauteur & d'une beauté ſurprenante. Il y avoit toûjours deux tables de douze couverts chacune, & où on faiſoit une chere fort abondante & fort délicate. On y trouvoit de

toutes ſortes de vins, d'Eſpagne, du Rhin, de France, de Cephalonie, & de Perſe. On y étoit ſervi à grands baſſins d'argent, & le bufet étoit garni de tres-beaux vaſes d'or & d'argent du Japon fort bien travaillez, avec pluſieurs grands baſſins des mêmes métaux & du même travail.

Le bruit qui ſe répandoit alors, que le Roy devoit aller faire un preſent à ſa Pagode avec un grand cortége, excita la curioſité des Gentilshommes François, qui voulurent être ſpectateurs de la Pompe. Un des Mandarins qui étoient toûjours dans l'Hôtel pour empêcher le deſordre & prendre garde que rien n'y manquât, les mena dans un endroit où ils pouvoient voir commodément ce ſpectacle. Les ruës par où le Roy devoit paſſer étoient bordées à hauteur d'appuy d'un treillis peint de rouge, & ſemées de fleurs en pluſieurs endroits. Le Roy ne ſortit pas ce jour-là, mais ſon preſent ne laiſſa pas d'être porté à la Pagode en grande cérémonie. On vit d'abord paroître un homme ſur un Eléphant qui joüoit des timballes, précedé de deux trompettes à cheval. Pluſieurs Mandarins, auſſi à cheval, marchoient aprés deux à deux; un grand nombre de ſoldats à pied de ceux qu'on appelle les bras peints venoit enſuite en

Le Roy de Siam fait porter ſes préſens aux Pagodes avec beaucoup de de pompe.

bon ordre. Ils étoient ſuivis de quinze Elephans, dont ſept ou huit portoient des Paraſols à triple étage avec des chaiſes dorées, où étoient autant de Mandarins chargez des Préſens du Roy. Aprés ces Elephans venoient les Mandarins du prémier & du ſecond ordre, qu'on reconnut aux cercles d'or & d'argent, qui étoient à leur bonnet rond fait en forme de Pyramide.

A la Cour de Siam on ne donne jamais que deux audiances aux Ambaſſadeurs, la prémiere & celle de congé. Souvent même on n'en accorde qu'une & l'on remet toutes les affaires au Barcalon qui en doit rendre compte au Roy. Mais Sa Majeſté pour diſtinguer cette Ambaſſade de toutes les autres, fit dire à Monſieur l'Ambaſſadeur, que toutes les fois qu'il voudroit avoir audiance il étoit preſt à la luy donner avec plaiſir. En effet, huit ou dix jours aprés l'audiance d'entrée, Monſieur l'Ambaſſadeur en eut une autre; elle fut ſecrette, & Meſſieurs les Gentilshommes n'y entrérent pas. Monſieur l'Ambaſſadeur n'y mena que Monſieur l'Evêque de Metellopolis, Monſieur l'Abbé de Choiſy, & Monſieur l'Abbé de Lyonne, les autres demeurerent dans la premiere cour du Palais, où il y avoit à l'ombre des arbres ſur le bord d'un canal une grande

table dreſſée de vingt-quatre couverts avec deux Buffets garnis de tres-beaux Vaſes d'or & d'argent du Japon, & pluſieurs caſſolettes où le bois precieux d'Aquila n'étoit pas épargné.

L'audiance étant finie, on ſe mit à table & on y fut prés de quatre heures. On y ſervit plus de cent cinquante baſſins & une infinité de ragoûts, ſans parler des confitures, dont on fait ordinairement deux ſervices. On y but de cinq ou ſix ſortes de vins. Tout y fut magnifique & délicat, le Roy voulut que les plus grands de ſon Royaume ſerviſſent les François ce jour-là, pour honorer davantage Monſieur l'Ambaſſadeur & rendre ce régal plus agréable.

Le Roy traite magnifiquement dans ſon Palais M. l'Ambaſſadeur.

Environ ce tems-là on commença à examiner le procedé qu'avoient tenu les deux Mandarins que le Barcalon avoit envoyez en France avec Monſieur Vachet. Les plaintes qu'on avoit faites d'eux, étoient venuës juſqu'aux oreilles du Roy, qui avoit été choqué de leur conduite. Monſieur l'Ambaſſadeur parla en leur faveur. Le plus vieux en a été quitte pour un mois de priſon & pour quelque autre punition. On ne ſçait pas encore quel ſera le châtiment de l'autre, mais il eſt certain que ſans une ſi puiſſante interceſſion, il luy en eût coûté la tête.

Monſieur l'Ambaſſadeur n'avoit pû envoyer d'abord les préſens qu'il avoit apportez au Barcalon, qui poſſéde la premiere Charge du Royaume de Siam. Il avoit fallu différer quelque tems pour les faire viſiter & y réparer ce que l'air & la Mer y avoient gâté. Quand tout fut en bon état Monſieur Vachet alla les luy préſenter dans ſa maiſon, & Monſieur l'Ambaſſadeur luy rendit viſite deux jours aprés.

Comme il n'y a point de Caroſſe à Siam, il ſe mit dans une chaiſe fort propre qu'il avoit apportée de France, Monſieur l'Evêque en prit une ſemblable à celles dont ſe ſervent les Supérieurs des Talapoins, Monſieur l'Abbé de Choiſi fut porté ſur un Palanquin, & Meſſieurs les Gentilshommes montérent à cheval. Le logis du Barcalon étoit éloigné de l'Hôtel de plus d'un grand quart de lieuë, quoyqu'il ne faille paſſer que trois ruës pour y aller, mais elles ſont extrémement longues, toutes pavées de briques & bordées des deux côtez de maiſons aſſez baſſes, derriere leſquelles il y a de grands arbres qui répandent leur ombre dans les ruës, & qui en font des promenades fort agréables quand la chaleur eſt paſſée. La maiſon du Barcalon eſt grande, mais elle eſt de bois comme la pluſpart de celles

celles de Siam, avec cette différence qu'elle a trois toits l'un ſur l'autre, qui ſont la marque de ſa dignité. Elle étoit alors environnée d'eau à cauſe de l'inondation, & il fallut paſſer ſur un pont qui aboutiſſoit à une terraſſe. Il y avoit pluſieurs Mandarins rangez en haye à l'entrée du pont. Tout le monde y deſcendit, à la reſerve de Monſieur l'Ambaſſadeur, qui fut porté juſques ſur la terraſſe, d'où il entra dans la ſalle où le Barcalon donne audiance. Il vint recevoir Monſieur l'Ambaſſadeur à la porte de la ſalle & le conduiſit juſques au bout où il le fit aſſeoir dans un fauteüil vis-à-vis du ſien. On en fit donner auſſi à Monſieur l'Evêque & à Monſieur l'Abbé de Choiſi aux côtez de Monſieur l'Ambaſſadeur; les Gentilshommes étoient derriere & debout. L'entretien dura peu, on n'y parla que de choſes indifférentes, & on ſe retira de la même maniere qu'on étoit venu.

Monſieur l'Ambaſſadeur va voir la plus célébre Pagode de Siam.

Tout ce qu'on avoit dit à Monſieur l'Ambaſſadeur de la Pagode du Palais & des Idoles qui y ſont, luy donna envie de les voir. Comme on ne cherchoit qu'à luy plaire, on prit un jour commode pour luy montrer toutes choſes à loiſir. Le matin vers les huit heures on le mena dans le Pa-

lais où le Seigneur Conſtance l'attendoit. Aprés avoir traverſé huit ou neuf cours on parvint enfin à la Pagode la plus riche & la plus célébre du Royaume. Elle eſt couverte de Calin, qui eſt une eſpéce de métail fort blanc, entre l'étain & le plomb, avec trois toits l'un ſur l'autre. Il y a à la porte une vache d'un côté & de l'autre un monſtre extrémement hideux. Cette Pagode eſt aſſez longue, mais fort étroite, & quand on y eſt entré on ne voit que de l'or. Les piliers, les murailles, le lambris, & toutes les figures ſont ſi bien dorées, qu'il ſemble que tout ſoit couvert de lames d'or. L'édifice eſt aſſez ſemblable à nos Egliſes, il eſt ſoûtenu de gros piliers. On y trouve en avançant une maniere d'Autel ſur lequel il y a trois ou quatre Figures d'or maſſif à peu prés de la hauteur d'un homme, dont les unes ſont debout & les autres aſſiſes, les jambes croiſées à la Siamoiſe. Au delà eſt un eſpéce de chœur où ſe garde la plus riche & la plus précieuſe Pagode ou Idole du Royaume, car on donne ce nom indifféremment au Temple & à l'Idole qui eſt dedans. Cette ſtatuë eſt debout & touche de ſa tête juſq ues à la couverture. Elle a environ quarante-cinq pieds de hauteur & ſept ou huit de largeur. Ce

qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle est toute d'or. De la taille dont elle est, il faut qu'il entre dans sa masse plus de cent pics de ce métail, & qu'elle vaille au moins douze millions cinq cens mille livres. On dit que ce prodigieux Colosse a été fondu dans le lieu même où il est placé, & qu'ensuite on a construit le Temple dans lequel il est. On ne comprend pas, où ces peuples d'ailleurs assez pauvres ont pû trouver tant d'or; mais on ne peut s'empêcher d'être vivement touché de voir une seule Idole plus riche que ne sont tous les Tabernacles des Eglises d'Europe. A ses côtez il y en a plusieurs autres moins grandes qui sont aussi d'or & enrichies de pierreries. Ce Temple n'est pourtant pas le mieux bâti de Siam. Il est vray qu'il n'y en a point qui ait des Figures de si grand prix, mais on en voit plusieurs qui ont plus de proportion & de beauté, un entre autres dont il faut faire icy la description.

Un pic pese cent vingt-cinq livres.

A cent pas du Palais du Roy vers le Midy est un grand parc fermé de murailles, au milieu duquel s'éleve un vaste & haut Edifice bâti en forme de croix à la maniere de nos Eglises, surmonté de cinq dômes solides & dorez, faits de pierre ou de brique, & d'une structure particuliere. Le Dôme du mi-

Description d'un des plus beaux Temples de Siam.

lieu eſt bien plus grand que les autres, qui ſont aux extremitez & ſur les travers de la Croix. Cet Edifice eſt poſé ſur pluſieurs baſes ou pieds-d'eſtaux, qui s'élévent les uns ſur les autres en s'étreſſiſſant par le haut. On n'y monte des quatre côtez que par des eſcaliers roides & étroits de trente-cinq à quarante marches de trois palmes chacune, toutes couvertes de Calin ou d'Etain doré comme le toit. Le bas du grand eſcalier eſt orné des deux côtez de plus de vingt Figures d'une hauteur au deſſus de la naturelle, dont les unes ſont d'airain & les autres de Calin & toutes dorées, mais répréſentant aſſez mal les perſonnages & les animaux dont elles ſont les figures. Tout ce grand Edifice eſt accompagné de quarante-quatre grandes pyramides de formes différentes, bien travaillées, & rangées tout autour avec ſymétrie ſur trois plans différens. Sur le plus bas plan aux quatre coins ſont les quatre plus grandes, poſées ſur de larges baſes. Ces pyramides ſont terminées en haut par un long cône fort délié, tres-bien doré & ſurmonté d'une aiguille ou fléche de fer, dans laquelle ſont enfilées pluſieurs petites boules de criſtal d'inégale groſſeur. Le corps de ces grandes pyramides auſſi bien que des autres, eſt d'une eſpéce d'architecture qui ap-

proche assez de la nôtre; mais il est trop chargé de sculpture, & n'en ayant ny la simplicité ny les proportions, il n'en a pas la beauté, du moins aux yeux qui n'y sont pas encore accoûtumez. Quand nous aurons le tems, nous pourrons donner une connoissance plus exacte de cette architecture. Sur le second plan, qui est un peu au dessus du premier, il y a trente-six autres pyramides un peu moins grandes que les premiéres, rangées en quarré sur quatre lignes au tour de la Pagode, neuf de chaque côté. Elles sont de deux Figures différentes, les unes sont terminées en pointe comme les premieres, les autres arrondies par le haut en campane de la forme des dômes qui couronnent l'Edifice; elles sont tellement mêlées qu'il n'y en a pas deux de suite de même forme. Au dessus de celles-cy dans le troisiéme plan il y en a quatre autres aux quatre coins, lesquelles sont terminées en pointe, elles sont plus petites à la verité que les premieres, mais plus grandes que les secondes. Tout l'Edifice avec les pyramides est renfermé dans un espece de cloître quarré, dont chaque côté a plus de six-vingt pas communs de longueur sur cent ou environ de largeur & quinze pieds de hauteur. Les galleries du cloître sont toutes ouvertes du côté de

la Pagode ; le lambris n'en eſt pas laid ; il eſt tout peint & doré à la Moreſque. Au dedans des galleries, le long de la muraille extérieure qui eſt toute fermée, regne tout autour un long pied d'eſtal à hauteur d'appuy, ſur lequel ſont poſées plus de quatre cent Statuës d'une tres-belle dorure, & diſpoſées dans un tres bel ordre. Quoyqu'elles ne ſoient que de brique dorée, elles ne laiſſent pas de paroître aſſez bien faites ; mais elles ſont ſi ſemblables que ſi elles n'étoient d'inégale grandeur, on croiroit qu'elles ont été toutes jettées dans un même moule. Parmi ces figures nous en avons conté douze de taille giganteſque, une au milieu de chaque gallerie, & deux à chaque angle. Ces figures à cauſe de leur hauteur ſont aſſiſes ſur des baſes plates, les jambes croiſées à la maniere du païs & de tous les Orientaux. Nous eûmes la curioſité de meſurer une de leurs jambes, elle avoit ſix pieds entiers depuis le bout du pié juſques au haut du genoû, le poulce de la groſſeur d'un bras ordinaire, & le reſte du corps gros & grand à proportion. Outre celles-cy, qui ſont de la prémiere grandeur, il y en a environ cent autres qui ſont comme des demi-géans, & qui ont quatre pieds depuis l'extrémité du pié, juſques au haut du ge-

noû. Enfin entre les prémieres & les ſecondes, nous en contâmes plus de trois cens, dont il n'y en a gueres qui ſoient au deſſous de la grandeur naturelle, & celles-cy ſont dreſſées ſur pied. Je ne parle point de quantité d'autres petites Pagodes qui ne ſont pas plus grandes que des poupées, & qui ſont mélées parmy les autres.

Nous n'avons point vû d'Edifice même en France, où la ſymétrie ſoit mieux obſervée, ſoit pour le corps du bâtiment, ſoit pour les accompagnemens, que dans cette Pagode. Son cloiſtre eſt flanqué en dehors des deux côtez de ſeize grandes Pyramides ſolides, arrondies par le haut en forme de Dôme, de plus de quarante pieds de hauteur, & de plus de douze pieds de chaque côté en quarré, diſpoſées ſur une même ligne, comme une ſuite de groſſes colonnes, dans le milieu deſquelles ſont de grandes niches, garnies de Pagodes dorées. La veuë de toutes ces choſes nous arrêta ſi long-tems que nous n'eûmes pas le loiſir de conſiderer pluſieurs autres Temples qui étoient tout proche du prémier, au dedans de la même enceinte de murailles. On juge à Siam de la nobleſſe des familles par le nombre des toits dont les maiſons

ſont couvertes. Celle cy en a cinq les uns ſur les autres, & l'appartement du Roy en a ſept.

Quelques jours aprés que nous fûmes arrivez à Siam, l'on fit dans l'Egliſe que nous avons au Camp des Portugais, deux Services ſolemnels, le prémier pour la feüe Reyne de Portugal, & le ſecond pour le feu Roy Dom Alphonſe. Le Pere Suarez & un Pere de ſaint Dominique firent les Oraiſons Funébres. Enſuite la Feſte du Couronnement de Dom Pedro Roy de Portugal à preſent regnant ſe fit dans l'Egliſe des Peres Dominicains, où un de leurs Peres prêcha. Ce fut Monſieur Conſtance qui fit la dépenſe des obſeques & de la Feſte. Il auroit encore fait faire un ſervice ſolemnel pour le feu Roy d'Angleterre, s'il avoit eu des nouvelles certaines qu'il fût mort Catholique. Il ſe contenta de témoigner ſa joye au ſujet du Couronnement du Duc d'York par des illuminations & des feux d'artifices qui plûrent beaucoup aux François pour leur nouveauté. Il y avoit de longues cornes, d'où il ſortoit de certaines fuſées qu'on peut appeller des jets de feu, ſemblables à nos jets d'eau, tant elles durent long-tems. Toutes ces Feſtes étoient accompagnées de grands feſtins, où les

les Chefs de toutes les Nations d'Europe, ſçavoir les François, les Anglois, les Portugais & les Hollandois étoient invitez. Monſieur l'Ambaſſadeur ne put ſe diſpenſer de ſe trouver aux deux feſtins qui ſe firent à la Feſte du Couronnement des Rois d'Angleterre & de Portugal. Nous ſûmes obligez d'y aſſiſter, Monſieur Conſtance nous étant venu prendre luy-même dans ſon Balon. Au commencement du repas Monſieur l'Ambaſſadeur but la ſanté du Roy de Portugal, & celle du Roy de Siam, Monſieur Conſtance but celle du Roy de France & de toutes les perſonnes de la Famille Royale, enſuite celle de ſon Excellence. Toutes ces ſantez furent buës au bruit des canons dont on fit pluſieurs décharges.

Réjoüiſſances faites à Siam pour le Couronnement des Roys d'Angleterre & de Portugal.

A ces réjoüiſſances ſuccéderent pluſieurs divertiſſemens. Le prémier fut une eſpece de Comédie Chinoiſe, diviſée par actes. Différentes poſtures hardies & groteſques, & quelques ſauts aſſez ſurprenants y ſervoient d'intermédes. Tandis que les Chinois d'un côté joüoient la Comédie, les Laos, qui ſont des peuples voiſins de ce Royaume vers le Nord, donnérent de l'autre à Monſieur l'Ambaſſadeur le ſpectacle des Marionettes des Indes, qui ne

ſont pas fort différentes des nôtres. Entre les Chinois & les Laos étoit une troupe de Siamois & de Siamoiſes, diſpoſez en rond qui danſoient d'une maniére aſſez bizarre, c'eſt-à-dire, des mains auſſi bien que des pieds, faiſant autant de figures avec les unes qu'avec les autres. Quelques voix d'hommes & de femmes, qui chantoient un peu du nez, jointes au bruit de leurs mains régloient toute la cadence.

Divers tours de ſoupleſſe des Siamois.

Aprés ces jeux on vit paroître des ſauteurs qui montoient ſur de grands Bambous plantez debout comme des mâts & hauts de quatre-vingts ou cent pieds; ils ſe tenoient deſſus d'un ſeul pied, ayant l'autre en l'air, puis poſant la tête où ils avoient mis le pied, ils élevoient les pieds tout droit en haut. Enfin aprés s'être ſuſpendus par le menton, qui étoit ſeul appuyé ſur le haut des Bambous, les mains & le reſte du corps étant en l'air, ils deſcendoient le long d'une échelle toute droite, faiſant paſſer leur corps entre tous les échelons avec une agilité & une viteſſe incroyable. Un autre fit mettre ſur une maniere de brancart ſept ou huit poignards la pointe en haut, s'aſſit deſſus, puis s'y coucha, ſans que ſon corps tout nud portât ailleurs; il fit monter enſuite ſur ſon eſtomach un homme fort peſant qui s'y

tenoit debout, & toutes ces pointes qui touchoient immédiatement ſa peau ne le perçoient point. Ces divertiſſemens furent ſuivis de pluſieurs concerts executez par des Muſiciens de diverſes Nations. La muſique & les voix n'avoient rien de fort beau, mais la nouveauté & la diverſité leur donnoit de l'agrément & les faiſoit entendre ſans ennuy la premiere fois. Les Siamois, les Malayes, les Pegus & les Laos firent entendre leur harmonie chacun à leur tour, tâchant de ſe ſurpaſſer les uns les autres. Leurs inſtrumens reſſemblent aſſez aux nôtres, mais ils ſont fort imparfaits : il y en eut un qui nous parut extraordinaire, il étoit monté d'une douzaine de clochettes ſuſpenduës, qui étant légérement frappées avec de petits bâtons, rendoient un ſon tout-à-fait harmonieux. Enfin la ſcéne fut fermée par une autre Comedie Chinoiſe qui commença à laſſer un peu les ſpectateurs, déja fatiguez. Nous fûmes obligez d'aſſiſter à tous ces ſpectacles. Monſieur Conſtance nous ayant engagez à demeurer juſqu'à la fin, & Monſieur l'Ambaſſadeur nous ayant preſſez de ne le point abandonner.

Le vingt-huitiéme jour d'Octobre, qui étoit un Dimanche, nous apprîmes que le Sortie publique du

Roy de Siam pour aller à une Pagode hors de la Ville.

Roy devoit sortir pour aller, selon sa coûtume, faire ses priéres à une fameuse Pagode située à trois lieuës de la Ville sur le bord de la Riviére, & pour rendre visite en même tems au Sancrà qui est le Chef de la Religion & de tous les Talapoins du Royaume, & que ce Prince considére beaucoup. Il avoit accoûtumé autrefois en cette occasion de faire la cérémonie, de couper les eaux, c'est-à-dire, de fraper la Riviére de son poignard au tems de la plus grande inondation & de commander aux eaux de se retirer : mais ce Prince ayant reconnu depuis plusieurs années que les eaux montoient encore quelquefois malgré l'ordre qu'on leur avoit donné de descendre, a abandonné cette ridicule cérémonie & s'est contenté cette année de témoigner en allant comme en triomphe à la Pagode, l'attachement qu'il conserve pour sa Religion. Pour faire voir cette magnificence à Monsieur l'Ambassadeur, qui gémissoit en secret de l'aveuglement de ce Prince, on prépara exprés une gallerie sur le bord de la Riviére pour luy & pour toute sa maison. M. Constance qui s'y trouva pour expliquer toute la suite de la marche, voulut que nous fussions aussi présens. Voicy l'ordre & la pompe de cette sortie.

P. 260.

Prince.
nce en auoient vn ſemblable .
à 120. Rameurs.

Balon d'Opra.
Balon du Roy qui port
il avoit 66. Ra
Balon Ordinaire des
Balon du Roy

P. 260.

Balon d'Oya.
it les presens
neurs.
particuliers.
a 76. Rameurs.

Vingt-trois Mandarins du Palais du plus bas ordre parurent d'abord, chacun dans un Balon d'Etat, dont la chirole étoit peinte de rouge. Ces Balons s'avançoient à la file sur deux lignes, & côtoyoient le rivage. Ils étoient suivis de cinquante-quatre autres Balons des Officiers de Sa Majesté, tous assis dans leurs chiroles, dont les unes étoient dorées entierement, & les autres seulement par les bords. Chaque Balon avoit depuis trente jusques à soixante rameurs, occupant tous un tres-long espace, à cause de l'ordre où ils marchoient. Aprés ceux-cy venoient vingt autres Balons plus grands que les premiers, au milieu desquels il y avoit un siege fort élevé, tout doré & terminé en pyramide, c'étoient les Balons qu'on appelle de la garde Royale, dont seize avoient quatre-vingt rameurs & des rames dorées, & celles des quatre autres étoient seulement rayées d'or. Aprés cette longue file de Balons, le Roy parut dans le sien, élevé sur un Thrône d'une figure pyramidale & tres-bien doré. Il étoit vêtu d'un beau brocard d'or enrichi de pierreries, il avoit un bonnet blanc terminé en pointe, entouré d'un cercle d'or avec des fleurons, le tout parsemé de pierreries. Le Balon du Roy étoit

doré juſqu'à l'eau, & il étoit conduit par ſix-vingts rameurs qui avoient ſur la tête une eſpéce de toque couverte de lâmes d'or, & ſur l'eſtomac des plaſtrons ornez de la même maniere. Comme il faiſoit un tres-beau temps ce jour-là, les rayons du Soleil donnoient encore un nouvel éclat à cette parure. Le Porte-Enſeigne du Roy tout couvert d'or ſe tenoit debout vers la Poupe avec la Baniére Royale d'un brocard d'or à fond rouge, & quatre grands Mandarins étoient proſternez aux quatre coins du Trône. Le Balon étoit eſcorté de trois autres de la même forme, qui n'étoient gueres moins magnifiques, mais les toques & les plaſtrons des rameurs n'étoient pas ſi riches.

Le Roy qui vouloit ſe faire voir à Monſieur l'Ambaſſadeur, paſſa proche de luy, avançant lentement pour luy donner le tems de le conſiderer. Monſieur le Chevalier de Chaumont ſe leva de ſon ſiege & fit trois profondes revérences au Roy, tous les autres qui étoient aſſis ſur un tapis luy firent de grandes inclinations. Les Siamois qui étoient rangez ſur les deux rivages, tous aſſis à terre, d'auſſi loin qu'ils apperçûrent le Roy, ſe mirent à genoux, & portant les mains jointes ſur la tête, touchoient en cette poſture la terre du front

& ne ceſſoient de faire la zombaye qu'ils n'euſſent perdu le Roy de vûë. Vingt Balons à chiroles & à rames rayées de lignes d'or ſuivoient celuy du Roy, & ſeize autres, moitié peints, moitié dorez, fermoient toute la marche. Nous en contâmes cent cinquante-neuf, dont les plus grands avoient prés de ſix-vingts pieds de longueur, & à peine ſix pieds dans leur plus grande largeur. J'ay mis icy la figure des plus extraordinaires. Les bords ſont à fleur d'eau, & les extrémitez recourbées s'élevent fort haut; la pluſpart de ces Balons ont la figure de chevaux marins, de dragons, & d'autres ſortes d'animaux. Il n'y a gueres que la poupe & la prouë qui ſoient peintes & dorées, le reſte ne ſortant preſque pas hors de l'eau; quelques-uns ſont ornez de différentes figures faites de morceaux de nacre rapportez. Il y avoit ſur tous ces Balons plus de quatorze mille hommes.

Le Roy aprés être arrivé à la Pagode, & y avoir fait ſes préſens, ſe retira dans un de ſes Palais qui eſt tout proche, & retourna le ſoir à la Ville ſelon ſa coûtume; au retour il prit plaiſir pour donner de l'émulation à tous les rameurs, de propoſer un prix à ceux qui arriveroient les pre-

miers au Palais, dont on étoit parti le matin. Toute l'apresdînée se passa à ranger les Balons par escadres, & à donner à chacun ses antagonistes. Pendant qu'on disposoit ainsi toutes choses, Monsieur l'Ambassadeur arriva pour voir ce spectacle. Il étoit conduit par Monsieur Constance qui nous y invita aussi, & qui nous envoya un Balon afin de l'y accompagner. Le Roy voulut être ducombat ; mais comme son Balon étoit fourni d'un plus grand nombre de rameurs &des mieux choisis, il gagna bien-tôt l'avantage, & entra victorieux dans la Ville long-tems avant les autres. Nous nous étions rangez proche de Monsieur l'Ambassadeur pour voir le Roy. Comme il passa le long de nôtre Balon, nous le vîmes de fort prés, & il nous regarda d'une maniére qui nous fit juger que le Seigneur Constance luy avoit déja parlé de nous. C'étoit un plaisir de voir la rapidité avec laquelle ces Balons tout propres pour fendre l'eau remontoient la riviere à l'envy les uns des autres, sans qu'aucun des rameurs dans l'espace de trois lieuës se reposât un seul moment. Ils jettoient continuellement des cris de joye ou de tristesse, selon qu'ils gagnoient ou perdoient l'avantage. Toute la Ville & tout le peuple

peuple d'alentour étoit accouru à ce ſpectacle. Ils étoient rangez vers les rivages dans leurs Balons, comme ſur deux lignes qui s'étendoient juſques à trois lieuës de la Ville; de ſorte qu'aprés avoir vû cette foule de gens en montant & deſcendant la riviere, nous jugeâmes qu'il y avoit environ vingt mille Balons, & plus de deux cent mille ames; les autres François en contoient beaucoup davantage, & quelques-uns aſſuroient qu'il y avoit plus de ſix cens mille perſonnes. Lors que le Roy paſſa ſur la riviere, toutes les feneſtres & les portes des maiſons étoient fermées, & les Sabors même des Navires. Tout le monde eût ordre de ſortir, afin que perſonne ne fût dans un lieu plus élevé que le Roy.

Voyage du Roy de Siam à Louvo.

Huit jours aprés le Roy ſortit encore de ſon Palais avec la Princeſſe & toutes ſes femmes pour aller à Louvo. C'eſt une Ville à quinze ou vingt lieuës de Siam vers le Nord, où il paſſe neuf ou dix mois de l'année, parce qu'il y eſt plus en liberté, & qu'il n'eſt pas obligé de s'y tenir renfermé comme il fait à Siam, pour entretenir ſes ſujets dans l'obéiſſance & dans le reſpect.

Le Seigneur Conſtance qui ayant vû nos Lettres de Mathématiciens du Roy tres-Chrétien, avoit réſolu de nous procurer une au-

dience particuliere à Louvo, voulut que nous y allaſſions avec nos inſtrumens, & nous fit entendre que le Roy ſoûhaitoit nous retenir à ſa Cour, juſqu'à ce que nous nous embarquaſſions pour Macao. Il nous envoya deux grands Balons pour nôtre bagage, & un autre à vingt-quatre rameurs pour nous porter. Nous partîmes le quinziéme de Novembre à une heure aprés midy à la ſuite de Monſieur l'Ambaſſadeur.

Funerailles d'un grand Talapoin.

A deux lieuës de la Ville nous rencontrâmes un ſpectacle nouveau ſur une vaſte campagne couverte d'eau à perte de veuë. C'étoient les obſeques d'un fameux Talapoin Chef de la Religion des Pegous. Son corps étoit renfermé dans une biere de bois aromatique. La Biére étoit élevée ſur un bucher, autour duquel il y avoit quatre grandes colonnes de bois doré qui portoient une haute Pyramide à divers étages. Cette eſpéce de Chapelle ardente étoit accompagnée de pluſieurs petites tours aſſez hautes & quarrées, faites de bois & couvertes de carton peint d'une façon fort groſſiere, avec quantité de figures de papier. Tout cecy étoit environné d'un enclos bâti en quarré, ſur lequel étoient rangez pluſieurs autres tours d'eſpace en eſpace. Il y en

avoit quatre auſſi élevées que la Pyramide du milieu qui étoient placées aux quatre coins; & à chaque côté de ce grand quarré étoient deux autres Tours plus petites que les prémieres. Elles étoient toutes pleines de feux d'artifice & nous en vîmes ſortir pluſieurs fuſées volantes. Les quatre grandes Tours poſées aux quatre coins du grand carré étoient jointes par de petites maiſons de bois peintes de diverſes figures groteſques, de dragons, de ſinges, de demons avec des cornes à la teſte, &c. De diſtance en diſtance entre ces cabanes il y avoit certaines ouvertures pratiquées en forme de Portail, pour laiſſer entrer & ſortir les Balons. Les Talapoins du Pegu en tres-grand nombre dans leurs Balons, occupoient preſque tout l'eſpace qui étoit entre le bucher & le circuit du grand quarré. Ils avoient tous un air grave & modeſte, chantant de tems en tems, & quelquefois gardant un profond ſilence. Une multitude infinie de peuple, hommes & femmes indifféremment, aſſiſtoit derriere eux à cette pompe funébre.

Une ſcéne ſi nouvelle & ſi peu attenduë, fit arrêter quelque-tems Monſieur l'Ambaſſadeur & nous avec luy, pour conſidérer les cérémonies de ces ſuperbes funérailles.

Mais nous ne vîmes que des dances burleſques & certaines farces ridicules, que jouoient les Pégus & les Siamois ſous des cabanes de bambous & de joncs ouvertes de tous côtez. Ils faiſoient des contorſions de poſſédez, ayant ſur le viſage des maſques hideux. Comme cette pompe funébre ne devoit finir que ſur le ſoir, & qu'il falloit faire quatre ou cinq lieuës pour arriver au lieu de la couchée, nous n'en vîmes que le commencement & quelques feux d'artifice. Ces ſortes d'honneurs qu'on rend aux morts parmi les Siamois leur donnent un grand attachement pour leur Religion. Les Talapoins, Docteurs fort intereſſez, enſeignent, que plus on fait de dépenſe aux obſéques d'un mort, plus ſon ame eſt logée avantageuſement dans le corps de quelque Prince ou de quelque animal conſidérable. Dans cette croyance les Siamois ſe ruïnent ſouvent pour ſe faire faire de magnifiques funérailles.

Nous arrivâmes de bonne heure à la maiſon où nous devions coucher, elle étoit toute ſemblable à ces petits Palais qu'on avoit dreſſez à Monſieur l'Ambaſſadeur ſur la Riviére. Ce qu'on peut dire de ce Païs, c'eſt qu'il n'y a rien de ſi agréable à la vûë. Quand nous étions ſur le canal,

creuſé dans les terres pour abreger le chemin de Siam à Louvo, nous voyïons des campagnes pleines de Ris à perte de vûe, & lorſque nous entrions dans celuy de la Riviére, le rivage bordé d'arbres verds & de villages récréoit nos yeux par une agréable varieté.

Avant que de partir de ce lieu Monſieur l'Ambaſſadeur voulut voir un Palais du Roy qui étoit proche delà. Nous n'en vîmes que les dehors, parce que le Concierge avoit ordre de n'y laiſſer entrer perſonne. Ce Palais paroît fort petit & fort étroit, il eſt entouré par dehors d'une petite gallerie aſſez baſſe en forme de cloître, dont l'architecture eſt tout-à-fait irréguliére, les pieds d'eſtaux n'étant pas moins hauts que les pilaſtres. Au tour de cette gallerie regne un balcon aſſez bas & environné d'une baluſtrade de pierre à hauteur d'appuy.

A cent pas de ce Palais nous en vîmes un autre bien plus grand & beaucoup plus régulier. On y voit par dehors de grands pilaſtres à une égale diſtance les uns des autres & d'un tres-bon goût. Il eſt ſur un grand quarré qui a plus de cent cinquante à cent ſoixante pas de longueur; ſur les quatre côtez ſont élevez quatre grands corps de

Deſcription d'un Palais du Roy de Siam, bâti à la façon d'Europe.

logis fort exhauſſez bâtis en forme de galle-rie & couverts d'un double toit arrondi en voûte par le haut. Ces galleries ſont or-nées par dehors de tres-beaux pilaſtres avec leurs baſes & leurs chapiteaux, dont les proportions approchent fort des nôtres ; de ſorte qu'il faut que l'Architecte qui a bâty ce vieux Palais, préſentement abandonné, quoyqu'il ſoit encore preſque entier & in-comparablement plus beau que le nouveau, eût une grande connoiſſance de l'Archite-cture d'Europe, tant cet édifice a de régu-larité. Ces galleries ne ſont percées que par des portes qui ſont au milieu de cha-que face : & l'on voit par deſſus d'autres bâtimens de tous côtez plus exhauſſez que les premiers, & au milieu de ceux-cy un grand corps de logis qui les ſurpaſſe tous, & qui fait avec les autres une tres-belle ſymétrie. C'eſt le ſeul édifice que nous ayons trouvé régulier & bien proportionné dans ce Païs.

Aprés avoir vû ce Palais, nous allâ-mes droit à Louvo, où l'on avoit fait pré-parer pour Monſieur l'Ambaſſadeur le Pa-lais que le Roy achevoit de faire bâtir pour le Seigneur Conſtance. Ce Miniſtre vint l'y recevoir, & luy dit en nous regardant de la maniére du monde la plus

obligeante, qu'ayant appris la bonté qu'il avoit pour ſes freres, il ne doutoit point qu'il ne demeurât volontiers dans une maiſon qui leur appartenoit. Aprés ſouper nous fûmes conduits dans un petit corps de logis de nattes & de bambous, bâty exprés pour nous, tendu par dedans de toile peinte avec de petits lits d'eſté extrémement propres. Mais le Seigneur Conſtance s'étant apperceu que nos inſtrumens & nos Balots ne pouvoiẽt être placez avec nous en ce lieu, il nous fit meubler un grand logis appartenant au Roy, pour nous mettre un peu au large, en attendant qu'il pût nous loger plus commodément.

Le Roy donne audiance à M. l'Ambaſſadeur à Louvo.

Peu de jours aprés que nous fuſmes arrivez à Louvo, Monſieur Conſtance conduiſit Monſieur l'Ambaſſadeur à l'audiance. Nous l'accompagnâmes tous juſques dans le Palais, Monſieur Conſtance l'ayant ainſi ſouhaité, parce que le Roy vouloit nous voir en particulier, & qu'il deſiroit que nous fiſſions en ſa préſence l'obſervation de l'éclipſe de Lune qui devoit paroître dans trois ſemaines. Monſieur l'Evêque, & Monſieur l'Abbé de Lionne ſuivirent Monſieur l'Ambaſſadeur juſques à la Salle de l'audiance.

Pendant ce tems-là nous conſidérâmes

les jardins & le dehors du Palais. La ſituation en eſt fort belle. Il eſt placé au bord de la riviére ſur une élevation aſſez unie. L'enceinte en eſt grande. Nous n'y vîmes rien de remarquable que deux grands corps de logis détachez, dont les toits étoient tout éclatans de dorure. Ils ont cela de ſingulier qu'ils ſont couverts de thuiles d'un vernis jaune, qui brille comme de l'or quand le ſoleil donne deſſus; on nous dit que chacune de ces thuilles coûtoit quarante ſols. Nous vîmes hors du Palais un Lion, dont la Compagnie Françoiſe a fait préſent au Roy. Il nous parut plus grand, plus beau, & plus fort que ceux qui ſont à Vincennes, mais il n'a pas le poil tout-à-fait ſi jaune.

L'audiance dura prés de deux heures. On y parla de beaucoup de choſes, d'où le Roy prit occaſion de dire à Monſieur l'Ambaſſadeur, qu'on luy avoit rapporté que ſix Jéſuites étoient venus avec luy, qu'ils étoient Mathématiciens du Roy de France, envoyez par ſa Majeſté pour obſerver dans les Indes, & pour travailler à la perfection des Arts, & qu'il ſeroit bien aiſe de voir ces perſonnes ſçavantes. Monſieur l'Ambaſſadeur ne laiſſa pas perdre l'occaſion de nous rendre un bon office, & dit cent choſes obligeantes de nous. Le Roy n'étoit pas alor

ſi

ſi élevé au deſſus de Monſieur l'Ambaſſadeur qu'à la prémiere audiance. Il avoit ſur la teſte un bonnet blanc pointu entouré par le bas d'un cercle de diamans. Il étoit vétu d'un jupon broché d'or, avec une large Veſte pardeſſus, d'une étoffe tres-fine & tranſparente. Il portoit aux doigts quelques gros diamans mal taillez & mal mis en œuvre. Comme il a de l'eſprit plus que l'ordinaire des Princes Orientaux, il dit diverſes choſes tout à fait ſpirituelles, glorieuſes pour le Roy tres-Chrêtien, & obligeantes pour Monſieur l'Ambaſſadeur. Il ajoûta qu'il prioit le Dieu du Ciel de luy donner un retour encore plus prompt & plus heureux que n'avoit été ſon voyage.

Le ſoir Monſieur Conſtance fit promener Monſieur l'Ambaſſadeur, & tous ceux de ſa ſuite, chacun ſur un Eléphant. On monte ſur le milieu du dos de cet animal, & on y eſt aſſis dans une eſpece de chaiſe fort large ſans doſſier, & environnée d'une petite baluſtrade dorée, tandis que deux Officiers qui ſervent l'Eléphant, montez l'un ſur le cou & l'autre ſur la croupe, le gouvernent avec un grand crochet de fer, comme on le peut voir dans la figure. Il faut remarquer que ces animaux ont leurs domeſtiques comme les gens de qualité. Les moin-

dres ont quinze hommes qui les ſervent par quartiers, d'autres en ont vingt, vingt-cinq, trente & quarante, ſelon leur rang, & l'Eléphant blanc en a cent. Monſieur Conſtance m'a dit que le Roy en a bien vingt mille dans tout ſon Royaume, ſans conter les ſauvages qui ſont dans les bois & dans les montagnes. On en prend quelquefois juſques à cinquante, ſoixante & même quatre-vingt à la fois dans une ſeule chaſſe.

Les Elephans ont cinq doigts à chaque pied.

Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences nous avoient recommandé d'examiner ſi tous les Elephans avoient des ongles aux pieds; nous n'en avons pas vû un ſeul qui n'en euſt cinq à chaque pied, à l'extrémité des cinq gros doigts : mais leurs doigts ſont ſi courts qu'à peine ſortent-ils de la maſſe du pied. Nous avons remarqué, qu'ils n'ont pas à beaucoup prés les oreilles ſi grandes qu'on les dépeint ordinairement, & qu'elles ſont marquées dans l'eſtampe qu'on nous a donnée, il s'en faut prés de la moitié. Nous en avons vû qui ont les dents d'une beauté & d'une longueur admirable, elles ſortent à quelques-uns plus de quatre pieds hors de la bouche, & ſont garnies d'eſpace en eſpace de cercles d'or, d'argent & de cuivre. Dans une maiſon de Campagne du Roy, à une lieuë de Siam, ſur la Riviére, je vis

un petit Eléphant blanc qu'on deſtine pour être le ſucceſſeur de celuy qui eſt dans le Palais, que l'on dit avoir prés de trois cens ans. Ce petit Eléphant eſt un peu plus gros qu'un Bœuf, il a beaucoup de Mandarins à ſon ſervice, & en ſa conſidération on a de grands égards pour ſa mere & pour ſa tante qu'on éleve avec luy. C'eſt le Roy de Camboje qui en fit préſent au Roy de Siam, il y a environ deux ou trois ans, en luy envoyant demander du ſecours contre un de ſes Sujets révolté & ſoûtenu par le Roy de Cochinchine.

Deſcription de Louvo.

La Ville de Louvo eſt dans une ſituation trés agréable & dans un air fort ſain: ſon enceinte eſt aſſez grande, elle eſt fort peuplée depuis que le Roy y fait un long ſejour. On a deſſein de la fortifier, & Monſieur de la Marre habile Ingénieur, que Monſieur l'Ambaſſadeur a laiſſé à Siam, a déja dreſſé le plan des fortifications, qu'il y faudroit faire pour la rendre une Place forte & réguliere. Elle eſt ſituée ſur une hauteur qui découvre tout le païs d'alentour, qui n'eſt commandée d'aucun endroit, & qui eſt baignée par un côté d'une groſſe Riviére qui paſſe au pied. Il eſt vray que cette Riviére n'eſt conſidérable que durant

l'inondation. Mais comme l'inondation & les pluyes durent ſept ou huit mois, on ne peut gueres aſſiéger la Ville de ce côté-là, qui eſt outre cela extraordinairement eſcarpé. Les autres côtez ſont, ou des marais que l'on peut inonder aiſément, ou des hauteurs faites en amphiteâtre, qu'on a deſſein de renfermer dans la Ville, & qui ſerviront de profonds foſſez & de ramparts terraſſez à l'épreuve de toute ſorte d'artillerie. On travaillera aux fortifications de Louvo, dés qu'on aura fortifié Bancok, qui eſt une Place plus importante & comme la clef du Royaume de Siam. Ces ouvrages ſeront bien-tôt achevez, parce qu'on y emploira une infinité d'ouvriers, & que le terrain n'eſt pas difficile à remuer.

Le Roy de Siam donne une audiance particuliere aux Jeſuites François.

Le vingt-deuxiéme jour de Novembre nous fûmes avertis, que le Roy vouloit nous donner ce jour-là une audiance particuliere. Le Seigneur Conſtance nous conduiſit ſur les quatre heures du ſoir au Palais, & nous fit paſſer par trois cours, ou nous vîmes pluſieurs Mandarins proſternez des deux côtez. En entrant dans la cour la plus intérieure nous trouvâmes un grand tapis où ce Miniſtre nous fit aſſeoir. Nous n'avions point d'habit de cérémonie, on ne nous obligea pas

même de nous déchauſſer, ce qui fut une grande marque de diſtinction. Si-tôt que nous fûmes aſſis, le Roy qui alloit ſortir pour voir un combat d'Eléphans, dont il vouloit donner le plaiſir à Monſieur l'Ambaſſadeur, monta ſur le ſien ſuperbement enharnaché, qui l'attendoit à la porte de ſon appartement, & nous ayant apperçû à dix ou douze pas de luy, il s'avança vers nous. Nôtre Pere Supérieur avoit préparé un compliment pour le remercier de l'honneur qu'il nous faiſoit de nous admettre en ſa préſence, comme l'on en étoit convenu avec le Seigneur Conſtance. Mais ce Miniſtre voyant le Roy preſſé de ſortir parla pour nous. Le Roy nous regardant attentivement les uns aprés les autres avec un viſage riant & un air plein de bonté, nous dit qu'ayant ſceu que le Roy de France nous envoyoit tous ſix à la Chine pour un grand deſſein, il avoit deſiré nous voir pour nous dire de bouche, que ſi nous avions beſoin de quelque choſe dans ſon Royaume, ou pour le ſervice du Roy nôtre Maître, ou pour nous en particulier, nous n'avions qu'à nous adreſſer à ſon Miniſtre à qui il avoit donné ordre de nous fournir tout ce qui nous ſeroit neceſſaire. Nous n'eûmes le tems de répondre à cette

faveur que par des remercimens reſpectueux & de profondes inclinations. Nous luy fîmes ſeulement entendre que nous ferions ſçavoir au Roy nôtre Maître les obligations que nous luy avions.

Le Roy continua ſon chemin, & étant paſſé de cette cour dans une autre, au milieu d'une haye de Mandarins proſternez devant luy le front contre terre dans un grand ſilence, il trouva à la premiere porte du Palais les Chefs des Compagnies des Marchands d'Europe, déchauſſez, à genoux & appuyez ſur leurs coudes, à qui il donna une courte audiance. Comme le Seigneur Conſtance nous avoit averti qu'il ſeroit bon de faire écrire le compliment qu'on devoit faire au Roy, & le préſenter enſuite à ſa Majeſté, le Pere Fontenay qui avoit prévû que cette précaution ne ſeroit pas inutile, parce qu'il n'auroit peut-être pas le tems de le dire, le préſenta au Roy, qui ordonna au Seigneur Conſtance de le prendre. Il étoit en Siamois & en François. En voicy les termes:

SIRE,

Harangue des Jeſuites préſentée au Roy.

Nous avons quitté le plus grand Roy, que la France ait jamais euë; mais nôtre bonheur en arrivant icy eſt de retrouver en Vôtre

Majesté les qualitez de ce grand Prince. Cette grandeur d'ame qui vous porte à secourir si généreusement vos Alliez, le courage avec lequel vous réprimez vos ennemis, les avantages que vous venez de remporter sur eux, cette soûmission extraordinaire de vos sujets; cette magnificence avec laquelle vous vous montrez à eux; ces Ambassades célébres que vous recevez des parties du Monde les plus éloignées; cette protection que vous donnez aux Etrangers, cette affection particuliere que vous témoignez aux Ministres de l'Evangile; cette bienveillance que vous avez la bonté de nous marquer aussi; toutes ces choses, SIRE, sont des marques que vous êtes un Roy magnanime, victorieux, politique, équitable, & comme vos sujets & la renommée le publient, le plus grand de tous les Rois qui ayent jamais porté la Couronne de Siam.

Les sciences dont nous faisons profession, SIRE, sont estimées par toute l'Europe. Nôtre Roy les aime jusques à leur élever des Observatoires superbes, dans sa Ville Capitale, & à donner son Auguste nom au College de nôtre Compagnie dans lequel on les enseigne. Nous les avons cultivées depuis nôtre jeunesse, & particulierement l'Astronomie qui est plus conforme à nos in-

clinations, parce qu'elle porte nos esprits à penser souvent au Ciel, le séjour des Bienheureux, & nôtre véritable patrie. Sa Majesté tres-Chrêtienne sçachant que nôtre profession est de nous servir des sciences humaines, afin de porter les hommes à la connoissance & à l'amour du vray Dieu, & persuadée que nous avions fait une étude particuliere des Mathématiques, nous a choisis pour aller à la Chine en qualité de Mathématiciens. Ainsi nous sommes chargez de travailler de concert avec ceux qui demeurent à Paris auprés de sa Personne, à la perfection des Arts & des Sciences. Pour nous faciliter un si grand dessein, nôtre grand Monarque nous a donné des Lettres Patentes qui nous recommandent à tous les Princes de la terre, en considération desquelles Vôtre Majesté nous comble aujourd'huy d'honneur, nous admettant en sa présence.

Il nous est impossible, SIRE, de reconnoître nous-mémes une telle faveur. Mais ne le pouvant pas de la maniere que nous devons, Vôtre Majesté nous permettra de le faire de la maniere que nous pouvons. Nous sommes serviteurs du vray Dieu, & sujets d'un grand Monarque. Comme sujets d'un si grand Roy, nous l'informerons

rons des graces que Vôtre Majeſté nous fait, & comme ſerviteurs du vray Dieu, nous le prierons inſtamment de combler vôtre regne de toutes ſortes de proſpéritez, & d'éclairer Vôtre Majeſté de ſes divines lumieres, afin qu'elle poſſéde le Ciel aprés avoir regné ſi glorieuſement ſur la terre.

Quelques jours aprés Monſieur Conſtance entretint le Roy ſur un projet qu'il méditoit depuis long-tems, de faire venir à Siam douze Jéſuites Mathématiciens qu'il avoit déja demandez à nôtre Révérend Pere Général, & ſur le deſſein de bâtir un Obſervatoire à l'imitation de ceux de Paris & de Pékin. Il fit comprendre à Sa Majeſté la gloire & l'utilité qui luy en reviendroient, & l'avantage qu'en retireroient ſes ſujets, à qui on apprendroit les plus beaux Arts & les plus belles Sciences de l'Europe. Sa Majeſté approuva fort ce projet, & nous fit dire par le Seigneur Conſtance qu'il vouloit faire bâtir un Obſervatoire dans ſon Royaume & le donner aux Peres de la Compagnie de Jéſus, qu'il eſtimoit beaucoup, qu'il vouloit proteger & favoriſer en tout ce qui dépendroit de luy. Surquoy le Seigneur Conſtance jugea qu'il étoit à propos que quelqu'un de nous retournaſt en France pour preſſer cette affaire, qui luy pa-

roiſſoit d'une extréme conſéquence pour la Religion. Il le témoigna au Pere Supérieur un jour que nous étions tous trois enſemble. Nous y conſentîmes avec joye ; & la commiſſion étant tombée ſur moy, dés le même jour j'eus ordre de me préparer au retour. Je ſentis alors une extréme douleur de me voir encore pour long-tems éloigné de la Chine, aprés laquelle je ſoûpirois depuis tant d'années ; mais il fallut obéïr.

Le Seigneur Conſtance, qui n'eſt pas moins attentif aux occaſions d'avancer la gloire de Dieu, qu'à celles de procurer les avantages du Roy ſon Maître, nous communiqua une autre vûë qu'il croyoit pouvoir beaucoup contribuer à la converſion des Siamois. Il prétend que quand on aura une fois gagné leur eſtime & leur affection par le zele, par la douceur & par la ſcience, il ne ſera pas difficile de les mettre dans la diſpoſition d'écoûter ; qu'il connoît parfaitement le génie de cette nation ; qu'il ſçait mieux que perſonne à quoy il tient que le Chriſtianiſme n'ait fait juſques-icy de plus grand progrez à Siam depuis tant de tems qu'on y travaille ; qu'outre l'Obſervatoire il faloit encore une autre Maiſon de Jéſuites, où l'on menât, autant qu'il ſe pourroit, la vie auſtere & retirée

des Talapoins, ſi autoriſez parmi le peuple, qu'on prît leur habit, qu'on les vît ſouvent & qu'on tachât d'en attirer quelqu'un à la Religion Chrêtienne ; qu'on ſçavoit enfin combien cette conduite avoit réüſſi aux Jéſuites Portugais qui ſont à Maduré vers Bengale.

En effet nous avons appris de divers endroits, & encore depuis peu à Siam par un Miſſionaire François qui avoit été à S. Thomé depuis deux mois, que ces Peres avoient demeuré pluſieurs années parmi ces peuples & s'étoient appliquez avec beaucoup de ſoin & de travaux à leur converſion, ſans aucun fruit conſidérable. Un d'eux qu'on a établi le Supérieur de cette Miſſion aprés avoir long-temsimploré le ſecours du Ciel, & faiſant réfléxion à l'attachement de cette nation pour les Bracmanes ou Bramines, qui ſont leurs Prêtres & leurs Religieux, jugea que s'il prenoit l'habit des Bramines & qu'il vécût à leur maniére, il pourroit s'attirer la confiance de ces peuples, & les gagner à JESVS-CHRIST. Il communiqua ce deſſein à ſes Supérieurs, qui le propoſérent à la Congrégation *de Propagandâ fide*. On l'examina à Rome, & ſur ce qu'on expoſa aux Cardinaux que les habits dont les Bramines étoient vêtus n'étoient pas une mar-

que de Religion mais d'une nobleſſe & d'une qualité diſtinguée, ils permirent à ce Pere & à quelques autres Jéſuites qui appuyoient ſon ſentiment d'éprouver ce dernier moyen pour la converſion de ces peuples.

Ainſi ayant pris la marque des Bramines, ils commencérent à vivre comme eux, & depuis ce tems-là on vit ces hommes Apoſtoliques, les pieds & la tête nuë marcher ſur le ſable brûlant, expoſez ſans ceſſe aux ardeurs du Soleil qui y ſont extraordinaires, parce que les Bramines ne portent point de chauſſure, & ne ſe couvrent jamais la tête; ne vivre que d'herbes, & paſſer les trois & quatre jours ſans manger, ſous un arbre, ou au milieu d'un chemin public, en attendant que quelque Indien touché d'une auſterité ſi ſurprenante les vint écouter. Dieu a donné tant de bénédiction à leur zele & à leur mortification, qu'ils ont converti plus de ſoixante mille Indiens, & la foule des peuples qui accourent avec une ferveur incroyable pour ſe faire inſtruire, eſt ſi grande, qu'ils content pour rien toutes les fatigues qu'ils endurent.

Ce même Eccleſiaſtique ajoûta qu'il avoit vû un de ces Peres à qui les ſables brûlans de Maduré avoient fendu tous les pieds, & étans entrez enſuite dans ſes playes,

luy cauſoient d'extrêmes douleurs & d'horribles enflûres. Sur ce qu'il nous dit de ces Miſſions, nous conçûmes un deſir ardent d'en voir une Relation plus ample, perſuadez que nous y trouverions de rares exemples de zele & de grands ſujets d'édification.

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE CINQUIE'ME

RETOUR DU VOYAGE de Siam.

APrés qu'on eut réſolu que je retournerois en France, Monſieur Conſtance redoubla les témoignages d'amitié dont il m'avoit honoré juſqu'alors, me diſant qu'il ſoûhaitoit que nous euſſions

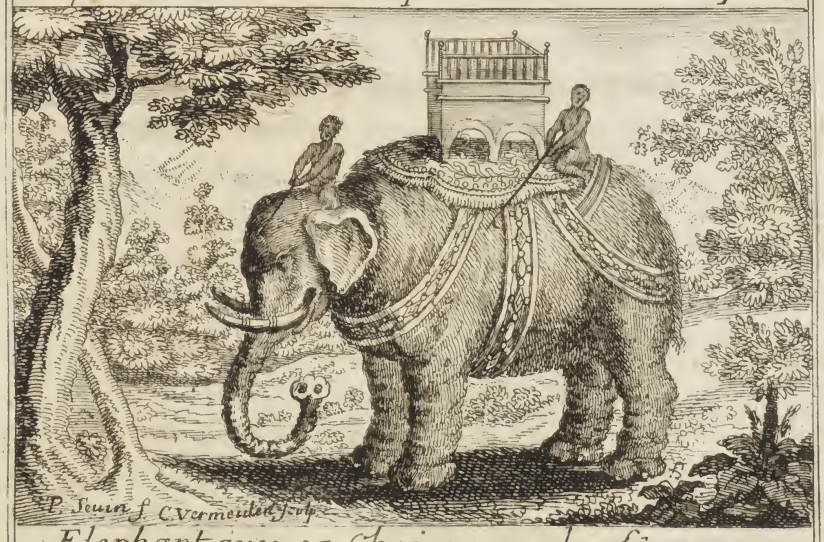
ſouvent enſemble des entretiens particuliers. Le lendemain je l'allay voir, ſelon l'ordre qu'il m'en avoit donné avant nôtre ſéparation. Je le trouvay occupé à préparer des preſens pour les perſonnes qui avoient le plus de part à la faveur que le Roy nous avoit fait, de nous envoyer à la Chine ; & nous faiſant approcher pour les voir, voila bien peu de choſe, nous dit-il, pour d'auſſi grands Seigneurs. Mais vous leurs direz, mon Pere, que je n'en ay été averti que fort tard, & aprés avoir donné tout ce que j'avois de plus beau & de plus curieux. Car ſans les preſens qu'il envoyoit en France, & ceux qu'il avoit donné aux François qui étoient à Siam, il en avoit encore envoyé de conſidérables en Portugal, par les trois Ambaſſadeurs que le Roy de Siam avoit fait partir pour Liſbone, quelque tems avant que nous arrivaſſions. Auſſi, ajoûta-t-il, ce n'eſt pas un préſent que je leur veüille faire comme de moy, mais en qualité d'un de vos freres, pour les remercier de la bonté qu'ils ont pour vous & de la protection dont ils vous honorent. Nous ne pûmes répondre à des ſentimens ſi obligeans que par de tres-humbles actions de graces ; mais il ne nous écoûta pas là-deſſus, il nous interrompit en nous conjurant de ne luy plus parler

de la ſorte, qu'étant nôtre frere, il étoit perſuadé qu'il ne faiſoit que ſon devoir.

Le même jour que nous eûmes audiance, le Roy devoit régaler Monſieur l'Ambaſſadeur d'un combat d'Eléphans, & Sa Majeſté avoit ordonné qu'on nous en préparât ſix pour le ſuivre au champ de bataille qui étoit hors la Ville. Le Seigneur Conſtance nous donna un Mandarin pour nous conduire, & nous trouvâmes à la ſortie du Palais ſix Elephans avec leurs chaiſes dorées & leurs couſſins fort propres; chacun s'approcha du ſien, & monta deſſus en cette maniere. Le Paſteur (c'eſt ainſi qu'on appelle l'homme qui eſt ſur le col de l'Eléphant pour le gouverner) fit mettre l'Eléphant à genoux, lequel ſe couch a enſuite à demy ſur le côté, de telle ſorte que l'on pouvoit poſer le pied ſur une des jambes de devant qu'il avançoit, & puis ſur ſon ventre : aprés quoy l'animal ſe redreſſant un peu, donnoit le temps de s'aſſeoir commodément dans la chaiſe qu'il porte ſur le dos; on peut auſſi ſe ſervir d'échelles, ainſi que font quelques-uns, pour ſe mettre à la hauteur de l'Eléphant. C'eſt pour la commodité des Etrangers qui ne ſont pas accoûtumez aux Eléphans, qu'on met des chaiſes ſur le dos de ces animaux. Les Naturels du

le Roy monté sur son Elephant.

Elephant avec sa Chaise pour la Princesse Reyne.



Elephant avec sa Chaise pour les Etrangers.

du Païs de quelque qualité qu'ils ſoient, excepté le Roy, montent ſur le cou & le conduiſent eux-mêmes, à moins qu'ils n'aillent à la guerre. Car alors outre deux Paſteurs, dont l'un eſt ſur le cou & l'autre ſur la croupe, le Mandarin armé d'une lance ou d'une eſpéce de javelot, eſt ſur le dos de l'Eléphant, ainſi que je l'ay vû moy-même dans une chaſſe d'Eléphans, où les Mandarins vont armez comme à une bataille. J'y remarquay auſſi que le Roy qui étoit dans une eſpéce de Trône, ſe leva ſur ſes pieds lorſque les Eléphans ſauvages voulurent forcer le paſſage de ſon côté, & ſe mit ſur le cou du ſien pour les arrêter.

Nous ſuivîmes donc le Roy dans une grande campagne à cent pas de la Ville. Le Roy monté ſur un Elephant avoit Monſieur l'Ambaſſadeur à ſa droite à quinze ou vingt pas de luy, le Seigneur Conſtance à ſa gauche, & tout autour une grande multitude de Mandarins proſternez par reſpect aux pieds de ſon Eléphant. On entendit d'abord certaines trompettes dont le ſon eſt fort dur & ſans infléxion. Alors les deux Eléphans deſtinez pour combattre jetterent des cris horribles. Ils étoient attachez par les pieds de derriere avec de groſſes cordes

que pluſieurs hommes tenoient, afin de les retirer en cas que le choc fût trop rude. On les laiſſoit approcher de telle maniere que leurs défenſes ſe croiſoient ſans qu'ils puſſent ſe bleſſer. On dit qu'ils ſe choquent quelquefois ſi rudement qu'ils ſe briſent les dents & en font voler les éclats de tous côtez. Ceux-cy ne ſe bâttirent pas avec tant de violence, ils ne ſe choquerent que quatre ou cinq fois, aprés quoy on les ſépara, & le combat fut ſi court, qu'on crût que le Roy ne l'avoit ordonné que pour avoir occaſion de faire d'une maniere plus agréable un préſent à Monſieur de Vaudricourt qui avoit amené les deux Mandarins Siamois, & qui devoit conduire ſes Ambaſſadeurs en France. Car à la fin de ce ſpectacle Sa Majeſté s'approcha de luy, & luy donna de ſa main un ſabre dont la poignée étoit d'or maſſif, & le fourreau d'écailles-tortuë orné de cinq lames d'or, avec une grande chaîne de filigrane d'or pour luy ſervir de baudrier, & une veſte de brocard à boutons d'or : il luy dit qu'il luy mettoit ce cimeterre en main pour conduire ſes Ambaſſadeurs en ſeureté, & pour ſervir le Roy ſon Maître contre ſes ennemis. Cette ſorte de ſabre ne ſe donne par le Roy de Siam qu'à ſes Généraux d'ar-

mées lors qu'ils partent pour aller à la guer re. Il fit à Monſieur de Joyeux Capitaine de la Frégate un préſent ſemblable, mais il étoit moins magnifique.

Quelques jours aprés le Seigneur Conſtance en envoya de magnifiques à Monſieur l'Ambaſſadeur, à Monſieur l'Abbé de Choiſi, à Monſieur de Vaudricourt, à Monſieur de Joyeux, & à chacun des Gentilshommes de la ſuite de l'Ambaſſade. C'étoient des vaſes d'argent de la façon du Japon; des ouvrages d'Agathe, des Porcelaines fines en grand nombre & de toutes grandeurs, des robes de chambre de la Chine, des pierres de Bézoar éprouvées, de la racine de Ginſeng qui vaut huit fois ſon peſant d'argent, du bois odoriférant d'Aquila ſi eſtimé dans les Indes, du Thé excellent & en quantité. Ces préſens parurent d'un ſi grand prix que pluſieurs crurent quelque temps qu'ils venoient de la part du Roy.

La pluſpart des jours qu'on demeura à Louvo ſe paſſérent en ſpectacles. Le combat dont nous venons de parler fut ſuivy d'un autre d'Eléphans contre un Tigre: nous fûmes obligez de nous y trouver comme les autres, montez ſur des Elephans. Nous ne nous ſommes point ſervis d'autre monture, pour ne pas ſçandaliſer les Tala-

poins, qui disent qu'il leur est défendu de monter à cheval.

A un quart de lieuë de la Ville on avoit élevé une haute palissade de bambous d'environ cent pas en quarré. Au milieu de l'enceinte étoient entrez trois Eléphans destinez pour combattre le tigre. Ils avoient une espéce de grand plastron, en forme de masque, qui leur couvroit la teste & une partie de la trompe. Dés que nous fûmes arrivez sur le lieu, on fit sortir de la loge, qui étoit dans un enfoncement, un tigre d'une figure & d'une couleur qui parurent nouvelles aux François, qui assistoient à ce combat. Car outre qu'il étoit bien plus grand, plus gros, & d'une taille moins efilée que ceux que nous avions vûs en France. Sa peau n'étoit pas mouchetée de même, mais au lieu de toutes ces taches, semées sans ordre, il avoit de longues & larges bandes en forme de cercles. Ces bandes prenant sur le dos se réjoignoient par dessous le ventre; & continuant le long de la queuë y faisoient comme des anneaux blancs & noirs placez alternativement dont elle étoit toute couverte. La teste n'avoit rien d'extraordinaire, non plus que les jambes, hors qu'elles étoient plus grandes & plus grosses que celles des Tigres communs, quoy que celuy-cy ne fût qu'un jeu-

ne Tigre qui avoit encore beaucoup à croître : Car Monsieur Constance nous a dit, qu'il y en avoit dans le Royaume de plus gros trois fois que celuy-là, & qu'un jour étant à la chasse avec le Roy, il en vit un de fort prés qui étoit grand comme un mulet. Il y en a aussi de petits dans le pays, semblables à ceux qu'on apporte d'Affrique en Europe, & on nous en montra un le même jour à Louvo.

On ne lâcha pas d'abord le Tigre qui devoit combattre, mais on le tint attaché par deux cordes, de sorte que n'ayant pas la liberté de s'élancer, le premier Eléphant qui l'approcha luy donna deux ou trois coups de sa trompe sur le dos. Ce choc fut si rude, que le Tigre en fut renversé, & demeura quelque-temps étendu sur la place, sans mouvement, comme s'il eût été mort. Cependant dés qu'on l'eut délié, quoyque cette premiére attaque eût bien rabattu de sa furie, il fit un cry horrible, & voulut se jetter sur la trompe de l'Eléphant, qui s'avançoit pour le frapper, mais celuy-cy la repliant adroitement, la mit à couvert par ses défenses, qu'il présenta en même-tems, & dont il atteignit le Tigre si à propos, qu'il luy fit faire un fort grand saut en l'air. Cet animal en fut si étourdy qu'il n'osa plus approcher, il

fit plusieurs tours le long de la paliſſade, s'élançant quelquefois vers les perſonnes qui paroiſſoient ſur les galeries. On pouſſa enſuite trois Eléphans contre luy, qui luy donnérent tour à tour de ſi rudes coups, qu'il fit encore une fois le mort, & ne penſa plus depuis qu'à éviter leur rencontre; ils l'euſſent tué ſans doute ſi Monſieur l'Ambaſſadeur n'eût demandé ſa grace à Monſieur Conſtance, qui fit finir le combat.

Le lendemain nous allâmes ſur le ſoir au Palais avec Monſieur l'Ambaſſadeur. Nous y vîmes une illumination qui s'y fait tous les ans au commencement de l'année. Elle conſiſtoit en dix-huit cens ou deux mille lumiéres, dont les unes étoient rangées ſur de petites fenêtres pratiquées exprés dans les murailles de l'enceinte du Palais, & les autres en des lanternes dans un ordre aſſez beau & aſſez particulier. Nous admirâmes ſur tout certains grands falots de la Chine en forme de globes, qui ſont d'un ſeul morceau de corne tranſparante comme le verre, & quelques autres d'une eſpece de verre de la Chine fait de ris. Ces illuminations étoient accompagnées du ſon des tambours, des fifres & des trompettes. Durant tout le temps que le Roy aſſiſta à ce ſpectacle, la Princeſſe en donnoit un

ſemblable aux Dames de la Cour dans un autre côté du Palais.

Aprés que le Roy fut retiré, nous eûmes le loiſir de conſidérer de prés toutes choſes. Le Seigneur Conſtance nous fit voir l'Eléphant Prince, qui eſt d'une hauteur & d'une beauté extraordinaire; on nous dit qu'on l'appelloit de ce nom, parce qu'il eſt né le même jour que le Roy qui regne à preſent. Il nous fit encore remarquer auprés de l'Appartement du Roy un pavillon où l'on tient l'Eléphant de garde, c'eſt un de ceux qui ſont dans le Palais, leſquels ſe relevent tour à tour, & qu'on tient toûjours preſts en cas que le Roy en ait beſoin de jour & de nuit. Comme nous avons ſouvent parlé des Eléphans du Roy, & qu'ils ſont enharnachez différemment ſelon les perſonnes qui les montent, on a crû qu'on ſeroit bien aiſe de les voir repréſentez chacun à ſa maniere dans les figures ſuivantes. Ces illuminations durerent pluſieurs jours: tant que nous fûmes dans le Palais à les regarder, une multitude de Mandarins du prémier & du ſecond ordre étoient proſternez en terre, dans deux Salles différentes devant le Roy, qui paroiſſoit alors, & ils luy faiſoient la zombaye, qui eſt la marque d'adoration la plus reſpectueuſe.

Les Meres firent auſſi preſque en même temps de grandes illuminations huit jours de ſuite pour celebrer le jour des funérailles de leur Prophete Mahomet & de ſon fils. Ils commencerent à en ſolemniſer la feſte dés la veille, ſur les quatre heures du ſoir, par une eſpece de proceſſion, où il y avoit plus de deux mille perſonnes. On y portoit la figure des tombeaux de ces deux impoſteurs avec quantité de Symboles d'une aſſez belle repréſentation, entre autres, certaines grandes cages couvertes de toiles peintes, dont les porteurs marchoient & tournoient ſans ceſſe en cadence, au bruit des tambours & des timballes. Le mouvement prompt & reglé de ces groſſes machines qu'on voyoit de loin, ſans appercevoir ceux qui les portoient, cauſoit une agreable ſurpriſe.

A la teſte de cette foule de peuple, des Eſtafiers menoient par la bride trois ou quatre chevaux ſuperbement enharnachez, & un grand nombre de gens portant chacun pluſieurs lanternes au bout d'un long bâton conduiſoient toute la troupe & chantoient à divers chœurs d'une maniere bizarre. Ils continuérent cette Feſte pluſieurs nuits de ſuite avec la même ferveur juſques à cinq heures du matin. On ne peut comprendre

prendre comment ces porteurs de machines qui tournoient ſans ceſſe, pouvoient faire cet exercice quinze ou ſeize heures entieres, ny comment les chantres, qui pouſſoient leur voix de toutes leurs forces pouvoient chanter ſi long-tems. Le reſte de cette marche avoit une contenance modeſte, les uns marchoient devant les chantres qui environnoient les cercueïls que huit hommes portoient ſur leurs épaules, & les autres étoient mélez parmy eux. Il y avoit un grand nombre de Siamois de tout ſexe & de tout âge qui ont embraſſé le Mahométiſme. Car depuis que les Maures ſe ſont introduits dans le Royaume, ils ont attiré à leur Religion beaucoup de peuple; ce qui fait voir qu'il n'eſt pas ſi attaché à ſes ſuperſtitions qu'il ne les quitte, quand on aura eu long-tems la patience & le zele de l'inſtruire de nos Myſteres. Il eſt vray que cette nation aime extrémement les ſpectacles, les cérémonies d'éclat, & c'eſt par là que les Maures qui célebrent toutes leurs feſtes avec beaucoup de magnificence, en ont attiré une grande multitude à la ſecte de Mahomet.

Les Maures font une fête pour célébrer la mémoire de leur Prophete.

Ces ſpectacles nous donnoient une veritable compaſſion du malheur de ces pauvres infidéles, & nous nous entretenions ſouvent du fruit que pourroient faire parmy

eux tant de perſonnes habiles qui ſont en Europe, & particuliérement en France, s'ils avoient autant de zele que de ſçavoir.

Le Roy qui cherchoit à donner tous les jours de nouveaux divertiſſemens à Monſieur l'Ambaſſadeur, voulut luy faire voir la maniére de prendre & d'apprivoiſer les Eléphans. Comme c'eſt une choſe inconnuë en Europe, & dont nous avons été témoins, on ſera bien aiſe d'en trouver icy une ample & exacte deſcription.

Maniére de prendre & d'apprivoiſer les Eléphans.

A un quart de lieuë de Louvo il y a un eſpéce d'amphiteâtre, dont la figure eſt d'un grand quarré long, entouré de hautes murailles terraſſées, ſur leſquelles ſe placent les ſpectateurs. Le long de ces murailles en dedans regne une paliſſade de gros piliers fichez en terre à deux pieds l'un de l'autre, derriere leſquels les chaſſeurs ſe retirent lorſqu'ils ſont pourſuivis par les Eléphans irritez. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne, & vis à vis, du côté de la Ville, on en a fait une plus petite, qui conduit dans une allée étroite par où un Eléphant peut paſſer à peine, & cette allée aboutit à une maniere de grande remiſe, où l'on acheve de le dompter.

Lorſque le jour deſtiné à cette chaſſe eſt venu, les chaſſeurs entrent dans les bois,

montez ſur des Eléphans ſemelles qu'on a dreſſées à cet exercice, & ſe couvrent de feüilles d'arbre afin de n'être pas vûs par les Eléphans ſauvages. Quand ils ſont avancez dans la foreſt, & qu'ils jugent qu'il peut y avoir quelque Elephant aux environs, ils font jetter aux ſemelles certains cris propres à attirer les maſles, qui y répondent auſſi tôt par des hurlemens effroyables. Alors les chaſſeurs les ſentant à une juſte diſtance, retournent ſur leurs pas, & menent doucement les femelles du côté de l'amphiteâtre dont nous venons de parler; les Elephans ſauvages ne manquent jamais de les ſuivre; celuy que nous vîmes dompter y entra avec elles, & dés qu'il y fut on ferma la barriere; les femelles continuerent leur chemin au travers de l'Amphiteâtre, & enfilerent queuë à queuë la petite allée qui étoit à l'autre bout: l'Elephant ſauvage qui les avoit ſuivies juſques-là s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on ſe ſervit de toutes ſortes de moyens pour l'y engager, on fit crier les femelles qui étoient au delà de l'allée, quelques Siamois l'irritant en frappant des mains, & criant pluſieurs fois, Pat, pat; d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient, & quand ils en étoient pour-

ſuivis, ils ſe gliſſoient entre les piliers, & s'alloient cacher derriére la paliſſade que l'Eléphant ne pouvoit franchir: enfin aprés avoir pourſuivy pluſieurs Chaſſeurs il s'attacha à un ſeul avec une extrême fureur. L'homme ſe jetta dans l'allée, l'Eléphant courut aprés luy, mais dés qu'il y fut entré il ſe trouva pris, car celuy-cy s'étant ſauvé, on laiſſa tomber à propos deux couliſſes l'une devant & l'autre derriere l'Eléphant, de ſorte que ne pouvant, ny avancer, ny reculer, ny ſe tourner, il fit des efforts ſurprenans & pouſſa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en luy jettant des ſceaux d'eau ſur le corps, en le frottant avec des feuïlles, en luy verſant de l'huile ſur les oreilles, & on fit venir auprés de luy des Eléphans privez mâles & femelles qui le careſſoient avec leurs trompes. Cependant on luy attachoit des cordes par deſſous le ventre & aux pieds de derriére, afin de le tirer de-là, & on continuoit à luy jetter de l'eau ſur la trompe & ſur le corps pour le rafraîchir. Enfin on fit approcher un Eléphant privé de ceux qui ont coûtume d'inſtruire les nouveaux venus. Un Officier étoit monté deſſus qui le faiſoit avancer & reculer, pour montrer à l'Elephant ſauvage qu'il n'avoit rien à craindre & qu'il pouvoit ſortir. En effet on luy ouvrit

la porte & il ſuivit l'autre juſqu'au bout de l'allée. Dés qu'il y fut, on mit à ſes côtez deux Eléphans que l'on attacha avec luy. Un autre marchoit devant & le tiroit avec une corde dans le chemin qu'on luy vouloit faire prendre, pendant qu'un quatriéme le faiſoit avancer à grands coups de teſte qu'il luy donnoit par derriere, juſques à une eſpece de remiſe où on l'attacha à un gros pillier fait exprés qui tourne comme un cabeſtan de navire. On le laiſſa là juſques au lendemain pour luy faire paſſer ſa colere; mais tandis qu'il ſe tourmentoit autour de cette colonne, un Bramine, (c'eſt à dire un de ces Prêtres Indiens qui ſont à Siam en aſſez grand nombre,) habillé de blanc s'approcha monté ſur un Eléphant, & tournant doucement autour de celuy qui étoit attaché, l'arroſa d'une certaine eau conſacrée à leur maniere, qu'il portoit dans un vaſe d'or. On croit que cette cérémonie fait perdre à l'Eléphant ſauvage ſa férocité naturelle, & le rend propre à ſervir le Roy. Dés le lendemain il commence à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il eſt entiérement apprivoiſé.

Parmy tous ces divertiſſemens Monſieur l'Ambaſſadeur n'étoit occupé que du ſujet

de ſon Ambaſſade qui étoit la converſion du Roy ; mais voyant qu'on ne luy répondoit rien de ſolide ny de ſeur, il réſolut de dreſſer un petit mémoire qu'il vouloit faire préſenter au Roy de Siam par le Seigneur Conſtance. Il en parla à ce Miniſtre, qui dans un long entretien qu'ils eurent enſemble, luy apporta pluſieurs raiſons pour le diſſuader de preſſer le Roy ſur cet article ; mais M. l'Ambaſſadeur perſiſta toûjours avec beaucoup de ſageſſe dans ſon ſentiment, & pria le Seigneur Conſtance de préſenter cet écrit à ſa Majeſté, par lequel il la ſupplioit de luy donner une réponſe poſitive qui puſt eſtre agreable au Roy ſon Maître. Le Seigneur Conſtance ayant reçû le memoire des mains de Monſieur l'Ambaſſadeur, alla au Palais dés le ſoir, & s'étant jetté aux pieds du Roy, luy fit un diſcours, plein de cette eloquence aſiatique ſi eſtimée dans l'ancienne Grece. Voicy les propres termes dont il ſe ſervit que l'on n'a fait que traduire.

Harangue de M. Conſtance au Roy de Siam

SIRE, l'Ambaſſadeur de France m'a mis entre les mains un memoire qui contient certaines propoſitions dont il doit rendre compte au Roy ſon Maître ; mais avant que de le lire à Vôtre Majeſté, elle me permettra, s'il luy plaiſt, de luy repréſenter le principal motif qui a engagé le Roy tres-

Chrêtien à luy envoyer une ſi ſolemnelle Ambaſſade. Ce Prince ſi ſage, vôtre bon amy, Sire, connoiſſant la grandeur d'ame & la généroſité du cœur Royal de Vôtre Majeſté par les Ambaſſadeurs, & les magnifiques préſens qu'elle luy avoit deſtinez, ſans autre intereſt que celuy de rechercher l'amitié Royale d'un Prince ſi glorieux & ſi renommé dans tout l'Univers; & voyant enſuite que les Miniſtres de Vôtre Majeſté avoient envoyé aux Miniſtres de ſon Royaume deux Mandarins avec des préſens conſidérables pour les féliciter de la naiſſance du petit fils de leur grand Roy, digne d'une perpétuelle poſtérité, qui repréſente eternellement à la France l'image de ſes admirables vertus & qui aſſure le bonheur de ſes peuples. Ce grand Monarque, Sire, ſurpris d'un procedé ſi deſintereſſé réſolut de répondre à ces empreſſemens obligeans, & pour le faire il imagina un moyen qui fût digne de luy & convenable à Vôtre Majeſté. Car de vous preſenter des richeſſes? c'eſt dans vôtre Royaume, Sire, où les Etrangers les viennent chercher. De vous offrir ſes forces? il ſçavoit bien que Vôtre Majeſté eſt redoutée de tous ſes voiſins & en état de les punir s'ils ne vouloient pas s'en tenir à la paix qu'ils ont obtenuë à for-

ce de priéres. Eût-il voulu donner des terres & des Provinces au Souverain de tant de Rois & au Maître d'un ſi grand nombre de Royaumes, qui ſont prés de la quatriéme partie de l'Aſie ? Il ne pouvoit pas non plus luy venir en penſée d'envoyer icy de ſes ſujets dans la ſeule vûë du commerce, parce que ce ſeroit un intereſt commun à ſes peuples & aux ſujets de Vôtre Majeſté. Ainſi il eût eu de la peine à prendre ſon party, s'il n'eût fait refléxion qu'il pouvoit offrir à Vôtre Majeſté quelque choſe d'infiniment plus conſidérable & qui convenoit parfaitement à la dignité de deux ſi grands Rois. Ayant conſidéré ce qui l'avoit élevé dans le haut point de gloire où il ſe trouve, ce qui luy avoit fait prendre tant de Villes, ſubjuguer tant de Provinces & remporter tant de victoires, ce qui avoit fait juſqu'à preſent le bonheur de ſes peuples, & ce qui luy attiroit des extrémitez de la terre tant d'Ambaſſadeurs de Rois & de Princes qui recherchent ſon amitié, ce qui enfin avoit obligé Vôtre Majeſté à prévenir ce Prince incomparable par une ſi célébre Ambaſſade qu'elle luy avoit envoyée; aprés avoir, dis-je, attentivement conſidéré toutes ces grandes choſes, ce Roy ſi ſage & ſi éclairé a vû que le Dieu qu'il adore en

étoit

étoit uniquement l'auteur, que ſa divine Providence les luy avoit ménagées, & qu'il les devoit à l'interceſſion de la Sainte Mere du Sauveur du monde, ſous la protection de laquelle il a conſacré ſa perſonne & ſon Royaume au vray Dieu. Cette vûë & l'extréme deſir de communiquer à Vôtre Majeſté tous ces grands avantages, luy a fait prendre la réſolution de vous propoſer, Sire, les mêmes moyens qui luy ont acquis tant de gloire & de bonheur, & qui ne ſont autres que la connoiſſance & le culte du vray Dieu qui ſe trouve ſeulement dans la Religion Chrêtienne. Il l'envoye donc offrir à Vôtre Majeſté par ſon Ambaſſadeur, la conjurant de l'accepter & de la ſuivre avec tout ſon Royaume.

Ce Prince, Sire, eſt encore plus admirable par ſa pénétration, par ſes lumiéres & par ſa ſageſſe que par ſes conqueſtes & par ſes victoires. Vôtre Majeſté connoît ſa généroſité & ſon amitié Royale; elle ne ſçauroit faire un meilleur choix que de ſuivre les ſages avis d'un ſi grand Roy ſon bon amy. Pour moy, Sire, je n'ay jamais demandé autre choſe au vray Dieu que j'adore que cette grace pour Vôtre Majeſté, & je ſerois preſt de donner mille vies pour l'obtenir de la divine bonté. Que Vôtre Majeſté veüille bien

conſidérer que par cette action elle couronnera tout ce qu'elle a fait de grand & d'illuſtre durant ſon regne, qu'elle éterniſera ſa mémoire, & ſe procurera une gloire & un bonheur immortel dans l'autre vie.

Ah, Sire, je conjure Vôtre Majeſté de ne pas renvoyer l'Ambaſſadeur d'un ſi grand Roy avec ce mécontentement, il vous demande cela de la part du Roy ſon Maître, pour établir & rendre inviolables vos alliances & vos amitiez Royales; au moins ſi vôtre Majeſté a conceu quelque bonne penſée de prendre ce parti, ou ſi elle y ſent la moindre inclination qu'elle le faſſe connoître. C'eſt la plus agréable nouvelle qu'il puiſſe porter au Roy ſon Maître. Que ſi Vôtre Majeſté a réſolu de ne ſe rendre pas à tout ce que j'ay eu l'honneur de luy repréſenter, ou qu'elle ne puiſſe pas donner une réponſe favorable au Seigneur Ambaſſadeur, je la ſupplie de me diſpenſer de porter ſa Royale réponſe, qui ne peut qu'eſtre déſagréable au vray Dieu que j'adore. Elle ne doit point trouver étrange que je luy parle de la ſorte; quiconque n'eſt pas fidele à ſon Dieu ne le peut être à ſon Prince, & Vôtre Majeſté ne devroit pas me faire l'honneur de me ſouffrir à ſon ſervice, ſi j'avois d'autres ſentimens.

Le Roy écouta le discours du Seigneur Constance sans l'interrompre, & s'étant recueilly en luy-même un moment comme une personne occupée d'une grande pensée, il luy repliqua sur le champ en ces termes. N'apprehendez point que je veuille gesner vôtre conscience. Mais qui a fait accroire au Roy de France mon bon amy que je pouvois avoir de semblables sentimens ? Hé qui peut douter, Sire, repliqua le Seigneur Constance, que Vôtre Majesté n'ait ces grandes pensées, en voyant la protection qu'elle donne aux Missionaires, les Eglises qu'elle fait bâtir, les aumônes qu'elle fait aux Peres de la Chine. C'est sur cela, Sire, que le Roy de France s'est persuadé que Vôtre Majesté avoit du penchant pour le Christianisme. Mais quand vous avez dit à l'Ambassadeur, ajoûta le Roy, les raisons qui me retiennent dans la Religion de mes Ancestres, quelle réponse en avez-vous reçûë ? L'Ambassadeur de France, répartît le Seigneur Constance, a trouvé que ces raisons étoient d'un grand poids; mais comme la proposition qu'il faisoit de la part du Roy son Maître étoit desintéressée, & que ce grand Monarque n'avoit en veuë que le bien de vôtre Majesté, il n'a pas jugé qu'aucune des raisons que je luy ay apportées, dût

Le Roy de Siam répond au Seigneur Constance.

l'empêcher d'executer les ordres du Roy ſon Maître, ſur tout quand il a appris que l'Ambaſſadeur de Perſe étoit arrivé dans le Royaume de Siam, & qu'il apportoit à vôtre Majeſté l'Alcoran afin qu'elle le ſuivit. Dans cette veuë l'Ambaſſadeur de France a crû qu'il étoit obligé d'offrir à Vôtre Majeſté la Religion Chrêtienne, & de conjurer Vôtre Majeſté de l'embraſſer. Eſt-il vray, reprit le Roy, que l'Ambaſſadeur de Perſe m'apporte l'Alcoran? On le dit ainſi, Sire, répondit le Seigneur Conſtance. A quoy le Roy repliqua ſur le champ : Je voudrois de tout mon cœur que l'Ambaſſadeur de France fût icy pour voir de quelle maniere j'en uſeray envers l'Ambaſſadeur de Perſe. Il eſt bien ſûr que ſi je n'étois d'aucune Religion, je ne choiſirois pas la Mahométane.

Mais pour répondre à l'Ambaſſadeur de France, pourſuivit le Roy, Vous luy direz de ma part, que je me ſens extrémement obligé au Roy de France ſon Maître, connoiſſant par ſon mémoire les marques de la Royale amitié de ſa Majeſté tres-Chrétienne, & que comme l'honneur que me fait ce grand Prince s'eſt déja rendu public dans tout l'Orient, je ne ſçaurois aſſez reconnoître cette honneſteté ;

mais que je ſuis extrémement fâché que le Roy de France mon bon amy me propoſe une choſe ſi difficile, & dont je n'ay pas la moindre connoiſſance ; que je me rapporte moy-méme à la ſageſſe du Roy tres-Chrétien, afin qu'il juge de l'importance & de la difficulté qui ſe rencontre dans une affaire auſſi délicate que l'eſt le changement d'une Religion receuë & ſuivie dans tout mon Royaume ſans diſcontinuation depuis deux mille deux cens vingt-neuf ans.

Motifs qui retiennent le Roy de Siam dans ſa Religion.

Au reſte je m'étonne que le Roy de France mon bon ami s'interreſſe ſi fort dans une affaire qui regarde Dieu, où il ſemble que Dieu même ne prenne aucun intereſt, & qu'il a entiérement laiſſée à nôtre diſcretion. Car ce vray Dieu qui a créé le Ciel & la Terre & toutes les créatures qu'on y voit, & qui leur a donné des natures & des inclinations ſi différentes, ne pouvoit-il pas, s'il eût voulu, en donnant aux hommes des corps & des ames ſemblables, leur inſpirer les mêmes ſentimens pour la Religion qu'il faloit ſuivre, & pour le culte qui luy étoit le plus agréable, & faire naître toutes les Nations dans une même Loy. Cet ordre parmi les hommes & cette unité de Religion dépendant abſolument de la Providence divine, qui pouvoit auſſi aiſément l'introduire

dans le monde que la diverſité des Sectes qui s'y ſont établies de tout tems ; ne doit-on pas croire que le vray Dieu prend autant de plaiſir à eſtre honoré par des cultes & des cérémonies différentes, qu'à eſtre glorifié par une prodigieuſe quantité de creatures qui le loüent chacune à ſa maniere ? Cette beauté & cette varieté que nous admirons dans l'ordre naturel, ſeroient-elles moins admirables dans l'ordre ſurnaturel, ou moins dignes de la ſageſſe de Dieu ? Quoy qu'il en ſoit, conclud ſa Majeſté, puis que nous ſçavons que Dieu eſt le maître abſolu du monde, & que nous ſommes perſuadez que rien ne ſe fait contre ſa volonté, je réſigne entierement ma Perſonne & mes Etats entre les bras de la miſéricorde & de la Providence divine, & je conjure de tout mon cœur ſon eternelle ſageſſe d'en diſpoſer ſelon ſon bon plaiſir.

Ainſi je vous ordonne tres-expreſſement de dire à cet Ambaſſadeur que je n'oubliray rien de tout ce qui ſera en mon pouvoir pour me conſerver l'amitié Royale du Roy tres-Chrêtien, & que pour ſuppléer au moyen qu'il me fait propoſer, je feray en ſorte durant tout le tems que Dieu me conſervera la vie, que dans la ſuite, mes ſucceſſeurs & mes ſujets marqueront auſſi

bien que moy dans toutes les occaſions la parfaite reconnoiſſance & la haute eſtime qu'ils doivent avoir pour la perſonne Royale de ſa Majeſté tres-Chrêtienne, & pour tous ſes ſucceſſeurs.

Voilà la réponſe du Roy de Siam dans les mêmes termes qu'il l'expliqua à ſon Miniſtre, & que celui-ci la donna par écrit à Monſieur l'Ambaſſadeur. On voit aſſez par ce raiſonnement l'eſprit de ce Prince, qui ſans aucune connoiſſance des ſciences d'Europe, a expoſé avec tant de force & de netteté la raiſon la plus plauſible de la Philoſophie Payenne contre la ſeule vraye Religion. Ceux qui connoiſſent la droiture de ce Prince ne peuvent douter qu'il n'ayt dit ſincérement ce qu'il penſoit, & ce qui luy paroiſſoit de plus véritable.

Réplique de M. Conſtance aux objections du Roy de Siam ſur le changement de Religion.

Aprés que le Roy eut parlé de la ſorte, il fut quelque tems ſans rien dire, & enſuite regardant le Seigneur Conſtance ; Que croiez-vous, pourſuivit-il, que répondra l'Ambaſſadeur à toutes ces raiſons que je vous ordonne de luy donner par écrit ? Je ne manqueray pas, Sire, dit Monſieur Conſtance, d'exécuter les ordres de Vôtre Majeſté ; mais je ne ſcay pas ce que l'Ambaſſadeur de France répondra à ce que Vôtre Majeſté vient de me dire, qui me paroît ex-

trémement fort & d'une grande conſéquence. Je ſuis ſûr qu'il ne pourra s'empêcher d'eſtre ſurpris de la haute ſageſſe & de la merveilleuſe pénétration de vôtre Majeſté.

Il me ſemble néanmoins qu'il pourra luy repliquer, qu'il eſt vray que tous les eſtres que Dieu a crées le glorifient chacun à ſa maniere; mais qu'il y a cette différence entre l'homme & les bêtes, que Dieu en créant celles-cy, leur a donné des proprietez différentes, & des inſtincts particuliers, pour connoître leur bien & le chercher ſans aucune réfléxion, pour diſcerner leur mal & le fuïr ſans aucun raiſonnement. Ainſi le Cerf fuit le Lion & le Tigre la prémiere fois qu'il les voit, les Poulets ſortant de la coque craignent le Milan, & ſe réfugient ſous l'aîle de leurs meres, ſans autre inſtruction que celle qu'ils ont receûë de la nature. Mais Dieu a donné à l'homme dans ſa création l'entendement & la raiſon, pour déméler le bien d'avec le mal, & la Providence divine a voulu qu'en cherchant & aimant le bien qui luy eſt propre, & fuiant le mal qui luy eſt contraire, par rapport à ſa fin derniere qui eſt de connoître Dieu & de l'aimer, l'homme méritât de la divine bonté une récompenſe éternelle.

En effet, il eſt auſſi aiſé à l'homme de ſe ſervir

vir de ſes mains, de ſes yeux & de ſes pieds pour commettre le mal que pour faire le bien, ſi ſa prudence éclairée de la ſageſſe de Dieu ne le dirigeoit à chercher les voyes de la véritable grandeur, qui ne ſe rencontre que dans la Religion Chrêtienne, où l'homme trouve les moyens de ſervir Dieu comme il plaît à ſa divine volonté. Mais tous les hommes ne ſuivent pas des lumieres ſi ſaintes & ſi raiſonnables. Il en eſt de même que des Officiers de vôtre Majeſté, qui ne ſont pas tous également attachez à ſes intérêts, comme elle ne le ſçait que trop, quoy qu'ils ſe diſent tous ſes ſujets, & qu'ils ſe faſſent honneur d'être à ſon ſervice. Ainſi tous les hommes ſervent Dieu à la vérité; mais d'une maniere bien différente. Les uns comme les bêtes vivent en ſuivant leurs paſſions & leurs déréglemens, demeurant dans la Religion où ils ſont ſans l'examiner. Mais les autres ſe voyant ſi diſtinguez des bêtes s'élevent au deſſus de leurs ſens, & cherchent par le moyen de leur raiſon, que Dieu ne manque pas d'éclairer, ils cherchent, dis-je, à reconnoître leur Créateur & le véritable culte qu'il veut qu'on luy rende, ſans autre intereſt que celuy de luy plaire & de luy obéïr, & c'eſt à cette recherche ſincére de la vérité que Dieu a at-

taché le ſalut de l'homme. D'où vient que la négligence à nous inſtruire, & la foibleſſe à ne pas ſuivre ce que nous aurons jugé le meilleur, nous rendra coupables devant Dieu, qui eſt la ſouveraine juſtice.

Cette réponſe d'un homme ſans étude, appliqué depuis l'âge de dix ans au commerce & aux affaires, me cauſa une extrême ſurpriſe, quand il me fit l'honneur de me la communiquer. Je luy avoüay ſans craindre de le flatter, qu'un Théologien conſommé dans l'étude de la Religion, eût eu de la peine à mieux répondre. Le Roy fut frappé du diſcours de Monſieur Conſtance; & ſi quelque perſonne ſçavante, & qui luy ſoit agréable, a le bonheur de s'inſinuer dans ſes bonnes graces, & d'acquerir ſon eſtime, on ne doit pas deſeſpérer de luy faire connoître & embraſſer la vérité: & s'il l'a une fois connuë, comme il eſt le Maître de ſes peuples qui l'adorent, toutes les Nations qui luy ſont ſoûmiſes, ſuivront aveuglément ſon exemple.

Caractère du Roy de Siam.

Le Roy de Siam qui regne à preſent eſt âgé d'environ cinquante-cinq ans. C'eſt ſans contredit le plus grand Prince qui ait jamais gouverné cet Etat. Il eſt d'une taille un peu au deſſous de la médiocre, mais fort droite & bien priſe. Son air eſt enga-

geant & ſes manieres pleines de douceur & de bonté, ſur tout pour les Etrangers, & particuliérement pour les François. Il eſt vif & agiſſant, ennemy de l'oiſiveté & du repos, qui paroît ſi délicieux aux Princes d'Orient, & qu'ils regardent comme le plus grand privilége de leur Couronne. Celuy-cy au contraire eſt toûjours ou dans les bois à la chaſſe des Eléphans, ou dans ſon Palais appliqué aux affaires de ſon Royaume. Il n'aime pas la guerre parce qu'elle ruïne ſes peuples qu'il chérit tendrement, mais quand ſes ſujets ſe révoltent, ou que les Princes ſes voiſins luy font la moindre inſulte, ou ne ſe tiennent pas dans le reſpect; il n'y a gueres de Roy dans l'Orient qui ſe vange avec plus d'éclat, & qui paroiſſe plus paſſionné pour la gloire.

Quelques Grands de ſon Royaume s'étant ſoulevez, & étant appuyez ouvertement par les forces de trois Rois, dont les Etats environnent le Royaume de Siam, il attaqua ces Princes ſi vivement, qu'ils furent obligez d'abandonner les rebelles à ſa colére. Il veut tout ſçavoir, & comme il a l'eſprit pénétrant & fort étendu, il n'a pas de peine à entrer dans tout ce qu'il veut apprendre. Il eſt magnifique, généreux, bon amy au delà de ce qu'on

peut s'imaginer. Toutes ces grandes qualitez luy attirent la conſidération de ſes voiſins, la crainte de ſes ennemis, l'eſtime de ſes ſujets & un reſpect qui va juſques à l'adoration. Il n'a jamais été ſujet aux vices ſi ordinaires parmy les Princes d'Orient, il a même fait punir avec beaucoup de ſévérité les principaux Mandarins & les premiers Officiers de la Couronne pour avoir été trop attachez à leurs plaiſirs. Ainſi on ne trouve point en luy l'obſtacle le plus invincible à la converſion des Princes Idolâtres, je veux dire la l'amour déréglé des femmes.

Par la force de ſon eſprit il a découvert la fauſſeté de la Religion de ſes Anceſtres, & il ne croit point un Dieu aneanti, ſelon l'opinion populaire, ou comme diſent quelques-uns de leurs Docteurs, un Dieu, qui las de gouverner le Ciel, ſe plonge dans le repos & s'enſevelit pour jamais dans l'oubli de tout ce qui ſe paſſe au monde, ny mille autres ſuperſtitions prêchées par les Talapoins, qui ſont les Prêtres & les Prédicateurs du Royaume. Au contraire il croit que Dieu eſt éternel, que ſa Providence veille inceſſamment au gouvernement du monde, & qu'elle ménage toutes choſes. C'eſt à ce même Dieu immortel qu'il fait ſouvent des Priéres & dont il

implore le ſecours avec un tres-profond reſpect deux fois pour le moins chaque jour pendant deux heures, le matin aprés s'être levé, & une heure le ſoir avant que de ſe coucher. Le Pape luy ayant envoyé deux Tableaux dont l'un repréſente le Sauveur du monde, & l'autre la Sainte Vierge, il les a en ſinguliere vénération, & pour la témoigner il les a placez dans un endroit de ſa chambre fort élevé au deſſus de luy ; & il n'en parle jamais qu'avec des termes d'honneur & de reſpect.

L'Ambaſſade que le Roy luy a envoyée, quoyqu'elle ne l'ait pas déterminé à embraſſer le Chriſtianiſme, l'a fait r'entrer en luy-même. Comme il eſtime infiniment la ſageſſe du Roy tres-Chrêtien, lors que le Seigneur Conſtance luy fit voir l'unique prétention de ce grand Monarque en envoyant vers luy Monſieur l'Ambaſſadeur, il en parut touché, & on ſçait qu'il y a fait depuis de fréquentes reflexions. Toutes ces choſes doivent exciter ceux qui liront ces Mémoires à prier Dieu pour la converſion de ce Prince, qui ſeroit ſuivie de celles d'une multitude innombrable de peuples, & qui attireroit ſans doute à nôtre ſainte Loy les Princes voiſins qui admirent la conduite & le grand génie du Roy de Siam.

Nous avons de grandes obligations à ce Monarque, pour toutes les marques d'eſtime & de bien-veillance dont il nous a honorez, & nous ſommes bien aiſes d'avoir occaſion de le publier. Dés que le Seigneur Conſtance luy a fait connoître nos manieres & les vûës qui nous font agir, ce Prince nous a favoriſé en toutes rencontres, malgré les mauvaiſes impreſſions qu'on avoit tâché de luy donner des Jéſuites. Monſieur Conſtance n'a pas oublié de luy faire valoir les bontez extraordinaires que Loüis le Grand a pour nôtre Compagnie, & c'eſt ce qui a le plus contribué à nous mériter ſes bonnes graces. Cet exemple eſt d'un grand poids ſur l'eſprit du Roy de Siam. Auſſi il nous a marqué par des ſoins obligeans qu'il vouloit l'imiter, & il nous a aſſûré pluſieurs fois de ſa protection Royale, ajoûtant que nous trouverions toûjours un azile aſſûré dans ſon Royaume.

On commence à faire des obſervations à Louvo.

Dés que nous fûmes arrivez à Louvo, nous commençâmes à faire diverſes obſervations, & ſur tout celles qui pourroient nous être néceſſaires pour obſerver exactement l'éclipſe de Lune qui devoit arriver l'onziéme Décembre. Nous n'avions pû juſqu'alors nous ſervir de nos inſtrumens pour ces operations ; parce que pendant tout le

tems que nous fûmes à Siam, la Ville & les Camps étoient ſi fort inondez, que nous n'avions point eu d'endroit pour les placer. La maiſon même où nous étions logez n'étant que de bois, la moindre agitation l'ébranloit tellement, que nos Pendules & nos Quarts de cercles en étoient tout déconcertez.

Le ſixiéme & le ſeptiéme Décembre nous remarquâmes par l'anneau Aſtronomique du Sieur Butterfield, que la variation de l'aiguille étoit de deux degrez vingt minuttes vers l'Oüeſt. Cette obſervation fut trouvée conſtamment ſemblable durant ces deux jours conſécutifs. Obſervation ſur la déclinaiſon de l'Aimand

Le neuviéme du même mois par les hauteurs priſes du même bord du Soleil, matin & ſoir l'heure veritable du midy à la pendule à ſecondes, étoit de 12. h. 5'. 3".

La variation de l'aiguille par la machine parallattique du Sieur Chapotot, a été remarquée

une fois.	16. min. ſeulement.	vers l'Oüeſt
une autre.	31. min.	
une autre.	35. min.	
une autre.	38. min.	

Cette variation a été trouvée en prenant pluſieurs fois matin & ſoir la même hauteur du Soleil, & obſervant chaque fois

l'Azimuth, l'aiguille demeurant toûjours ſur la Ligne Nord & Sud.

Le Roy de Siam veut obſerver une Eclipſe de Lune avec les Jéſuites dans ſon Palais.

Dans la derniere Audiance que Sa Majeſté donna à Monſieur l'Ambaſſadeur, elle luy témoigna qu'elle ſeroit bien aiſe que nous fiſſions l'obſervation de la prémiere Eclipſe en ſa préſence. Quelques jours aprés ce Prince ordonna à Monſieur Conſtance de nous avertir de l'honneur qu'il vouloit nous faire. On choiſit pour cela une Maiſon Royale qu'on nomme Thlée-Pouſſonne, à une petite lieuë de Louvo, vers l'Eſt, peu éloignée de la Foreſt où le Roy étoit à la Chaſſe des Eléphans. Monſieur Conſtance nous mena reconnoître le lieu deux jours avant l'Eclipſe, c'eſt-à-dire le neuviéme de Décembre. On ne pouvoit choiſir un endroit plus commode. Nous voyions le Ciel de tous côtez, & nous avions tout l'eſpace qu'il falloit pour placer nos inſtrumens. Aprés avoir diſpoſé toutes choſes, nous revinmes à Louvo.

Le lendemain dixiéme Decembre par les hauteurs du même bord du Soleil priſes le matin entre neuf & dix heures, & le ſoir entre deux & trois, l'heure véritable du midy à la même pendule à ſecondes..... étoit 12. h. 2'. 31".

Variation de l'aiguille par la machine Parallattique. une

une fois 28. min. }
une autre 33. min. } vers l'Oüeſt.
une autre 21. min. }

Dans la ſuite nous examinerons ſi l'aiguille de l'anneau Aſtronomique décline trop vers l'Oüeſt, comme il eſt fort probable; car ſi cela eſt, il faudra déduire quelque choſe de la variation du Cap de Bonne Eſperance, que nous avons trouvée d'onze degrez & demy vers l'Oüeſt, & les Pilotes d'environ neuf degrez ſeulement avec leurs Bouſſolles.

Le Roy de Siam invite M. l'Ambaſſadeur à la Chaſſe des Eléphans.

Ce jour-là même le Roy invita Monſieur l'Ambaſſadeur à venir voir les illuminations qu'on faiſoit pour la chaſſe des Eléphans. Sa Majeſté voulut que nous fuſſions auſſi de la partie, & nous fit l'honneur de nous envoyer vers les quatre heures aprés midy ſix Eléphans avec le Lieutenant du Barkalon pour nous conduire. Nous fîmes porter à Thlée-Pouſſonne nos Lunettes & une pendule aſpirale fort ſeure & montée au Soleil. Car nous devions y obſerver l'Eclipſe, ſelon les ordres du Roy. La diſpoſition de la Chaſſe étoit telle que je vas le raconter.

Deſcription de cette Chaſſe.

Prés de quarante-ſix à quarante-ſept mille hommes avoient formé dans les bois & ſur les montagnes une enceinte de vingt-

ſix lieuës en quarré long, dont les deux grands côtez pouvoient bien avoir chacun dix lieuës de longueur, & les deux autres chacun trois lieuës. Toute cette vaſte étenduë étoit bordée de deux rangs de feux, qui regnoient tout au tour ſur deux lignes à quatre ou cinq pas de diſtance les uns des autres. Ces feux ſont entretenus toute la nuit du bois de la Foreſt, & ſoûtenus en l'air à la hauteur de ſept ou huit pieds ſur de petites plattes-formes quarrées, élevées ſur quatre pieux, ce qui faiſoit qu'on pouvoit les voir tout à la fois de fort loin. Ce ſpectacle me parut dans les tenebres la plus belle illumination que j'aye jamais vûë. De grandes lanternes diſpoſées d'eſpace en eſpace faiſoient la diſtinction des quartiers, que commandoient différens Chefs, avec certain nombre d'Eléphans de guerre & de Chaſſeurs armez comme les ſoldats. On tiroit de tems en tems de petites pieces de Campagne, afin d'étonner par ce bruit, auſſi bien que par tous ces feux, les Eléphans qui voudroient forcer le paſſage, ainſi qu'ils l'avoient forcé peu de jours auparavant, parce qu'on n'avoit pas pris cette précaution. Comme il s'étoit trouvé dans l'enceinte de la Chaſſe une montagne eſcarpée, on l'avoit crûë ſi inacceſſible à ces animaux qui

ſont d'une groſſeur énorme, qu'on avoit négligé d'y placer des feux, des gardes & de l'artillerie : mais il y en eut dix ou douze qui pour s'échapper ſe ſervirent, d'un expédient qui ſurprit. S'attachant avec leurs trompes à un des arbres, qui étoient ſur la pénte de cette montagne fort roide, ils ſe guinderent au pied du tronc ſuivant, & ils grimperent de la même maniere, d'arbre en arbre avec des efforts incroyables juſqu'au ſommet de la montagne, d'où ils ſe ſauverent dans les bois. Ce qui étoit arrivé dans cette chaſſe, fut cauſe qu'on ne négligea rien dans celle cy, afin qu'il ne s'en ſauvât plus.

Le Roy de Siam demande M. le Chevalier de Fourbin à M l'Ambaſſadeur.

Le Roy trouva au retour de la chaſſe les François rangez en haye ſur une ligne à l'entrée de la Foreſt, & montez ſur des Eléphans. Il les regarda fort, & prit plaiſir à voir des gens de ſi bon air. Il venoit de donner audiance à Monſieur l'Ambaſſadeur, & elle avoit été aſſez longue. Sur la fin, le Roy avoit fait appeller le Chevalier de Fourbin. Tout le monde connoît la qualité & le mérite de cet Officier. Il ſert depuis long-temps, & il s'eſt diſtingué en pluſieurs occaſions. Monſieur Conſtance avoit prié M. l'Ambaſſadeur de le laiſſer à Siam auprés du Roy ſon Maître. Sa Majeſté voulut bien le demander à M. l'Ambaſſadeur, & elle luy fit pre-

ſent d'un fort beau ſabre, comme pour luy donner une marque qu'elle le prenoit à ſon ſervice. Elle ajoûta encore à ce preſent un juſte-au-corps de brocard à boutons d'or. Cependant il étoit déja tard, & le Roy s'en étoit retourné. On ne laiſſa pas de mettre pied à terre dans un endroit agreable, où l'on avoit dreſſé une magnifique collation. On y ſervit des confitures & des fruits de toute eſpece. Monſieur l'Ambaſſadeur bût la ſanté du Roy de Siam dans une grande coupe d'or maſſif dont il luy avoit fait preſent. Le couvercle & ſa ſou-coupe étoient du même métail. Ce lieu fut auſſi-tôt entouré d'Eléphans de guerre & de feux, pour nous garantir des Tigres & des autres bêtes féroces, qui étoient dans l'enceinte. Aprés cela Monſieur l'Ambaſſadeur reprit le chemin de Louvo, & le Seigneur Conſtance nous mena droit au Château de Thlée-Pouſſonne, où le Roy s'étoit déja rendu pour aſſiſter à l'obſervation de l'Eclipſe.

Les Jéſuites ſe rendent à Thlée Pouſſonne pour obſerver devant le Roy.

Nous arrivâmes ſur les neuf heures au bord du canal, qui conduit au Château, & nous trouvâmes là un Balon du Roy fort propre qui nous attendoit depuis long-tems. Ce canal eſt fort large, & a plus d'une lieuë de longueur. Il étoit éclairé de part & d'autre d'une infinité de feux ſemblables

à ceux dont on a parlé cy-dessus, & qui tous ensemble dans l'obscurité de la nuit faisoient un effet charmant à la veuë. Quand nous fûmes à un demi quart de lieuë du Château, nos rameurs qui avoient nagé jusqu'alors avec beaucoup de force & de bruit, commencerent à ramer si doucement que nous n'entendions presque pas le bruit de leurs rames. On nous dit qu'il faloit se taire ou parler extrémement bas. En effet, quand nous mîmes pied à terre, tout étoit si tranquille, quoy qu'il y eût aux environs beaucoup de Soldats & de Mandarins, que nous pensions être dans une solitude écartée. Le respect qu'ils ont pour la personne du Roy, leur fait observer ce profond silence dans tous les endroits où il est. D'abord nous disposâmes plusieurs Lunettes sur divers appuis qu'on avoit élevez exprés pour les soûtenir. Il ne nous falut pas employer beaucoup de tems pour ajuster nos instrumens; ainsi nous nous rembarquâmes une heure, aprés pour aller passer une partie de la nuit dans la maison du Seigneur Constance qui est à prés de cent pas du Palais.

Quand il falut débarquer au pied de la muraille qui est au delà du canal, il y avoit danger de s'enferrer dans des espéces de chausses-trappes. Ce sont plusieurs chaînes

de fer, placées à côté les unes des autres à un demi-pied de distance, qui occupent la largeur du terreplain entre le canal & le mur. Elles sont armées d'un double rang de grosses pointes de fer. On ne manque pas de les tendre toutes les nuits autour du Château, & elles servent à en défendre les approches. Au débarquement, Monsieur Constance nous avertit fort à propos de prendre garde à nous, ayant remarqué qu'un de nos Peres alloit descendre sur le rivage. Il fit venir l'Officier de garde, & luy ordonna de faire lever ces chausses-trapes qui nous empêchoient de mettre pied à terre. Ensuite nous approchant le plus prés que nous pouvions des murailles, nous marchâmes dans un petit sentier large de deux pieds qu'on laisse libre pour faire les rondes durant la nuit, & nous arrivâmes sur les onze heures du soir à la maison du Seigneur Constance.

On commence l'observation de l'Eclipse devant le Roy.

Aprés avoir reposé trois ou quatre heures, nous nous rembarquâmes pour nous rendre à la galerie où se devoit faire l'observation. Il étoit alors prés de trois heures aprés minuit. Dés que nous fûmes arrivez nous mîmes tout en état. Nous avions déja fait voir à Sa Majesté par le moyen de Monsieur Constance un grand Type de l'Eclipse,

dans lequel on voyoit la Lune, qui entroit peu à peu dans l'ombre, avec l'immerſion des taches, & ſa Majeſté témoigna qu'elle y prenoit plaiſir. Nous luy préparâmes une fort longue Lunette de cinq pieds dans la fenêtre d'un ſalon, qui donnoit ſur la galerie, dans laquelle nous étions. La Penombre étant bien avancée, on avertit le Roy, qui vint incontinent à cette fenêtre. Nous étions aſſis ſur des tapis de Perſe, les uns aux Lunettes d'approches, les autres à la Pendule, d'autres devoient écrire le tems de l'obſervation. Nous ſaluâmes avec une inclination profonde ſa Majeſté, aprés quoy on commença à obſerver.

Le 11. de Déc. aprés minuit.	Heur.	Min.	Sec.
Commencement de la Pénombre,	2.	53.	0.
Pénombre plus épaiſſe	3.	2.	0.
Pénombre fort épaiſſe,		12.	0.
Commencement douteux de l'Eclipſe,		15	8.
Commencement certain,		19.	0.
Riccioli,		19.	45.
Commencement de Grimaldi,		21.	34.
Fin de Grimaldi,		22.	36.
Kepler,		29.	32.
Gaſſendi,		32.	36.
Heraclides		36.	40.

	Heur.	Min.	Sec.
Commencement de Copernic,		37.	10.
Milieu de Copernic,		39.	0.
Commencement de Platon,	3.	48.	25.
Milieu de Platon,		49.	5.
Fin de Platon,		49.	24.
Menelaus,		58.	45.
Saint Denis,		59.	49.
Plinius,	4.	2.	11.
Promotorium acutum,		7.	40.
Commencement de *Mare Chryſium*,		14.	30.
Milieu de *Mare Chryſium*,		17.	45.
Fin de *Mare Chryſium*,		19.	18.
L'Immerſion totale,		22.	45.

Le Roy fait diverſes queſtions d'Aſtronomie aux Jéſuites.

Le Roy témoigna une ſatisfaction particuliére, voyant toutes les taches de la Lune dans la Lunette, & ſur tout voyant que le Type qu'on en avoit fait à l'Obſervatoire de Paris, leur étoit ſi conforme. Il nous faiſoit diverſes queſtions durant l'Eclipſe, par exemple. Pourquoy la Lune paroiſſoit renverſée dans la Lunette? Pourquoy on voyoit encore la partie de la Lune qui étoit éclipſée? Quelle heure il étoit à Paris? A quoy des obſervations faites de concert en des lieux ſi éloignez pourroient être utiles, &c. Tandis qu'on luy expliquoit toutes ces choſes, un des principaux Officiers de ſa Maiſon

ſon nous apporta ſur un grand baſſin d'argent ſix Soûtanes & autant de Manteaux de Satin à fleurs, dont le Roy nous fit préſent d'une maniére fort obligeante. Il voulut ſpéculer avec une Lunette de douze pieds, dont le Pere de Fontenay ſe ſervoit, & nous la luy portâmes ſur le champ. Il nous permit de nous lever & d'être debout en ſa préſence, & il voulut bien regarder aprés nous dans la Lunette; car il falloit que nous la remiſſions à ſon point pour la luy préſenter. Ceux qui ſçavent avec quel reſpect les Rois de Siam veulent qu'on ſoit devant eux, nous ont parlé de cette faveur comme d'une choſe tres-ſinguliére.

Sa Majeſté voulut enſuite ſçavoir lequel des Peres retourneroit en France, & ayant ſceu que c'étoit moy, il me dit fort obligeament, que comme il envoyoit des Ambaſſadeurs en France fort peu inſtruits des manieres de l'Europe, il comptoit fort ſur les bons conſeils que je leur donnerois, & ſur tous les bons offices que je leur rendrois par le moyen de nos amis; qu'il leur avoit ordonné de demander au Roy de France douze Mathématiciens de nôtre Compagnie, & de s'addreſſer pour cela au Pere de la Chaize, afin qu'il appuyât leur demande; enfin qu'il ne doutoit pas que

je ne fiſſe auſſi en particulier tout ce que je pourrois pour ménager cette affaire. En même tems le grand Chambellan me préſenta ſur un grand baſſin d'or, devant ſa Majeſté, deux fort beaux Crucifix. Le Chriſt étoit d'or maſſif, la Croix de tambag, qui eſt compoſé d'un mélange de ſept parties d'or, & de trois autres parties d'un métail auſſi précieux que l'or même, le pied étoit d'argent. Sa Majeſté me dit que le plus grand étoit deſtiné pour le Pere de la Chaize Confeſſeur du Roy, dont il connoiſſoit le mérite, & la fidélité au ſervice du Roy ſon Maître, par le portrait que luy en avoit fait le Seigneur Conſtance. Alors il ſe mit à loüer le zéle & le déſintereſſement de ſon Miniſtre, qu'il nommoit toûjours nôtre frere, nous diſant qu'il en avoit reçû de tres-ſignalez ſervices dans toutes les occaſions qui s'étoient préſentées. Aprés quoy Sa Majeſté m'ordonna de dire au Pere Confeſſeur, en luy préſentant de ſa part le Crucifix, qu'il ne pouvoit luy rendre un ſervice plus agréable ny plus utile à ſon Etat, qu'en obtenant du Roy douze Mathématiciens; que je les pouvois aſſûrer qu'avant leur arrivée ils trouveroient à Louvo une obſervatoire, une maiſon & une Egliſe auſſi bien qu'à Siam. Il donna ordre en même tems au Seigneur Conſtance de les

faire bâtir inceſſamment, & de choiſir avec les Peres des emplacemens dans les deux Villes dont je viens de parler. Pour ce qui eſt de l'autre Crucifix, je vous le donne avec plaiſir, me dit-il, d'un air plein de bonté, pour vous ſervir de fidele compagnon durant tout le voyage. Faites-moy ſçavoir de vos nouvelles le plus ſouvent que vous pourez, & ſur tout tâchez de revenir au plûtôt; je prie la divine providence qui veille toûjours à la conduite de l'Univers de vous donner une heureuſe navigation. Enfin, aprés m'avoir recommandé ce qu'il venoit de m'ordonner & ce qu'il m'avoit fait dire de ſa part, il me ſouhaita de nouveau un prompt retour, & ſe retira témoignant le plaiſir & la ſatisfaction qu'il avoit receuë durant les deux heures qu'il nous fit l'honneur d'aſſiſter à nos obſervations. Il n'y avoit que M. Conſtance, le Grand Chambellan & un Gentilhomme de la Chambre auprés de ſa perſonne tout le temps qu'il fut avec nous. Tant de graces auſquelles il falloit répondre ſur le champ, nous empêcherent d'obſerver l'immerſion de pluſieurs taches. Aprés le départ du Roy, M. Conſtance demeura ſeul avec nous, & ayant bien remarqué le cercle de l'ombre, & *Mare Chryſium* dans la Lunette, il obſerva le

reſte des Phaſes conjointement avec nous juſques à l'immerſion totale.

Delà nous retournâmes à la maiſon du Seigneur Conſtance, où nous attendîmes l'émerſion de la Lune qui parut plus d'un quart d'heure avant le lever du Soleil, c'eſt à dire, à ſix heures & ſix minutes. Le commencement de l'émerſion fut à 6. heures 1. min. 11. ſec. ou plûtôt à 6. heur. 9. min. & on tomba d'accord qu'il falloit s'en tenir à cette obſervation ; il eſt vray que les vapeurs de l'horiſon nous empêchérent un peu. On voyoit encore la Lune proche de l'horiſon à 6. heur. 22. min. 0. ſec. elle ſe coucha peu de tems aprés, & le Soleil ſe leva. La pendule fut rapportée à une heure aprés midy, & n'avoit retardé depuis la veille trois heures aprés midy, que de trois minutes & trois ſecondes ſeulement. Les heures marquées dans l'obſervation ſont celles de l'horloge non corrigées. Ainſi les heures du midy à la grande pendule obſervées le neufviéme & le dixiéme Décembre 1685, & le retardement de la petite à l'égard de la grande, ſur laquelle on la régla le dixiéme à trois heures aprés midy, montrent que la petite pendule à 4. heures 22. min. 45. ſec. aprés minuit du lendemain retardoit d'une minute, & que l'heure vé-

ritable étoit 4. heures. 23. min. 45. ſec.

J'ay communiqué ces Obſervations à Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences, & on a trouvé que l'immerſion totale ayant eſté obſervée l'onziéme en cet inſtant.

	Heur.	Min.	Sec.
A Louvo,	4.	23.	45.
A Paris par M. Caſſini.	9.	49.	30.
La différence des meridiens,	6.	34.	15.

A 6. heur. 9. min. la même petite pendule retardoit 1. min. 25. ſec. l'heure étoit donc 6. heur. 10. min. 25. ſec. Ce fut le tems du commencement de l'émerſion, comme elle parut à Louvo. Cette même émerſion fut obſervée à l'Obſervatoire de Paris par Monſieur Caſſini.

	Heur.	Min.	Sec.
	11.	36.	18.
La différence des Méridiens,	6.	34.	7.

	Deg.	Min.
Ainſi la différence des Longitudes ſera	98.	32.
La Longitude de Paris étant	22.	30.
Donc celle de Louvo ſera	121.	2.

Par les Obſervations de l'Eclipſe de Lune du 21. Fevrier 1682. on avoit trouvé la lon-

gitude de Siam de 121 degré, ce qui s'accorde parfaitement à ces nouvelles Obſervations.

C'eſt une choſe étonnante qu'il y ait des Cartes modernes qui mettent la longitude de Siam à 145. degrez, au lieu que la grande Carte de l'Obſervatoire faite avant toutes ces obſervations, la donne de 122. degrez à un degré prés de ces obſervations.

Un Aſtrologue Bramine, qui étoit à Louvo, avoit prédit cette Eclipſe à un quart d'heure prés, mais il s'étoit trompé notablement pour la durée, diſant que l'émerſion ne paroîtroit ſur l'horiſon qu'aprés le lever du Soleil. Nous avions eu quelques jours auparavant une conférence avec ce Bramine, mais comme nous n'entendions pas la langue Siamoiſe, nous ne pûmes rien ſçavoir de la maniere dont ils calculent les Eclipſes. Il nous propoſa quelques queſtions ſur le Soleil & ſur les Etoiles auſquelles il n'étoit pas difficile de répondre ; comme, par exemple, dans quel ſigne étoit le Soleil, combien nous contions d'Etoiles fixes, &c. Il nous demanda ſi ce qu'il avoit lû dans quelques Livres Chinois, étoit véritable, qu'il paroiſſoit toûjours une Etoile fixe & fort brillante perpendiculairement ſur le Palais de l'Empereur de la Chine à Péquin. Nous luy dîmes que c'étoit une fable, &

on n'eût pas de peine à l'en faire convenir. Il n'étoit point du ſentiment des Talapoins Siamois qui s'imaginent & qui enſeignent que quand la Lune s'éclipſe, un Dragon la dévore & qu'il la rejette enſuite. Quand on leur objecte d'où vient que nous ſçavons & que nous prédiſons même le moment de l'Eclipſe, de quelle grandeur elle ſera, combien elle doit durer, d'où vient que tantôt il n'y a qu'une partie de la Lune éclipſée, & qu'elle l'eſt quelquefois toute entiere : ils répondent froidement que ce Dragon a ſes repas réglez, que nous en ſçavons l'heure, & que nous connoiſſons la meſure de ſon appetit, qui eſt quelquefois plus grand & quelquefois plus petit. On a beau leur prouver que tout cela eſt chimérique, ils perſiſtent opiniâtrément dans leur illuſion. Pour finir cette matiere, j'ajoûte icy la Lettre que le Seigneur Conſtance a écrite au Pere de la Chaize, dans laquelle ce Miniſtre a bien voulu luy rendre compte de ce qui ſe paſſa dans la derniere Audiance que le Roy nous donna à l'occaſion de l'Eclipſe, elle a eſté traduite du Portugais.

MOn tres-Reverend Pere,

Je ne puis expliquer à vôtre tres-Révérende Paternité la joye que j'ay reſſentie cette année, dont vous ne trouverez pas mauvais que je vous raconte les ſujets en détail. Le prémier a eſté l'arrivée en cette cour de l'Ambaſſadeur de ſa Majeſté tres-Chrétienne, qui m'a fait naître l'occaſion que j'avois deſirée avec tant de paſſion, de rendre à ce grand Prince en la perſonne de ſon Ambaſſadeur tous les ſervices dont je ſuis capable. Le ſecond a eſté les grandes & pieuſes affaires, que cet Ambaſſadeur eſt venu ménager icy; & enfin la venuë de ſix de mes freres, que le Roy tres-Chrêtien a envoyez en ces quartiers pour un ſi noble deſſein. Ces entrepriſes dignes d'un ſi grand Monarque ont ravi en admiration tous les Princes d'Orient, & leur ont donné un deſir ardent de rechercher l'amitié d'un Roy ſi ſage & ſi généreux. Mais le Roy mon Maître a reſſenti toutes ces choſes plus que tous les autres Princes des Indes. Quoy qu'avant toutes ces marques mutuelles d'amitié, le Roy mon Maître eût conçû une haute eſtime & une amitié particuliere pour Sa Majeſté tres-Chrêtienne,

Chrêtienne, j'oſe aſſûrer vôtre Paternité que depuis le tems que j'ay l'honneur d'être à ſon ſervice, il n'a jamais témoigné prendre plus de plaiſir qu'à entendre raconter les Conquêtes, les Victoires & les autres grandeurs qui accompagnent toûjours Sa Majeſté tres-Chrêtienne. Je ne veux pas m'étendre davantage là-deſſus, parce qu'il m'eſt impoſſible, & à tout autre qui aura l'honneur de connoître le Roy mon Maître, d'expliquer combien il eſt ſenſible à tout ce qui regarde la gloire du Roy tres-Chrêtien, qu'il eſtime & qu'il aime tres-particulierement. Au reſte ce qui rend ma joye parfaite dans cette conjoncture, c'eſt que j'y trouve l'occaſion de demander la bonne correſpondance de vôtre Paternité, pour qui j'auray toûjours toute l'eſtime que je dois. Auſſi je la conjure de tout mon cœur de me faire ſçavoir ſes intentions, & de m'aider de ſes bons conſeils, & elle me trouvera diſpoſé à tout, principalement lorſqu'il s'agira de la gloire de Dieu ou des interêts du Roy tres-Chrêtien. Toutes ces raiſons m'ont obligé à demander de la part du Roy mon Maître le Pere Tâchard au Reverend Pere Supérieur, pour s'en retourner en France, & je l'ay chargé de

certaines affaires, qu'il doit communiquer à vôtre Paternité.

J'ay préſenté au Roy mon Maître le Pere Supérieur & mes autres Freres qui ſont venus avec luy. Sa Majeſté me fit l'honneur de les recevoir avec des marques extraordinaires d'affection. Elle les a auſſi honorez de ſa Préſence, n'ayant auprés d'elle que quatre de ſes principaux Mandarins, lorſqu'ils ont obſervé l'Eclipſe qui arriva l'onziéme de ce mois de Décembre. Durant tout ce tems-là Sa Majeſté n'étoit pas éloignée de quatre pieds des Peres qui étoient aſſis, ſe ſervant de leurs inſtrumens, & agiſſant devant le Roy avec la même liberté que s'ils euſſent été à l'Obſervatoire de Paris. Le Roy eut même la bonté d'appeller le Pere Supérieur auprés de luy, & de luy ordonner d'ajuſter ſa Lunette afin que Sa Majeſté pût obſerver plus facilement, recevant cet inſtrument de la main du Pere comme s'il eût été ſon ami familier. Durant cette obſervation il fit l'honneur aux Peres de leur donner chacun une Soûtane & un Manteau de Damas de la Chine, & il ajoûta pour le Pere Tachard, qui préſentera cette Lettre à vôtre Paternité, un Crucifix d'or, afin de luy donner un fidelle Compagnon de ſon voya-

ge (ce ſont les propres termes du Roy) chargeant ce même Pere d'en préſenter un autre beaucoup plus grand à vôtre Paternité, afin de la prier en particulier de luy procurer auprés de Sa Majeſté tres-Chrêtienne douze Peres Mathematiciens de la Compagnie qui ſeront reçûs icy avec beaucoup de joye. Le Roy mon Maître ayant déja ordonné au PereSupérieur de choiſir un lieu à Louvo & un autre à Siam pour y bâtir des Egliſes, des Obſervatoires & des Maiſons qui leur ſoient propres, il me chargea en même tems de donner ordre que toutes ces choſes fuſſent preſtes pour recevoir ces Peres à leur arrivée. Si les ſix Peres Mathématiciens & mes Freres, ont été capables de faire de ſi belles choſes en deux mois, que n'en feront pas cinquante ou davantage dans l'eſpace de vingt années.

J'ay donné à l'Ambaſſadeur du Roy mon Maître quelques curioſitez de ces Païs-cy pour les préſenter de ma part à vôtre Paternité. Je la prie de les accepter, & ce me ſera un nouveau ſujet de joye pour recevoir ſes ordres & luy rendre mes ſervices en tout ce qui dépendra de moy. Je me recommande à ſes ſaints Sacrifices, & je ſuis

avec toute l'amitié & le reſpect que je dois,

Mon Tres-Reverend Pere,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur & Frere,
CONSTANTIN PHAVLKON.

La maniére de prendre les Eléphans.

Le Roy aprés avoir ſpéculé l'Eclipſe avec nous de la maniere qu'on l'a raconté, nous fit inviter à prendre part au divertiſſement qu'il donnoit ce jour-là dans la foreſt, pour la priſe des Eléphans qu'on y tenoit renfermez. Nous nous diſpoſâmes ſur les ſept heures à partir. Alors on nous dit que Monſieur l'Ambaſſadeur paroiſſoit, & que le Roy ſortoit de ſon Palais. En effet un moment aprés, Monſieur l'Ambaſſadeur arriva à cheval avec toute ſa maiſon, Monſieur l'Evêque de Metellopolis, Monſieur l'Abbé de Lyonne, & Monſieur Vachet étoient de la ſuite. On n'eût pas plûtôt deſcendu de cheval & monté ſur des Eléphans qu'on avoit préparé, que le Roy parût ſuivi d'un grand nombre de Mandarins montez ſur des Eléphans de guerre. On ſuivit, & on s'enfonça dans les bois environ une lieuë, juſqu'à

l'enclos où étoient les Eléphans sauvages. C'étoit un parc quarré de trois cens ou quatre cens pas Géométriques, dont les côtez étoient fermez par de gros pieux. On y avoit pourtant laissé de grandes ouvertures de distance en distance. Il y avoit quatorze Eléphans de toute grandeur. D'abord qu'on fut arrivé, on fit une enceinte d'environ cent Eléphans de guerre qu'on posta autour du parc pour empêcher les sauvages de franchir les palliſſades, nous étions derriere cette haye tout auprés du Roy. On pousſa dans l'enceinte du Parc une douzaine d'Eléphans privez des plus forts, sur chacun desquels deux hommes étoient montez avec de grosses cordes à nœuds coulans, dont les bouts étoient attachez aux Eléphans qu'ils montoient. Ils couroient d'abord sur l'Eléphant qu'ils vouloient prendre, qui se voyant poursuivy se présentoit à la barriere pour la forcer & pour s'enfuïr; mais tout étoit bloqué d'Eléphans de guerre par lesquels ils étoient repoussez dans l'enclos; & comme ils fuyoient dans cet espace, les chasseurs qui étoient montez sur des Eléphans privez, jettoient leurs nœuds si à propos dans l'endroit où ces animaux devoient mettre le pied, qu'ils ne manquoient guére de les prendre; en effet tout fut pris dans une heure.

En ſuite on attachoit chaque Eléphant ſauvage, & l'on mettoit à ſes côtez deux Eléphans privez avec leſquels on devoit les laiſſer pendant quinze jours pour être apprivoiſez par leur moyen.

Parmy cette troupe d'Eléphans ſauvages, il s'en trouva deux ou trois fort jeunes & fort petits. Le Roy dit qu'il en envoyroit un à Monſieur le Duc de Bourgogne : mais faiſant refléxion que Monſieur le Duc d'Anjou en pourroit être jaloux, il ajoûta qu'il vouloit auſſi luy en envoyer un plus petit, afin qu'il n'y eût point entre eux de jalouſie ny de diſpute.

Aprés la Chaſſe Sa Majeſté dit à Monſieur l'Ambaſſadeur, qu'on n'en avoit jamais fait de ſi heureuſe en ſi peu de tems, que la Providence avoit ménagé cela à cauſe de luy, & qu'on devoit en rendre graces à Dieu. Elle le pria enſuite de luy laiſſer Monſieur de la Mare. Monſieur l'Ambaſſadeur le luy préſenta, & Sa Majeſté luy fit donner à l'inſtant par le Seigneur Conſtance une veſte d'une étoffe d'argent garnie de boutons d'or. Monſieur de la Mare eſt un Ingénieur tres habile dans ſon métier, & fort honneſte homme. Il a ſervi long-temps ſur mer & ſur terre. S'étant appliqué dés ſa jeuneſſe aux Mathématiques, il y a fait de

grands progrez. Il entend parfaitement bien la Navigation, les Fortifications & la Geometrie. Tous les Gentilshommes prirent dans cette occaſion congé du Roy, qui leur ſouhaita un heureux voyage, & leur donna mille marques de bonté.

M. l'Ambaſſadeur prend ſon audiance de congé du Roy de Siam.

Le Roy s'en retourna à Thlée Pouſſonne, & Monſieur l'Ambaſſadeur à Louvo. Le Roy s'y rendit auſſi le ſoir, afin de donner le lendemain à Monſieur l'Ambaſſadeur ſon audiance de congé. Sur les huit heures du matin douziéme Decembre, un Oya qui eſt un Mandarin du premier rang, vint avec un grand Cortege prendre Monſieur l'Ambaſſadeur à ſon Hôtel, pour le mener à l'Audiance. On y obſerva à peu prés les cérémonies qui ſe pratiquerent le jour de l'entrée & de la premiere audiance, à la reſerve que les Gentilshommes de la ſuite n'accompagnerent Monſieur l'Ambaſſadeur que juſques dans la ſeconde cour du Palais. L'audiance ne fut pas longue. Le Roy aprés avoir chargé Monſieur l'Ambaſſadeur de ſes complimens pour le Roy tres-Chrêtien, & pour toute la maiſon Royale, luy fit preſent d'un grand vaſe d'or, qu'on appelle en Siamois *Telom*, & en Portugais *Bolſeta*, qui eſt la marque de grand Oya & de Prince. Il n'eſt permis qu'au ſeul Prince de Camboje d'en a-

voir un ſemblable à la Cour de Siam. Le Seigneur Conſtance dit à Monſieur l'Ambaſſadeur de la part du Roy, que Sa Majeſté eût volontiers achevé la cérémonie qui ſe pratique dans ces ſortes d'occaſions, mais qu'elle l'omettoit à cauſe de certaines choſes, qui peut-être ne ſeroient pas agréables aux Européans. Sa Majeſté fit auſſi donner à Monſieur l'Abbé de Lyonne & à Monſieur le Vachet, qu'elle envoyoit en France pour accompagner ſes Ambaſſadeurs, un Crucifix d'or ſemblable à celuy qu'elle m'avoit donné le jour précédent. A la ſortie de l'Audiance on trouva dans un beau Salon au milieu d'un parterre entouré de jets d'eau, une grande table dreſſée, où il y avoit plus de cinquante couverts. On y ſervit en grands baſſins d'argent. L'abondance des viandes n'étoit pas moins grande, que les ragoûts étoient délicats. On n'y manquoit d'aucune ſorte de vins, on eſtimoit ſur tout les confitures de la Chine & du Japon. Monſieur l'Ambaſſadeur & Monſieur Conſtance voulurent abſolument que nous fuſſions à ce régal. Aprés ce magnifique repas, Monſieur l'Ambaſſadeur s'embarqua pour Siam, étant accompagné d'un grand nombre de Mandarins de tous les ordres. Je demeuray avec le Seigneur Conſtance

rance juſqu'au lendemain, quand il fallut ſe ſéparer de nos Peres, je ſentis que j'avois une extrême peine à les quitter. Le Pere Superieur & deux autres voulurent venir avec moy, & accompagner Monſieur l'Ambaſſadeur juſqu'à ſon Vaiſſeau.

Nos conducteurs ramérent toute la nuit, & le quatorziéme Décembre nous nous rendîmes vers les ſept heures du matin à l'Hôtel de Monſieur l'Ambaſſadeur à Siam. On étoit occupé à embarquer les Porcelaines & les autres meubles de ſon Palais, dont le Roy luy avoit fait préſent. Avant que de partir de la Ville, j'eus un long entretien avec le Pere Suarez & le Pere Fuciti. Ces Peres ont appris à ſouffrir ſans ſe plaindre, & ils ont ſur ce point une délicateſſe de conſcience, qui leur fait garder des meſures, dont la morale la plus ſévére ne s'accommode pas toûjours. Ils me témoignérent ſeulement qu'ils avoient été ſurpris, qu'on accuſât les Jéſuites qui ſont dans les Indes, de prendre de l'argent à la façon des Paroiſſes, pour adminiſtrer le Baptême, dire la Meſſe, &c. vû qu'une infinité de peuples pouvoit rendre témoignage du contraire, & ils me proteſtérent devant Dieu qu'on n'avoit jamais rien fait qui pût altérer le moins du monde la régle de nos Conſtitutions. Je cher-

chois il y a long-tems à m'éclaircir d'un fait qui avoit éclaté, mais j'avois oublié juſqu'alors de le faire. Je leur demanday s'il étoit vray, qu'un certain Miniſtre de Batavie, nommé Ferreira, fût un Jéſuite apoſtat, ainſi qu'on le publioit. Ils me répondirent qu'il n'avoit jamais été ny de nôtre Compagnie, ny d'aucune autre Societé Religieuſe, qu'il l'avoit avoüé à diverſes perſonnes, & au Pere Fuciti même à Batavie; que ce qui avoit peut-être donné quelque fondement à ce bruit, étoit la conformité de ſon nom avec celuy d'un Jéſuite, qui s'appelle auſſi Ferreira, & dont on a parlé cy-deſſus : d'où on auroit eu lieu de les confondre dans une ſeule perſonne. Dieu veüille qu'on ne puiſſe attribuer l'origine de ces ſortes de bruits qu'à une ſimple mépriſe. Car combien en a-t'on publié de ſemblables depuis quelques années dans de certains libelles qui courent en Hollande ? L'éloignement des lieux a favoriſé en cecy les mal-intentionnez, & la pente naturelle ou l'intereſt qu'on a de croire le mal, a fait que quelques gens leur ont ajoûté foy. Aprés avoir vû les choſes de plus prés, j'ay adoré avec une humble ſoûmiſſion la Providence, qui permet quelquefois que les hommes s'échapent à dire plus de mal lorſ-

qu'ils auroient plus de bien à dire, s'ils vouloient être équitables. Ils devroient conſiderer que bien loin de nuire à ceux qu'ils prétendent décrier, ils ne font qu'exercer leur patience, les conſerver dans l'humilité, & les empêcher de recevoir du monde une foible récompenſe pour des travaux qui en meritent une plus ſolide dans le Ciel, ce qui eſt un fort grand bien pour eux : au lieu que tout retombe ſur la Religion, qu'on expoſe à la cenſure des Heretiques & au mépris des Infideles.

Départ de Siam.

On partit de Siam le quatorziéme Décembre ſur les quatre à cinq heures du ſoir. Monſieur Conſtance, qui vouloit accompagner Monſieur l'Ambaſſadeur juſqu'à la Barre, le ſuivit dans un Balon magnifique de Prince, que le Roy l'avoit obligé de prendre depuis quelque tems, tout ſemblable à celuy qui portoit Monſieur l'Ambaſſadeur. Le cortége étoit de vingt Balons d'Etat, qui deſcendirent juſqu'à la Tabangue, où on l'étoit venu prendre le jour de ſon Entrée. D'abord qu'ils y arriverent, ils ſe rangerent en haye ſelon leur rang, pour faire paſſer au milieu d'eux le Balon de Monſieur l'Ambaſſadeur. Les Mandarins qui les montoient prirent congé de luy & s'en retournérent. On arriva à Bancok à

quatre heures du matin, où le Seigneur Conſtance pria Monſieur l'Ambaſſadeur de ſéjourner juſqu'au lendemain, afin qu'il viſitât les Fortifications de la Citadelle, & qu'il en dît ſon ſentiment. Tandis que nous étions à Bancok, il y paſſa une Frégate du Roy de Siam, qui portoit la Lettre que ſa Majeſté écrivoit au Roy tres-Chrêtien. La Lettre étoit dans une boête d'or faite en forme de Cone, la prémiere boëte étoit enfermée dans une plus grande d'argent. Cette ſeconde dans une troiſiéme de bois verniſſé du Japon, envcloppée d'un riche brocard d'or. Tout cela étoit dans une Pyramide dorée qu'on avoit placée ſur la Dunette de la Frégate, avec pluſieurs paraſols qui la couvroient. Quand la Frégate paſſoit avec ſon eſcorte de Balons d'Etat, tous les Gouverneurs des Places, qui ſont ſur la riviére, faiſoient faire une décharge générale de leur artillerie, & chacun accompagnoit la Lettre ſur les Terres de ſon Gouvernement, un autre la recevoit enſuite avec les mêmes honneurs & les mêmes cérémonies

On apporte à bord de l'Oyſeau la Lettre du Roy de Siam

Le Dimanche ſeiziéme Décembre, M. l'Ambaſſadeur arriva à la Barre, & il alla à bord de l'Oyſeau le méme jour ſur les ſept heures du ſoir. Comme j'avois toûjours été dans le Balon du Seigneur Conſtance, il

voulut que j'entraſſe dans l'une de ſes Frégates à l'entrée de la riviére, & que je reſtaſſe avec luy pendant deux jours, pour expédier quelques affaires. Ce fut là qu'il me chargea d'une Lettre pour le Roy, que j'ay eu l'honneur de préſenter à ſa Majeſté. Monſieur Conſtance fit lever l'ancre, & alla moüiller auprés du Vaiſſeau de Monſieur l'Ambaſſadeur, & luy rendre un honneur qu'il n'avoit jamais rendu à perſonne. Les Ambaſſadeurs du Roy de Siam qui ne s'étoient pas encore embarquez dans l'Oyſeau, demanderent à Monſieur l'Ambaſſadeur la grande chaloupe pour porter à bord la Lettre de leur Maître. Ils l'allerent prendre dans la Frégate, & quand on fut arrivé à bord, le ſecond Ambaſſadeur mit ſur ſes épaules la pyramide où elle étoit, & monta ainſi dans le vaiſſeau ſans que perſonne oſât y toucher. On la plaça ſur la Dunette avec les paraſols, au bruit d'une décharge de vingt-& un coup de canon. Cependant on fit condeſcendre Meſſieurs les Ambaſſadeurs à la porter dans leur Chambre, parce qu'étant ainſi placée, elle empêchoit la manœuvre du Vaiſſeau. Monſieur l'Ambaſſadeur & le Seigneur Conſtance ſe rendirent viſite dans leurs bords, avec les ſaluts ordinaires. Le dernier vint une ſeconde fois à bord de

l'Oyſeau pour prendre congé ; ils ſe donnerent l'un à l'autre mille témoignages d'amitié, & ſe ſéparérent avec douleur. Nos trois Peres, qui étoient venus juſques-là, s'en retournerent avec le Seigneur Conſtance & Monſieur l'Evêque de Metellopolis, me laiſſant dans un ſenſible regret, que je tâchois de modérer par l'eſpérance de les revoir dans quelques années. Quand tout le monde fut deſcendu dans la Chaloupe, le Seigneur Conſtance m'appella pour me faire preſent d'un Chapelet, fait du bois précieux de Calamba, dont la Croix & les gros grains étoient de Tambag. Aprés cela la Chaloupe mit au large, & on la ſalüa de treize coups de canons pour le dernier adieu.

On étoit preſt à faire voile, & on n'attendoit plus que Monſieur le Vachet & le Secretaire de Monſieur l'Ambaſſadeur ; ils étoient deſcendus avec tout le monde à l'embouchûre de la riviére ; mais on ne ſçavoit ce qu'ils étoient devenus depuis trois jours. Cela recula nôtre voyage, & on alloit lever l'ancre lors qu'on les vit venir avec deux ou trois Mandarins de la ſuite des Ambaſſadeurs de Siam. Les courans avoient emporté la Galére qui les portoit, avec tant de violence, qu'ils n'avoient pû y reſiſter, & nous rejoindre plûtôt ; pluſieurs autres devoient

s'embarquer avec nous ; mais la saiſon déja avancée ne nous permit pas de les attendre, & on mit à la voile.

Ainſi nous partîmes de la Barre de Siam le vingt-deuxiéme Décembre avec un bon vent. Le Seigneur Conſtance nous avoit envoyé toutes ſortes de rafraîchiſſemens & en ſi grande abondance, qu'on fut obligé de le prier qu'il n'en envoyât plus, & d'en laiſſer même une partie. Nous nous rendîmes à Bantam le dixiéme de Janvier aprés avoir échoüé au détroit de Banca par la faute du Pilote Hollandois, que nous avions pris à Batavie. On ne ſçait pas bien par quel caprice il s'aviſa de faire jetter l'ancre, cequi nous mit en danger de périr ; car ſi le fonds eut été moins vazeux qu'il l'étoit, l'ancre qu'on avoit jetté eut fait crever le Vaiſſeau qui avoit couru deſſus. On eut un peu de peine à le retirer de-là. Un Navire Hollandois qui venoit aprés nous, n'eût garde de nous ſuivre, auſſi n'échoüa-t'il pas comme nous.

Départ de la Barre de Siam.

On ne fut pas plûtôt moüillé devant Bantam, que M. l'Ambaſſadeur envoya M. de Cibois Lieutenant du Vaiſſeau faire compliment au Gouverneur, ne doutant pas qu'il ne fit les choſes de meilleure grace qu'il n'avoit fait la premiere fois, & d'autant plus qu'il n'ignoroit pas les honneſtetez que

le Général des Batavie avoit faites à Monſieur l'Ambaſſadeur ; mais on fut trompé. Monſieur Cibois ne pût parler au Gouverneur, qu'on diſoit être malade, & qui luy fit dire par le Commandant du Fort, qu'on envoyeroit des rafraîchiſſemens. Cette promeſſe n'aboutit qu'à envoyer à nôtre bord deux ou trois bœufs ; Son excuſe fut qu'il n'avoit rien trouvé davantage. Le ſoir il vint un homme qui ſe diſoit envoyé du Gouverneur, pour demander l'argent des bœufs dont on croyoit que le Gouverneur avoit fait préſent à Monſieur l'Ambaſſadeur. On traita cet Envoyé comme il le méritoit, & on luy fit porter une réponſe au Gouverneur conforme à un procedé auſſi mal honneſte que celuy-là. On fit voile le lendemain vers le Cap de Bonne-Eſpérance.

Nous paſſâmes le plus heureuſement du monde le détroit de la Sonde ; c'eſt un paſſage fort difficile à traverſer à cauſe des vents contraires qui devoient y regner en cette ſaiſon. Mais Dieu nous favoriſa du plus beau tems du monde, qui nous tira en peu d'heures de ce mauvais pas. Nous ſentîmes encore un effet plus particulier de ſa Providence trois jours aprés. Nos Pilotes vouloient paſſer à trente ou quarante lieuës au deſſus

dessus de l'Isle Mony, vers le Sud, ils croyoient avoir pris de justes mesures pour cela, lorsqu'à la pointe du jour Monsieur de Vaudricourt vit une terre à trois ou quatre lieuës de nous ; on y auroit échoüé si on eût eu un vent plus frais pendant la nuit. Cette terre est si basse qu'on ne la reconnoît qu'aux brisans. Nous fûmes obligez de passer sous le vent & de la laisser au Sud contre nôtre premier dessein. Durant toute la traversée nous eûmes un tems à souhait, jusques à ce que nous fûmes arrivez par le travers de l'Isle de Bourbon le treiziéme de Février, où nous reçûmes un des plus violens coups de vent, selon le témoignage des plus vieux Officiers, qu'ils eussent jamais vû. Il dura trois jours, & aprés avoir emporté la grande voile de la Frégate, il la separa de nous, presque au même endroit où nous l'avions perduë en allant, & nous ne la revîmes que le jour que nous moüillâmes au Cap de Bonne-Espérance, où elle arriva deux heures avant nous.

On demande des nouvelles d'Europe à un Vaisseau Anglois.

Le dixiéme de Mars on découvrit un Vaisseau qui faisoit sa route vers les Indes. En s'en approchant on reconnut à son Pavillon qu'il étoit Anglois. Monsieur l'Am-

baſſadeur voulant apprendre des nouvelles d'Europe, dépêcha vers le Capitaine Monſieur de Cibois avec ſon Secretaire, qui parloit fort bon Anglois. Ils rapporterent que ce Vaiſſeau étoit parti d'Angleterre depuis cinq mois, & qu'il alloit droit au Tunquin ſans toucher nulle part, que tout étoit tranquille en Europe; que le Roy d'Angleterre avoit défait les Rebelles, & pris priſonnier le Duc de Montmouth, qui les commandoit; que ſon procez luy ayant eſté fait, on luy avoit coupé la teſte, ſelon l'Arreſt qui en avoit eſté porté; que pluſieurs de ſes complices avoient ſubi le même châtiment, quoy que d'autres euſſent éprouvé la clemence de ſa Majeſté Britannique.

Ces nouvelles nous furent tres-agréables, & particulierement celle qu'il nous dit, que la terre du Cap avoit paru la veille ſur le ſoir à ſept lieuës de diſtance. Alors nous vîmes que nous étions bien plus proche qu'on ne penſoit, & dés le lendemain en ſondant l'on ſe trouva le matin vers les ſept heures ſur le banc des Aiguilles à 90 braſſes, & ſur le midy on découvrit le Cap des Aiguilles. Le vent étoit alors favorable, on s'en ſervit toute la nuit, ce qui fit que le lendemain on

reconnut le Cap de Bonne-Eſpérance à huit lieuës de nous. On arriva à l'entrée de la Baye ſur les trois heures aprés midy. Mais comme le vent étoit trop violent pour y entrer, nous allâmes moüiller entre l'Iſle Robin & la terre ferme auprés de la Frégate.

Le jour ſuivant treiziéme de Mars le vent s'étant calmé, on alla moüiller dans la Baye entre ſept gros vaiſſeaux Hollandois qui compoſoient la flotte des Indes, qui devoit retourner en Europe dés que trois ou quatre autres vaiſſeaux ſeroient arrivez au Cap, où ils les attendoient tous les jours. Monſieur l'Ambaſſadeur envoya faire compliment au Gouverneur du Fort, qui ne le receut pas moins bien que la prémiere fois que nous y paſſâmes. On ſalüa le Fort de ſept coups de canon, qui rendit coup pour coup. Tandis qu'on faiſoit de l'eau, & qu'on ſe fourniſſoit des autres proviſions neceſſaires, je fus rendre viſite au Gouverneur, qui avoit demandé des nouvelles des ſix Jeſuites qu'il avoit vûs l'année précédente. Il me fit mille offres de ſervices, m'offrant une maiſon d'amy, en cas que je vouluſſe demeurer à terre, parce que l'Obſervatoire qu'on avoit démoly, pour le rebâtir avec plus de magnificence, n'étoit pas encore achevé.

Ayant ſceu que je devois revenir aux Indes avec pluſieurs autres Jéſuites, il ajoûta fort obligeament que tout ſeroit preſt à nôtre arrivée, & il m'invita par avance & tous mes compagnons à nous y venir délaſſer. Aprés toutes ces honneſtetez, il me fit preſent de quatre belles peaux de tigres & d'un petit animal privé qu'il avoit pris dans ſon dernier voyage. Il reſſembloit par ſon poil & par ſa grandeur à un Ecureüil, & en avoit preſque la figure. En me le donnant il me fit entendre, que c'étoit l'ennemi implacable des Serpens, & qu'il leur faiſoit une cruelle guerre.

C'étoit le temps des Vandanges ; mais elles étoient déja fort avancées, nous mangeâmes du raiſin de l'Afrique qui a un merveilleux gouſt, & qui y vient en abondance. Le vin blanc eſt fort délicat, & ſi les Hollandois ſçavoient auſſi bien cultiver les Vignes, qu'ils ſont habiles à faire des Colonies & à entretenir le commerce, on y auroit des vins excellens d'autre couleur.

Le Gouverneur me dit qu'il venoit de faire un grand voyage dans les terres vers le Nord, où il avoit découvert beaucoup de Nations qui ont quelque forme de Gouvernement & de Police bien reglée, ainſi

qu'on le peut voir dans la deſcription du Cap de Bonne-Eſpérance.

Nos proviſions étant faites, & nos malades rétablis par l'air de terre, on ſortit de la Baye du Cap le vingt-ſixiéme de Mars. On dreſſa la route pour aller à l'Iſle de l'Aſcenſion. Cette Iſle eſt à huit degrez de Latitude Sud, & à ſept degrez & quinze minute de Longitude. La peſche qu'on y fait de la Tortuë eſt ſi abondante, qu'on en prend dans une ou deux nuits autant qu'il en faut pour nourrir un Equipage de quatre cens hommes durant plus de quinze jours. Ces Tortuës ſont d'une groſſeur extraordinaire. Sur le ſoir aprés le coucher du Soleil, comme elles ſortent de la Mer pour faire leurs œufs ſur le rivage, on en renverſe ſur le dos autant qu'on en veut prendre, car les bords de la Mer en ſont couverts, & on les laiſſe ainſi juſqu'au lendemain qu'on vient pour les porter à bord dans des Chaloupes. Nous découvrîmes cette Iſle, qui paroît de fort loin par une haute montagne, le dix-neufviéme d'Avril ſur les quatre heures du ſoir. Nous avions un bon vent, & il falloit perdre du tems pour aller à la rade, cela fit que Monſieur l'Ambaſſadeur ne voulut pas s'y arrêter.

On ſort de la Baye du Cap.

On passe la Ligne au prémier Méridien.

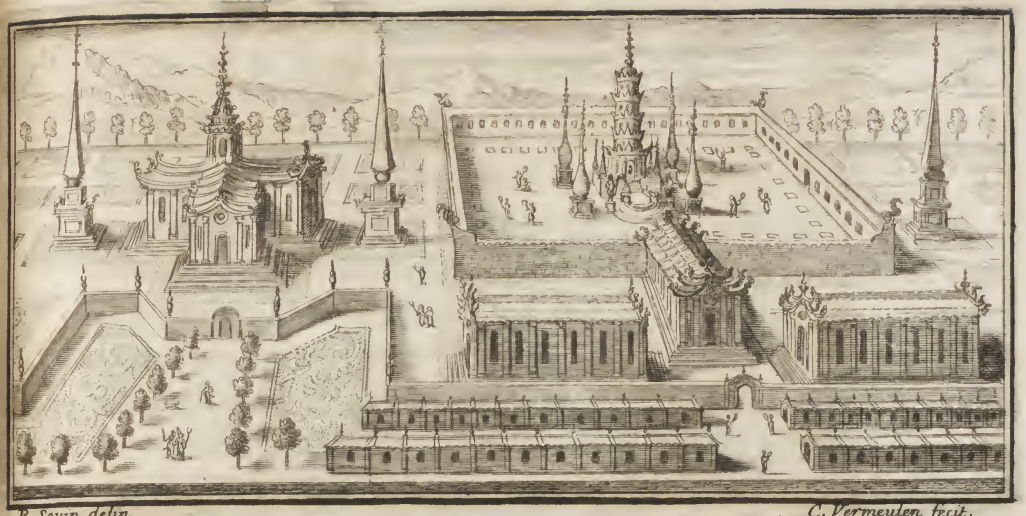
On passa la Ligne au premier Méridien le vingt-septiéme d'Avril. Depuis ce tems-là nous eûmes de petits vents jusqu'au dernier jour de May, que nous fûmes accueïllis d'un gros vent contraire. Le lendemain sur le soir nous fûmes bien étonnez de voir devant nous l'Isle de Corvo, la plus Septentrionale des Açores. Nos Pilotes croyoient avoir passé ces Isles & être au delà de prés de cent lieuës. J'ay lû dans plusieurs Routiers, & j'ay appris de divers habiles Navigateurs, qu'on se trompe souvent dans cette route, & qu'on ne manque gueres de découvrir les Açores, quand on croit les avoir déja passées. Cela fait voir qu'en ces endroits les courans portent vers l'Oüest avec beaucoup de rapidité. Ainsi il faut naviger avec beaucoup de précaution lorsqu'on revient de l'Afrique, afin de ne pas tomber dans une erreur si considérable, qui peut avoir des suites funestes.

L'onziéme de Juin un violent orage nous contraignit de serrer nos voiles & de nous mettre à la cappe avec la seule voile d'Artimon. Ce coup de vent ne dura pas longtems, & nous fîmes route vers l'Est. Un jour que nôtre Navire voguoit à pleines

voiles, & que nous eſpérions bien-tôt découvrir la terre d'Oüeſſant, parce que nous avions trouvé la ſonde, un Matelot de garde s'écria que nous allions donner ſur un Rocher. Il étoit déja tard, & l'obſcurité de la nuit augmentoit la frayeur qu'un danger ſi préſent nous avoit cauſée, mais elle fut diſſipée un moment aprés, lors qu'au lieu de ce prétendu rocher nous trouvâmes une groſſe Barque de Peſcheurs qui étoit à l'ancre. Peu s'en fallut qu'on ne paſſât par deſſus, ſans une manœuvre qu'on fit à propos. Ces pauvres gens en furent ſi allarmez, qu'ils crioient encore de toute leur force, qu'on eut pitié d'eux, quoyque nous en fuſſions déja aſſez éloignez.

Le ſeiziéme nous rencontrâmes une Barque, qui nous aſſûra que nous n'étions qu'à huit lieuës d'Oüeſſan. Cette nouvelle donna beaucoup de joye à tout l'Equipage, qui fut augmentée le lendemain par la vûë de cette Iſle. Dés que nous l'eûmes découverte, nous forçâmes de voiles pour entrer dans l'Iroiſe, mais la Marée étant contraire & le vent nous ayant manqué, nous fûmes obligez de moüiller entre les pierres noires & la terre ferme à vingt-cinq braſſes d'eau ſur un fond de ſable. Le jour ſui-

vant dix-huitiéme de Juin nous vinſmes moüiller dans la rade de Breſt. On chanta le *Te Deum* pour remercier Dieu d'un ſi heureux voyage, au bruit de toute l'Artillerie des deux Vaiſſeaux, aprés quoy on deſcendit à terre.



P. Seuin delin. C. Vermeulen fecit.

VOYAGE DE SIAM.

LIVRE SIXIE'ME.

LES MOEURS ET LA Réligion des Siamois.

JE ne diray rien que je n'aye vû moy-même, ou que je n'aye appris du Seigneur Conſtance, & de quelque autre perſonne fort intelligente, pour ne point donner au Public des con-

noiſſances fauſſes ou incertaines. C'eſt le ſage avis que me donna ce Miniſtre durant tout le tems que j'eus l'honneur d'être auprés de luy, me faiſant entendre que certaines gens avoient fourni des Mémoires peu ſeurs de bien des choſes. Ainſi je ne parleray pas de tout ce qui s'eſt paſſé au Tunquin & à la Cochinchine, parce que de trois perſonnes qui y ont vêcu pluſieurs années, & que je croirois chacun en particulier par tout ailleurs, à peine deux ſe ſont accordez ſur une infinité de points, dont on leur a demandé compte. Car pour ce qui eſt des Orientaux, tout le monde ſçait qu'ils diſent les choſes, non pas comme elles ſont en effet, mais comme ils ſoupçonnent qu'on ſouhaiteroit qu'elles fuſſent. C'eſt pourquoy ils ſe ſoucient peu de ſe contredire ſur les faits qu'ils ont avancez, pourvû qu'ils s'accommodent aux inclinations de celuy qui les interroge; de ſorte que ſi on les ſurprend dans quelque contradiction, ils ne s'embaraſſent pas qu'on la leur faſſe remarquer. Ce qui vous plaiſoit hier, diſent-ils froidement, vous déplaît aujourd'huy, c'eſt ce qui nous fait parler aujourd'huy autrement que nous ne parlions hier. Je ne m'étendray pas tant ſur ce qui regarde les coûtumes & le gouvernement des Siamois, que

ſur ce qui regarde leur Réligion, dont j'ay pris grand ſoin de m'informer, & dont j'ay appris bien des particularitez, qui ſeront, comme je croy, fort au goût des curieux. Je les dois preſque toutes à un Eccléſiaſtique Siamois qui eſt venu en France avec les Ambaſſadeurs du Roy de Siam.

Le Royaume de Siam s'étend depuis la pointe de Malaca juſqu'aux Royaumes de Pégu & de Laos, qui le bornent du côté du Septentrion. Il a la Mer des Indes à l'Occident, & celle de la Chine à l'Orient, en ſorte qu'il ſemble ne faire qu'une grande Péninſule. Les Provinces avancées dans les terres vers le Nord ſont aſſez inconnuës, & nos Cartes Géographiques n'en marquent pas bien la ſituation & les limites. Nous avons déja vû par deux obſervations d'Eclipſe de Lune, que la Longitude eſt fort mal marquée. Le Roy de Siam a témoigné à nos Peres qu'il ſouhaitoit une Carte exacte de ſes Etats, & des Royaumes d'alentour, nous ayant fait dire par le Seigneur Conſtance, qu'il nous donneroit des Lettres de recommandation pour les Princes ſes voiſins, afin que nous euſſions la liberté de parcourir leurs terres, & que nous en fiſſions une exacte deſcription. Je ne croy pas qu'aprés mon départ nos Peres ayent eu le temps d'exécu-

Situation du Royaume de Siam.

ter les ordres du Roy de Siam, parce qu'ils étoient preſſez de partir pour la Chine, n'attendant que l'occaſion de s'embarquer. Ce ſera le premier ouvrage que nous entreprendrons, dés que nous ſçaurons ſuffiſamment la Langue.

Deſcription du Royaume de Siam.

Ce Royaume eſt entrecoupé de pluſieurs riviéres, & arroſé de pluyes ſi fréquentes, que durant plus de ſix mois de l'année elles inondent tout le païs, qui eſt abondant en ris, en fruits, & en beſtiaux. Les maiſons ſont communément de bois, & élevées ſur des piliers à cauſe des innondations, ſans avoir rien de la grandeur ny de la régularité qu'on voit dans celles d'Europe. Les Chinois & les Maures en ont fait bâtir à Siam pluſieurs de pierre, qui ſont aſſez belles. Les richeſſes du païs paroiſſent dans les Temples, par la quantité d'ouvrages d'or & de tres-belles dorures, qui en ſont les ornemens, ces Pagodes étant d'ailleurs d'une ſtructure particuliére & en tres-grand nombre. J'ajoûte icy la figure d'une Colonne qui eſt à l'entrée d'un des plus fameux Temple de la Ville Capitale; c'eſt le plus beau morceau de l'Architecture des Siamois, au moins ils le regardent comme tel. Ils ne manquent point de bois, & on en trouve de tres-bons pour conſtruire des Vaiſſeaux.

La Ville Capitale s'appelle Siam. C'eſt le nom que luy ont donné les Portugais. Les Siamois la nomment, *Crung ſi ayu tha ya*, & non pas *Juthia* ou *Odia*. *Crung ſi* ſignifie Ville excellente. Leurs Hiſtoires la nomment encore *Crung theppa ppra ma hà nâ kon*. Cela veut dire Ville Angélique, admirable & extraordinaire; ils l'appellent Angélique, parce qu'ils la croyent imprénable aux hommes. Comme toutes les Nations ſont bien receuës à Siam, & qu'on y laiſſe vivre chacun dans le libre exercice de ſa Religion, il n'y a preſque pas une ſeule Nation qui ne s'y trouve. Les Chinois ſont ceux qui y font le plus gros négoce; outre celuy de la Chine, ils font encore celuy du Japon. Le Roy de Siam envoye des Vaiſſeaux à Surate, à Bengale, à Moca, & en d'autres endroits pour le Commerce. Mais les Siamois n'étant pas plus habiles dans la Navigation que les autres peuples d'Orient, ce ſont les Européans qui en ont la conduite. Il a auſſi pluſieurs Jonkos qui ſont des bâtimens de la Chine, & ce ſont les Chinois qui les montent. Mais quoy que cette Nation ſe vante d'avoir, depuis plus de deux mille ans, l'uſage de la Bouſſole, il s'en faut bien que l'art de naviger y ſoit auſſi parfait qu'en Europe. Ils n'ont point d'autres inſ-

trumens pour la Navigation que le plomb ou la ſonde. Ils ſont leur Eſtime comme nous, & courent tant de temps ſur un tel air de vent. Les courans, les montagnes qu'ils découvrent dans les terres, la couleur du ſable, ſa fineſſe, ſon mélange, & les autres expériences ſont les ſeules régles dont ils ſe ſervent.

Les habits des Siamois.

Les Siamois ne ſont pas magnifiques dans leurs habits. Les hommes & les femmes du menu peuple ſont preſque habillez de la même maniere. Ils ont un Longuis qui eſt un morceau d'une étoffe fort ſimple, long d'environ deux aulnes & demie, & large de trois quarts d'aulne. Ils ſe mettent ce Longuis autour du corps, en ſorte qu'il fait comme une eſpéce de Jupon, qui leur prend depuis la ceinture juſqu'au deſſous du genoû, celuy des femmes deſcend juſqu'à la chéville du pied. Les femmes ont outre cela un morceau de Bétille blanche, long de prés de trois aulnes, qu'elles ſe mettent en maniére d'écharpe pour ſe couvrir le reſte du corps. Les hommes ont pour cela un autre Longuis, qu'ils ne prennent que lors qu'il fait froid, qu'il pleut, ou qu'il fait beaucoup de ſoleil. Les habits des Mandarins, lors qu'ils ſont dans leur domeſtique, ne ſont différents de ceux du peuple que par la fi-

Mandarin qui parle à vn de ſes gens.

neſſe de l'étoffe. Mais lors qu'ils ſortent ils ont un longuis de ſoye ou de toile peinte de ſix à ſept aulnes, qu'ils ſçavent ſi bien ajuſter autour du corps, qu'il ne leur deſcend qu'au deſſous du genoû. Les Mandarins conſidérables ont ſous ce longuis un calçon étroit, dont les extrémitez ſont bordées d'or ou d'argent. Ils ont même des Veſtes, dont le corps & les manches ſont aſſez larges. Ils ont des ſouliers faits comme ceux des Indiens. Les jours de cérémonie qu'ils doivent paroître devant le Roy, ils ont un bonnet de Bétille empeſée, qui s'éleve en pointe comme le haut d'une Pyramide, & qu'ils attachent pardeſſous le menton avec un cordon. Le Roy donne à quelques Mandarins ſelon leur qualité, des Couronnes d'or ou d'argent, faites à peu prés comme celles de nos Ducs & de nos Marquis, pour mettre autour de leur bonnet, ce qui eſt une marque de grande diſtinction.

Caractere des Siamois & leurs mœurs.

Les Siamois ont beaucoup de douceur & d'honnêteté, ils vivent en bonne intelligence les uns avec les autres, & ils ne manquent pas de complaiſance pour les Etrangers. La bonne conduite des François, & ſur tout la ſageſſe & les grands exemples de vertu de Monſieur le Chevalier de Chaumont, leur ont donné une ſi haute idée de la France,

que les Mandarins les plus qualifiez recherchoient avec empreſſement l'honneur d'y venir en qualité d'Ambaſſadeur du Roy leur Maître, ou à la ſuite de ceux qu'il envoyoit. A parler en général il y a une grande union dans les familles, & c'eſt par un principe de tendreſſe pour leurs parens, qu'ils nous accuſent un peu de dureté, parce que nous quittons les nôtres pour aller vivre bien loin d'eux dans des terres éloignées, nous diſant qu'ils pourroient avoir beſoin de nous. La juſtice ne regne pas moins entre eux que l'amitié & la paix. Quand quelque Vaiſſeau fait naufrage ſur leurs côtes, il y a une loy qui les oblige de rapporter à la Ville Capitale tout ce qu'on peut ramaſſer du débris, pour être enſuite remis entre les mains de ceux à qui ces effets appartiennent; ce qui s'obſerve auſſi à l'égard des Etrangers.

La perſuaſion où ils ſont qu'il eſt meſſéant à un homme d'avoir les dents blanches comme les bêtes, leur fait prendre un grand ſoin de les noircir. Ils ſe ſervent pour cela d'un vernis fait exprés qu'ils renouvellent de tems en tems quand il commence à ſe paſſer. Pour donner le tems à la couleur de s'attacher ils ne mangent point pendant quelques jours, & ils ſe paſſent même de

Bétel

Bétel & d'Arréque. Le Bétel dont nous avons ſouvent parlé eſt la feuille d'un arbre de même nom, & l'Aréque eſt un fruit à peu prés de la groſſeur & de la figure de nos glans. Ils coupent ce fruit en quatre parties, & l'ayant mêlé avec de la chaux de coquillage, ils l'enveloppent de la feuille de Bétel. Ce mêlange leur paroît d'un ſi bon goût, ſoit à cauſe qu'ils y ſont accoûtumez ou à cauſe des grands effets qu'ils en reſſentent, qu'on leur en voit tous mâcher, de quelque condition qu'ils ſoient & en quelque lieu qu'ils ſe trouvent. C'eſt, à ce qu'ils prétendent, un remede ſpécifique pour fortifier les gencives, pour aider à la digeſtion, & ſur tout pour empêcher l'haleine de ſentir mauvais.

Proprieté du Bétel & de l'Aréque.

Il eſt de l'honnêteté parmy eux de préſenter le Bétel & le Thé à tous ceux qui leur rendent viſite. Leur Païs leur fournit le Bétel & l'Aréque, mais ils font venir le Thé de la Chine & du Japon. Tous les Orientaux en font une eſtime particuliere, à cauſe des grandes vertus qu'ils y trouvent. Leurs Médecins diſent qu'il eſt ſouverain contre la pierre & contre les maux de tête; qu'il appaiſe les vapeurs; qu'il égaye l'eſprit & qu'il fortifie l'eſtomach. Dans toutes ſortes de fiévres ils le prennent plus fort qu'à

Propriétez du Thé.

l'ordinaire quand ils commencent à ſentir la chaleur de l'accez, & le malade enſuite ſe fait couvrir pour ſuer, & on a tres-ſouvent éprouvé que cette ſueur diſſipe entierement la fiévre. On prépare le Thé dans l'Orient en cette maniere. Quand on a fait bien boüillir l'eau, on la verſe ſur le Thé qu'on a mis dans un pot de terre, à proportion de ce qu'on en veut prendre (l'ordinaire eſt une bonne pincée ſur une chopine d'eau) on couvre enſuite le pot juſqu'à ce que les feüilles ſoient précipitées au fonds du vaſe, alors on le diſtribuë dans des taſſes de porcelaine, & on le boit le plus chaud que l'on peut ſans ſucre, ou bien avec un peu de ſucre candy dans la bouche, & ſur ce Thé on peut verſer de l'eau boüillante pour le faire ſervir deux fois. Ces Peuples en boivent pluſieurs fois le jour, mais ils croyent qu'il n'eſt pas ſain de le prendre à jeun.

Maniére de préparer le Thé.

Parmi toutes les plantes de l'Orient, le Ginſeng eſt celle dont on fait le plus de cas. Il y en a de pluſieurs eſpéces; mais la meilleure eſt celle qui croiſt à la Chine dans la Province de Laotung. Sa couleur eſt jaune, ſa chair ou ſa poulpe eſt liſſe, ayant des filets ſemblables à des cheveux. Il ſe rencontre quelquefois de ces racines qui ont la figure

Ce que c'eſt que le Ginſeng, & quelles ſont ſes vertus.

d'un homme, & c'eſt de là qu'elles tirent leur nom. Car *Gin* en Chinois veut dire un homme, & *Seng* ſignifie tantôt tuer & tantôt guérir, ſelon qu'on le prononce différemment ; parce que cette racine priſe bien ou mal à propos, cauſe des effets tout à fait contraires. Le Ginſeng ſe trouve encore dans le Royaume de Corée, & même à Siam, comme le diſent quelques-uns ; mais il ne vaut pas celuy qu'on cüeille à Laotung. L'herbier Chinois dit que cette racine croît à l'ombre dans de profondes vallées, & il ajoûte qu'il faut la cüeillir à la fin de l'Automne, parce que celle qu'on cüeille au Printemps a dix fois moins de vertu.

Les Médecins Chinois qui s'en ſervent le plus, aſſûrent que c'eſt un remede ſouverain pour purifier le ſang & réparer les forces affoiblies par de longues maladies ; que celuy qui tient dans ſa bouche de cette racine, réſiſte une fois plus au travail qu'un autre qui n'en a point ; que les perſonnes replettes & qui ont le teint blanc en peuvent prendre davantage que les perſonnes ſéches qui ont le teint brun, & dont la phyſionomie marque de la chaleur ; qu'il n'en faut jamais prendre dans les maladies cauſées par une chaleur interne, ny quand on a la toux ou que l'on crache du ſang. Pour le préparer on met de l'eau dans

Maniére de préparer le Ginſeng.

une taſſe, & l'ayant bien fait boüillir on jette dedans du Ginſeng coupé par petits morceaux, on couvre bien la taſſe, afin de faire infuſer le Ginſeng, & quand l'eau eſt devenuë tiede on la boit ſeule dés le matin à jeun. On garde ce Ginſeng, & le ſoir on le prépare de la même maniere que le matin, excepté qu'on y met la moitié moins d'eau, & qu'on la boit lors qu'elle eſt déja un peu froide On fait enſuite ſécher au Soleil le Ginſeng qui a déja ſervi, & ſi l'on veut, on peut encore le faire infuſer dans du vin & en uſer. On meſure la quantité du Ginſeng à l'âge de la perſonne qui s'en doit ſervir. Depuis dix ans juſqu'à vingt on en prend un peu plus de la moitié du poids d'une piéce de trois ſols & demi; depuis vingt juſqu'à trente, un peu plus que le poids d'une piéce de cinq ſols; depuis trente juſqu'à ſoixante & dix & au delà, on en prend environ le poids de deux piéces de cinq ſols, & jamais davantage. On peut voir dans la grande Carte du voyage les figures de toutes ces plantes.

Particularitez de certains nids d'oiſeaux.

Nous avons vû à Siam certains nids d'oiſeaux que ces peuples trouvent admirables pour les ragouſts, & excellents pour la ſanté, quand on y mêle du Ginſeng. On ne trouve de ces nids qu'à la Cochinchine

372

Vermeulen fecit

ſur de grands rochers eſcarpez. Voicy comme on s'en ſert. On prend une poule. (celles qui ont la chair & les os noirs ſont les meilleures.) On la vuide bien, & prenant en ſuitte les nids d'oyſeaux qu'on a laiſſé amolir dans de l'eau, on les déchire par petits filets, & les ayant mélez dans du Ginſeng coupé par morceaux, on met le tout dans le corps de la poule qu'on fait boüillir dans un pot bien fermé, juſqu'à ce qu'elle ſoit cuite. On laiſſe ce pot ſur la braize toute la nuit, & le matin on mange la poule, les nids d'oyſeaux & le Ginſeng ſans autre aſſaiſonnement. Aprés avoir pris ce remede on ſuë quelquefois, & ſi on peut on s'endort là-deſſus.

Differentes coûtumes des Siamois.

La nobleſſe parmy les Siamois n'eſt point héréditaire. Les Charges, dont le Prince diſpoſe, font les nobles, & la diſtinction qui ſe trouve parmy ces peuples. Quoyque leur Religion leur permette la polygamie, on en voit peu, qui ayent plus d'une ou de deux femmes. A l'égard des Dames, ils ne croyent pas qu'on puiſſe leur témoigner plus de reſpect qu'en leur tournant le dos quand elles paſſent, pour ne point jetter la vûë ſur elles.

La multitude & la magnificence des Pagodes, les largeſſes qu'ils font aux Tala-

poins, ſont des preuves de leur piété. On dit qu'il y a dans le Royaume plus de quatorze mille Pagodes & cinquante mille Talapoins. Tout ce qui eſt dans ces Temples eſt regardé comme une choſe ſacrée, & ceux qui y volent ſont punis du dernier ſupplice. Il y a quelques années qu'on ſurprit cinq voleurs dans une Pagode, qui furent rôtis tout vifs & à petit feu. On les attacha chacun à une groſſe perche, enſuite ayant allumé du feu tout au tour, on les fit tourner juſqu'à ce qu'ils expirérent. Dans les Priéres qu'ils font tous les matins, ils ſe ſouviennent de trois choſes, de Dieu & de la Loy qu'il leur a laiſſée pour l'obſerver, de leurs parens & des bien-faits qu'ils en ont reçûs, de leurs Prêtres & du reſpect qu'ils leur doivent. Quand un Miſſionnaire veut leur parler de nôtre Religion, un préſent luy donne libre accez chez eux, & les diſpoſe à écouter.

Curioſité des Siamois pour ſçavoir l'avenir.

Comme ils vivent de peu, & que leur Païs leur fournit tout ce qui eſt neceſſaire à la vie ſans beaucoup de culture, ils paſſent leurs tems dans l'oiſiveté. Ils ne cultivent leur eſprit par aucune ſcience, & ne ſont curieux que de l'avenir. Pour le connoître, non ſeulement ils conſultent les Aſtrologues, mais ils ſe ſervent encore de pluſieurs autres moyens

pleins de ſuperſtitions. Le Seigneur Conſtance m'a dit qu'il y avoit un Antre où les Siamois vont faire des Sacrifices au génie qui y préſide, quand ils ont envie de ſçavoir quelque choſe dont ils ſont en peine. Aprés y avoir fait leurs priéres, ils en ſortent & prennent la premiere parole qu'ils entendent pour la réponſe de l'oracle qu'ils ont conſulté. Il eſt arrivé quelquefois que Dieu voulant punir leur curioſité criminelle, ait permis que l'évenement confirmât ce qu'ils avoient appris par cette voye. Ainſi quelques femmes des premiers Ambaſſadeurs qu'on avoit envoyez en France ſur le Soleil d'Orient, étant inquiettes du ſort de leurs maris, qu'elles craignoient de ne revoir jamais, firent leurs ſacrifices dans la Caverne dont nous avons parlé, puis s'en étant retournées à la Ville, ſur le ſoir elles entendirent une femme qui diſoit à ſon eſclave : Ferme la porte, ils ne reviendront plus. Elles prirent ces paroles comme un préſage du malheur qui arriva dans la ſuite, & elles pleurérent déſlors la perte de leurs maris.

Le reſpect des Siamois pour leur Roy.

Le reſpect qu'ils ont pour le Roy va juſqu'à l'adoration. La poſture où il faut être en ſa préſence en eſt une marque. Dans le Conſeil même, qui dure quelquefois plus de quatre

heures, les Miniſtres ſe tiennent toûjours proſternez devant le Roy; & s'il arrive que quelqu'un d'eux tombe en foibleſſe, il n'oſe ſe lever ſur les genoux ny s'aſſeoir à terre, quoyque ce Prince l'ordonne, qu'on ait tiré un Rideau devant ſon Trône. Quand le Roy ſort, tout le monde doit ſe retirer, & perſonne n'oſe ſe trouver dans ſon chemin que ceux qui en ont un ordre exprés, à moins qu'il ne veüille ſe faire voir à ſon peuple dans de certains jours de cérémonie. On ne manquoit pas même d'avertir les François de ſe tenir dans leurs quartiers lorſque le Roy devoit ſortir. On ne permet à perſonne d'approcher du Palais lorſqu'il y eſt. Un jour que je revenois d'une Pagode avec un Mandarin qui m'y avoit mené dans un Balon, nos rameurs ſe laiſſant aller au courant de la riviére, s'approchérent un peu trop des murailles du Palais. Mais ils prirent bien-tôt le large, ſentant une grêle de pois, que les ſoldats de la garde leur lançoient avec des ſarbacanes, pour les faire retirer.

On tient Conſeil chez le Roy pluſieurs le jour.

Le Roy tient tous les jours divers Conſeils, & c'eſt ſa plus grande occupation. Nul des Conſeillers n'oſe y manquer, & s'il ſurvenoit à quelqu'un d'eux une affaire ou une maladie conſiderable, il doit avant l'heure

l'heure du Conſeil demander au Roy permiſſion de s'en abſenter. Sans cette permiſſion, quelque embarras & quelque maladie qu'il ait, il eſt obligé ſous de griéves peines de s'y trouver, s'il peut marcher; car le Roy ne manque jamais d'envoyer ſçavoir les raiſons de ſon abſence, & l'Officier que le Roy envoye a ordre de parler à la perſonne même.

La Princeſſe, Fille unique du Roy, a pareillement ſa Cour & ſon Conſeil compoſez des femmes des principaux Mandarins. Elle a de l'eſprit & de la vivacité, & elle fait paroître dans le gouvernement des Provinces, que le Roy luy a données, beaucoup de ſageſſe & de modération; elle n'eſt ſervie que par des femmes, & nul homme ne l'a jamais vûë ny en public ny en particulier. Quand elle ſort ſur un Éléphant elle eſt enfermée dans une eſpece de Chaize qui l'empêche d'être vûë comme vous le pouvez voir dans cette Figure.

La Princeſſe Reine a ſa Cour & ſon Conſeil.

Dans le Royaume de Siam les Freres du Roy ſuccédent à la Couronne préférablement à ſes enfans, mais elle revient à ceux-cy aprés la mort de leurs oncles. Le Roy qui regne à préſent a deux Freres qui vivent avec luy dans le Palais, il a auſſi, ſelon la coûtume des Orientaux, un Fils adoptif qui

Le Royaume de Siam ne paſſe point du Pere au Fils.

l'accompagne par tout, & auquel il fait rendre des honneurs particuliers.

La Religion des Siamois eſt fort bizarre, on ne la peut parfaitement connoître que par les Livres écrits en langue *Balie*, qui eſt la langue ſçavante, & que preſque perſonne n'entend, hors quelques-uns de leurs Docteurs. Encore ces Livres ne s'accordent-ils pas toûjours entre eux. Voicy ce qu'on en a pû démêler avec toute l'exactitude poſſible.

Ce que les Siamois croyent de leur Dieu.

Les Siamois croyent un Dieu, mais ils n'en ont pas la même idée que nous. Par ce mot ils entendent un Eſtre parfait à leur maniere, compoſé d'Eſprit & de Corps, dont le propre eſt de ſecourir les hommes. Ce ſecours conſiſte à leur donner une Loy, à leur preſcrire les moyens de bien vivre, à leur enſeigner la véritable Religion, & les ſciences qui leur ſont néceſſaires. Les perfections qu'ils luy attribuent ſont l'aſſemblage de toutes les vertus morales, poſſédées dans un degré éminent, acquiſes par pluſieurs actes & confirmées par un exercice continuel dans tous les corps, par où il a paſſé.

Il eſt exempt de paſſions, & il ne reſſent aucun mouvement qui puiſſe altérer ſa tranquillité; mais ils aſſûrent qu'avant que d'ar-

river à cet état, il s'eſt fait par l'extrême application à vaincre ſes paſſions, un changement ſi prodigieux dans ſon Corps que ſon Sang en eſt devenu blanc. Il a le pouvoir de paroître quand il veut & de ſe rendre inviſible aux yeux des hommes ; & il a une agilité ſi ſurprenante, qu'en un moment il peut ſe trouver en quelque lieu du monde qu'il luy plaira.

Il ſçait tout ſans avoir jamais rien appris des hommes, dont il eſt luy même le Docteur & le Maître, & cette connoiſſance ſi univerſelle eſt attachée à ſon Etat, il la poſſéde depuis l'inſtant qu'il eſt né Dieu, elle ne conſiſte pas comme les nôtres dans une ſuite de raiſonnemens, mais dans une vûë claire, ſimple & intuitive, qui luy repréſente tout d'un coup les préceptes de la Loy, les vices, les vertus & les ſecrets les plus cachez de la Nature, les choſes paſſées, préſentes & à venir, le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer, cet Univers que nous voyons & ce qui ſe paſſe même dans les autres mondes que nous ne connoiſſons pas. Il ſe ſouvient diſtinctement de ce qui luy eſt jamais arrivé depuis la premiere tranſmigration de ſon ame juſqu'à la derniere.

La ſcience du Dieu des Siamois.

Son Corps eſt infiniment plus brillant que le Soleil, il éclaire ce qu'il y a de plus

caché, & à la faveur de la lumiere qu'il répand, un homme icy bas ſur la terre pouroit, pour me ſervir de leur expreſſion, voir un grain de ſenevé qu'on auroit placé au plus haut des Cieux.

En quoy conſiſte ſon bonheur.

Le bonheur de ce Dieu n'eſt accomply que lorſqu'il meurt pour ne plus renaître: car alors il ne paroît plus ſur la terre, & ainſi il n'eſt plus ſujet à aucune miſére. Ils comparent cette mort à un flambeau éteint ou au ſommeil qui nous rend inſenſibles aux maux de la vie, avec cette différence, que Dieu en mourant en eſt exempt pour toûjours, au lieu qu'un homme endormy n'en eſt exempt que pour un tems.

Ce regne de chaque divinité ne dure pas éternellement, il eſt fixé à un certain nombre d'années, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que le nombre des Elûs qui doivent ſe ſanctifier par ſes mérites ſoit remply; aprés quoy il ne paroît plus au monde & tombe dans un repos éternel qu'on avoit crû un véritable aneantiſſement faute de les bien entendre. Alors un autre Dieu luy ſuccéde & gouverne l'Univers en ſa place, ce qui n'eſt autre choſe que d'apprendre aux hommes la vraye Religion.

Les hõmes peuvent devenir Dieux.

Les hommes peuvent devenir Dieux, mais ce n'eſt qu'aprés un tems fort conſidé-

rable ; car il faut qu'ils ayent acquis une vertu conſommée. Ce n'eſt pas même aſſez d'avoir fait beaucoup de bonnes œuvres dans les corps où leurs ames ſe ſont trouvées, il faut encore qu'à chaque bonne action ils ayent eu en veuë de mériter la divinité ; qu'ils ayent marqué cette intention, en invoquant & prenant à témoin au commencement de leurs bonnes œuvres, les Anges qui préſident aux quatre parties du monde ; qu'ils ayent verſé de l'eau, en implorant le ſecours de l'Ange Gardienne de la terre, appellée *Naang ppratho-rani*. Car ils croyent, comme nous l'expliquerons dans la ſuite, qu'il y a différence de ſexe parmy les Anges auſſi bien que parmy les hommes. Ceux qui ſouhaitent devenir Dieux obſervent ſoigneuſement cette pratique.

Outre cet état de Divinité auquel les plus parfaits aſpirent, il y en a encore un moins élevé qu'ils appellent l'état de ſainteté. Il ſuffit pour être Saint, qu'aprés avoir paſſé dans pluſieurs corps, on ait acquis beaucoup de vertus, & que dans les actes qu'on en a pratiquez on ſe ſoit propoſé d'acquerir la ſainteté. Les proprietez de la ſainteté ſont les mêmes que celles de la divinité. Les Saints les poſſédent auſſi bien que Dieu, mais dans un degré bien moins parfait ; outre que Dieu les

Les Siamois reconnoiſſent un état permanent de ſainteté.

a par luy-même, ſans les recevoir de perſonne, au lieu que les Saints les tiennent de luy par les inſtructions qu'il leur donne. C'eſt luy qui leur apprend tous ces ſecrets, dont il a une connoiſſance parfaite. C'eſt pour cela que s'ils ne renaiſſent pendant qu'il eſt dans le monde, comme ils ne peuvent recevoir ſes enſeignemens, ils ne ſont point ſanctifiez. Auſſi ont-ils coûtume dans leurs bonnes œuvres de demander la grace de renaître en même temps que leur Dieu. Ce que nous avons dit de la Divinité, qu'elle n'eſt conſommée que lors que Dieu mourant ſur la terre monte au Ciel pour ne plus paroître icy-bas, ſe doit pareillement entendre de la ſainteté. Car elle n'eſt parfaite que lors que les Saints meurent pour ne plus renaître, & que leurs ames ſont portées dans le Paradis, pour y joüir d'une eternelle félicité.

Les Siamois croyent un Paradis & un Enfer.

Voilà quels ſont à peu prés les ſentimens de ces Peuples touchant la Divinité. Et comme ils ſont aſſez éclairez pour reconnoître que le vice doit être puni & la vertu recompenſée, ils croyent un Paradis où les Juſtes goûtent le plaiſir que leurs bonnes œuvres ont méritées, & un enfer où les méchans reçoivent le châtiment dû à leurs crimes. Ils placent le Paradis dans le plus haut

Ciel, & l'Enfer dans le centre dela Tterre. Les plaiſirs du Paradis & les ſupplices de l'Enfer ne ſont point éternels, on ne demeure dans l'un & dans l'autre qu'un certain temps, qui eſt plus long ou plus court, ſelon qu'on a fait plus de bonnes œuvres, ou qu'on a commis plus de pechez.

Ce que les Siamois croyent de l'Enfer.

Ils diſent qu'il y a dans l'Enfer des Anges adminiſtrateurs de la Juſtice, qui ont ſoin de marquer exactement toutes les mauvaiſes actions des hommes, qui les examinent aprés leur mort, & les en puniſſent avec une extrême ſévérité. Ils ont au ſujet du Jugement qui ſe fait, alors une imagination ridicule, ils ſe perſuadent que le prémier de ces Juges, qu'ils appellent *Prayomppaban*, a un Livre, où la vie de chaque homme en particulier eſt écrite, qu'il le relit continuellement, & que lors qu'il eſt arrivé à la page qui contient l'hiſtoire de cette Perſonne, elle ne manque jamais d'éternüer. C'eſt pour cela, diſent-ils, que nous éternuons ſur la terre, & de la eſt venu la coûtume qu'ils ont de ſouhaiter une heureuſe & longue vie à tous ceux qui éternuënt.

L'Enfer eſt diviſé en huit demeures, qui ſont comme huit degrez de peine, ils croyent même, qu'il y a un feu qui brûle les damnez.

Ce qu'ils croyent du Paradis.

Ils ſe figurent auſſi dans le Ciel huit différens degrez de beatitude. Ils y mettent les mêmes choſes que ſur la terre : ils aſſurent qu'ils y a des Rois, des Princes, des Peuples, qu'on y fait la guerre, qu'on y donne des batailles, qu'on y remporte des victoires, que le mariage même n'en eſt pas banny, que dans la prémiere, la ſeconde, & la troiſiéme demeure, les Saints peuvent avoir des enfans, que dans la quatriéme enfin, il n'y a plus ny concupiſcence ny mariage ; & c'eſt ainſi que la pureté augmente toûjours juſqu'au dernier Ciel, qui eſt proprement le Paradis, appellé en leur Langue *Niruppan*, où les ames des Saints & des Dieux vivent dans une pureté parfaite & une ſouveraine félicité.

Ils ſoûtiennent, que tout ce, qui arrive de bien ou de mal aux hommes, eſt l'effet de leurs bonnes ou de leurs mauvaiſes actions, & qu'on n'eſt jamais malheureux & innocent tout enſemble. Ainſi les richeſſes, les honneurs, la ſainteté & la divinité ſont la recompenſe d'une vie vertueuſe, & au contraire, l'infamie, la pauvreté, les maladies, la mort, l'enfer, ſont la punition des pechez que l'on a commis. Et ſoit qu'on renaiſſe ſous la figure humaine, ou ſous la figure de quelque animal, ils attribuent

buent les avantages avec leſquels on vient au monde, comme ſont la bonté, la bonne grace, l'eſprit, la nobleſſe, au mérite des bonnes œuvres, & les défauts naturels, comme la laideur, la mutilation des membres, au déréglement de cette vie ou des autres qui l'ont precédée. Toutes ces choſes, diſent-ils, ſont autant de marques certaines qui nous font connoître quelle vie les hommes ont menée, avant que de naître en cet état, & voila la ſource de cette prodigieuſe diverſité qui paroiſt dans leurs conditions, dans leur vies, & dans leur mort. Prévenus de ces erreurs, ils mépriſent ce qu'on leur dit du peché originel & de ſes effets, & ils traitent de viſions la deſobéïſſance & la punition de nôtre prémier Pere.

Les ames des hommes qui renaiſſent dans le monde ſortent de trois endroits différens, du Ciel, de l'enfer ou du corps des animaux. Ceux dont les ames viennent du Ciel, ont quelques marques avantageuſes qui les diſtinguent, ils ont en partage la vertu, la beauté la ſanté, les richeſſes, & ils naiſſent Grands, Princes, bien-faits. Voila le principe du reſpect que ces peuples ont pour les perſonnes élevées en dignité ou d'une naiſſance illuſtre, parce qu'ils les regardent comme devant bien-tôt être diviniſez ou ſanctifiez,

Les Siamois reſpectent par un motif de Religion les perſonnes, diſtinguées par leur qualité, leur fortune ou par leurs avantages de corps ou d'eſprit.

puis qu'ils ont fait assez de bonnes œuvres pour mériter ce haut rang de gloire où ils les voyent. Ceux dont les ames sortent des corps des animaux sont moins parfaits que les prémiers, mais beaucoup plus cependant que ceux qui viennent de l'enfer. Ils considerent ces derniers comme des scélérats que leurs crimes rendent dignes de toutes sortes de malheurs. De là vient aussi l'horreur que les Siamois ont pour la Croix de Jesus-Christ. Car enfin, répondent-ils, quand on leur en parle, s'il eût été juste, sa justice & ses bonnes œuvres l'eussent garanti du supplice honteux qu'il a souffert, & défendu de la fureur de ses ennemis.

Ils reconnoissent la Peine & la Coulpe du péché.

Ils distinguent deux choses dans le péché, la Coulpe & la Peine reservée dans l'Enfer à celuy qui péche. La peine peut bien être remise ou diminuée en cette vie par les bonnes œuvres & par la bonne volonté, mais la coulpe n'est jamais effacée qu'on n'en ait été auparavant puny par la mort ou par les autres miséres. Dans la punition que l'on tire des péchez, la Loy du Talion est exactement observée. Car si vous avez tué un homme, vous mourrez vous-même de mort violente dans cette vie ou dans une autre. Si vous avez tué un Serpent, un Serpent vous fera mourir par sa morsure. Si vous

avez enlevé de leur nid les petits de quelque oiſeau, vous ſerez un jour, aprés une ou pluſieurs tranſmigrations, arraché d'entre les bras de vos parens dans vôtre plus tendre jeuneſſe, & abandonné de ceux qui pouvoient vous donner quelque ſecours. Leur Dieu même n'a pû s'exempter de cette dure Loy. Car il fut mis à mort âgé de quatre-vingt-deux ans par un monſtre appellé *Man*, qu'il avoit autrefois tué à pareil âge ſous la figure d'un cochon.

Si la faute que l'on a commiſe pendant la vie eſt légére, on peut mériter que la peine, qu'on devoit ſouffrir dans l'Enfer, ſoit remiſe, ou entiérement, ou du moins en partie, par le bien qu'on fait, & même par la volonté de bien faire. Mais ſi le péché eſt grief, il n'eſt point de bonnes œuvres qui puiſſent l'effacer; il faut l'expier dans l'Enfer & y ſouffrir tout le châtiment qu'il merite. C'eſt ce qui a donné lieu à cette tradition reçûë parmy eux, que Dieu n'a pû & ne peut encore délivrer ſon frere des peines de l'Enfer, auſquelles il a été condamné.

Ainſi il n'y a aucune bonne action qui ne ſoit récompenſée dans le Ciel, & il n'y a aucun crime qui ne ſoit puni dans l'Enfer. Delà ils concluënt que lors qu'un homme

meurt ſur la terre, il acquiert une nouvelle vie dans le Ciel, afin d'y joüir du bonheur qui eſt dû à ſes bonnes œuvres ; & que le tems de ſa récompenſe étant fini il meurt dans le Ciel, pour renaître dans l'Enfer, s'il eſt chargé de quelque peché conſidérable ; que s'il n'eſt coupable que d'une faute légere, il rentre dans le monde ſous la figure de quelque animal, & ayant ſatisfait dans cet état à la Juſtice, il redevient homme comme auparavant. C'eſt ainſi qu'ils expliquent la Métempſycoſe, qui eſt un des points fondamentaux de leur Religion : en ſorte que la vie de l'homme ſe paſſe dans de continuelles tranſmigrations juſqu'à ce qu'il ſe ſoit ſanctifié, ou qu'il ait mérité d'être Dieu. Ils admettent des eſprits, mais ces eſprits ne ſont autre choſe que des ames, qui informent toûjours quelque corps juſqu'à ce qu'elles ſoient parvenuës à la ſainteté ou à la divinité.

Ils croyent que les Anges ſont corporels.

Les Anges ſont corporels, & comme il y en a de différent ſexe, ils peuvent avoir des fils & des filles. Jamais ces Anges ne ſont ſanctifiez ny diviniſez, c'eſt à eux ſeulement de veiller éternellement à la conſervation des hommes & au gouvernement de l'Univers. Ils les diſtribuent en ſept Ordres ou Hierarchies, dont les unes ſont plus par-

faites & plus nobles que les autres, & ils les placent en autant de Cieux différens. Chaque partie du monde a une de ces intelligences, qui préſide à ce qui s'y fait. Ils en donnent auſſi aux Aſtres, à la Terre, aux Villes, aux Montagnes, aux Foreſts, au Vent même & à la Pluye. Et parce qu'ils ſont perſuadez que ces Anges examinent avec une application continuelle la conduite des hommes, & qu'ils ſont témoins de toutes leurs actions, pour récompenſer celles qui ſont loüables, en vertu des mérites de leur Dieu; c'eſt à ces intelligences & non pas à leur Dieu qu'ils ont coûtume de s'adreſſer dans leurs néceſſitez & dans leurs miſéres; & ils les remercient des graces qu'ils croyent en avoir reçûës.

Ils ne reconnoiſſent point d'autres Démons que les ames des méchans, qui ſortant de l'Enfer où elles étoient detenuës, errent pendant un certain tems dans le monde, & font aux hommes tout le mal qu'elles peuvent. Ils mettent encore au nombre de ces eſprits malheureux les enfans mort-nez, les meres qui meurent en couche, ceux qui ſont tuez en duel, ou qui ſont coupables de quelques autres crimes de cette nature.

Ils ne connoiſſent point d'autres démons que les ames des damnez.

Ils racontent des choſes merveilleuſes de certains Anachoretes qu'ils appellent *Ppra Raſi*

Ils racontent des choſes mer-

veilleuſes de certains Anachoretes.

leſquels retirez dans d'affreuſes ſolitudes, & dans d'épaiſſes forets menent une vie tres-ſainte & tres-auſtere. Ces ſolitaires ont au rapport de leurs Livres, une parfaite connoiſſance desſecrets les plus cachez de la nature. Ils ſçavent faire l'or, l'argent, & les métaux lesplus précieux. Il n'eſt point de miracle ſi étonnant qui ſoit au deſſus de leurs forces. Ils prennent toutes les figures qu'ils veulent, ils s'élevent en l'air, & ſe trouvent en un inſtant où il leur plaît. Mais quoy que ces hommes extraordinaires puiſſent ſe rendre immortels, parce qu'ils ſçavent le moyen de ſe prolonger la vie, ils la ſacrifient cependant à Dieu de mille ans en mille ans, en ſe conſumant eux-mêmes ſur un bucher, à la réſerve d'un ſeul qui reſte pour réſuſciter les autres par la vertu de ſes charmes. Il n'eſt pas moins dangereux que difficile, de trouver ces Hermites miraculeux, on court riſque de la vie quand on les rencontre. On apprend néanmoins dans les Livres des Talapoins, le chemin qu'il faut tenir, & les moyens dont on doit ſe ſervir, pour parvenir aux lieux où ils ſont.

Leur créance ſur l'éternité du monde.

Ils eſtiment que le Ciel & la terre ſont incréez & éternels, & ne comprennent pas que le monde ait jamais commencé ny qu'il puiſſe jamais finir. Ils veulent

que chaque Etoile & chaque Planete ſoit la demeure d'une Intelligence particuliére. Ils ne comptent que ſept Planetes, & les noms qu'ils leur donnent ſervent auſſi aux ſept jours de la ſemaine, comme dans la langue Latine. Du reſte les Aſtres ne ſont attachez à aucun corps, ils ſont ſuſpendus en l'air, & ont leurs mouvemens particuliers.

La Terre n'eſt point ronde, ſelon eux, ce n'eſt qu'une ſuperficie plane, ils la diviſent en quatre parties quarrées, leſquelles ils appellent *Thavip*. Les eaux, dont ces quatre parties ſont ſéparées n'étant pas navigables à cauſe de leur extrême ſubtilité, empêchent le commerce qu'elle pouroient avoir entre elles. Toute la terre eſt environnée d'une muraille extrémement forte & d'une hauteur prodigieuſe. Sur ce mur ſont gravez en gros caractere tous les ſecrets de la nature, & c'eſt là que ces Hermites merveilleux dont j'ay parlé, apprennent ce qu'ils ſçavent de plus admirable. Car ils s'y tranſportent aiſément avec cette agilité ſurprenante dont ils ſont doüez. Pour les hommes des trois autres parties du monde, ils ont le viſage bien différent du noſtre; car les habitans de la prémiere ont le viſage quarré, ceux de la

La Terre eſt plate & quarrée, ſelon le ſentiment des Siamois.

ſeconde l'ont rond, & ceux de la troiſiéme triangulaire.

Quelque différence qu'il y ait pour le viſage entre les habitans de ces trois parties de la terre, on ſe reſſemble cependant ſi fort dans chacune en particulier, qu'on ne pourroit s'y reconnoître, ſi l'on n'avoit d'ailleurs un moyen pour diſtinguer ceux avec qui on vit. La différence des inclinations que l'on a pour les différentes perſonnes eſt la regle de ce diſcernement; ainſi un pere diſtingue ſon fils d'avec ſa femme & ſon amy, parce qu'il ſent pour ſon fils un amour tout autre que celuy qu'il ſent pour ſa femme ou pour ſon amy. Il y a encore cette différence entre ces trois parties du monde & la nôtre, que tous les biens abondent dans celle-là ſans nul mélange de maux; & que les choſes que l'on y mange, prennent le gouſt que l'on veut par la vertu d'un certain Arbre, qu'on invoque lors qu'on eſt en quelque beſoin. De là vient qu'on ne peut y exercer ny la charité ny aucune autre vertu: & parce qu'il n'y a aucune occaſion de mériter, les hommes ne peuvent y acquerir la ſainteté ny y recevoir aucun châtiment; ce qui leur fait deſirer ardemment de renaître dans la partie que nous habitons, où l'on trouve pluſieurs occaſions de

de bien faire. Ils obtiennent cette grace, quand ils la demandent par les mérites du Dieu, qui a parcouru ces lieux, quoy qu'ils nous ſoient inacceſſibles.

Il y a au milieu des quatre parties du monde une tres-haute Montagne, appellée en Siamois *Ppukhau Ppraſamen*. Elle eſt appuyée ſur trois Pierres précieuſes fort petites à la vérité, mais cependant aſſez fortes & aſſez ſolides pour la ſoûtenir. C'eſt autour de cette Montagne que le Soleil & la Lune tournent continuellement, & c'eſt par la révolution journaliere de ces deux Aſtres que ſe fait le jour & la nuit. Cette grande Montagne eſt environnée de trois rangs de montagnes moins élevées, l'une deſquelles eſt toute d'or. La grande Montagne eſt inacceſſible, à cauſe que l'eau qui l'entoure n'eſt pas navigable. Pour la Montagne d'or, un gouffre affreux en rend l'approche tres-difficile. Il eſt vray qu'un homme riche y arriva autrefois, mais ce fut avec un extrême danger de perdre la vie dans cet abîme, où toutes les eaux ſe rendent, & d'où elles ſortent enſuite pour former la mer & les fleuves. Syſtême des Siamois.

Toute la maſſe de la terre a au deſſous d'elle une étenduë immenſe d'eaux, qui la ſoûtiennent, comme la mer ſoûtient un Na-

vire : ces eaux inférieures ont communication avec celles qui coulent ſur la terre, par ce gouffre dont on vient de parler. Un vent impétueux tient les eaux de deſſous la terre ſuſpenduës, & ce vent, qui eſt par luy-même, & qui n'a aucune cauſe, ſouflant de toute éternité avec une éfroyable violence, les repouſſe continuellement & les empeſche de tomber. Quand le temps ſera venu auquel le Dieu des Siamois a prédit qu'il ceſſeroit de regner, alors le feu du Ciel tombant ſur la terre, reduira en cendre tout ce qu'il y trouvera, & la terre ainſi purifiée ſera rétablie en ſon prémier état. Mais voicy ce qui doit précéder ce renouvellement univerſel.

Ils diſent que les hommes autrefois, lors que Dieu vivoit encore ſur la terre, avoient une taille de Géant, joüiſſoient d'une ſanté parfaite durant pluſieurs ſiécles, n'ignoroient rien, & ſur tout inſtruits des obligations de la Loy, ménoient une vie pure & innocente, & étoient Religieux obſervateurs de leurs promeſſes. Dans la ſuite ils ont perdu inſenſiblement tous ces avantages ; & ils deviendront à la fin ſi foibles & ſi petits qu'à peine auront-ils la hauteur d'un pied. Leur vie ſera tres-courte en cet état, & cependant on les verra croître en malice, juſqu'à ce qu'enfin

dans les derniers temps ils s'abandonneront aux crimes les plus honteux. Alors ils n'auront plus ny Loy, ny Ecritures, & enſevelis dans l'ignorance la plus profonde, ils oublieront juſqu'au nom de la vertu. C'eſt ce qui leur fait dire que la fin du monde approche, parce qu'ils n'y trouvent plus que corruption, & qu'il y a ſi peu de ſincérité & de fidélité parmy les hommes, qui ſemblent être arrivez au comble de la malice. Au reſte ces grands changemens ſe remarqueront dans les animaux auſſi bien que dans les hommes, qui dégénéreront peu à peu. Ils ont même déja perdu l'uſage de la parole, laquelle, pendant que Dieu vivoit encore ſur la terre, leur avoit été accordée en vertu de ſes mérites. Ils donnent de la liberté aux bêtes, les croyant capables de bien & de mal, & dignes de punition & de récompenſe. Dans les trois derniers ſiécles ſix nouveaux Soleils paroîtront conſécutivement, & chacun d'eux éclairera le monde l'eſpace de 50. ans. Ces ſix nouveaux Aſtres déſécheront la Mer peu à peu, feront mourir les arbres & les animaux, & conſumeront les hommes même. Aprés tous ces prodiges, un feu, qu'ils nomment Phaï Balatran, deſcendu du Ciel, brûlera la terre; les hauteurs en ſeront applanies, & il n'y aura plus d'inégalité.

Prodiges que les Siamois attendent avant la naiſſance d'un nouveau Dieu.

Alors la terre, couverte de cendre & de pouſſiere ſera purifiée par le ſouffle d'un vent impétueux, qui enlevera ces reſtes de l'embraſement du monde : aprés quoy elle exhalera une odeur ſi douce qu'elle attirera du Ciel une Ange femelle qui mangera de cette terre purifiée. Ce plaiſir luy coûtera cher, car pour l'expier elle ſera obligée de demeurrer icy bas ſans pouvoir jamais remonter au Ciel. Cette intelligence concevra du morceau qu'elle aura mangé douze fils & douze filles, qui repeupleront le monde. Les hommes qui en naîtront ſeront ignorans, groſſiers, ne ſe connoîtront pas d'abord eux-mêmes, & aprés s'être connus, ils ignoreront encore la Loy, & ils n'en auront la connoiſſance qu'aprés un long eſpace de tems, qu'ils appellent *Cap*. Pour faire entendre la durée de ce tems, ils ſuppoſent un puits profond & quarré, dont chaque côté a vingt braſſes. Si tous les ans on jette dans ce puits un grain de ſenevé, le tems qu'il faudra, pour le remplir, eſt ce qui s'appelle *Cap*.

Cet eſpace de tems étant écoulé, il renaîtra un Dieu, qui diſſipera les ténébres de l'ignorance où ils étoient, en leur enſeignant la véritable Religion, en leur faiſant connoître les vertus qu'il faut pratiquer & les

vices qu'il faut fuir, & en leur apprenant toutes les autres ſciences. Il leur donnera des écritures, où ces choſes ſeront expliquées ; & la Loy ſainte effacée depuis long-tems de l'eſprit des hommes, y ſera de nouveau gravée par les ſoins & les mérites de cette Divinité. Voilà l'unique employ qu'ils jugent digne de Dieu, pendant qu'il eſt ſur la terre. Car ils eſtiment qu'il eſt au deſſous de luy, de vacquer au gouvernement du monde, de prendre ſoin des hommes & des animaux, & de produire tout ce qui ſe voit dans l'univers. Et c'eſt ainſi que le monde ſera renouvellé de tems en tems durant toute l'éternité.

J'ay crû devoir expliquer toutes ces choſes avant que de parler de *Sommonokhodom* (c'eſt ainſi que les Siamois appellent le Dieu qu'ils adorent à préſent) parce qu'elles ſont néceſſaires pour l'intelligence de ſon hiſtoire. Cette hiſtoire au reſte eſt un mêlange monſtrueux de Chriſtianiſme & des plus ridicules rêveries. On y ſuppoſe d'abord que *Sommonokhodom* nâquit Dieu par ſa vertu propre ; & qu'incontinent aprés ſa naiſſance ſans aucun Maître qui l'inſtruiſiſt, il acquit par une ſimple vûë de ſon eſprit, une connoiſſance parfaite de tout ce qui regarde le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer & des ſecrets les plus im-

Sommonokhodom eſt le dernier Dieu des Siamois.

pénétrables de la Nature ; qu'il ſe ſouvint au même tems de tout ce qu'il avoit jamais fait dans les différentes vies qu'il avoit menées ; & qu'aprés avoir enſeigné aux peuples ces grandes choſes, il les laiſſa écrites dans des Livres, afin que la Poſtérité en profitât.

Fables que les Talapoins racontent de leur Dieu.

C'eſt dans ces Livres qu'il raconte de luy-même, qu'étant dévenu Dieu, il ſouhaita un jour de manifeſter aux hommes ſa Divinité par quelque prodige extraordinaire. Il étoit alors aſſis ſous un arbre appellé *Ton ppò*, que les Siamois pour cette raiſon reſpectent comme quelque choſe de ſacré, & qu'ils regardent comme un préſage heureux pour les endroits où il croiſt, perſuadez que ce ſeroit faire un grand peché que de cauſer à cet arbre le moindre dommage. Il ajoûte qu'auſſi-tôt il ſe ſentit porté en l'air dans un trône tout éclatant d'or & de pierreries, qui ſortit de terre au lieu même où il étoit, & que les Anges étant à l'inſtant deſcendus du Ciel, luy rendirent les honneurs, & les adorations qui luy étoient deuës.

Thevathat, cadet de Sommonokhodom luy fait la guerre

Son frere *Thevatat* & ſes Sectateurs ne pûrent voir ſans une extrême jalouſie la gloire & la majeſté qui l'environnoient. Ils conjurerent ſa perte, & ayant ſoûlevé contre luy les animaux, ils commencerent

à luy faire la guerre. Quoy qu'il fut ſeul, cette multitude d'ennemis ne l'étonna point, il reſiſta ſans s'ébranler à tous leurs efforts: & par la vertu de ſes bonnes œuvres qui le défendoient, les traits qu'on lançoit contre luy ſe changerent en autant de fleurs, qui bien loin de luy nuire, ne ſervirent qu'à l'honorer. Il avouë cependant que dans le plus fort du combat, lors qu'il étoit le plus en danger, ce fut inutilement qu'il eût recours aux bonnes œuvres qu'il avoit pratiquées en gardant les neuf prémiers commandemens de la Loy, qu'il connut n'être pas ſuffiſans pour le défendre dans cette preſſante néceſſité. Mais s'étant armé du dixiéme précepte, qu'il avoit inviolablement obſervé, & qui ordonne d'exercer la charité à l'égard des hommes & des animaux, il triompha ſans peine de ſes ennemis: & voicy comment il remporta la victoire. L'Ange Gardienne de la Terre, (car nous avons déja diſtingué deux ſexes parmy les Anges) s'étant renduë auprés de luy, l'adora d'abord, puis ſe tournant vers *Thevatat* & ſes adhérans, elle leur ſignifia que *Sommonokhodom* étoit véritablement devenu Dieu. Elle leur dit qu'elle avoit été témoin de ſes bonnes œuvres, & pour les en convaincre elle leur montra ſa propre chevelure, encore

Sommonokhodom ſecouru par l'Ange Gardienne de la terre, triomphe de ſes ennemis.

toute moüillée des eaux, qu'il verſoit au commencement de ſes bonnes actions. De là eſt venuë la coûtume ſuperſtitieuſe des Siamois de verſer de l'eau au commencement de leurs bonnes œuvres, dont nous avons déja parlé pluſieurs fois, & que les Siamois obſervent religieuſement depuis ce temps-là. Enfin elle les exhorta à luy rendre les adorations qu'il méritoit ; mais les trouvant endurcis & obſtinez à ne point écouter ces remontrances, elle preſſa ſes cheveux moüillez & en fit ſortir une Mer immenſe, où ils furent tous ſubmergez.

Réveries que les Talapoins débitent de Sommonokhom.

On trouve encore écrit dans les Livres de *Sommonokhodom* que depuis le temps qu'il aſpira à devenir Dieu, il étoit revenu au monde cinq cens cinquante fois ſous différentes figures ; que dans chaque renaiſſance, il avoit toûjours eſté le prémier, & comme le Prince de ceux d'entre les animaux ſous la figure deſquels il naiſſoit ; que ſouvent il avoit donné ſa vie pour ſes ſujets, & qu'étant Singe, il avoit délivré une Ville d'un monſtre horrible qui la déſoloit ; qu'il avoit été un tres-puiſſant Roy, & que ſept jours avant que d'obtenir le ſouverain Domaine de l'Univers, il s'étoit retiré à l'imitation d'un certain Anachorete avec ſa femme & ſes deux enfans dans des ſolitudes écartées ;

écartées ; que là il étoit mort au monde & à ſes paſſions juſqu'à ſouffrir ſans émotion qu'un Bramine qui vouloit éprouver ſa conſtance, luy enlevât ſon fils & ſa fille, & les tourmentât devant luy. Son détachement alla bien plus loin, car il donna même ſa femme à un pauvre qui luy demandoit l'aumône, & aprés s'être crevé les yeux il ſe ſacrifia luy-même en diſtribuant ſa chair aux animaux, pour ſoulager la faim qui les preſſoit. Delà ils prennent encore occaſion de trouver à redire à la Religion Chrêtienne, qui ne preſcrit point de ſoulager les bêtes dans leurs beſoins. Voilà les belles actions dont les Talapoins propoſent l'imitation aux peuples dans leurs Sermons, & les exemples dont ils ſe ſervent pour les porter à la vertu.

Ce qui ſe lit de *Thévathat* dans les mêmes Livres, n'eſt ny moins extraordinaire, ny moins fabuleux. On y apprend qu'il renaiſſoit toûjours avec ſon frere *Sommonokhodom*, dans la même eſpéce que luy : mais toûjours inférieur en dignité, parce que *Sommonokhodom* étoit le Prince des animaux, dont il prenoit la figure. Mais *Thévathat* aſpirant auſſi à la Divinité, & ne pouvant rien ſouffrir au deſſus de luy, ne voulut jamais ſe ſoûmettre à ſon frere. Il

Thévathat tua Sommonokhodom, lorſqu'ils étoient Singes.

tâcha au contraire par de continuelles révoltes de troubler ſon regne & n'oublia rien pour le dépoüiller de l'Empire, il vint enfin en quelque maniere à bout de ce qu'il ſouhaitoit ; car il le tua lorſqu'ils étoient tous deux Singes. Ce que nous avons vû pendant nôtre ſéjour à Siam, ne nous a que trop fait connoître combien on y eſt infatué de ces ſortes de fables. Un jeune Eccléſiaſtique ſoûtenant une Theſe de Theologie en préſence de Monſieur l'Ambaſſadeur, quelques Talapoins y vinrent par curioſité, & entre autres le Supérieur d'un de leurs plus célébres Monaſteres. Celuy-cy demanda ſurquoy l'on diſputoit avec tant de chaleur, on luy répondit qu'on parloit de Dieu & des matieres qui regardent ce premier Eſtre. Apparemment, reprit alors le Talapoin, la diſpute roule ſur les grands travaux & ſur la mort que luy ont fait ſouffrir ſes ennemis, pendant qu'il étoit Singe. Revenons à l'hiſtoire fabuleuſe de *Thévathat*.

Thévathat fait un Schiſme, & ſe déclare contre ſon frere.

Comme il avoit beaucoup d'eſprit & d'adreſſe, il trouva moyen de faire une Secte nouvelle, dans laquelle il engagea pluſieurs Rois & pluſieurs peuples à ſa doctrine & qui le ſuivirent pour être ſes imitateurs. Ce fut-là l'origine d'un Schiſme qui diviſa le monde en deux parties, & donna commen-

cement à deux Religions, au lieu qu'auparavant tous les hommes n'en avoient qu'une. Les uns, au nombre desquels ils nous mettent pour les raisons que nous allons dire, se firent disciples de *Thévathat*, & les autres de *Sommonokhodom*. *Thévathat*, quoy qu'il ne fut que le cadet, se voyant soûtenu par tant de Princes, qui avoient embrassé sa défense, employa la force ouverte & la trahison pour perdre son frere. Il mit en usage les plus atroces calomnies, pour noircir sa reputation; mais ces desseins ne réüssirent pas. Il fut même vaincu plus d'une fois, lorsque pour confirmer ses sectateurs dans la foy qu'il leur enseignoit, il osa disputer avec son frere, à qui feroit de plus grands miracles.

Thévathat pour avoir voulu être Dieu, est privé de plusieurs connoissances avec tous ses sectateurs.

L'ambition luy fit souhaiter d'être Dieu, mais ne l'étant pas veritablement, il ignora beaucoup de choses dont son frere avoit une parfaite connoissance, & parce que sa fierté ne luy permettoit pas d'écoûter *Sommonokhodom*, il n'apprit point de luy ce qui se passoit dans l'Enfer & dans le Paradis, ny la doctrine de la Métempsycose, ny les changemens qui s'étoient faits & qui se devoient faire dans tous les siécles. D'où ils concluent, qu'il ne faut pas s'étonner si nous autres qui sommes ses disciples, ne trouvons rien de toutes ces choses dans les Li-

vres qu'il nous a laiſſez; ſi nos Ecritures ſont pleines d'obſcuritez & de doutes; & ſi étant entierement ignorans ſur la Divinité nous avons tant d'envie d'en raiſonner avec eux. Car puiſque *Thévathat* nôtre Maître ne ſçavoit rien de cela, il ne pouvoit pas nous l'enſeigner.

De-là vient auſſi que nous ignorons le ſecret de guérir les hommes, de les préſerver de toutes ſortes de maux, de faire de l'or & de l'argent & de découvrir ces métaux précieux dans les endroits où ils ſont cachez. Car ils croyent qu'il y a des richeſſes immenſes dans de certains lieux inconnus, mais que je ne ſçay quelle vertu ſurnaturelle nous empêche de les y appercevoir; où ſi nous les voyons, elle nous les fait paroître ſous une figure qui trompe nos yeux. Ils nous objectent encore que nous ne pouvons opérer pluſieurs prodiges qu'ils prétendent ſçavoir faire, & qui ſont autant d'effets de magie, parce que *Thévathat* étant là-deſſus auſſi peu inſtruit que ſur le reſte, n'a pû nous en rien apprendre.

Mais quoy que *Thévathat* ne fût point Dieu, & qu'il n'eût par conſéquent ny l'agilité, ny la ſubtilité du corps, ny les autres perfections de la divinité, il ne laiſſa pas d'exceller dans pluſieurs ſciences, ſur tout

dans les Méchaniques & dans la Géométrie. Comme c'eſt de luy, ſi nous les en croyons, que nous avons receu ces connoiſſances, il n'eſt pas ſurprenant que nous ſoyons bons Géométres, & que nous ayons une parfaite connoiſſance des autres Arts.

Dans la nouvelle doctrine qu'il publia, il méla beaucoup de choſes qu'il avoit tirées de la Religion de ſon frere. C'eſt ce qui a rendu l'une & l'autre Loy ſi ſemblable en pluſieurs points. Elles différent cependant en ce que la Loy de *Thévathat* eſt beaucoup moins ſévére que celle de *Sommonokhodom*, car elle laiſſe aux hommes une grande liberté de tuer & de manger des animaux, quoy que l'uſage de ces choſes ſoit illicite & criminel. Ils croyent que de la doctrine de *Thévathat* ſont ſorties comme d'une ſource de ſchiſme & de diviſion ſept autres ſectes qui ont beaucoup de rapport entre elles, & ils appliquent cette tradition aux héréſies des Hollandois, des Anglois & des autres peuples ſéparez de l'Egliſe Romaine; car ils les regardent comme autant de rejetons que nôtre Religion a produits, & c'eſt ce qui les confirme encore dans leurs opinions.

Les Talapoins perſuadent aux Siamois que la Religion Chrêtienne eſt tirée de la Loy que leur a enſeigné Sommonokhodom.

Aprés tous les outrages que *Thévathat* avoit fait à ſon frere, ſans reſpecter ni les droits de la nature ny la Divinité meſme, il

Thévathat eſt puni dans l'Enfer pour avoir perſé-

euté ſon frere. étoit juſte qu'il en fût puny. Auſſi les Ecritures des Siamois font-elles mention de ſon ſupplice, & *Sommonokhodom* même y rapporte, qu'étant devenu Dieu, il vit ce frere impie dans le plus profond des Enfers. Je l'y reconnus, dit-il, accablé de maux & gémiſſant ſous le poids de ſa miſere. Il étoit dans la huitiéme demeure, c'eſt-à-dire, dans le lieu où les plus grands criminels ſont tourmentez, & là il expioit par un horrible ſupplice, tous les péchez qu'il avoit commis, & ſur tout les injures qu'il m'avoit faites. Enſuite expliquant la peine qu'on faiſoit ſouffrir à *Thévathat*, il dit qu'il étoit attaché à une Croix avec de gros cloux, qui luy perçant les pieds & les mains, luy cauſoient d'extrêmes douleurs, qu'il avoit en tête une Couronne d'Epines, que ſon Corps étoit tout couvert de playes, & que pour comble de miſére le feu infernal le brûloit ſans le conſumer. Un ſpectacle ſi pitoyable le toucha de compaſſion, il oublia toutes les injures, qu'il avoit reçûës de ſon frere, & il ne pût le voir en cet état ſans prendre la reſolution de le ſecourir. Il luy propoſa donc ces trois mots à adorer *Pputhang*, *Thamang*, *Sangkhang*. Mots ſacrez & myſtérieux pour leſquels les Siamois ont une vénération profonde & dont le premier ſignifie Dieu, le

ſecond Parole ou Verbe de Dieu, le troiſiéme Imitateur de Dieu ; luy promettant au reſte, s'il acceptoit une condition ſi raiſonnable & ſi facile, de le délivrer de toutes les peines, auſquelles il étoit condamné. *Thévathat* conſentit à adorer les deux premiers mots, mais jamais il ne voulut adorer le troiſiéme, parce qu'il ſignifioit Prêtre ou Imitateur de Dieu, proteſtant que les Prêtres étoient des hommes pécheurs, qui ne meritoient aucun reſpect. C'eſt en punition de cet orgueïl qu'il ſouffre encore aujourd'huy, & qu'il ſouffrira dans l'Enfer durant un grand nombre d'années.

Quoyque pluſieurs choſes éloignent les Siamois de la Loy Chrêtienne, on peut dire neanmoins que rien ne leur en donne tant d'averſion que cette penſée. La reſſemblance qui ſe trouve en quelques points entre leur Religion & la nôtre, leur faiſant croire que JESVS-CHRIST ne différe point de ce *Thévathat*, dont il eſt parlé dans leurs Ecritures, ils ſe perſuadent que puiſque nous ſommes les diſciples de l'un, nous ſommes auſſi les ſectateurs de l'autre, & la crainte qu'ils ont de tomber dans l'Enfer avec *Thevathat*, s'ils ſuivent ſa doctrine, ne leur permet pas d'écouter les propoſitions qu'on leur fait d'embraſſer le Chriſtianiſme. Ce

Les Talapoins détournent les Siamois de ſe faire Chrêtiens, en leur perſuadant, que Jeſus-Chriſt eſt Thévathat frere de leur Dieu.

qui les confirme le plus dans leur préjugé, eſt que nous adorons l'image du Sauveur crucifié, qui répréſente parfaitement le châtiment de *Thévathat*. Ainſi lorſque nous voulons leur expliquer les articles de nôtre Foy; ils nous préviennent toûjours, nous diſant qu'ils n'ont pas beſoin de nos inſtructions & qu'ils ſçavent déja mieux que nous ce que nous avons envie de leur apprendre.

Mais il eſt tems de revenir à *Sommonokhodom*, dont nous avons interrompu l'hiſtoire, il avoit parcouru le monde, faiſant connoître aux hommes le bien & le mal, & leur enſeignant la vraye Religion, qu'il écrivit luy-même pour la laiſſer à la Poſtérité. Il s'étoit même attiré pluſieurs diſciples, qui dans la condition de Prêtres devoient faire une profeſſion particuliére de l'imiter, en portant un habit ſemblable au ſien, & en gardant les régles qu'il leur donnoit, lors qu'enfin il arriva à la quatre-vingt-deuxiéme année de ſon âge, qui étoit auſſi l'âge de ce monſtre, auquel nous avons dit qu'il avoit autrefois donné la mort. Un jour qu'il inſtruiſoit ſes diſciples, étant aſſis au milieu d'eux, il vit ce même monſtre ſous la figure d'un Cochon, qui couroit avec une incroyable fureur, & il ne douta pas qu'il n'eût deſſein de ſe vanger. Connoiſſant alors

alors que ſon départ du monde approchoit il le prédit à ſes diſciples, & peu de tems aprés ayant mangé un morceau de ce Cochon qu'il avoit vû, il fut attaqué d'une violente colique dont il mourut.

En quoy conſiſte l'annéantiſſement du Dieu des Siamois.

Son ame monta au huitiéme Ciel; c'eſt proprement le Paradis appellé *Nyruppaam*, elle n'eſt plus ſujette aux miſeres ny à la douleur, & elle jouit d'une beatitude parfaite. C'eſt pour cela qu'elle ne renaîtra jamais, & voila ce qu'ils appellent être aneanty. Car par ce terme ils n'entendent pas la deſtruction totale d'une choſe qui la reduiſe au néant, mais ils veulent ſeulement dire qu'on ne paroît plus ſur la terre, quoyque l'on vive dans le Ciel. Pour ſon corps il fut brûlé; & ſes os, à ce qu'ils rapportent, ont été conſervez juſqu'à préſent. Il y en a une partie dans le Royaume de Pégu, l'autre dans celuy de Siam. Ils attribuent à ces os une merveilleuſe vertu, & ils aſſurent qu'ils brillent d'une ſplendeur toute divine. Avant que de mourir, il ordonna qu'on fît ſon portrait aprés ſa mort, de peur que les hommes ne perdiſſent peu à peu le ſouvenir de ſa perſonne, & ne l'oubliaſſent enfin tout-à-fait. Il voulut qu'on luy rendît dans cette image les honneurs qui étoient dûs à ſa divi-

nité. Il laiſſa auſſi gravées les marques d'un de ſes pieds en trois lieux différens, dans le Royaume de Siam, dans celuy de Pégu & dans l'Iſle de Ceïlam. Les peuples y viennent en Pelerinage de tous côtez, & ils honorent ces veſtiges tous les ans avec une dévotion ſinguliere.

Les Siamois conſervent avec grand reſpect les cheveux & le portrait de leur Dieu.

Les Siamois prétendent encore avoir une partie des cheveux de *Sommonokhodom*, qu'il ſe fit couper aprés être devenu Dieu: l'autre partie a été portée dans le Ciel par le miniſtere des Anges. Ils ont coûtume de nous reprocher que nous n'avons pas aſſez de reſpect pour les Images ſacrées, pour les ſaints Livres & pour les Prêtres. Il eſt vray qu'on ne peut avoir pour ces choſes plus de vénération qu'ils en ont. C'eſt un précepte de leur Loy qui leur commande de les honorer: mais ils ne ſe contentent pas de reſpecter les Prêtres & les Divines Ecritures; les vêtemens des premiers & les caracteres qui ſervent à écrire leur Loy, ſont encore pour eux des objets de culte. Ils croyent même que l'action la plus loüable & la plus excellente vertu eſt de faire du bien aux Talapoins, & que leurs Habits & les Chapelets qu'ils en reçoivent ont le pouvoir de guérir les maladies. Ils s'imaginent encore qu'il y a dans leurs Livres une

vertu toute divine, & que ſi une perſonne en avoit l'intelligence & ſçavoit en employer les paroles, elle pourroit opérer de grandes merveilles. C'eſt pour cela qu'entre les trois moyens de faire des miracles ; le Premier eſt de ſçavoir bien ſe ſervir de la parole de Dieu ; le ſecond eſt d'être inſtruit de la doctrine des Anachoretes ; le troiſiéme enfin eſt le ſecours des Démons. Ils condamnent néanmoins cette derniere maniere, mais ils approuvent extrémement les deux premieres, ſe vantant d'être les ſeuls, à qui ces admirables ſecrets ſoient connus.

Faux miracles dont les Siamois autoriſent leur Religion.

Pour prouver leur Religion ils content pluſieurs fables, qui paſſent chez eux pour autant de miracles avérez : en voicy quelques-uns des principaux.

1. Dans le Royaume de Pégu, où ſont gardées les Reliques de *Sommonokhodom*, ſes os partie changez en divers métaux, partie dans leur état naturel, répandent un éclat extraordinaire.

2. Dans le même Royaume il y a une petite Iſle au milieu d'un fleuve, dans laquelle ſe voit un Temple de leur Dieu. Cette petite Iſle, quelque hautes que ſoient les eaux, lors même que les lieux les plus élevez ſont inondez, demeure toûjours à ſec. Ils ajoûtent,

que les préſens que l'on offre à Dieu en les jettant dans le fleuve, ſelon la coûtume de ces pays-là, ſuivent le courant de l'eau, juſqu'à ce qu'étant arrivez à l'Iſle, ils s'y arreſtent ſans aller plus loin.

3. Dans les tempeſtes & les dangers de faire naufrage, les Matelots jettent un anneau dans la mer avec intention de l'offrir au Temple de l'Iſle, & tout d'un coup la mer devient calme & le Vaiſſeau eſt hors de péril.

4. Sur les confins du Royaume de Pegu, il y a une petite Coline, où ils tiennent par tradition que leur Dieu ſe retiroit ſouvent. Il y va tous les ans une grande multitude de peuple en Pelerinage, & quoy que le haut en ſoit fort étroit, il ſuffit cependant pour contenir tout le monde qui s'y rend, & il n'en eſt jamais remply.

5. Ils diſent encore qu'au ſommet de cette Colline il y a un amas d'or, d'argent, & d'autres choſes précieuſes, que les Pelerins offrent à leur Dieu, lors qu'ils arrivent en cet endroit. Ils racontent qu'une armée de Chinois ayant un jour enlevé ces richeſſes, elle perit toute entiere la nuit ſuivante, & ce tréſor fut rapporté par les Anges, au lieu où il étoit auparavant.

6. Quoy que le haut de la Colline ſoit en-

tierement expoſé aux injures de l'air & aux ardeurs du Soleil, on y trouve néanmoins toûjours une ombre agréable, qui garantit, même en plein midy, des exceſſives chaleurs, qu'on y ſouffriroit ſans cela.

7. Il y a dans la Ville de Sokhotai une Idole toute d'or : ils prétendent que cette ſtatuë eſt miraculeuſe, & que ſi dans le beſoin de pluye, on la porte à la campagne, comme on a coûtume de le faire, l'eau tombe incontinent en grande abondance.

8. Dans une autre Ville qui s'appelle Campeng, il y a, à ce qu'ils rapportent, un Lac, dans lequel on voit encore aujourd'huy un Poiſſon vivant, qui n'a que la moitié de ſon corps, & la maniere, dont s'eſt fait ce prodige eſt remarquable. Un ſaint homme vivoit autrefois dans cette Ville ; comme on luy eut offert un poiſſon rôty, il n'en mangea que la moitié, & jetta l'autre dans le lac, deſirant qu'elle vécût. Ce qu'il ſouhaittoit, luy fut accordé, en conſidération de ſes grands mérites, car on voit encore à préſent ce demy-poiſſon vivant dans le même Lac.

Il ſeroit trop long de rapporter icy toutes leurs autres réveries ; il ſuffit de dire que ſe prévalant d'une infinité de faux prodiges de cette nature, ils nous demandent en diſpu-

tant contre nous, à voir quelques miracles en confirmation de la Doctrine que nous leur prêchons. Ils nous vantent de certaines ſtatuës d'airain & de pierre qu'ils croyent avoir été autrefois des hommes, qu'une vertu divine a rendus inanimez. Ils ont encore, à ce qu'ils diſent, pluſieurs ouvrages antiques, travaillez de la main des Anges. Enfin tous les effets que nous attribuons à la magie, ils les regardent comme autant de prodiges étonnans, & ils ſe glorifient d'être les ſeuls qui ſçachent l'art de les faire.

Il y a parmy eux de certains Talapoins qui ont embraſſé un état de vie appellé *Vipaſana*. On ne peut rien voir de plus auſtere, ils gardent un perpétuel ſilence, toûjours appliquez à la contemplation des choſes divines, & ils ont la réputation d'être de grands Saints. Les Siamois croyent qu'ils s'entretiennent continuellement avec les Anges, qu'ils ont toûjours préſent à l'eſprit, ce qu'il y a de plus admirable & de plus rare dans la nature, & que leurs yeux pénétrant juſques dans les mines les plus cachées, ils y voyent clairement l'or, l'argent, tous les métaux & toutes ſortes de pierres prétieuſes.

Pour ce qui regarde les mœurs & la conduite de la vie, un Chrêtien ne peut rien enſeigner de plus parfait que ce que leur Re-

Religion preſcrit là-deſſus. Elle leur ordonne de faire le bien & ne leur défend pas ſeulement les actions mauvaiſes, mais encore tout deſir, toute penſée, & toute intention criminelle. C'eſt ce qui leur fait dire que leur Loy eſt impoſſible dans la pratique, ou du moins qu'il eſt tres-difficile de la garder comme il faut, auſſi croyent-ils qu'ils iront tous en enfer.

Toute leur Loy eſt compriſe en dix Commandemens comme la nôtre ; mais elle eſt beaucoup plus ſévére. Car outre que chez eux ny la néceſſité ny aucune autre circonſtance n'excuſe l'homme qui peche, pluſieurs choſes, qui parmy les Chrêtiens ne ſont que de perfection & de conſeil, paſſent parmy eux pour des préceptes indiſpenſables.

La Loy des Siamois cõtient dix préceptes fort ſévéres.

L'uſage de toute liqueur capable d'enivrer leur eſt interdit. Il ne leur eſt pas même permis de boire du vin, quelque beſoin qu'ils en ayent, & en quelque occaſion qu'ils ſe rencontrent, & ils ſont extrémement ſcandaliſez lors qu'ils en voyent boire à des Prêtres Chrêtiens. Ils ne peuvent tuer ſans péché aucun animal, c'eſt méme un crime d'aller à la chaſſe, de frapper une beſte & de luy faire mal en quelque maniere que ce puiſſe être. La raiſon qu'ils en apportent, eſt que les

animaux vivant auſſi bien que nous, ſont comme nous ſenſibles à la douleur, & que puis que nous ne voulons pas qu'on nous faſſe aucum mal, il n'eſt pas raiſonnable de leur en faire. Ils nous accuſent même d'ingratitude, parce que nous donnons la mort à des creatures innocentes qui nous ont rendu tant de ſervices. Pour cette raiſon ils ſont obligez d'exercer la charité, non ſeulement à l'égard des hommes, mais encore à l'égard des animaux, & de les aſſiſter dans leurs néceſſitez. Le reſpect, qu'ils ont pour leurs Ecritures, fait qu'ils n'oſent nous les confier, ny même nous expliquer leur Loy, de crainte que l'expoſant à nôtre raillerie, nous ne commettions quelque irréverence, & que le peché ne leur en ſoit imputé. Ils nous reprochent ſouvent que la maniere dont nous portons les Images des Saints, & dont nous liſons les Livres ſacrez, n'eſt pas aſſez reſpectueuſe. Au reſte les Talapoins qui ſont leurs Prêtres, leurs Religieux & leurs Docteurs ſont regardez comme les vrais imitateurs de Dieu. Ils ont peu de commerce avec le monde, ils ne ſalüent jamais aucun Laïque, pas méme le Roy. Et c'eſt pour cela que les Siamois ſont mal edifiez de voir les Preſtres Européans familiariſer avec les perſonnes ſéculieres.

Les

Talapoin allant par la Ville.

Les Talapoins vont tous les matins à la queſte, & l'opinion qu'on a de leur vertu, fait que tout le monde leur donne. Auſſi le point le plus eſſentiel de la morale qu'ils prêchent, eſt que pour ſe ſauver, il faut eriger ou réparer les Pagodes, & ſur tout aſſiſter les Talapoins.

Les Laïques ont huit commandemens principaux, qui conſiſtent, 1. à adorer Dieu, ſa Parole, & ceux qui imitent ſes vertus, 2. à ne point voler, 3. à ne point boire de vin ny aucune liqueur qui enyvre, 4. à ne point mentir & à ne tromper perſonne. 5. à ne point tuer ny hommes ny animaux, 6. à ne point commettre d'adultere, 7. à jeûner les jours de Feſte, 8. à ne point travailler ces jours-là. Ce ſont ces devoirs que les Prêtres expliquent au peuple, & dont ils l'inſtruiſent dans leurs Sermons.

Les Monaſteres des Talapoins ſont autant de Séminaires où la jeuneſſe eſt élevée. On y met tous les enfans de qualité dés qu'ils ſont capables d'inſtruction, & tandis qu'ils y demeurent on les fait vivre fort ſévérement. On les appelle *Nén*; ils ont leurs préceptes & leurs réglemens particuliers, qui conſiſtent à porter un habit jaune, à ſe razer la teſte & les ſourcils deux

fois tous les mois, le quatorziéme & le vingt-neufiéme de la Lune, à jeûner ces deux jours-là, & encore quatre autres Fêtes, qui arrivent le quinzé, le vingt-trois & le dernier jour de la Lune, à manger ſeulement deux fois le jour, le matin & à midy, ſans qu'il leur ſoit permis de prendre aucune nourriture juſqu'au lendemain, à n'avoir commerce avec aucune femme, à ne jamais chanter de chanſons, & à ne point écouter ceux qui en chantent, à ne joüer d'aucuns inſtruments, à fuïr les ſpectacles & les réjouïſſances publiques, à ne point uſer de parfums, à ne point aimer l'argent, qu'ils ne doivent pas même toucher, bien loin de pouvoir en amaſſer, à ne pas prendre plaiſir à goûter ce qu'ils mangent, & à en détourner leur penſée, c'eſt pour cela que pluſieurs d'entre eux mêlent tout ce qu'on leur donne pour le rendre moins agreable, enfin à honorer les Prêtres, à leur céder le pas & à s'aſſeoir toûjours au deſſous d'eux.

Les Talapoins ménent une vie plus auſtére ; car outre qu'ils ont toutes les obligations des Laïques & des jeunes gens qu'ils élevent, ils ont encore plus de ſix-vingts Régles propres de leur état, dont voicy les principales. De ſe rendre tous les jours deux

fois au Temple, le matin & le soir pour y faire leurs Priéres, d'étre entiérement couverts, de ne toucher jamais de femmes, de ne leur point parler seul à seul, & même de ne les pas regarder quand on les rencontre dans les ruës, de marcher avec une grande modestie les yeux baissez, & sans tourner la tête, de porter toûjours un évantail & de s'en couvrir le visage, pour empêcher l'égarement de la vuë, de ne consentir jamais à aucune mauvaise pensée, de ne point préparer eux-mêmes leur manger, mais de le prendre tel qu'on le leur donne, de vivre des aumônes qu'ils vont demander par la Ville, mais de ne point entrer dans les maisons, & de n'attendre même aux portes qu'autant de tems qu'un beuf en met à boire, d'enseigner la Loy à leurs disciples & au peuple, de se mortifier & de faire pénitence une année entiére, dont une partie consiste à demeurer exposez durant quinze nuits du mois de Février à la rosée du Ciel au milieu des champs, de confesser leurs pechez les uns aux autres, de jeûner trois mois de l'année, Juillet, Aoust, & Septembre, de ne manger qu'une fois le jour pendant tout ce tems là, qu'ils appellent leur grand jeûne, & de prêcher pourtant

tous les jours, de réciter une eſpéce de chapelet compoſé de cent quatre vingt grains, & diviſé par dixaines, de ne ſalüer aucun Laïque, d'être doux & miſericordieux à l'égard de tout le monde, de ne ſe mettre point en colere, & de ne frapper perſonne, de n'avoir jamais la tête couverte, particuliérement dans les Temples, de ne s'aſſeoir que ſur un certain ſiége de cuir qu'ils portent avec eux, ſur tout dans les lieux où il y a des femmes aſſiſes, de ne coucher jamais hors du Monaſtére, & de n'en point ſortir ſeuls : de n'avoir qu'un habit, de ne joüer à aucun jeu : de ne recevoir l'argent qu'on leur donne que par la main d'un Laïque qui leur ſert comme de Procureur, & de l'employer en bonnes œuvres, comme à payer les dettes des pauvres, & à racheter les eſclaves : de loger les pélerins & de leur faire tout le bien qu'ils peuvent : d'être ſincéres & veritables, & lorſqu'il faut aſſurer ou nier une choſe, dire ſeulement qu'elle eſt ou qu'elle n'eſt pas, enfin de ne ſouffrir jamais dans ſon eſprit le moindre doute ſur la Religion.

Les Talapoins font ſouvent des diſcours au peuple pour l'exhorter à la pratique des vertus & particulierement de la charité en-

vers les hommes & les animaux. Celuy qui prêche, eſt aſſis à la maniére du Païs ſur un petit theatre couvert de tapis & fort élevé au deſſus de l'auditoire. Aprés que le monde eſt aſſemblé, il commence par lire quelque Sentence de *Sommonokhodom* avec un air plein de modeſtie & de gravité, tenant toûjours les yeux baiſſez, & ne faiſant aucun geſte; enſuite il développe les myſteres fabuleux de ce Livre, & il en tire quelque morale pour l'inſtruction de ſon auditoire, ſe ſervant de metaphores, de paraboles, & ſur tout de comparaiſons priſes des choſes naturelles, ainſi qu'ont accoutumé de faire les Orientaux. Le peuple aſſis ſur ſes talons écoute avec beaucoup de reſpect & d'attention, les hommes étant d'un côté & les femmes de l'autre. Les autres Talapoins ſont à côté du Prédicateur, mais ſéparez du peuple, & aſſis ſur une eſtrade. Tous les auditeurs ont les mains jointes, & dés que le Prédicateur a prononcé le Texte, ils s'écrient tous enſemble levant les mains au Ciel, & baiſſant la tête, *Parole de Dieu, Verité toute pure.* Ils ont comme nous une eſpéce de Dimanche de ſept en ſept jours, qu'ils paſſent en jeunes & en priéres, outre quelques autres Fêtes plus ſolen-

nelles, qui durent trois jours, & qu'on célébre tantôt dans une Pagode, tantôt dans une autre, avec un concours extraordinaire. Les femmes ſont les plus empreſſées à ſe rendre à ces aſſemblées de piété. Pendant ce tems-là on prêche depuis ſix heures du matin juſqu'à ſix heures du ſoir, de nouveaux Prédicateurs ſe ſuccédant les uns aux autres, & chacun prêchant ſix heures. Ces longs diſcours ne fatiguent point l'auditeur qui ſe tient toûjours dans le reſpect ſans cracher & ſans tourner la tête.

Voilà ce qu'on a pû apprendre de la Religion des Siamois, qui a été juſqu'à maintenant ſi inconnuë en Europe. Mais pour peu qu'on examine ce que nous en avons dit, on y trouvera tant de choſes ſemblables à la doctrine Chrêtienne, qu'il ſera aiſé de juger que l'Evangile a été autrefois annoncé à cette nation, mais qu'il a été altéré & corrompu dans la ſuite des tems par l'ignorance & par les viſions de leurs Prêtres.

Quant à l'état préſent du Chriſtianiſme à Siam, je n'ay rien à en dire de particulier. Il eſt ſurprenant que l'Evangile faſſe ſi peu de progrez parmy des peuples, qu'on cultive avec beaucoup de zéle & de ſoin,

qui voyent tous les jours la Majeſté de nos cérémonies ſi propres à donner idée de nos myſtéres, qui n'ont d'ailleurs aucun vice capable de les dégoûter de nos Maximes, & qui eſtiment tant les Talapoins parce qu'ils font profeſſion d'une vie auſtére. Cela pourroit faire croire qu'ils ont quelque choſe de ſauvage & de groſſier, ſi les maniéres agréables & les belles réponſes des Ambaſſadeurs qui ſont en France, ne faiſoient voir qu'ils ont de l'eſprit & de la politeſſe. Mais il ne nous appartient pas de vouloir pénétrer les ſecrets jugemens de Dieu. Prions ſeulement avec ferveur ce Pere des Miſéricordes, d'éclairer & de toucher un Prince déja à demy Chrêtien par les favorables diſpoſitions de ſon eſprit & de ſon cœur, ſur tout depuis que nôtre grand Monarque vient de le rendre tout François. On voit aſſez les grandes ſuites d'une telle conquête, ſi l'on conſidére que le Roy de Siam n'a pas moins d'autorité ſur les Princes ſes voiſins par l'admiration que leur donne ſa ſageſſe, qu'il en a ſur ſes ſujets. Nous avons tout lieu de bien eſpérer, & d'autant plus, que le Seigneur Conſtance ſon Miniſtre eſt également habile & pieux, ne manquant ny de

bonnes intentions pour appuyer les desseins honorables à la Religion, ny de vûës & de crédit pour les faire réüssir.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES EN CE LIVRE

A

ABJURATION. Deux Calviniſtes inſtruits par un des Peres font abjuration, *Page* 119

Academie. Les Jéſuites qu'on envoye aux Indes ſont reçûs dans l'Académie des Sciences, 7

Agoum Sultan, Roy de Bantam, 144

Il aſſiége Sultan Agui dans ſa Capitale, 146

Aigrettes Oyſeaux, 201

Albucors Poiſſons qu'on trouve ſous la Ligne, 42

Ambaſſadeurs. Maniére dont on reçoit à Siam les Ambaſſadeurs des Princes voiſins & des Rois indépendans, 215. *& ſuiv.*

Anachoretes des Siamois, 389 *& ſuiv.*

Anges. Les Siamois croyent les Anges corporels & de différens ſexes, 388. *& ſuiv.*

Anéantiſſement. En quoy conſiſte l'anéantiſſement du Dieu des Siamois, 409

Arbres extraordinaires du Japon, 164

Arréque. Ses qualitez, 369

Azébédo. Martyre du P. Azébédo & de ſes trente-neuf Compagnons, 32

B

BAlons. Ils ſont en grand nombre à Siam, 200

Deſcription des Balons d'Etat, 222

Banka détroit difficile à paſſer, 182

Bankok. Gouverneur de Bankok Turc de nation, 187

Bantam. Sa ſituation, 135

On y envoye demander des rafraîchiſſemens, 136

On en chaſſe les François & les Anglois, 149

Le Roy de Bantam en la disposition des Hollandois, 136
Batavie. Arrivée à Batavie, 149
Descriptiõn de Batavie, 167
Baye. Baye du Cap, on court risque d'y échoüer, 62
Bétel, ses propriétez, 369
Bonite Poisson, 42
Maniére de la pêcher, 43
Brest. Départ de Brest, 25
Arrivée à Brest, 360

C

CAcatoüa, Isle de Cacatoüa, pourquoy on l'appelle ainsi, 130
Calmes fréquens sous la Zone, 29
Monsieur Campiche Général de Batavie, son caractére, 165
Son respect pour le Roy, 164. 175. *& suiv.*
Cap de Bonne Espérance, sa description, 60
Catéchisme. Un des Jésuites fait le Catéchisme à l'Equipage, 29
Catholiques, ils sont les seuls qu'on ne souffre point à Batavie, 166
Monsieur le Chevalier de Chaumont nommé Ambassadeur à Siam, 11
L'Ancienneté de sa maison, 11
Sa pieté, 23
Sa libéralité, 244
Il est complimenté par toutes les nations d'Orient qui sont à Siam, 222
Son Entrée à Siam, 224
Son entrée dans la Salle d'Audiance, 225
Sa Harangue au Roy de Siam, 234
Maniére dont il présenta la Lettre du Roy, 237
Il est régalé dans le Palais du Roy de Siam, 247
Il prend son Audiance de congé, 343
Chinois. Leurs Sépulchres à Batavie, 171
Leurs Temples, 172
Leur maniére de naviger, 366
Monsieur l'Abbé de Choisy est nommé pour être Ambassadeur auprés du Roy de Siam jusqu'à son Baptême, 23
Monsieur Constance, sa naissance, 187
Sa conversion, 193
Il reçoit les Jésuites avec beaucoup de bonté, 205
Courans d'eau, & ce qui les cause, 130
Crucifix envoyé par le Roy de Siam au R. P. de la Chaise, 330

D

DEmons, les Siamois ne reconnoissent point d'autres Démons que les ames des damnez, 389
Départ de la Ville de Siam, 347
Départ de la Barre de Siam, 351
Départ du Cap pour revenir à Brest, 357
Détroit de la Sonde dangereux à passer, 352

Dévotion des Matelots. 30
Dieu des Siamois, & l'idée qu'ils en ont, 378. *& ſuiv.*
Dragons d'eau, 49
La maniére dont ils ſe forment, 50

E

Eclipſe. Viſion des Talapoins ſur l'éclipſe de Lune, 335
Eléphant blanc, 259
Eléphant Prince & Eléphant de Garde, 295
Les Eléphans ont des ongles aux pieds, 278
Maniére de prendre & d'apprivoiſer les Eléphans, 298. & & 340. *& ſuiv.*
Enfer, ce que les Siamois croyent de l'Enfer, 383
Entre-vûë de Monſieur l'Ambaſſadeur, & de Monſieur le Commiſſaire Général de la Compagnie Hollandoiſe, 79
Erreur conſidérable des Cartes Géographiques & Hydrographiques, 128
Etabliſſement des Hollandois au Cap, 89
Eternité. Les Siamois croyent le monde éternel, 390. *& ſuiv.*
Evêque. Monſieur de Métellopolis vient à bord ſalüer Monſieur l'Ambaſſadeur, 196

F

Fautes des Cartes du Ciel dans la partie Méridionalle, 33
P. Ferreira Jéſuite, confondu mal à propos avec un Miniſtre de Batavie du même nom, 346
Feſtes que font les Mores, 296
Monſieur le Chevalier de Fourbin demandé par le Roy de Siam, 323
Foux, oyſeaux, 226
Frégates, oyſeaux, 126
P. Fuciti Jéſuite, priſonnier à Batavie, pour avoir aſſiſté les Catholiques, 152
Ses travaux dans la Cochinchine & au Tunquin, 154
Son Caractere, 156
Funerailles de mer, 145

G

Généralat eſt la prémiére charge des Hollandois dans les Indes, 178
Ginſeng. Ce que c'eſt, & quelles ſont ſes vertus, 370
Maniére de le préparer, 372
Goémon herbe de mer, 55

H

Habitans du Cap. Leurs mœurs, 95
Harangue de Monſieur Conſtance au Roy de Siam, 32

Honeſteté des Hollandois du Cap, à l'égard des Jéſuites, 69 & ſuiv.
Hortus Malabaricus de Monſieur Van-Rhéden, 88
Hortus Africus qu'il prépare, 88
Hottentots peuples du Cap, 96
Harangue de Monſieur de ſaint Romain au Roy de Portugal, 17

I

IAva. Arrivée à l'Iſle de Java, 127
Javans, leurs mœurs, & leurs maniéres de naviger, 133
Jardin de Meſſieurs de la Compagnie Hollandoiſe au Cap, 71
Iardin du Géneral Spelman à Batavie, 153
Idole d'or extraordinairement grande, 250
Iéſuites. Le Roy envoye des Patentes de Mathématiciens aux ſix Iéſuites, 13
Ils vont rendre viſite au Gouverneur du Cap, 66
Ils conſolent les Catholiques qui y demeurent, 85
On les y ſoupçonnent d'adminiſtrer les Sacremens, 86
Bon accüeil qu'ils reçurent à Batavie, 152
Ils ont audiance du Géneral 160
Le Roy de Siam leur donne une audiance particuliere, 276
Leur Harangue préſentée au Roy de Siam, 278
Monſieur Conſtance ſonge à les établir à Siam, 279
Illuminations au Palais du Roy de Siam, 294
Illuminations pour la chaſſe des Eléphans, 322
Monſieur de Ioyeux. Il eſt nommé Capitaine de la *Maligne*, 25
Le Roy de Siam luy fait préſent d'un Sabre avec une chaîne d'or. 290

L

LEttre du Roy de France, 240
Reſpect qu'on luy rend, 237
Lettre du Roy de Siam apportée à bord avec cérémonie, 348
Lettre de Monſieur Conſtance au Pere de la Chaiſe, 336
Lettre du Pere de la Chaiſe au Pere Verbieſt, 18
Ligne, grand nombre de poiſſons ſous la ligne, 35
Loix pour la ſucceſſion du Royaume de Siam, 377
Louvo, Deſcription de Louvo, 275
Voyage du Roy à Louvo, 265
Lumiere qui ſort de la mer pendant la nuit, 52
Monſieur l'Abbé de Lyonne vient voir Monſieur l'Ambaſſadeur, 196
Il revient en France avec les Ambaſſadeurs du Roy de

Siam, 344
Ce Prince luy donne un Crucifix d'or, 344

M

MOnſieur le Duc du Maine fait preſent aux Peres d'un inſtrument de Mathématique, 10
Maladie dans l'Equipage, 117
Mandarins, on en envoye deux ſalüer M. l'Ambaſſadeur, 397
Marſoin poiſſon, il a le ſang chaud, 37
Monſieur de ſaint Martin, Major Général à Batavie, 180
Matelots de ſaint Malo, leur dévotion, 122
Ménam, combat de rameurs ſur le Ménam, 265
Méridiens. Différence nouvelle des Méridiens du Cap & de Paris, 81
Mines d'or au Cap de Bonne Eſpérance, 93
Miracles. Faux miracles dont les Siamois autoriſent leur Religion, 311 *& ſuiv.*
Mony, Iſle proche de Java, & ſa ſituation, 124
Motifs qui retiennent le Roy de Siam dans ſa Religion, 311
Mouches luiſantes, 200
Mouſquittes ou Maringoüins incommodes, 200
Muſique de certains peuples des environs du Cap, 106

N

NIds d'oyſeaux bons pour les ragouts, 372
Neufvaine. On en fait une à la ſainte Vierge pour obtenir un bon vent, 112

O

OBſervations faites au Cap, 75
Obſervations pour les étoilles du Sud, 77
Obſervation de l'Emerſion du 1. Satellite de Jupiter, 80
Avantages qu'on peut retirer des Obſervations Aſtronomiques, 70 & 82
Obſervations de l'Eclipſe de Lune faite à Louvo devant le Roy, 320, 327 *& ſuiv.*

P

PAgodes. Préſent du Roy de Siam aux Pagodes, 245
Deſcription de la plus célébre Pagode de Siam, 251
Paille-en queuës oyſeaux, 126
Palais où logeoit Monſieur l'Ambaſſadeur à Siam, 206
Deſcription du Palais du Roy de Siam, 229
Paradis. Ce que les Siamois croyent du Paradis, 3
Peſche du Marſoüin, 36
Phénomenes. Divers Phénomenes qu'on voit ſous la Ligne, 48 *& ſuiv.*

Pinguins, oyſeaux aquatiles, 93
Poiſſons volans. 42
Poiſſons curieux du Japon, 94
Praux canots des Javans, 133
Précaution avec laquelle il faut naviger de l'Afrique en Europe, 358
Préceptes de la Loy des Siamois, 405
Prépadem. On y reçoit Monſieur l'Ambaſſadeur, 213
Princes. Trois ſortes de Princes à Siam, 232
Protection particuliére de Dieu ſur le Voyage, 123

R

Reconnoiſſances des approches du Cap de Bonne Eſpérance, 56
Rélation des environs du Cap, nouvellement découverts, 94
Rémarque néceſſaire pour ceux qui vont du Cap aux Indes, 114
Réponſe de monſieur Conſtance aux Objections du Roy de Siam ſur le ſujet de la Religion, 311
Requin ou Chien de mer, poiſſon, 39
Rhinocéros, 90
Roy. Zele du Roy pour l'accroiſſement de la Religion, & pour la perfection des Sciences, 3 *& ſuiv.*
Roy de Siam. L'eſtime & l'amitié du Roy de Siam pour le Roy de France, 195
Caractére du Roy de Siam, 314 *& ſuiv.*
Son habillement, 233
maniere dont on paroiſt devant luy dans les cérémonies, 232 232
Ses ſorties publiques, 269

S

Saumatres; vents qui ſouffient de Sumatra, 184
Siam. Situation & Deſcription du Royaume de Siam, 365
Différens noms de la Ville de Siam,
Siamois. Leurs habits, 366
Leurs Coûtumes & leurs mœurs, 367
Leur curioſité pour ſçavoir l'avenir, 374
Leur reſpect pour leur Roy; 375
Leur Religion, 378
Sommonokhodom, Dieu des Siamois, 397 *& ſuiv.*
Sa ſcience, ſes perſecutions, ſes bonnes œuvres & ſes divers changemens, 399
Sa mort, 408
Sonquas, peuples des environs du Cap, 96
Spectacles divers, 218
monſieur Soelman, Général des Hollandois envoye du ſecours au Sultan Aguy, 144
Le Pere Suarez Jéſuite Portuguais. Son Caractére, 207

Sucets poiſſons, autrement appellez Pilottes de Requin, 41
Sumatra Iſle. Sa Deſcription, 133
Syſtéme du monde ſelon les Siamois. 393

T

TAlapoins. Leur auſterité, 416 *& ſuiv.*
Funerailles d'un grand Talapoin, 266 *& ſuiv.*
Tempeſte au trente-quatriéme degré Méridional. 116
Thé. Ses proprietez, 369
Maniére de le préparer, 370
Thévatat, frere de Sommonokhodom, 401
Sa malice & ſon ſchiſme, 402
Son Suplice, 405 *& ſuiv.*
Tigre, & ſa férocité, 92
Combat d'un Tigre & d'un Eléphant, 292
Torpille, & ſes proprietez, 93 93
Tortuës. La maniére de les prendre, 357
Tours de ſoupleſſe des Siamois, 258
Trial, ou trois Iſles aſſez baſſes, 121
Trône. Deſcription du Roy de Siam,

V

VAche marine, 104
Monſieur Vachet accompagne les Envoyez du du Barkalon en France, 4
Il accompagne auſſi les Ambaſſadeurs du Roy de Siam, 344
Le Roy de Siam luy donne un Crucifix d'or, 344
Monſieur Van-Rhéden, Envoyé Commiſſaire Général par la Compagnie Hollandoiſe. Son Caractére, 64
Monſieur Vanderſtellen Commandeur du Cap. Son caractere, 66
Il envoye reconnoître nos Vaiſſeaux, 66
Son Voyage dans les terres du Cap, 105
Monſieur de Vaudricourt nommé Capitaine de l'Oiſeau. Son habileté, 23
Le Roy de Siam luy fait préſent d'un Sabre, 290

Fin de la Table des Matiéres.

Fautes à corriger.

Page,	*Ligne,*	*Faute,*	*Correction.*
Page 12.	ligne 20.	naules,	*lis.* navales.
P. 18.	ligne 24	de nos Peres de ſes ſujets,	*lis.* ſes ſujets.
P. 20.	ligne 2.	tout deux,	*lis.* tous deux.
La même	ligne 24.	toute la nuit,	*lis.* la nuit.
P. 29.	ligne 16.	prinpalles,	*lis.* principalles.
P. 34.	ligne 28.	dans dans le Ciel,	*lis.* dans le Ciel.
P. 38.	ligne 29.	de pêche,	*lis.* de la Pêche.
P. 39.	ligne 25.	aye,	*lis.* ait.
P. 63.	ligne 6.	étiot,	*lis.* étoit.
P. 72.	ligne 5.	Iailliſſante,	*lis.* Jalliſſante.
P. 80.	ligne 6.	à perdre,	*lis.* aperçu.
P. 93.	ligne 17.	Binguins,	*lis.* Pinguins.
P. 107	ligne 1.	leſles,	*lis.* les.
P. 110.	ligne 5.	éaille,	*lis.* écaille.
P. 119.	ligne 4.	Paſque,	*lis.* Pentecoſte.
P. 120.	ligne 7.	craignons,	*lis.* craignions.
La même	ligne 22.	Trias,	*lis.* Trial.
P. 125.	ligne 17.	Mérédionale,	*lis.* Méridionale.
P. 144.	ligne 19.	des Hollandois,	*lis.* dans les Hollandois.
P. 148.	ligne 20.	& le mettre,	*lis.* & de le mettre.
P. 164.	ligne 12.	Comblées,	*lis.* comblés
P 171.	ligne 2.	s'imaginer,	*lis.* imaginer.
P. 177.	ligne 13.	Chinchin,	*lis.* Chiucheu.
P. 188.	ligne 2.	dix ans,	*lis.* douze ans.
P. 195.	ligne 23.	ceux devoient,	*lis.* ceux qui devoient.
P. 215.	ligne 18.	audience,	*lis.* audiance.
P. 235	ligne 22.	aprés vous regné,	*lis.* aprés avoir regné.
P. 241.	ligne 3.	inclinations,	*lis.* intentions.
P. 266.	ligne 19.	autout,	*lis.* autour.
P. 272.	ligne 29.	allor ;	*lis.* alors.
P. 327.	ligne 5.	longue lunette,	*lis.* bonne lunette.
P. 340.	ligne 10.	pour,	*lis.* par.
La même	ligne 22.	qu'on avoit préparé,	*lis.* préparez.
P. 410.	ligne 4.	Ceilam,	*lis.* Ceilan.

02-8015
Apple 1719627